Imprimerie-Lithographie
Fournitures de Bureaux
H. WARGÉE-BARTH
Aven. de Cortenberg, 49
BRUXELLES

Lerato
Four
H. W
Aven.

LE NOUVEAU MONDE

INDUSTRIEL ET SOCIÉTAIRE,

OU

LES SÉRIES PASSIONNÉES.

IMPRIMERIE BELGE-FRANÇAISE RUE LEOPOLD, N° 92 F. DE N°.

CHARLES FOURIER.

LE NOUVEAU MONDE INDUSTRIEL.

Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles.

(Évangile.)

Ce ne sont pas là des hommes; il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la cause.

J.-J. Rousseau.

DEUXIÈME VOLUME.

BRUXELLES,

A LA LIBRAIRIE BELGE-FRANÇAISE,

MONTAGNE DE LA COUR, N° 26.

1840.

Tarn
Fo
H.
Avec

PRÉFACE.

ARTICLE PREMIER.

EXPOSÉ ET NOTIONS PRÉPARATOIRES.

Il n'est pas de désir plus général que celui de doubler son revenu par un coup de fortune, comme un riche mariage, un héritage, une sinécure; et si l'on trouvait le moyen d'élever le revenu de chacun, non pas au double, mais au quadruple, en valeur réelle, une telle découverte serait assurément la plus digne de l'attention générale.

Tel sera le fruit de la méthode sociétaire naturelle : en France, le produit annuel, estimé six milliards, s'élèvera à vingt-quatre, dès la première année de régime sociétaire; même proportion pour les autres empires.

La richesse la plus colossale serait illusoire, si elle n'était soutenue d'un ordre distributif garantissant :

Répartition proportionnelle et participation de la classe pauvre à cet accroissement de produit ;

Equilibre de la population, dont le progrès illimité neutraliserait bientôt un quadruplement et même un décuplement de richesse effective.

Ces problèmes, écueil des sciences modernes, sont pleinement résolus par la découverte du mode sociétaire naturel, dont on va lire un traité abrégé.

Le titre de *Nouveau Monde industriel* m'a paru le plus exact pour désigner ce bel ordre sociétaire qui, entre autres propriétés, possède celle de créer l'attraction industrielle : on y verra nos oisifs, même les petites maîtresses, être sur pied dès les quatre heures du matin, en hiver comme en été, pour se livrer avec ardeur aux travaux utiles, au soin des jardins et basses-cours, aux fonctions du ménage, des fabriques et autres, pour lesquelles le mécanisme civilisé inspire du dégoût à toute la classe riche.

Tous ces travaux deviendront attrayans par l'influence d'une distribution très-inconnue, que je nommerai *Séries passionnées*, ou *Séries de groupes contrastés :* c'est le mécanisme auquel tendent toutes les passions, le seul ordre conforme au vœu de la nature. Le sauvage n'adoptera jamais l'industrie, tant qu'il ne la verra pas exercée en Séries passionnées.

Dans ce régime, la pratique de la vérité et de la

justice deviennent voie de fortune; et la plupart des vices dégradans selon nos mœurs, comme la gourmandise, deviennent voie d'émulation industrielle; de sorte que les raffinemens gastronomiques y sont encouragés comme ressorts de sagesse; un tel système est l'opposé du mécanisme civilisé qui conduit à la fortune par le mensonge, et place la sagesse dans les austérités. D'après ce contraste, l'état civilisé où règnent le mensonge et l'industrie répugnante, sera surnommé *monde à rebours;* et l'état sociétaire, *monde à droit sens,* fondé sur l'emploi de la vérité et de l'industrie attrayante.

C'est surtout pour les savans et artistes que le régime sociétaire sera *nouveau monde* et *monde à droit sens;* ils y obtiendront tout à coup l'objet de leurs vœux les plus ardens, une immense fortune, vingtuple et centuple de ce qu'ils peuvent espérer dans l'état civilisé, vrai sentier de ronces pour eux; ils y sont abreuvés de tous les dégoûts, soumis à toutes les servitudes.

Quant aux autres classes à qui j'annonce le quadruple revenu, elles vont d'abord me suspecter d'exagération; mais la théorie sociétaire est si facile à comprendre, que chacun pourra en être juge, et apprécier au plus juste s'il est vrai que la méthode naturelle décrite ici sous le nom de Séries passionnées, doive donner un produit quadruple de celui de notre industrie morcelée et subdivisée en autant d'exploitations qu'il y a de couples conjugaux.

Un préjugé a de tout temps empêché les recherches sur l'association ; on a dit : « Il est impossible de réunir en gestion domestique trois ou quatre ménages, » sans que la discorde ne s'y manifeste au bout d'une » semaine, surtout parmi les femmes : il est d'autant » plus impossible d'associer trente ou quarante fa- » milles, et à plus forte raison trois ou quatre cents. »

C'est très-faussement raisonné : car si Dieu veut l'économie et la mécanique, il n'a pu spéculer que sur l'association du plus grand nombre possible ; dès lors l'insuccès sur de petites réunions de trois et de trente familles était un augure de réussite sur le grand nombre, sauf à rechercher préalablement la théorie d'association naturelle ou méthode voulue par Dieu, et conforme au vœu de l'attraction, qui est l'interprète de Dieu en mécanique sociétaire. Il dirige l'univers matériel par attraction ; s'il employait un autre ressort pour la direction du monde social, il n'y aurait pas unité, mais duplicité d'action dans son système.

L'étude de l'attraction passionnée conduit directement à la découverte du mécanisme sociétaire ; mais si l'on veut étudier l'association avant l'attraction, l'on court le risque de s'égarer pendant des siècles dans les fausses méthodes, de se rebuter et de croire à l'impossibilité ; c'est ce qui arrive aujourd'hui, où le problème de l'association, qu'on avait négligé pendant trois mille ans, commence enfin à fixer l'attention du monde savant.

Depuis quelques années on écrit sur le mot *Association* sans connaître la chose, sans même déterminer le but du lien sociétaire, les formes et méthodes qu'il doit adopter, les conditions qu'il doit remplir, les résultats qu'il doit donner. Ce sujet a été traité si confusément, qu'on n'a pas même songé à ouvrir un concours sur la marche à suivre dans une étude si neuve. Ce concours aurait conduit à reconnaître qu'on ne peut pas réussir par les moyens connus, et qu'il faut en chercher d'autres dans les sciences encore vierges et intactes, surtout dans celle de l'attraction passionnée, science manquée par Newton qui y touchait de près. Démontrons quelle est l'unique voie de succès en association.

Si les pauvres, la classe ouvrière, ne sont pas heureux dans l'état sociétaire, ils le troubleront par la malveillance, le vol, la rébellion ; un tel ordre manquera le but, qui est d'associer le passionnel ainsi que le matériel, de concilier les passions, les caractères, les goûts, les instincts et inégalités quelconques.

Mais si pour satisfaire la classe pauvre on lui assure un bien-être, l'avance d'un *minimum* copieux en subsistance, vêtement, etc., ce sera là pousser à la fainéantise ; on en voit la preuve en Angleterre où le secours annuel de 200 millions aux indigens n'aboutit qu'à multiplier le nombre des mendians.

Le remède à cette fainéantise et aux autres vices qui désorganiseraient l'association, est donc la

recherche et la découverte d'un mécanisme d'attraction industrielle, transformant les travaux en plaisirs, et garantissant la persistance du peuple au travail, et le recouvrement du *minimum* qu'on lui aura avancé.

D'après ces considérations, si l'on eût voulu procéder méthodiquement en théorie sociétaire, il eût fallu avant tout mettre au concours l'étude de l'attraction passionnée, par analyse et synthèse, afin de découvrir si elle fournit des ressorts d'attraction industrielle. Telle devait être la marche régulière que n'ont pas entrevue ceux qui ont écrit vaguement et superficiellement sur l'association. S'ils eussent étudié l'attraction, ils auraient découvert la théorie des Séries passionnées, sans laquelle il est impossible de fonder le mécanisme sociétaire, car on ne peut pas sans les Séries passionnées remplir les conditions primordiales, telles que

Attraction industrielle,
Répartition proportionnelle,
Équilibre de population.

Outre les écrits, on a fait des tentatives pratiques en association, des essais en Amérique et en Angleterre. Une secte dirigée par M. Owen prétend qu'elle fonde l'état sociétaire ; elle fait tout le contraire : elle travaille à décréditer l'idée d'association, par la fausseté de sa méthode contraire en tous sens à la nature ou attraction. Aussi la secte Owéniste n'a-t-elle séduit ni les sauvages ni les civilisés

voisins : aucune horde, aucune province des Etats-Unis n'a voulu adopter ce régime monastique de communauté des biens, ce demi-athéisme ou absence de culte divin, et autres monstruosités que M. Owen décore du nom d'association. Il joue sur un mot en crédit ; il en fait un objet de spéculation en s'affublant de formes philantropiques ; et l'apathie des corps savans sur ce grand problème, leur négligence de préciser les conditions à remplir et le but à atteindre, donnent beau jeu aux intrigans pour égarer l'opinion sur ce sujet.

Aucun des écrivains ou des entrepreneurs n'aborde le fond de la question, le problème d'associer en gestion agricole et domestique, non-seulement les facultés pécuniaires et industrieuses d'une masse de familles inégales en fortune, mais associer les passions, caractères, goûts, instincts; de les développer dans chaque individu sans froisser la masse; faire éclore dès le plus bas âge les vocations industrielles qui sont nombreuses chez l'enfant, placer chacun aux divers postes où la nature l'appelle, varier fréquemment les travaux et les soutenir de charmes suffisans pour faire naître l'attraction industrielle.

Au lieu d'envisager ainsi la tâche, on n'a fait qu'effleurer le sujet, donner, sur l'association, du bel esprit sans théorie; il semble qu'on n'ait soulevé cette question que pour l'étouffer. Aussi le mot *Association* est-il profané, déconsidéré. Les uns le prennent

pour masque d'intrigues électorales et menées d'agiotage ; d'autres y voient un ressort d'athéisme, parce que la secte Owen, par la suppression du culte divin, s'est attiré en Amérique le nom de secte d'athées. Tous ces incidens répandent sur la vraie association tant de défaveur que je n'ai pas cru convenable de placer dans le titre de mon abrégé ce mot *Association*, devenu vide de sens depuis qu'il sert de manteau à toutes les intrigues.

Plus on a abusé du mot, plus il importe de donner sur la chose des notions préliminaires, et disposer le lecteur à concevoir que la vraie association, l'art d'appliquer à l'industrie toutes les passions, tous les caractères, goûts et instincts, étant un nouveau monde social et industriel, il doit s'attendre à trouver dans cette théorie des principes tout opposés à ses préjugés, qui lui dépeignent l'état civilisé comme voie de perfection et destinée de l'homme, quand il est évident que le peuple des pays les plus civilisés est aussi malheureux aussi pauvre que les populaces barbares de la Chine et de l'Indostan ; et que l'industrie morcelée ou ménage de famille n'est qu'un labyrinthe de misères, d'injustice et de fausseté.

Fixons d'abord l'attention sur le résultat le plus saillant du régime sociétaire, le quadruple produit. Une grande réunion n'emploierait dans diverses fonctions que le centième des agens et machines qu'exige la complication de nos petits ménages. Au lieu de 300 feux de cuisine et 300 ménagères, on

n'aurait que 4 ou 5 grands feux préparant des services de divers degrés, assortis à 4 ou 5 classes de fortune, car l'état sociétaire n'admet point d'égalité. Il suffirait d'une dixaine de personnes expertes, pour remplacer les 300 femmes qu'emploie le régime civilisé dépourvu des nombreuses mécaniques dont on ferait usage dans une cuisine préparant pour 1800 personnes (c'est le nombre le plus convenable). Cette réunion abonnerait chacun à des tables et services de divers prix, sans aucun assujétissement contraire aux libertés individuelles.

Le peuple, dans ce cas, dépenserait bien moins pour faire bonne chère, qu'aujourd'hui pour vivre pitoyablement. L'épargne de combustible serait immense, et assurerait la restauration des forêts et climatures, bien mieux que ne feront cent codes forestiers inexécutables.

Le travail de ménage serait tellement simplifié, que les sept huitièmes des femmes de ménage et des domestiques deviendraient disponibles et applicables aux fonctions productives.

Notre siècle prétend se distinguer par l'esprit d'association ; comment se fait-il qu'en agriculture il adopte la distribution par familles, qui est la moindre combinaison possible? On ne peut pas imaginer de réunions plus petites, plus anti-économiques et plus anti-sociétaires que celles de nos villages, bornées à un couple conjugal, ou une famille de cinq ou six personnes ; villages construisant 300

greniers, 300 caves, placés et soignés au plus mal, quand il suffirait, en association, d'un seul grenier, une seule cave, bien placés, bien pourvus d'attirail, et n'occupant que le dixième des agens qu'exige la gestion morcelée ou régime de famille.

Par fois des agronomes ont inséré dans les journaux quelques articles sur les énormes bénéfices que l'agriculture obtiendrait des grandes réunions sociétaires, si l'on pouvait concilier les passions de deux ou trois cents familles exploitant combinément, et effectuer l'association *en passionnel comme en materiel.*

Ils en sont restés sur ce sujet à des vœux stériles, à des doléances d'impossibilité qu'ils motivent sur l'inégalité des fortunes, les disparates de caractère, etc. Ces inégalités, loin d'être un obstacle, sont au contraire le ressort essentiel; on ne peut pas organiser des Séries passionnées sans une grande inégalité de fortunes, caractères, goûts et instincts: si cette échelle d'inégalités n'existait pas, il faudrait la créer, l'établir en tous sens, avant de pouvoir associer le passionnel.

Nous voyons dans le régime civilisé des lueurs d'association *matérielle seulement*, des germes qui sont dus à l'instinct et non à la science. L'instinct apprend à cent familles villageoises qu'un four banal coûtera beaucoup moins, en maçonnerie et combustible, que cent petits fours de ménage, et qu'il sera mieux dirigé par deux ou trois boulangers exercés, que les cent petits fours, par cent femmes

qui manqueront deux fois sur trois le juste degré de chaleur du four et cuisson du pain.

Le bon sens a appris aux habitans du nord, que si chaque famille voulait fabriquer sa bière, elle coûterait plus cher que les bons vins. Une réunion monastique, une chambre militaire, comprennent par instinct qu'une seule cuisine, préparant pour trente convives, sera meilleure et moins coûteuse que trente cuisines séparées.

Les paysans du Jura voyant qu'on ne pourrait pas avec le lait d'un seul ménage, faire un fromage nommé *Gruyère*, se réunissent, apportent chaque jour le lait dans un atelier commun, où l'on tient note des versemens de chacun, chiffrés sur des taillons de bois; et de la collection de cette petite masse de lait, on fait à peu de frais un ample fromage dans une vaste chaudière.

Comment notre siècle, qui a de hautes prétentions en économisme, n'a-t-il pas songé à développer ces petits germes d'association, en former un système plein, appliqué à l'ensemble des sept fonctions industrielles ; savoir :

1° Travail domestique,
2° —— agricole,
3° —— manufacturier,
4° —— commercial,
5° —— d'enseignement,
6° Etude et emploi des sciences,
7° —— — des beaux arts;

fonctions qu'il faut exercer cumulativement dans la plus grande réunion possible. On verra par la théorie suivante, qu'elle doit être de 1800 personnes. Au-dessus de 2000, elle dégénérerait en cohue, tomberait dans la complication ; au-dessous de 1600 elle serait faible en liens, sujette aux fautes de mécanisme, aux lacunes d'attraction industrielle.

Cependant on pourra faire à peu de frais une épreuve réduite au tiers du nombre, à six ou sept cents personnes; les résultats seront moins brillans, moins lucratifs, mais ils suffiront à prouver qu'une réunion, élevée au nombre suffisant, à mille huit cents, réaliserait en pleinles bénéfices et les accords décrits dans la théorie suivante.

Dès qu'il aura été constaté par cet essai, que le mécanisme nommé phalange de Séries passionnées, crée l'attraction industrielle, on verra l'imitation aussi rapide que l'éclair : tous les sauvages, tous les nègres d'Afrique embrasseront l'industrie : on aura, deux ou trois ans après, le sucre à échange, poids pour poids, contre le blé, et proportionnément les autres denrées de la Zone Torride.

Un autre avantage entre mille, sera d'éteindre subitement les dettes publiques en tous pays, par suite du quadruple produit : lorsque celui de France, qu'on estime six milliards, sera élevé à vingt-quatre, le fisc percevra bien plus aisément deux milliards sur vingt-quatre qu'aujourd'hui un sur six. Il y aura dégrève-

ment *relatif* de moitié, malgré le doublement effectif de l'impôt.

Il convient de présenter d'abord cette perspective aux lecteurs français et anglais, surtout à l'Angleterre où le fardeau de la dette est si accablant. La France marche rapidement à cet écueil, et a d'autant plus besoin de la découverte que je publie.

Doit-on s'étonner que l'invention d'une théorie qui va changer la face du monde, ait été retardée jusqu'à nos jours? On ne l'a jamais cherchée, elle a dû rester inconnue. On peut bien trouver par hasard un trésor, une mine d'or; mais une théorie qui exige des calculs ne se découvre pas tant qu'on ne la cherche point, et qu'on ne la propose pas au concours.

D'ailleurs ce n'est guères que depuis un siècle qu'on s'occupe de théories industrielles. L'antiquité ne fit sur ce sujet aucune étude; elle était entravée par l'esclavage qui aurait mis beaucoup d'obstacles à l'invention du mécanisme sociétaire impraticable avec des esclaves.

Les modernes qui n'étaient plus gênés par la coutume de l'esclavage, auraient pu spéculer sur l'association agricole et domestique, mais leurs économistes ont été arrêtés par un préjugé qui persuade que le morcellement ou culture subdivisée par familles, est nature de l'homme, destinée immuable. Toutes leurs théories reposent sur cette erreur pri-

mordiale, fortement étayée par la morale qui ne voit la sagesse que dans les relations de famille, dans la multiplication des chaumières.

Les économistes ont donc sanctionné comme nécessaires les deux vices radicaux qu'ils ont trouvés établis, le *morcellement de l'agriculture* et la *fausseté* du commerce livré à la concurrence individuelle qui est toute mensongère et complicative, élevant le nombre des agens au vingtuple de ce qu'emploierait le régime véridique.

Sur ces deux vices repose la société qu'on nomme *civilisation*, qui loin d'être la destinée du genre humain, est au contraire la plus vile des sociétés industrielles qu'il peut former; car c'est la plus perfide, à tel point qu'elle excite le mépris des barbares mêmes.

Du reste la civilisation occupe en échelle du mouvement un rôle important, car c'est elle qui crée les ressorts nécessaires pour s'acheminer à l'association; elle crée la grande industrie, les hautes sciences et les beaux arts. On devait faire usage de ces moyens pour s'élever plus haut en échelle sociale, ne pas croupir à perpétuité dans cet abîme de misères et de ridicules, nommé civilisation, qui avec ses prouesses industrielles et ses torrens de fausses lumières, ne sait pas garantir au peuple du travail et du pain.

Sur d'autres globes comme sur le nôtre, l'humanité est obligée de passer environ une centaine de générations en mécanisme faux et morcelé, comprenant les quatre périodes, sauvage, patriarchale, barbare

et civilisée ; et d'y languir jusqu'à ce qu'elle ait rempli deux conditions,

1. Créer la grande industrie, les hautes sciences et les beaux arts ; ces ressorts étant nécessaires à l'établissement du régime sociétaire qui est incompatible avec la pauvreté et l'ignorance.

2. Inventer ce mécanisme sociétaire, ce nouveau monde industriel opposé au morcellement.

On avait pour y réussir des voies très-nombreuses dont je traiterai à la suite de cet abrégé, on les a toutes négligées, entre autres le calcul de l'attraction passionnée que recommandaient les succès de Newton en calcul de l'attraction matérielle.

La première condition était fort bien remplie, nous avons depuis longtemps poussé l'industrie, les sciences et les arts au degré suffisant. Les Athéniens auraient déjà pu fonder le régime sociétaire, en substituant à l'esclavage les rachats payables par annuités.

Mais la deuxième condition n'a point été remplie : depuis cent ans qu'on commence à s'occuper de l'industrie, on n'a pas songé à inventer un mécanisme opposé au morcellement, aux petits ménages de famille: on n'a pas même proposé la recherche d'un régime d'industrie combinée en fonctions domestiques et agricoles. On propose des prix par centaines pour des controverses insignifiantes, des écrits parasites, et pas une petite médaille pour l'invention du procédé sociétaire naturel.

Cependant chacun s'aperçoit que le monde social

n'est point arrivé au but, et que le progrès de l'industrie n'est qu'un leurre pour la multitude. Dans l'Angleterre tant vantée, la moitié de la population est réduite à travailler seize heures par jour, une partie même dans des ateliers infects, pour gagner *sept sous de France* dans un pays où la subsistance est plus coûteuse qu'en France. Combien la nature est sage en inspirant aux sauvages un profond dédain pour cette industrie civilisée, fatale à ceux qui l'exercent et profitable seulement aux oisifs et à quelques chefs ! Si l'industrie n'était destinée qu'à produire ces scandaleux résultats, Dieu ne l'aurait pas créée, ou bien il n'aurait pas donné aux humains cette soif de richesses que l'industrie civilisée et barbare ne peut pas satisfaire, car elle plonge dans la misère toute la multitude industrieuse pour enrichir quelques favoris, qui encore se trouvent pauvres, à les en croire.

En réplique aux sophistes qui nous vantent ce chaos social comme une marche rapide vers la perfectibilité croissante, insistons sur les trois conditions primordiales de sagesse sociale ; dont aucune ne peut être remplie dans le régime civilisé ; ce sont :

Attraction industrielle,
Répartition proportionnelle,
Équilibre de population,
Economie de ressorts.

C'est un sujet fort neuf sur lequel il faut quelques redites pour dégager le lecteur de ses nombreux préjugés, et le rallier à des principes sûrs.

J'ai fait observer que si le peuple civilisé jouissait d'un *minimum* copieux, d'une garantie de nourriture et d'entretien décent, il s'adonnerait à l'oisiveté parce que l'industrie civilisée est très-répugnante ; il faudra donc, en régime sociétaire, que le travail soit aussi attrayant que le sont aujourd'hui nos festins et nos spectacles : dans ces cas, le remboursement du *minimum* avancé, sera garanti par l'attraction industrielle ou passion du peuple pour des travaux très-agréables et très-lucratifs ; passion qui ne pourra se soutenir qu'autant qu'on aura une méthode de répartition équitable, allouant à chaque individu, homme, femme ou enfant, trois dividendes affectés à ses trois facultés industrielles, *Capital*, *Travail* et *Talent*, et pleinement satisfaisans pour lui.

Quel que fût ce bien-être, le peuple retomberait bientôt dans le dénûment, s'il multipliait sans bornes, comme la populace de civilisation, les fourmilières d'Angleterre, France, Italie, Chine, Bengale, etc. Il faut donc découvrir un moyen de garantie contre l'accroissement indéfini de population. Nos sciences n'indiquent aucun préservatif de ce fléau, contre lequel la théorie de l'attraction passionnée fournit quatre garanties, dont aucune ne peut être introduite en civilisation, cette société étant incompatible avec les garanties sociales, ainsi qu'on le verra aux 6.e et 7.e sections.

Il est bien d'autres vices contre lesquels le régime sociétaire devra posséder des garanties efficaces ; le vol suffirait à lui seul pour faire avorter toutes les

tentatives d'association : ces préservatifs se trouvent dans le mécanisme des Séries passionnées, et la civilisation ne peut s'en approprier aucun : elle échoue dans toutes les garanties dont elle veut faire l'essai : souvent elle aggrave le mal, comme on l'a vu dans l'affaire de la traite des nègres et celle de la responsabilité financière. Il existe une théorie spéciale sur les garanties, et nos sciences l'ont manquée comme la théorie d'association.

Celle-ci ouvre à l'ambition individuelle une chance bien magnifique : on voit quantité de personnages remarquables par le rang, la fortune, les lumières, s'agiter pendant de longues années pour obtenir le poste de ministre, et souvent de moindres places ; on les voit fréquemment échouer après de pénibles efforts, et en concevoir un chagrin perpétuel.

Voici, pour les ambitieux honorables, une carrière toute neuve et bien autrement brillante que celle de ministre amovible. Ici le succès ne sera ni douteux, ni différé, le rôle de fondateur de l'association n'exigera aucune intrigue, et élèvera de prime-abord le prétendant au faîte de la fortune et de la gloire.

Tout homme ou femme libre, ayant un capital de cent mille francs, à faire valoir sur hypothèque, et jouissant d'un relief suffisant pour s'établir chef d'une compagnie d'actionnaires portée à deux millions de capital, peut fonder *l'association naturelle* ou *industrie attrayante*, la répandre subitement par tout le globe, convertir les sauvages à l'agriculture, les barbares à

des mœurs plus policées que les nôtres, effectuer l'affranchissement *convenu* des esclaves, sans retour à la servitude, l'établissement universel des unités de relations en langage, mesures, monnaie, typographie, etc.; opérer cent autres prodiges dont il recevra une éclatante récompense, par le vote unanime des souverains et des nations.

Les avantages assurés à ce fondateur et à ses actionnaires ou coopérateurs sont si immenses, qu'il faut différer à les faire connaître. Je traiterai ce sujet à la postface, article *Candidature*.

J'insiste sur la pauvreté des chances actuelles de célébrité et de bénéfice ; elles exigent des travaux effrayans, elles exposent à des contrariétés sans nombre. Le feu duc de La Rochefoucault-Liancourt s'était distingué dans une carrière d'utilité, celle d'encouragement de l'industrie; il en a recueilli beaucoup de tribulations, et, je pense, peu de bénéfice ; il a de plus manqué son but, qui était d'améliorer le sort des classes ouvrières. On verra plus loin que le progrès industriel n'est pour le peuple qu'un écueil de plus, tant que dure la civilisation.

En 1827, un banquier de haut crédit avait formé le plan d'une société commanditaire de l'industrie, et avait déjà réuni 25 millions, avec espoir d'élever ce fonds à 100 millions. Il en serait résulté de belles entreprises, qui auraient illustré leur auteur ; mais aussitôt des entraves sont survenues, et la société a dû se dissoudre.

Le même banquier, voulant tenter une grande combinaison économique sur les trente-sept brasseries de Paris, et les réunir en une seule, avait formé pour cette affaire une compagnie versant 30 millions de capital : elle a rencontré des obstacles, des résistances, elle a avorté après beaucoup de démarches pénibles.

Il est donc avéré par les faits, qu'il ne reste aux gens riches aucune carrière d'illustration facile, profitable et exempte de contrariété.

Celle qui s'ouvre aujourd'hui pour eux, réunit tous les avantages, et ne présente aucun obstacle. Elle sert les intérêts des gouvernemens et des peuples, des riches et des pauvres ; elle garantit la rapidité d'opération : en moins de deux mois d'exercice, la question sera décidée sans nulle incertitude ; en deux mois, le fondateur aura déterminé le changement de sort du monde entier, l'abandon des trois sociétés, civilisée, barbare et sauvage, et l'avénement du genre humain à l'unité sociétaire, qui est sa destinée.

Et pour obtenir ce triomphe, cent fois plus brillant que ceux des conquérans, faut-il une fortune colossale? Non, il suffit d'un patrimoine bourgeois, comme celui d'un *éligible*, trois cent mille francs, dont cent mille en capitaux disponibles, qu'il affectera sur hypothèque et à gros intérêt, à la fondation d'épreuve du mécanisme sociétaire.

La facilité de cette entreprise, la garantie de prompt succès, reposent sur ce qu'elle s'accorde

avec toutes les passions. Je l'ai prouvé sur la grande question de l'affranchissement des esclaves. Il sera *convenu, consenti* et même *provoqué* par les maîtres impatiens de profiter des bénéfices de l'état sociétaire, dès-lors aucune classe ne sera froissée dans ses intérêts pécuniaires, tandis qu'en suivant les méthodes connues, celles des Brissot, des Vilberforce et des sociétés d'abolition de la traite, on compromet les intérêts des possesseurs d'esclaves.

Remarquons bien cette propriété inhérente au mécanisme sociétaire, *contenter toutes les classes*, tous les partis ; c'est par cette raison que le succès en sera si facile, et qu'une petite épreuve tentée sur 700 personnes, décidera subitement la métamorphose générale, parce qu'on y verra réalisés tous les bienfaits que la philosophie se borne à rêver, liberté réelle, unité d'action, règne de la vérité et de la justice devenues voies de fortune ; mais dans l'ordre civilisé où la vérité et la justice ne conduisent pas à la fortune, il est impossible qu'elles soient préférées ; aussi voit-on la fourberie et l'injustice dominer dans toute législation civilisée, et s'accroître en raison des progrès de l'industrie et des sciences.

Le peuple, en pressentimens sur la destinée, est meilleur juge que les savans ; il donne à l'état civilisé le nom de *monde à rebours*, idée qui implique la possibilité *d'un monde à droit sens* dont il restait à découvrir la théorie.

La classe savante n'a pas pressenti ce nouveau

monde social que lui indiquait l'analogie; nous voyons dans la nature matérielle, une double distribution, celle du faux et du vrai;

L'ordre combiné est juste parmi les planètes,

L'ordre incohérent est faux parmi les comètes.

Les relations sociales ne sont-elles pas sujettes à cette dualité de marche? ne peut-il pas exister un ordre de vérité et liberté, par opposition à l'état de fausseté et contrainte qu'on voit régner sur notre globe? Le progrès de l'industrie et des lumières n'y sert qu'à accroître la fausseté générale des relations, et la pauvreté des classes qui portent le faix de l'industrie : nos plébéiens, nos ouvriers, sont bien plus malheureux que le sauvage qui vit dans l'insouciance, la liberté, et par fois dans l'abondance, quand la chasse ou la pêche ont réussi.

Les philosophes, d'après leurs propres doctrines, auraient dû entrevoir la vraie destinée de l'homme, et la dualité de mécanisme en mouvement social, comme en mouvement matériel; ils s'accordent tous à enseigner qu'il y a unité et analogie dans le système de l'univers; écoutons sur cette thèse l'un de nos métaphysiciens célèbres :

« L'univers est fait sur le modèle de l'âme » humaine, et l'analogie de chaque partie de l'uni- » vers avec l'ensemble est telle que la même idée » se réfléchit constamment du tout dans chaque » partie, et de chaque partie dans le tout. » SCHELLING.

Rien n'est plus vrai que ce principe : l'auteur et ses disciples devaient en conclure que si le monde matériel est sujet à deux mécanismes, combinaison planétaire et incohérence cométaire, le monde social doit être de même sujet à deux mécanismes, autrement il n'existerait point d'analogie entre les deux mondes matériel et social, point d'unité dans le système de l'univers. Et comme il est évident que nos sociétés civilisée, barbare et sauvage sont l'état d'incohérence et de fausseté, le *monde à rebours*, il fallait chercher les voies du *monde à droit sens* ou régime de vérité et d'harmonie sociétaire applicable aux passions et à l'industrie, et encourager cette recherche par des concours et prix.

Le hasard m'ayant livré le germe de cette théorie en 1798, je suis parvenu, en trente ans de travail, à la simplifier au point de la mettre à la portée des hommes les moins instruits, et même des personnes frivoles et ennemies de l'étude ; c'est un calcul de plaisir, il est de la compétence des femmes comme des hommes.

Toute femme qui désire s'illustrer et qui a quelques moyens pécuniaires, peut prétendre à la palme de fondatrice de l'unité universelle, et s'établir chef de la compagnie d'épreuve. Ce rôle aurait bien convenu à Madame de Stael qui aspirait à une grande célébrité et qui avait une fortune vingt fois plus que suffisante pour se mettre à la tête de la fondation.

Certains hommes sans fortune peuvent aussi prétendre à ce triomphe; un écrivain en crédit peut décider quelque ami de l'humanité, comme le roi de Bavière, à faire l'épreuve sociétaire. Dans ce cas l'homme qui aura concouru à cette fondation, à titre d'orateur ou promoteur, participera au lustre et à la récompense du fondateur.

C'est une entreprise pour laquelle on peut indiquer en Europe cent mille candidats pourvus des moyens nécessaires; il ne sera pas difficile d'en décider un, en lui démontrant qu'il en va recueillir l'immensité de fortune et de gloire. Je reviendrai sur ce sujet qui serait ici trop éblouissant. Le plus heureux favori de cour ne peut pas obtenir un petit royaume héréditaire, comment croirait-on que le fondateur de l'état sociétaire obtiendra un vaste empire? cela sera très-exactement démontré.

ARTICLE SECOND.

ENORMITÉ DU PRODUIT SOCIÉTAIRE.

Une des causes qui ont retardé l'invention du mécanisme sociétaire, c'est qu'on a manqué à la précaution de présenter comme motif d'espérance et stimulant d'étude, un tableau des immenses béné-

fices de l'association. L'on pourra en remplir plusieurs volumes ; je vais me borner à quelques pages, où je supposerai l'association établie partout, et les villages remplacés par des phalanges industrielles d'environ 1,800 personnes.

Distinguons leurs bénéfices en négatifs et positifs.

Le bénéfice négatif consistera à produire *sans rien faire*, plus que des civilisés forçant de travail.

Par exemple : j'ai prouvé qu'une cuisine sociétaire épargnerait en combustible les 9/10, et en ouvriers les 19/20 de ce qu'emploient les cuisines des ménages. Outre le produit de toutes ces épargnes, on aurait celui d'une fabrication bien améliorée, le profit serait positif et négatif à la fois, car à l'épargne prodigieuse de combustible, se joindrait l'avantage de restaurations des forêts, sources, climatures.

Continuons sur l'hypothèse d'exploitation sociétaire : je l'applique à la pêche des petites rivières. On peut, par inaction combinée, par accord sur les époques d'ouverture et clôture de la pêche, décupler la quantité du poisson et le conserver dans des réservoirs à engrais.

Ainsi par la seule inaction, les réunions sociétaires dites phalanges industrielles, obtiendront dix fois plus de poisson, en employant à la pêche dix fois moins de temps et de bras que nous, et en se concertant pour la destruction des loutres dans toute région.

Voilà divers points sur lesquels le bénéfice est

décuple et vingtuple du nôtre, je n'exagère donc pas en estimant le produit sociétaire *au quadruple du nôtre*, et l'on verra que ce moyen terme est au-dessous de la réalité. Que de motifs d'examiner si le procédé d'association naturelle et d'industrie attrayante est vraiement découvert ! Continuons l'estimation.

L'épargne du larcin serait un immense bénéfice obtenu *sans rien faire :* le fruit est la plus facile de toutes les récoltes, mais le risque de vol empêche les 9/10 des plantations qu'on voudrait faire, il oblige à une construction de murs très-dispendieux et nuisibles.

L'Association, exempte du risque de larcin, aura moins de peine à trentupler les plantations d'arbres, qu'on n'en a aujourd'hui à les clore et surveiller. Elle aura une telle affluence de fruits qu'elle en nourrira les enfans toute l'année, en conservant le fruit par procédés scientifiques, et l'employant en compotes et confitures qui coûteront moins que le pain ; parce que le régime des Séries passionnées ayant la propriété de créer l'attraction industrielle, convertir au travail agricole les sauvages, nègres, etc., la zone torride sera aussitôt cultivée sur tous les points, et le sucre ne coûtera pas plus que le blé, à poids égal. Dans ce cas la compote à quart de sucre deviendra, pour la classe pauvre, une nourriture moins chère que le pain; car le fruit de troisième choix, fruit à compote et marmelade, ne

coûtera presque rien, tant les vergers seront immenses, quand le vol ne sera plus à craindre et que la restauration climatérique, effet des cultures générales et méthodiques, sera un sûr garant des récoltes : elles sont réduites aujourd'hui au tiers de ce qu'elles seront par suite de cette restauration qui aura lieu à la cinquième année de régime sociétaire.

Au lieu de cette surabondance, les civilisés sont privés même du nécessaire en fruit ; car la peur du larcin les empêche de laisser mûrir le peu qu'ils en ont. *Les bons et simples* habitans de la campagne sont si fripons, qu'ils ne laisseraient pas un fruit sur un arbre non clos, si on ne cueillait pas avant maturité : ce risque oblige à faire une seule cueillette au lieu de trois, ce qui est très-préjudiciable aux qualités.

Il faudrait à 300 familles d'une bourgade civilisée 300 retranchemens murés ; ce serait trois fois plus de dépense que les frais de plantation même : d'ailleurs, la plantation est fortement contrariée par le risque des fraudes à essuyer en achetant des pépiniéristes ; fraudes qui cesseront quand le régime commercial aura passé du mode mensonger ou civilisé, au mode véridique.

Il est donc certain que le régime sociétaire gagnera à ne rien faire ou à très-peu faire, dix fois plus que les civilisés ne gagnent en forçant de travail. Souvent le bénéfice aura lieu en double sens, comme dans l'exemple suivant.

On voit cent laitières civilisées porter au mar-

ché 300 brocs de lait, que remplacerait en association un tonneau sur char à soupente, conduit par un homme et un cheval, au lieu de 100 femmes, 300 vases, et une trentaine d'ânes. Cette économie s'élèverait du simple au composé, du producteur au consommateur, car le laitier rendu à la ville distribuerait son tonneau à 3 ou 4 *ménages progressifs* (ménages d'environ 2000 personnes que forment les villes en association); l'économie déjà cinquantuple sur le transport, le serait de même sur la distribution bornée à 3 ou 4 ateliers au lieu de 1000 familles.

L'un des côtés brillans de l'industrie sociétaire sera l'introduction de la vérité en régime commercial. L'association en substituant

La concurrence corporative, solidaire, véridique, simplifiante et garantie

A la concurrence individuelle, insolidaire, mensongère, complicative et arbitraire, emploiera à peine le vingtième des bras et capitaux que l'anarchie mercantile ou concurrence mensongère distrait de l'agriculture, pour les absorber à des fonctions tout à fait parasites, quoi qu'en disent les économistes; car tout ce qui peut être supprimé dans une mécanique sans en diminuer l'effet, joue un rôle parasite. On fait un tourne-broche avec deux roues, si un ouvrier trouve moyen d'y introduire 40 roues, il y en aura 38 parasites. C'est ainsi qu'opère le commerce mensonger ou système de concurrence complicative et pullulation d'agens.

Une phalange industrielle ou canton sociétaire ne ferait qu'une seule négociation d'achat ou de vente, au lieu de 300 négoces contradictoires employant 300 chefs de famille, qui vont perdre dans les halles et cabarets 300 journées, à vendre sac par sac telle masse de denrées que la phalange sociétaire vendrait en totalité à 2 ou 3 des phalanges voisines, ou à une agence de commission provinciale. En commerce comme en toute autre branche de relations, le mécanisme civilisé n'est toujours que l'extrême complication, le mode le plus ruineux et le plus faux. Il est bien surprenant que nos philosophes qui se disent passionnés pour l'auguste vérité, se soient passionnés aussi pour le commerce individuel ou anarchie de fraude : ont-ils jamais rencontré dans aucune branche de commerce l'auguste vérité ? se serait-elle réfugiée chez les marchands de chevaux ou chez les marchands de vin ? pas plus que sous les colonnades de la bourse.

Nous avons aussi hors de l'industrie des milliers de fonctions parasites, quelques-unes bien visibles comme celles de judicature qui ne reposent que sur les vices du régime civilisé, et tomberaient par avénement à l'état sociétaire.

D'autres fonctions très-parasites sont inaperçues et même réputées utiles, comme l'étude des langues, travail très-pénible et qui produit moins que rien.

En effet : dès le début de l'état sociétaire, on adoptera un langage unitaire provisoire, peut-être

le français, sauf à y ajouter environ 3 à 4 mille mots dont il manque. Tout enfant sera élevé à parler dès le plus bas âge cette langue générale ; dès lors chacun, sans étude des langues, pourra communiquer avec tout le genre humain, et en saura bien plus en ce genre que celui qui emploie aujourd'hui vingt années à étudier vingt langues, et ne peut pas se faire entendre des trois quarts des nations existantes.

La perfection sera bien plus immense en travaux publics. Aujourd'hui un état réputé opulent, la France, manque de 200 millons qu'exigerait la réparation de ses mesquines routes : en association il y aura par tout le globe, d'un canton à l'autre, de grandes routes à divers trotoirs ; ces superbes routes seront construites et entretenues sans impôts, par chaque canton, sauf celles de service général pour les courriers et charois.

Un cadastre de France doit coûter, dit-on, cent millions, 50 ans de travail, et sera à peu près inutile ; car les limites des propriétés seront toutes changées lorsqu'il sera fini. Un cadastre du globe entier ne coûtera qu'une année, et presque point de frais, car chaque phalange lèvera à ses frais le plan de son canton, avec indication de la nature des terrains.

Certaines fonctions civilisées absorbent au-delà du milluple de temps nécessaire : une élection, parmi nous, coûte à chaque électeur environ cinq

journées de perte, y compris les réunions cabalantes dont elle a été précédée, les frais de voyage, etc: elle ne coûtera en association, que deux tiers d'une minute, sans aucun voyage : c'est environ la quatre millième partie du temps qu'elle consume aujourd'hui. Je décrirai dans l'abrégé ce mode d'élection qui emploiera moins d'une minute, et auquel interviendront trois cent millons d'électeurs.

J'ai peu fait mention des produits positifs ; on ne pourra en juger que lorsqu'on connaîtra les influences de la méthode nommée *Séries passionnées*, les moyens de perfectionnement et d'économie qu'elle fournit. On verra qu'à l'aide de cette méthode le produit sociétaire s'élèvera bien au-delà du quadruple du nôtre.

Par exemple le cheval ardennois est la race la plus chétive de l'Europe. A la place d'un ardennois qui ne vaut pas cent francs, les phalanges de l'Ardenne sauront meubler leur pays de races qu'on paierait aujourd'hui cent louis, et dont la longévité sera double.

Sur des objets où il nous paraît impossible d'atteindre seulement au double produit, comme sur la culture de la vigne, qui ne comporte pas de deuxième récolte, l'état sociétaire saura atteindre bien au-delà du quadruple, par combinaison de divers moyens, savoir :

1° Manutention méthodique et complète,

2° Conserve générale jusqu'à maturité,

3° Alliages assortis et coupes journalières,

4° Qualité raffinée par l'équilibre de température,

5° Quantité obtenue par la même cause.

Non-seulement ces moyens réunis élèveront le produit de la vigne au-delà du quadruple, mais un seul des cinq peut dans divers cas donner ce quadruple : en voici la preuve.

J'ai vu tel vin qui, après la récolte, n'aurait été vendu que cinq sous. Conservé et manutentionné avec habileté pendant cinq ans, il revenait à dix sous et on trouvait acheteur à cinquante sous, somme quintuple du prix réel y compris les intérêts et autres frais.

Mais sur tout le produit de ce canton, il n'y avait pas un dixième qui eût été manutentionné et conservé de la sorte pendant 5 ans : la plupart des cultivateurs sont pressés de vendre; tel vin qu'il faut garder cinq ans ne sera pas gardé cinq mois, il se consommera dans les petits ménages et dans les cabarets, avant d'avoir atteint au quart de sa valeur possible.

Si à cette chance de conserve générale qui peut à elle seule quadrupler la valeur réelle de certains vins, on ajoute le bénéfice des quatre autres chances, il est évident que, sur la vigne même, l'état sociétaire saura obtenir le décuple produit, en supposant qu'il soit doublé en moyen terme par chacune des cinq chances, et surtout par la cessation du fléau nommé *second hiver* ou *lune rousse* qui,

par les retards de végétation, empêche les secondes récoltes et maltraite si fréquemment les premières.

En thèse générale, la civilisation, dans son ensemble, présente les deux tiers d'improductifs ; j'en donnerai un tableau détaillé. Dans ce nombre figurent non-seulement les improductifs avérés, comme les militaires, les douaniers, les agens fiscaux ; mais encore la plupart des agens réputés utiles, comme les domestiques, et même les cultivateurs qui sont parasites dans un grand nombre de fonctions. J'ai vu un jour cinq enfans employés à garder quatre vaches, encore leur laissaient-ils manger les épis de blé. On rencontre à chaque pas ce désordre dans la gestion civilisée.

En ajoutant l'épargne des classes détruites par les fatigues, les excès, la navigation imprudente, les épidémies, les contagions, l'on trouvera entre les civilisés et les peuples sociétaires, une différence décuple quant aux facultés industrielles ou produits qu'on peut obtenir d'une masse d'habitans sur un terrain donné.

En effet, si les hommes, femmes et enfans travaillent par plaisir, dès l'âge de trois ans jusqu'à l'âge décrépit, si la dextérité, la passion, la mécanique, l'unité d'action, la libre circulation, la restauration de température, la vigueur, la longévité des hommes et des animaux, élèvent à un degré incalculable les moyens d'industrie, ces chances cumulées porteront bien vite au décuple la masse

du produit ; et c'est par égard pour les habitudes que j'énonce le quadruple seulement, de peur de choquer par des perspectives colossales, quoique très-exactes.

L'amélioration portera principalement sur le sort des enfans, très-mal gouvernés par les ménagères qui, dans leurs chaumières, leurs greniers et leurs arrières-boutiques, n'ont rien de ce qui est nécessaire au soins des enfans ; elles n'ont ni les ressources, ni la passion, ni les connaissances, ni le discernement qu'exige ce soin.

Dans les grandes villes comme Paris, et même dans de moindres, telles que Lyon et Rouen, les enfans sont tellement victimes de l'insalubrité, qu'il en meurt huit fois plus que dans les campagnes salubres. Il est prouvé que, dans divers quartiers de Paris où la circulation de l'air est interceptée par des cours étroites, il règne un méphitisme qui attaque spécialement les enfans dans leur première année ; on voit parmi ceux au-dessous d'un an une mortalité qui en emporte sept sur huit avant l'âge de douze mois : tandis que dans les campagnes salubres comme celles de Normandie, la mortalité de cette cathégorie d'enfans est borné à un sur huit.

Elle sera à peine d'un sur vingt dans les phalanges sociétaires qui, malgré cette chance de population, ne procréeront pas autant d'enfans que les civilisés. La terre, quoique donnant quadruple et même décuple produit, serait bientôt jonchée de mésirables

comme aujourd'hui, si l'état sociétaire n'avait pas la faculté d'équilibre en population, comme en toutes les branches de mécanique sociale. (Voyez la section des équilibres.)

J'ai démontré, par quelques détails, combien les bénéfices de l'association seront gigantesques : un tableau complet de ces bénéfices remplirait plusieurs volumes. On a commis une faute inexcusable en négligeant de publier ce recueil d'aperçus, d'où chacun aurait conclu qu'il est impossible que Dieu, à titre de *suprême économe*, n'ait pas préparé les moyens d'organiser ce régime d'économie et de vérité d'où naîtraient tant de prodiges. Croire que Dieu y ait manqué, c'est l'accuser implicitement d'être l'ennemi de l'économie et de la mécanique.

A cela on réplique : *tant de perfection n'est pas faite pour les hommes!* Qu'en savent-ils? Pourquoi désespérer de la sagesse de Dieu avant d'avoir étudié ses vues dans le calcul de la *révélation sociale permanente*, ou attraction passionnée, dont on ne peut déterminer les fins qu'en procédant régulièrement par analyse et synthèse.

Prétendre que tel degré de perfection n'est pas fait pour les hommes, c'est accuser Dieu de méchanceté; car il possède un moyen sûr d'appliquer aux relations humaines tel système qu'il lui plaira. Ce moyen est l'attraction, dont Dieu seul est distributeur, elle est pour lui une baguette magique, passionnant toute créature pour l'exécution des volon-

tés divines. Dès lors si Dieu se complait au régime de perfection sociale qui serait celui d'unité sociétaire, justice et vérité, il lui suffit, pour nous faire adopter ce régime, de le rendre attrayant pour chacun de nous. C'est ce qu'il a fait : on va s'en convaincre en lisant le traité du mécanisme sociétaire distribué en Séries passionnées ; chacun s'écriera : voilà ce que je désire, ce serait pour moi le bonheur suprême.

La perfection est donc faite pour les hommes, si elle est vœu de Dieu comme on n'en saurait douter. C'est pour avoir trop espéré de Dieu que nous avons manqué les voies de perfection sociale qu'il eût été si facile de découvrir par calcul de l'attraction.

Mais ce calcul semble absurde au premier abord ; il nous apprend que chacun voudrait des millions et un palais ; comment faire pour en donner à tout le monde ?

Objections frivoles ! Est-ce là un motif d'abandonner une étude ? Poursuivez-la sans vous effrayer, suivez le précepte de vos philosophes, qui vous ordonnent *d'explorer en entier le domaine de la science ;* achevez donc ce que Newton a commencé, le calcul de l'attraction : il vous apprendra que celui qui désire des millions et un palais, désire trop peu ; car, dans l'état sociétaire, le plus pauvre des hommes jouira de cinq cent mille palais, où il trouvera gratuitement beaucoup plus de plaisirs que ne peut s'en procurer un roi de France, avec 35 millions

de rente et une douzaine de palais, où ses plaisirs se bornent à entendre des solliciteurs de sinécures, des tripotages de parti, être harcelé par l'étiquette, et n'avoir d'autre délassement que les cartes ou la chasse dégénérée en tuerie, en plaisir de boucher.

Nous désirons donc trop peu, c'est ce que prouvera le calcul de l'attraction. Dieu nous prépare un bonheur bien supérieur à nos médiocres convoitises : demandons beaucoup à celui qui peut beaucoup ; c'est faire injure à sa générosité, que d'attendre de lui des richesses médiocres, des plaisirs médiocres. Le destin du genre humain est, ou l'immense bonheur sous le régime divin et sociétaire, ou l'immense malheur sous les lois des hommes, dans l'état d'industrie morcelée et mensongère qui, comparativement à la sociétaire, ne donne pas le quart en produit effectif, et pas le quarantième en jouissances.

On voit les civilisés prêts à braver fatigues, périls et naufrages, pour hasarder de doubler leur fortune, ou d'en acquérir une petite : voici une chance bien autrement favorable, quadrupler subitement sa fortune, et sans se dépayser ni courir aucun risque sanitaire ou pécuniaire. Eh! que faudra-t-il donc faire? s'écrie-t-on. Rien autre que de se divertir du matin au soir, puisque les amusemens entraîneront au travail, devenu plus attrayant que ne sont aujourd'hui les spectacles et bals.

Plus ces perspectives de l'état sociétaire sont éblouissantes, plus il importe de s'assurer si la

théorie en est exacte, si le calcul de l'attraction industrielle et du mécanisme des passions est réellement découvert. Pour familiariser les esprits à cette étrange nouveauté, il faudra les initier un peu à la connaissance du mouvement et des destinées qu'on réputait impénétrables, couvertes d'un voile d'airain. Il existe bien un voile, une cataracte des plus épaisses, qui aveugle l'esprit humain : cette cataracte se compose 500,000 tomes, qui déclament contre les passions et l'attraction, au lieu d'en faire l'étude.

Que l'attraction soit éblouissante et absurde au premier abord, ce n'est pas sur ces apparences qu'il faut la juger, mais sur l'ensemble du mécanisme auquel tendent ses impulsions, qui nous semblent vicieuses quand on les observe en détail. Je vais, pour disposer à cette confiance, expliquer le but d'une de ces impulsions réputées vicieuses.

Je choisis le penchant le plus général et le plus contrarié par l'éducation, c'est la gourmandise des enfans, leur passion pour les friandises, contre l'avis des pédagogues, qui leur conseillent d'aimer le pain, manger plus de pain que de pitance.

La nature est donc bien maladroite, de donner aux enfans des goûts si opposés aux saines doctrines! tout enfant regarde comme punition un déjeûné au pain sec, il voudrait des crêmes sucrées, laitages et pâtisseries au sucre, des marmelades et compotes, des fruits naturels et confits, des limo-

nades, orangeades et vins blancs doux. Remarquons distinctement ces goûts, qui dominent chez tous les enfans; il y a sur ce point un grand procès à juger : il s'agit de décider lequel a tort, ou de Dieu, ou de la morale.

Dieu, distributeur de l'attraction, donne à tous les enfans ce goût des friandises; il eût été maître de leur donner du goût pour le pain sec et l'eau, il aurait servi les vues de la morale; pourquoi donc opère-t-il sciemment contre les saines doctrines civilisées? expliquons ces motifs.

Dieu a donné aux enfans du goût pour les substances qui seront les moins coûteuses dans l'ordre sociétaire. Quand tout le globe sera peuplé et cultivé, jouissant de la libre circulation, sans aucune douane, les mets sucrés que j'ai désignés plus haut seront bien moins coûteux que le pain; les comestibles abondans seront le fruit, le laitage et le sucre, mais non pas le pain, dont le prix s'élèvera beaucoup, parce que les travaux de culture du blé, et préparation journalière du pain, sont pénibles et peu attrayans; il faudra les payer bien plus que ceux des vergers et de la confiserie.

Et comme il convient que les enfans fassent moins de dépense que les pères, en nourriture et entretien, Dieu a opéré judicieusement en leur donnant attraction pour ces sucreries et friandises, qui seront moins chères que le pain, dès qu'on sera parvenu à l'état sociétaire. Alors les saines doctrines morales se trou-

veront pleinement erronées sur la nourriture des enfans, comme sur tous les autres points où elles contrarient l'attraction. L'on reconnaîtra *que Dieu fit bien tout ce qu'il fit*, qu'il a eu raison de donner aux enfans attraction pour les laitages, fruits et pâtisseries au sucre; et qu'au lieu de perdre follement trois mille ans à déclamer contre le plus docte ouvrage de Dieu, contre la distribution des goûts et attractions passionnées, on aurait mieux fait d'en étudier le but par calcul sur l'ensemble de ces impulsions que la morale insulte en détail, sous prétexte qu'elles sont nuisibles dans l'ordre civilisé et barbare; cela est vrai, mais Dieu n'a pas fait les passions pour l'ordre civilisé et barbare. S'il eût voulu maintenir exclusivement ces deux sociétés, il aurait donné aux enfans l'amour du pain sec, et aux pères l'amour de la pauvreté, puisque tel est le sort de l'immense majorité des civilisés et barbares.

Ce sera une étude amusante et flatteuse que d'examiner les emplois de chaque branche d'attraction, l'utilité de chacune dans le mécanisme sociétaire : toutes seront reconnues aussi justes, aussi bien adaptées que la gourmandise des enfans; chacun se convaincra que ses passions, ses instincts les plus critiqués trouvent des emplois précieux dans ce nouvel ordre : fut-il jamais de découverte plus flatteuse pour tout le monde ?

« Mais comment se fait-il, dira-t-on, qu'une » invention si précieuse soit l'ouvrage d'un in-

» connu, qui ne figure pas dans le monde savant? » Tant d'hommes célèbres, depuis Platon jusqu'à » Voltaire, ont exploré le domaine des sciences : » peut-on penser qu'ils aient manqué la plus pré- » cieuse des découvertes? cela n'est pas croyable, ce » calcul de l'attraction et de l'association ne peut » être qu'une charlatanerie : c'est quelque vision, » quelque songe creux. »

Ainsi raisonne l'orgueil : on est choqué de voir un inconnu enlever la palme que tant d'autres auraient pu cueillir avant lui. On aime mieux repousser une heureuse découverte que de la tenir d'un intrus. D'ailleurs, l'amour-propre est flatté en ravalant les idées neuves. Cent mille pygmées du 15e siècle se croyaient hommes de génie, en persifflant Christophe Colomb qui leur démontrait la sphéricité du globe, l'existence probable d'un nouveau monde continental.

Je réponds à ces détracteurs, comment se fait-il que des découvertes éminemment utiles et à portée de tout le monde, comme l'étrier et la soupente, aient échappé à vingt siècles savans? Il ne manquait pas, dans Rome et Athènes, de bons mécaniciens, aptes à faire ces faciles découvertes. Tout charron, tout cavalier pouvait inventer la soupente et l'étrier, choses dont tout le monde avait grand besoin, car chacun voyage en voiture ou à cheval. Les voitures des César et des Périclès étaient cahotantes comme nos charettes; les cavaliers romain

étaient sujets à de graves maladies, qu'un étrier aurait prévenues; on plaçait sur les routes, des bornes de distance en distance, pour leur aider à remonter à cheval.

En considérant cette inadvertance de la docte antiquité sur deux inventions qui étaient à portée de tout bon simple, s'étonnera-t-on qu'une théorie vaste et brillante comme celle de l'attraction passionnée, ait échappé au monde savant? D'ailleurs, on n'en tient le germe que depuis un siècle, depuis Newton, qui a éventé la mine. Or, si l'on commet des étourderies de vingt siècles sur des inventions faciles, comme la soupente et l'étrier, on peut bien en commettre d'un siècle sur des études transcendantes comme celle de l'attraction; calcul bien aisé à comprendre aujourd'hui qu'il est fait, mis en ordre; mais la recherche en était plus difficile pour les savans que pour d'autres hommes, parce que le monde savant est tout imbu d'une doctrine appelée Morale, qui est mortelle ennemie de l'attraction passionnée.

La morale enseigne à l'homme à être en guerre avec lui-même, résister à ses passions, les réprimer, les mépriser, croire que Dieu n'a pas su organiser sagement nos âmes, nos passions, qu'il avait besoin des leçons de Platon et Sénèque, pour apprendre à distribuer les caractères et les instincts. Imbu de ces préjugés sur l'impéritie de Dieu, le monde savant était inhabile au calcul des impulsions naturelles ou

attractions passionnées, que la morale proscrit et relègue au rang des vices.

Il est vrai que ces impulsions ne nous entraînent qu'au mal quand on s'y livre individuellement ; mais il fallait en calculer le jeu sur une masse d'environ deux mille personnes sociétairement réunies et non sur des familles ou des individus isolés : c'est à quoi le monde savant n'a pas songé ; il aurait reconnu par cette étude, que dès qu'on atteint au nombre de seize cents sociétaires, les impulsions naturelles dites attractions tendent à former des séries de groupes contrastés, dans lesquelles tout entraîne à l'industrie devenue attrayante et à la vertu devenue lucrative.

En voyant ce mécanisme, ou seulement en faisant le calcul de ses propriétés, on comprendra que *Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait*, et qu'au lieu de perdre follement trente siècles à insulter l'attraction qui est l'ouvrage de Dieu, on aurait dû employer comme je l'ai fait, trente ans à l'étudier. Les sciences devaient suivre leurs préceptes *d'explorer en entier le domaine de la nature, étudier l'homme, l'univers et Dieu ;* elles devaient, au lieu de critiquer en détail nos attractions, les étudier dans leur entier, dans leur ensemble, en application à des masses nombreuses. L'attraction est le moteur de l'homme, elle est l'agent que Dieu emploie pour mouvoir l'univers et l'homme ; on ne pouvait donc étudier *l'homme, l'univers et Dieu,* qu'en étudiant l'attraction *dans son entier*, en passionnel comme en matériel.

Enfin l'inadvertance est réparée, le calcul de l'attraction passionnée est découvert, et le monde peut à l'instant passer aux destinées heureuses. Il ne doit s'attacher dans cette conjoncture qu'à vérifier si la théorie est juste, et non à chicaner l'inventeur sur les formes ; c'est le fond qu'il faut examiner. On a accordé tant de faveur aux charlatans en association ! Le véritable inventeur ne demande que de la justice. Les charlatans ont trouvé de quoi fonder depuis vingt ans une vingtaine d'établissemens qui en Angleterre comme en Amérique ont manqué complétement le but : l'inventeur ne veut former qu'un seul établissement qui, en deux mois, atteindra le but et opérera l'imitation générale par appât du bénéfice et du plaisir.

Mais cet inventeur a le tort de ne pas s'accorder avec certaines sciences en crédit ; eh ! si je tombais d'accord avec les sciences politiques et morales, je ne serais qu'un sophiste de plus : Galilée, Colomb, Copernic, Newton, Linné, donnèrent un démenti à leur siècle : un inventeur est obligé de contredire les erreurs dominantes, un charlatan pour faire des dupes flagorne tous les sophistes ; lequel des deux est digne de confiance ?

On prétend que l'histoire éclaire les peuples et rectifie leur jugement ; rien n'est plus faux, car ils sont aujourd'hui plus hostiles contre les inventions qu'ils ne l'étaient au temps de Galilée. Cent fois l'histoire leur a dit que « les grandes découvertes ont été

» dues plus souvent aux jeux du hasard qu'aux spé-
» culations du génie; que le génie et le bon esprit,
» se trouvent rarement chez les beaux esprits, gens
» routiniers et peu susceptibles d'idées neuves.

Malgré les leçons de l'histoire et de l'expérience, on exige qu'un inventeur soit un personnage académique par les formes et le style; étaient-ce donc des académiciens que ceux qui découvrirent la lunette et la boussole? C'étaient des enfans et des êtres si obscurs que leur nom ne s'est pas transmis.

Lorsqu'un trésor est apporté, hâtez-vous d'en jouir au lieu d'intenter des procès à celui qui l'a trouvé; pourquoi le quereller sur les formes et le style. Qu'il s'exprime en patois, peu importe : l'invention en a-t-elle moins de valeur?

Zoïles qui prétendez que l'esprit académique est nécessaire dans un inventeur, quel bien votre faconde a-t-elle procuré aux nations modernes? L'examen de cette question terminera la préface.

ARTICLE TROISIÈME.

CERCLE VICIEUX DE L'INDUSTRIE CIVILISÉE.

En toute science le règne du faux précède le règne du vrai : avant la chimie expérimentale on

a vu les alchimistes occuper la scène, avant l'astronomie exacte, on a vu dominer l'astrologie judiciaire; avant la naissance de l'économie sociétaire, nous avons vu dominer pendant un siècle l'économie anti-sociétaire ou théorie du morcellement, encourageant les petits producteurs qui sont de petits vandales en industrie.

Partout le sophisme s'empare des sciences neuves avant que la raison n'ait su leur tracer la marche à suivre; aussi à peine les idées d'association commencent-elles à poindre, que déjà les esprits sont égarés sur ce sujet par les obscurans en méthode sociétaire, les Owénistes, qui se sont emparés de l'opinion.

Que de sciences, et des plus révérées, sont encore dans cet âge de ténèbres qui précède le règne du vrai! Par exemple, la morale: comment la concilier avec elle-même? D'une part elle nous prêche le mépris des richesses et l'amour de l'auguste vérité; d'autre part elle excite l'amour du commerce qui ne tend qu'à amasser des richesses par la pratique de toutes les astuces. On trouve même inconséquence, même contradiction dans toutes les sciences dites philosophiques.

Au dernier siècle, Condillac disait de leurs auteurs: « L'art d'abuser des mots sans les entendre est pour eux l'art de raisonner; de supposition en supposition fausse, ils se sont égarés » parmi une multitude d'erreurs, et ces erreurs

étant devenues des préjugés, ils les ont prises pour des principes. Quand les choses en sont venues à ce point, quand les erreurs se sont ainsi accumulées, il n'y a qu'un moyen de remettre l'ordre dans la faculté de penser, c'est d'oublier tout ce que nous avons appris, et de refaire, dit Bacon, l'entendement humain. »

C'était alors le siècle de la modestie; on n'avait pas honte de confesser que telle et telle science étaient encore au berceau, et surtout la politique sociale; ses coryphées la dénonçaient avec amertume et dédain, écoutons-les parler.

MONTESQUIEU : « Les sociétés policées sont atteintes d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché (le morcellement).

J.-J. ROUSSEAU : « Ce ne sont pas là des hommes, il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la cause. »

VOLTAIRE :

« Montrez l'homme à mes yeux : honteux de m'ignorer,
« Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer;
« Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature ! »

BARTHÉLEMY : « Ces bibliothèques, prétendus trésors de connaissances sublimes, ne sont qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs : »

STAEL. « Les sciences incertaines ont détruit beaucoup d'illusions sans établir aucune vérité; on est tombé dans l'incertitude par le raisonnement, dans l'enfance par la vieillesse. »

Aujourd'hui la scène change, tout ce labyrinthe de systèmes philosophiques est transformé en torrens de lumières, en marche rapide et vol sublime vers la région des perfectibilités. C'est surtout en politique industrielle que notre siècle étale cet orgueil; fier de quelques progrès en matériel, il ne s'aperçoit pas qu'il est en rétrogradation politique, et que sa marche rapide est celle de l'écrevisse qui chemine, mais à reculons.

L'industrialisme est la plus récente de nos chimères scientifiques; c'est la manie de produire confusément, sans aucune méthode en rétribution proportionnelle, sans aucune garantie pour le producteur ou salarié de participer à l'accroissement de richesse; aussi voyons-nous que les régions industrialistes sont autant et peut-être plus jonchées de mendians que les contrées indifférentes sur ce genre de progrès.

Il importe de dissiper dès la préface les illusions d'industrialisme ou abus de l'industrie, parce qu'elles sont le régime le plus opposé à la politique sociétaire, qui a pour base.

L'attraction industrielle, la répartition proportionnelle,

L'économie de ressorts, l'équilibre de population et autres règles dont s'éloigne en tous sens le système industrialiste, production désordonnée sans garantie de justice distributive.

Jugeons ici les systèmes par les résultats: c'est

l'Angleterre qui est le point de mire, le modèle proposé aux nations, l'objet de leur jalousie ; pour apprécier le bonheur de son peuple, je vais m'étayer de témoignages irrécusables.

Assemblée des maîtres artisans de Birmingham, 21 mars 1827. Elle déclare « que l'industrie et la » frugalité de l'ouvrier ne peuvent pas le mettre à » l'abri de la misère, que la masse des salariés » employés à l'agriculture est nue, qu'elle meurt » réellement de faim dans un pays où il existe sura- » bondance de vivres. » Aveu d'autant moins suspect, qu'il part de la classe des maîtres d'ateliers intéressés à rédimer le salaire des ouvriers, et déguiser leur misère.

Voici un second témoin également intéressé à dissimuler le côté faible de sa nation ; c'est un économiste, un industrialiste, qui va dénoncer sa propre science.

Londres, chambre des communes, 28 février 1826.

M. *Huskisson, ministre du commerce*, dit : « Nos » fabriques de soierie emploient des milliers d'en- » fans qu'on tient à l'attache depuis trois heures » du matin jusqu'à dix heures du soir : combien leur » donne-t-on par semaine? un schelling et demi, » trente-sept sous de France, environ *cinq sous et* » *demi par jour*, pour être à l'attache dix-neuf » heures, surveillés par des contre-maîtres munis » d'un fouet, dont ils frappent tout enfant qui s'ar- » rête un instant. »

Voilà l'esclavage rétabli par le fait : il est évident que l'excès de concurrence industrielle conduit le peuple civilisé au même degré de pauvreté et d'asservissement que les populaces de Chine et d'Indostan, les plus anciennement célèbres par des prodiges agricoles et manufacturiers.

A côté de l'Angleterre plaçons l'Irlande qui, par double excès en culture outrée et en subdivision des propriétés, est parvenue au même dénûment où l'Angleterre arrive par double excès en manufactures et grandes propriétés. Ce contraste, dans un même empire, démontre bien le cercle vicieux de l'industrie civilisée.

Les *journaux de Dublin* 1826 disent : « Il règne » ici une épidémie *parmi le peuple :* les malades » qu'on amène à l'hôpital guérissent dès qu'on leur » donne à manger. » Leur maladie est donc LA FAIM : il ne faut pas être sorcier pour le deviner, puisqu'ils sont guéris dès qu'ils trouvent à manger. Ne craignez pas que cette épidémie atteigne les grands : on ne verra ni le lord gouverneur, ni l'archevêque de Dublin tomber malades de faim, ce sera plutôt d'indigestion.

Et dans les lieux où le peuple civilisé ne meurt pas de faim *pressante*, il meurt de faim *lente* par les privations, de faim *spéculative* qui l'oblige à se nourrir de choses malsaines, de faim *imminente* en s'excédant de travail, en se livrant par besoin à des fonctions pernicieuses, à des fatigues outrées d'où

naissent les fièvres, les infirmités : c'est toujours aller à la mort par la famine.

Et quand il ne souffre pas de la faim, de quoi subsiste-t-il? Pour en juger, il faut voir de près comment se nourrit le paysan français, même dans les provinces dont on vante la fertilité. Huit millions de Français ne mangent pas de pain, n'ont que des châtaignes ou autres pauvretés : vingt-cinq millions de Français n'ont pas de vin, et pourtant on est obligé, par surabondance, de jeter aux égoûts des récoltes entières.

Voilà le vol sublime de l'industrie vers la perfectibilité ; et cependant chaque année voit éclore une douzaine de philosophies nouvelles sur la richesse des nations : que de richesses dans les livres, que de misère dans les chaumières !

A ces illussions, opposons les réalités : est-ce un vol sublime que la situation de Londres, qui, tout en participant au secours annuel de deux cents millions accordé aux indigens, contient encore

117,000 pauvres connus, à la charge des paroisses,
115,000 pauvres délaissés, mendians, filous, vagabonds, parmi lesquels on remarque :
3,000 recéleurs dont l'un est riche à vingt millions,
3,000 Juifs distribuant de la fausse monnaie, excitant les valets à voler leurs maîtres, les fils à voler leurs pères.

TOTAL... 232,000 pauvres dans la ville qui est le grand foyer de l'industrie. La France marche à cette

misère : Paris a 83,000 pauvres connus, et peut-être autant d'inconnus. Les ouvriers français sont si misérables, que dans les provinces de haute industrie comme la Picardie, entre Amiens, Cambray et Saint-Quentin, les paysans sous leurs huttes de terre, n'ont point de lit; ils se forment une couchette avec des feuilles sèches qui, pendant l'hiver, se changent en fumier pleins de vers; de sorte qu'au réveil, les pères et les enfans s'arrachent les vers attachés à leur chair. La nourriture, dans ces huttes, est de même élégance que le mobilier. Tel est l'heureux sort de la belle France. On citerait une douzaine de ses provinces où la misère est au même degré, Bretagne, Limousin, haute Auvergne, Cévennes, Alpes, Jura, Saint-Étienne, et même dans la belle Touraine, dite jardin de la France.

A cela les industrialistes répondent qu'il faudrait répandre les lumières, l'instruction ; eh! que sert-elle à des misérables qui n'ont pas de quoi subsister? elle les poussera à la révolte.

Cette dégradation de l'humanité engendre l'athéisme ; il s'accroît en raison des progrès de l'industrie civilisée ; elle semble une dérision de la nature contre l'humanité : l'athéisme est le résultat nécessaire d'une civilisation trop longtemps prolongée, et donnant un vaste essor à l'industrie avant de connaître la méthode de répartition proportionnelle et garantie de *minimum* au peuple ; en d'autres ter-

mes, connaître le code naturel ou divin sur les relations industrielles.

Dieu fait des codes sociaux pour les insectes même; aurait-il pu manquer à en faire un pour le genre humain, bien plus digne de sa sollicitude que les abeilles, guêpes, fourmis! Aurait-il donc créé les passions et les élémens de l'industrie, sans savoir à quel ordre il les destinait? Il serait dans ce cas plus imprudent que nos ouvriers mêmes; car un architecte qui rassemble des matériaux de construction, ne manque pas de faire préalablement le plan de l'édifice auquel il veut les employer.

Dieu à dû prévoir l'impéritie de nos législateurs, des Solon, des Justinien, des Montesquieu, des Target. Si ces hommes se croient capables de faire des codes sociaux, Dieu à plus forte raison sait en faire; ils n'ont pour appui de leurs lois que la contrainte, les sbires et les gibets; Dieu aurait pour appui des siennes l'attraction dont il est seul distributeur. Cent autres indices faisaient pressentir l'existence du code divin, il fallait donc en mettre au concours la recherche, et déterminer d'abord la méthode à suivre dans cette investigation.

Le code divin, pour être méthodique, doit statuer avant tout sur l'industrie qui est fonction primordiale, l'administration ne naît qu'à la suite : il fallait donc chercher les lois de Dieu sur l'industrie, l'ordre qu'il a assigné aux travaux agricoles et domestiques.

Les publicistes au contraire ne se sont occupés pendant 3000 ans que du gouvernement, que des abus administratifs et religieux; ils ont commencé depuis un siècle seulement à traiter de l'industrie, sans songer à en corriger les désordres. Soit inadvertance, soit erreur systématique, il est certain qu'ils en ont prôné les deux vices radicaux, *morcellement industriel* et *fraude commerciale* fardée du nom de libre concurrence.

La science est donc en fausse route; au lieu de s'occuper à combattre les vices des deux branches dites agriculture et commerce, elle ne s'exerce que sur les deux branches dites gouvernement et sacerdoce, auxquelles on ne peut pas toucher sans causer des commotions et souvent des redoublemens d'abus; tandis qu'en corrigeant, par le système sociétaire, les vices du régime agricole et commercial, on opérerait en plein accord avec l'autorité, qui trouverait bien son compte dans le quadruplement de produit et dans la cessation de toutes les querelles de parti : elles seront regardées en pitié, dès qu'on aura passé au bonheur sociétaire.

Après cet exposé des vices généraux de l'industrie et de la science, il reste à parler des vices de détail et des erreurs de système. C'est un sujet qui exigerait un volume; j'en vais donner seulement l'aperçu.

Nos économistes confus de voir la ténacité et même le progrès de l'indigence, commencent à soupçonner que leur science est en fausse route; un débat s'est engagé dernièrement sur ce sujet entre MM. Say et Sismondi : le second revenant de visiter les prodiges d'outre-mer, a déclaré que l'Angleterre et l'Irlande, avec leur industrie colossale, ne sont que de vastes amas de pauvres ; que l'industrialisme n'est jusqu'à présent que la région des chimères. M. J.B. Say a répliqué pour l'honneur de la science; mais à parler net, l'économie politique a été désorientée par la crise pléthorique de 1826; elle cherche à se justifier. Déjà l'on voit des chefs d'école tels que feu Dugald Stewart, dire que la science est bornée au rôle passif, que sa tâche est limitée à l'analyse du mal existant.

C'est agir comme un médecin qui dirait au malade : « Mon ministère consiste à faire l'analyse « de votre fièvre, et non pas à vous en indiquer les « moyens curatifs. » Un tel médecin nous semblerait ridicule; c'est pourtant le rôle que veulent prendre aujourd'hui quelques économistes qui, s'apercevant que leur science n'a su qu'empirer le mal, et embarrassés d'en trouver l'antidote, nous disent comme le renard au boue :

« Tâche de t'en tirer et fait tous tes efforts. »

Si l'on admet ce rôle passif, cet égoïsme par lequel ils croient excuser l'impéritie de la science, ils seront encore très en peine de tenir parole, de

donner l'analyse du mal ; parce qu'ils ne veulent pas en avouer l'étendue, confesser que tout est vicieux dans le système industriel, qu'il n'est en tous sens qu'un monde à rebours : jugeons-en par un demi-aveu échappé récemment à M. de Sismondi : il a reconnu que la consommation s'opère en *mode inverse*, qu'elle se fonde sur les fantaisies des oisifs, et non sur le bien-être du producteur ; c'est déjà un premier pas vers la sincérité analytique : mais le mécanisme inverse est-il borné à la consommation ? n'est-il pas évident.

Que *la circulation est inverse*, opérée par des intermédiaires nommés *marchands, négocians* qui, devenant propriétaires du produit, rançonnent le producteur et le consommateur, et sèment les désordres dans le système industriel par leurs menées d'accaparement, agiotage, fourberie, extorsion, banqueroute, etc. ;

Que *la concurrence est inverse*, tendant à la réduction des salaires, et conduisant le peuple à l'indigence par les progrès de l'industrie : plus elle s'accroît, plus l'ouvrier est obligé d'accepter à vil prix un travail trop disputé ; et d'autre part plus le nombre des marchands s'accroît, plus ils sont entraînés à la fourberie par la difficulté des bénéfices.

Voilà déjà trois ressorts dirigés en mode inverse, dans le mécanisme industriel ; j'en compterai facilement trente, (voyez 6e. section) : pourquoi n'en avouer qu'un, celui de la consommation inverse ?

L'industrie présente une subversion bien plus sail-

lante, c'est la *contrariété des deux intérêts collectif et individuel*. Tout industrieux est en guerre avec la masse, et malveillant envers elle par intérêt personnel. Un médecin souhaite à ses concitoyens de bonnes fièvres, et un procureur, de bons procès dans chaque famille. Un architecte a besoin d'un bon incendie, qui réduise en cendres le quart de la ville, et un vitrier désire une bonne grêle qui casse toutes les vitres. Un tailleur, un cordonnier ne souhaitent au public que des étoffes de faux teint et des chaussures de mauvais cuir, afin qu'on en use le triple, pour le bien du commerce : c'est leur refrain. Un tribunal croit opportun que la France continue à commettre chaque année 120,000 crimes et délits à procès, ce nombre étant nécessaire pour alimenter les cours criminelles. C'est ainsi qu'en industrie civilisée tout individu est en guerre intentionnelle avec la masse ; effet nécessaire de l'industrie anti-sociétaire ou monde à rebours. On verra disparaître ce ridicule dans le régime sociétaire, où chaque individu ne peut trouver son avantage que dans celui de la masse entière.

De tous les indices qui devaient faire suspecter l'industrie actuelle, il n'en est pas de plus frappant que celui de l'échelle simple en répartition. J'entends par *simple*, une échelle qui ne croît que d'un côté et non de l'autre : en voici un exemple adapté aux cinq classes.

	pauvre,	gênée,	moyenne,	aisée,	riche.
A	0	1	2	4	8
B	1	2	4	8	16
C	2	4	8	16	32
D	4	8	16	32	64
E	8	16	32	64	128

La ligne A représente l'origine des sociétés où la différence des fortunes était peu saillante, où la classe pauvre, figurée par *zéro*, n'existait pas.

A mesure que la fortune publique s'accroit, comme on le voit aux lignes B, C, D, E, il faudrait que la classe pauvre y participât selon la proportion indiquée dans chacune de ces lignes, c'est-à-dire, que dans un degré de richesse E, le riche ayant 128 fr. à dépenser par jour, le pauvre aurait au moins 8 fr. : dans ce cas l'échelle serait *composée*, croissant proportionnément pour les cinq classes, et sans égalité.

Mais en civilisation l'échelle ne croissant que d'un côté, la classe pauvre en reste toujours à zéro, de sorte que si la richesse est parvenue au 5.e degré E, la classe riche obtient son lot de 128, et la pauvre, zéro seulement : car elle a toujours moins que le nécessaire; de sorte que l'échelle civilisée suit la ligne transversale 0, 2, 8, 32, 128 ; et la multitude ou classe pauvre, loin de participer à l'accroissement de richesse, n'en recueille qu'un surcroit de privations; car elle voit une plus grande variété de biens dont elle ne peut pas jouir ; elle n'est pas

même assurée d'obtenir le travail répugnant qui fait son supplice, et qui ne lui offre d'autre avantage que de ne pas mourir de faim.

Sous ce rapport, les peuples fainéans, comme l'Espagnol, sont plus heureux que les laborieux, car l'Espagnol est assuré de trouver du travail quand il lui plaira d'en accepter. Le Français, l'Anglais, le Chinois ne jouissent pas de cet avantage.

Je n'en conclus pas que le régime social de l'Espagne soit louable, tant s'en faut; je veux seulement arriver au but qu'indique le titre de cet article, démontrer que tout est cercle vicieux dans l'industrie morcelée ou civilisée; elle crée, par ses progrès, les élémens du bonheur, mais non pas le bonheur; il ne pourra naître que du régime d'attraction industrielle et répartition proportionnelle, selon la ligne E. Cette répartition est impossible, tant que l'industrie est répugnante, il faut que le peuple reste dans l'extrême dénûment pour consentir à l'exercer. D'ailleurs, la civilisation produisant à peine le quart de ce que produira l'association, et peuplant outre mesure, il serait impossible d'assurer à ses fourmilières de populace un lot de *minimum*, ou honnête nécessaire.

On a si bien reconnu ce cercle vicieux de l'industrie, que de toutes parts on commence à la suspecter, et s'étonner *que la pauvreté naisse en civilisation de l'abondance même.* Je viens de décrire cinq vices, dont chacun isolément suffirait à produire

ce désordre; qu'est-ce donc lorsque les 5 vices agissent tous à la fois, et concurremment avec une cinquantaine d'autres non encore cités? (Voyez 6.e section).

Après avoir constaté la nécessité d'un sort malheureux pour le peuple civilisé, remarquons que le progrès de l'industrie n'ajoute que peu ou point au bonheur des riches. Aujourd'hui la bourgeoisie de Paris a de plus beaux meubles, de plus beaux colifichets que n'en avaient les grands du 17e siècle qu'est-ce que cela ajoute au bonheur? Nos dames, avec leurs schalls-cachemires, sont-elles plus heureuses que n'étaient les Sévigné, les Ninon? L'on voit à présent les petits bourgeois de Paris servis en porcelaine dorée; sont-ils plus heureux que les ministres de Louis XIV, les Colbert, les Louvois, qui avaient de la vaisselle de faïence?

Il y a sans contredit jouissance réelle dans les perfectionnemens commodes et salutaires, comme la soupente des voitures; mais on est blasé au bout d'une semaine sur les raffinemens de luxe visuel comme la porcelaine; ils ne servent qu'à irriter la convoitise du pauvre, qui s'imagine que la classe riche trouve un grand bonheur dans la possession de ces hochets. Ils ne seront utiles que dans l'ordre sociétaire, où ils auront la double propriété de stimuler l'attraction industrielle, et de multiplier les accords de passions qui sont une jouissance bien réelle, et qui s'étendront au pauvre comme au

riche, malgré l'extrême inégalité des fortunes. Alors le plus pauvre des hommes aura beaucoup plus de jouissances que n'en a aujourd'hui le plus opulent monarque, parce que l'ordre nommé Séries passionnées, créé les concerts sociaux ou plaisirs de l'âme, qui aujourd'hui sont à peu près inconnus des grands, et il élève les raffinemens sensuels à une perfection dont le monde civilisé ne peut se former aucune idée.

L'industrie civilisée ne peut donc, je le répète, que créer les élémens du bonheur, mais non pas le bonheur. Il sera au contraire démontré que l'excès d'industrie conduit la civilisation à de très-grands malheurs, si on ne sait pas découvrir les moyens de progrès réel en échelle sociale. J'ai dit que notre politique n'avance qu'à la manière de l'écrevisse, tout en se vantant de progrès rapides. Ce sera un sujet assez digne de curiosité que l'analyse de cette rétrogradation à laquelle concourent les deux partis opposés.

LIBÉRAUX ET INDUSTRIALISTES,

OBSCURANS ET ABSOLUTISTES.

La différence entre eux est que le parti obscurant ne nie pas qu'il tend à ressusciter le 10e siècle, tandis que le parti libéral se flatte de conduire à la perfection. C'est faux : il tend, par double voie, à faire rétrograder le char, on verra dans les chap. spéciaux, que la science n'a pas su élever l'état civilisé au seul progrès dont il était susceptible, c'était *l'ascension en quatrième phase*.

Chacune des périodes sociales, dite civilisée, barbare, patriarchale, sauvage ou autre, se subdivise en quatre phases analogues aux quatre âges de la vie ; ce sont 1° l'enfance, 2° l'adolescence, 3° la virilité, 4° la caducité. La 4e phase, dite caducité est par fois un progrès utile ; on en peut juger par l'Egypte, qui, en adoptant la tactique militaire, l'art nautique et les sciences fixes, entre en barbarie caduque ou barbarie de 4e phase, conduisant peu à peu à la 1re phase de civilisation. C'est donc un progrès réel, de même qu'une nuit avancée est un acheminement vers le jour.

Si la civilisation savait passer de sa 3e phase, qui est l'état actuel, à sa 4e phase qui n'est pas encore née ; ce serait un changement très-favorable, car on se rapprocherait de la période suivante, celle des garanties sociales, qui est l'échelon supérieur et contigu à la civilisation. Les garanties sont le bien que rêvent tous les philosophes, sans savoir y atteindre en aucun sens ; pour s'élever aux garanties, il faut sortir de la civilisation, et monter à l'échelon suivant ; nos sciences, loin d'avoir su nous élever ainsi de période en période, n'ont pas même pu nous faire avancer dans la carrière civilisée, nous élever au moins de la 3e à la 4e phase, dont j'expliquerai le mécanisme en 7e section.

Remarquons à ce sujet qu'après tant d'études sur la civilisation, l'on n'a pas encore songé à en faire l'analyse régulière, la décomposition en quatre pha-

ses, en assignant à chacune ses caractères spéciaux qui constituent la phase, tel que anarchie mercantile dans la 3e ; et en classant les caracteres généraux qui règnent dans le cours des quatre phases, comme ligue de gros voleurs pour faire pendre les petits ; puis les caractères d'engrenage qui sont empruntés d'autres périodes; tel est le code militaire, qui est un emprunt sur la période inférieure, dite barbarie; tandis que le régime des monnaies, seule relation où règne la garantie de vérité, est un emprunt sur la période supérieure, celle des garanties solidaires, qui n'est pas encore née.

En considérant que nos sciences ont oublié l'analyse de la civilisation, première étude qu'indiquait l'ordre méthodique, peut-on s'étonner qu'elles aient négligé beaucoup d'autres études, formant des sciences neuves et vastes, comme les suivantes, que je place en regard des classes de savans à qui elles sont attribuées. ?

Moralistes..... L'analyse de la civilisation.
Politiques..... La théorie des garanties solidaires.
Economistes.... —— des approximations sociétaires.
Métaphysiciens —— de l'attraction passionnée.
Naturalistes... —— de l'analogie universelle.

Lorsque chaque classe de savans manque ainsi sa tâche primordiale, il n'est pas surprenant qu'elle oublie de moindres détails, comme l'analyse du cercle

vicieux de l'industrie, qui, dans son système, pèche évidemment contre les quatre bases de sage politique ; savoir :

Attraction industrielle applicable aux trois classes rétives, les enfans, les sauvages, les riches oisifs.

Répartition proportionnelle satisfaisant chacun en raison de ces trois facultés, capital, travail et talent.

Équilibre de population maintenue au-dessous du nombre qui amènerait la gêne des classes inférieures.

Économie de ressorts, ou réduction la plus grande des improductifs, commerçans et autres, dont le nombre est aujourd'hui si énorme, qu'il comprend les deux tiers des civilisés.

Les industrialistes esquivent ces problèmes, et cent autres qu'on pourrait proposer à ceux qui se flattent de perfectionner le système social par un progrès de la culture morcelée et de l'anarchie mercantile ou concurrence de fourberie. Les écrivains ne savent qu'encenser les vices dominans pour se dispenser d'en chercher le remède : sur les questions fondamentales, comme l'équilibre de population, l'on voit la science *passer outre*, en disant qu'on n'y peut rien comprendre. C'est ainsi que Stewart débrouille cette énigme de l'exubérance de populace, énigme reprise après lui par Wallace et Malthus, qui n'y ont pas compris davantage.

Les questions de politique sociale seront toutes insolubles, tant qu'on voudra spéculer sur le régime civilisé qui est un labyrinthe intellectuel, un

cercle vicieux en tout sens ; mais que ne s'exerçait-on à inventer une nouvelle société ? C'était là une belle carrière pour tant d'écrivains qui se battent les flancs à chercher un sujet neuf.

Et lorsque par hasard ils mettent la main sur quelque idée neuve, comme celle d'*association industrielle*, ils se hâtent de l'obscurcir et l'embrouiller, en y accolant leurs vieux sophismes jusqu'aux plus ridicules, comme la *communauté des biens*, *la douce fraternité des vrais philantropes*, *tous unis d'opinion*.

Loin de ces fadeurs morales que met en jeu la secte Owen, il faut en régime sociétaire, autant de discords que d'accords : c'est même par les discords qu'on doit débuter ; et, pour former une phalange de séries passionnées (un canton sociétaire de 1800 personnes), il faut faire éclater au moins cinquante mille discords, avant d'organiser les accords. On peut juger par là combien notre siècle était loin des routes de l'association, en apportant à cette étude tous les faux jugemens de la morale sur les passions et les voies d'harmonie sociale.

L'industrialisme étant, je l'ai dit, la plus récente de nos illusions scientifiques et la plus accréditée ; j'ai dû la réfuter avant d'entrer en matière, en désabuser les partisans, leur montrer le cercle vicieux

de ses efforts mal dirigés, de cette industrie opérant sans but ni méthode.

Mais pourquoi tant d'impéritie chez des hommes si savans, si habiles écrivains; pourquoi leur beau talent n'a-t-il abouti qu'à nous jeter de Charybde en Scylla? *C'est qu'ils marchent sans boussole dans un labyrinthe.*

Rappelons à ce sujet leur principe sur l'analogie (SCHELLING cité précédemment). S'il existe unité et analogie dans le système de la nature, nous devons avoir en politique deux boussoles comme en matériel. Les navigateurs ont pour se diriger, l'aiguille aimantée et les astres; il faut que la politique sociale ait de même ses deux guides, sa boussole et sa contre-boussole. Il n'y aurait plus d'unité de système ni d'analogie, si Dieu n'avait pas pourvu le monde social comme le monde matériel de deux guides pour diriger sa marche. Avant de désigner ces deux boussoles sociales, il faut faire entrevoir leur absence et les efforts de l'esprit humain pour les découvrir, soit en industrie, soit en administration.

EN INDUSTRIE. Je choisis pour indice les vocations naturelles et l'art de les faire éclore. C'est un art profondément inconnu; on en va juger par un fait récent.

Un jeune charretier de 23 ans conduisait des métaux à l'usine de MM. Manby et Vilson, à Charenton. L'aspect de cet atelier, qu'on dit effrayant, le charma et développa sa vocation, son *attraction*

industrielle méconnue jusque-là de ses parens et de lui-même; il s'engagea dans ce genre de travail, et il y fit un progrès si rapide, qu'au bout d'un an il put remplacer un ouvrier très-précieux qu'on payait 22 francs par jour.

Dans ce petit événement, que de griefs contre nos méthodes industrielles, nos théories d'éducation, de perfectionnement et étude de l'homme! Pourquoi ne savent-elles pas discerner et faire éclore dès le bas âge les vocations industrielles de chaque enfant, l'appliquer aux divers emplois où la nature l'appelle? Voilà ce qui est impossible à la civilisation; elle veut faire de Métastase, un portier; de J.-J. Rousseau et de Franklin, deux ouvriers obscurs. Ce n'est que par des coups de hasard infiniment rares, qu'on voit quelques industrieux sauvés de cette absorption, et placés souvent très tard au poste que l'instinct leur assignait: ce charretier ne trouva le sien qu'à 23 ans, et ce fut par effet du hasard.

Il est donc évident qu'il nous manque une boussole, une clé pour déchiffrer ce grimoire des attractions et vocations industrielles ou scientifiques: on ne peut les faire éclore que par emploi des Séries passionnées, qui sont la boussole principale en toute branche de mécanique sociale et surtout en éducation.

Le problème qui va être résolu sur ce sujet est de faire éclore non pas *une* mais *vingt* vocations, chez

tout enfant âgé de *trois ans;* dès l'âge de 4 ans il devra figurer déjà très-adroitement dans une vingtaine de Séries industrielles, et y gagner plus que ses frais de nourriture et entretien ; y exercer alternativement toutes ses facultés matérielles et intellectuelles, donner à toutes un essor complet.

Au lieu de vingt vocations écloses et un plein exercice à l'âge de 4 ans, on ne trouve souvent, chez le civilisé, aucune vocation éclose à vingt ans. S'il est plébéien, ses parens l'appliquent forcément à un travail *hors d'instinct*, où il végètera, car tout individu devient un pauvre sujet quand il n'est pas au rôle que la nature lui assigne. S'il est de la classe aisée, il n'aura peut-être pas un état à 30 ans ; sur cent jeunes gens qu'on envoie aux universités, aux écoles de droit et de médecine, il en est à peine vingt qui réussissent.

L'éclosion des vocations, l'art de les développer dès le bas âge, est l'écueil de nos sciences, il dénote que nous n'avons point de boussole en direction des instincts, même en exercice de l'agriculture ; elle est présentée aux enfans villageois, de manière à n'exciter que leur répugnance. Nos sciences, en éducation industrielle comme en tout, sont visiblement hors des voies de la nature ou attraction ; et il est clair qu'il faut recourir à une science neuve, pour obtenir une boussole de direction industrielle : c'est la *Série passionnée*. Quand elle est régulièrement formée selon les règles que

j'exposerai en première section, l'homme, depuis le berceau jusqu'à l'âge décrépit, est toujours entraîné aux fonctions où il peut servir à la fois l'intérêt public et le sien, et donner la plus sage direction à ses facultés corporelles et intellectuelles.

Il est une seconde boussole sociale à déterminer, car la nature n'en donne pas une seule, mais deux en tous genres : elle nous doit donc la contre-boussole en mécanique sociale. Je vais d'abord en signaler l'absence :

En administration. L'instinct nous a fait découvrir le germe des garanties naturelles (garantie de vérité et d'économie), et l'on n'a su l'appliquer qu'au système des monnaies, seule relation où règnent la vérité et l'économie. Or qu'est-ce que le système des monnaies ? C'est une régie fiscale à deux contre-poids formés par le change et l'orfèvrerie : leur concurrence maintient le gouvernement dans les voies d'économie et de vérité ; c'est donc le système qu'il aurait fallu appliquer à tout l'ensemble du mécanisme commercial et d'administratif, pour y introduire les garanties d'économie et de vérité.

Le régime des monnaies est un monopole, mais un monopole *composé*, à double contre-poids ; en cela il diffère pleinement du monopole simple comme celui des tabacs, qui est l'arbitraire sans contre-poids.

Nous avons donc sous la main une des deux boussoles sociales, c'est le monopole composé que l'in-

stinct a fait découvrir à tous les gouvernemens ; ils n'ont pas su l'appliquer au commerce, et s'en emparer pour le bien des peuples qui ont besoin d'une garantie de vérité et d'économie dans le mécanisme de circulation.

Dupe des sophismes de liberté, l'administration s'est laissée frustrer de la plus belle portion de son domaine : elle abandonne le commerce aux particuliers, à la concurrence de fourberie, à l'anarchie mensongère et complicative.

Laquelle des deux méthodes est préférable, ou de la garantie qui règne dans le monopole des monnaies, ou de la liberté anarchique du commerce qui augmente chaque jour le nombre de ses agens, l'absorption de capitaux, les entraves de fourberie et la complication de mécanisme ? Pour en juger, il faudrait mettre pendant quelques temps la monnaie en régime commercial, en libre concurrence. L'on aurait bientôt dans chaque empire vingt-mille fabricans de monnaie, qui en protestant de leur loyauté selon l'usage commercial, distribueraient à l'envi des monnaies de faux titre : toutes les transactions seraient entravées, l'industrie tomberait dans le chaos.

De là il est évident que la garantie industrielle réside dans le MONOPOLE COMPOSÉ ou *régie fiscale à double contre-poids*, et que le régime de concurrence mensongère est l'absence de toute garantie. C'est donc le monopole composé qui est la deuxième

boussole sociale ; son application au commerce nous aurait ouvert une issue de civilisation et nous aurait élevés à la période des garanties solidaires, qui est l'échelon intermédiaire entre l'état civilisé et l'état sociétaire.

Ainsi nos philosophes dans leurs rêves de garantie sociale, vont chercher bien loin le trésor qu'ils ont sous la main, et dont ils voient le germe dans la plus remarquable de nos relations, celle des monnaies, exercée par monopole à double contre-poids.

Ils ont sur les contre-poids sociaux des idées confuses ; ils raisonnent sans cesse de balance, contre-poids, garanties, équilibre ; mais héritiers des travers de la philosophie ancienne, ils veulent introduire dans l'administration ce contre-poids qu'il faudrait placer dans l'industrie.

Cette fausse marche ne peut amener que des désordres : les gouvernemens qu'on veut enchaîner par des constitutions, résisteraient toujours avec plein succès. La réforme ne doit porter que sur l'industrie. Dès qu'elle sera organisée en mécanisme de garantie ou d'association, tout gouvernement trouvera son intérêt à réprimer les abus qu'il protége en civilisation.

C'est donc sur l'industrie seule que les réformateurs auraient dû porter leurs vues ; et pour se diriger dans cette carrière, il aurait fallu faire usage de l'une des deux boussoles :

Ou du *monopole à double contre-poids*, qui existe

déjà en germe, et qui, par son extension, aurait conduit à la période des garanties sociales.

Ou des *Séries passionnées* : dont l'invention plus difficile aurait conduit à l'association, destin ultérieur de l'humanité. (Les garanties ne sont qu'une transition, un état mixte entre la destinée malheureuse dite civilisation et la destinée heureuse ou état sociétaire).

L'invention du monopole composé était mieux adaptée à l'esprit de notre siècle, qui se bat les flancs pour lutter contre un monopole simple exercé par l'Angleterre sur le commerce maritime. Cette tyrannie industrielle serait tombée comme toutes les autres devant le monopole composé, et l'Angleterre même y aurait trouvé du bénéfice. Cette invention eût illustré la science dite économie ou économisme, qui préfère lâcher pied, et prétend que sa tâche se borne à l'analyse de l'ordre existant : que n'a-t-elle tenu au moins cet engagement, en donnant l'analyse du commerce qui nous aurait révélé d'étranges turpitudes ! (Voyez chap. 43 et 44). On en aurait conclu à la réforme de ce cloaque de vices, de ce mécanisme inepte qui, par le concours de soixante caractères malfaisans, tels que les cinq déjà cités, consommation inverse, circulation inverse, concurrence inverse, etc., fait de l'industrie un trébuchet pour les peuples, et augmente à la fois leur misère et leur dépravation. L'on prétend que les hommes ne sont pas plus faux qu'ils n'étaient jadis

cependant on pouvait, il y a un demi-siècle, se procurer à peu de frais des étoffes de bon teint et des comestibles naturels ; aujourd'hui l'altération, la fourberie dominent partout. Le cultivateur est devenu aussi fraudeur que l'était jadis le marchand. Laitages, huiles, vins, eaux-de-vie, sucre, café, farines, tout est falsifié impudemment. La multitude pauvre ne peut plus se procurer de comestibles naturels ; on ne lui vend que des poisons lents, tant l'esprit de commerce a fait de progrès jusque dans les moindres villages.

Lorsque le parti obscurant s'autorise de ce résultat pour motiver ses vues de rétrogradation, il peut se croire bien fondé, surtout depuis la crise pléthorique de 1826. Toutefois c'est une ressource méprisable et dangereuse que l'obscurantisme dans les conjonctures présentes ; il était un rôle brillant dont les adversaires du libéralisme n'ont pas su s'emparer ; ils auraient dû faire ce que les libéraux ne savent pas faire, *avancer en échelle sociale*, opérer un progrès réel par la réforme du système commercial, opération très-facile qui, en France, donnerait un revenu de deux cents millions au fisc, et d'un milliard à la nation ; puis un avantage plus précieux encore, la garantie de vérité et d'économie dans le mécanisme de circulation que l'anarchie actuelle complique au degré scandaleux : depuis un demi-siècle, le commerce a élevé au quadruple le nombre de ses agens, pour un travail qui n'a que

peu ou point varié; la fourberie s'est accrue en même rapport ainsi que l'absorption de capitaux.

Si les obscurans avaient su inventer cette opération, appliquer au commerce le système monétaire, le *monopole composé* ou régie fiscale à double contre poids, ils auraient enlevé aux libéraux la faveur de l'opinion, et auraient pu leur dire : « C'est nous « qui conduisons l'état social au perfectionnement : « vous ne saviez que le faire rétrograder en vous « prosternant aux pieds du veau d'or, en prosti- « tuant votre faconde à encenser un régime d'a- « narchie et de fourberie mercantile, au lieu de « vous évertuer à chercher le mode commercial « véridique. »

Terminons en remarquant que les sophistes qui prétendent fonder l'association ou qui écrivent sur ce sujet, n'ont aucune connaissance des deux boussoles, pas même de la deuxième dite monopole à double contre-poids, qui est au milieu de nous comme un diamant inaperçu et foulé aux pieds.

D'autre part ces praticiens et théoriciens tombent tous dans le vice d'irréligion scholastique, l'erreur d'attendre de la raison humaine dite législation, des connaissances qu'il faut demander à la raison divine, par étude de l'attraction ou *loi naturelle*.

Au lieu d'incliner à cette étude, on voit les réunions soi-disant sociétaires s'engager dans la controverse politique et religieuse. Quelques uns en

viennent presqu'à faire scission avec Dieu ; tels sont les Owénistes qui lui retranchent le culte public. Il suffirait de cette pitoyable innovation pour prononcer, même avant de connaître leurs dogmes et méthodes, qu'ils n'ont aucune connaisance en association.

S'ils avaient entrevu en quelque point ce mécanisme, ils sauraient que dans l'état sociétaire, l'amour de Dieu devient passion ardente chez tous les humains : jouissant à chaque instant de nouveaux plaisirs, et voguant sur un océan de délices, ils éprouveront le besoin d'adresser à toute heure des hommages au créateur d'un si bel ordre. Loin de se ralentir dans l'exercice du culte divin, ils s'en feront un charme habituel. Les assemblées religieuses dans les temples ne suffiront pas à leur gratitude ; ils voudront encore dans les groupes de travail ou de plaisir, voir au milieu d'eux quelque emblême du bienfaiteur du monde, l'associer en quelque façon à leur bonheur, et entonner dans toute réunion un hymne à sa louange.

Les athées mêmes, en voyant le chef-d'œuvre de la sagesse divine, l'harmonie des passions et des caractères antipathiques, l'industrie devenue attrayante pour les Sybarites même ; les enfans, dès le plus bas âge, entraînés constamment au bien ; l'excellence des impulsions données par l'attraction ; les athées, dis-je, en voyant ces merveilles, feront trophée de se rallier à l'esprit religieux ; ils seront

les plus ardens à proclamer la gloire de Dieu et l'opprobre des lois civilisées; elles paraîtront ce qu'elles sont réellement, une œuvre de l'esprit infernal. Ces lois, qui n'ont su qu'avilir la vertu, en assurant au vice tous les succès, ont fait naître les doutes sur la Providence dont on ne voyait aucune empreinte dans les perfidies du régime civilisé, dans les honteux résultats d'une industrie qui fait le supplice des êtres condamnés à l'exercer, et rabaisse l'homme policé bien au-dessous du sauvage et de l'animal.

Je regrette que la nécessité d'abréger m'oblige à supprimer beaucoup de notions préliminaires : il aurait surtout convenu de donner aux savans et artistes un exposé des immenses richesses et du lustre dont ils jouiront dans le nouvel ordre. Ils sont fort enclins à s'ombrager des découvertes, ils craignent qu'une science neuve ne nuise à leur commerce de systèmes. Obligés de ramper pour obtenir quelque chétif émolument, ils traitent de vision l'idée d'un ordre où les savans et artistes figureront aux rangs supérieurs, et gagneront aisément les trésors que l'état civilisé ne donne qu'aux agioteurs et aux intrigans.

Quelle est leur duperie de se passionner pour un ordre de choses où ils occupent le dernier rang, car il n'est rien de plus asservi, baillonné, humilié que les savans et artistes! Ils vantent l'auguste vérité comme la meilleure amie des humains; elle n'est

guère amie des philosophes ; car, s'ils osent la faire entendre, ils sont dépouillés ou persécutés, comme les Villemain, Lacretelle, Michaud, les Legendre, Tissot, Lefèvre-Gineau, etc.

Je m'engage à leur démontrer que, dans l'état sociétaire où ils jouiront d'une pleine liberté, il leur sera plus aisé de gagner des *millions* qu'aujourd'hui des mille francs, et que le moindre magister de village y deviendra un homme précieux, à plus forte raison les hommes capables de diriger en quelque branche l'école normale d'une province. Il faut, dans l'état sociétaire, que le peuple soit éclairé, initié aux sciences et aux arts ; c'est un moyen de fortune générale : dès-lors les obscurans actuels seront empressés de répandre l'instruction.

Les tableaux de cette fortune prochaine des savans seraient trop éblouissans pour des hommes façonnés au mal-être ; ils soupçonnent toujours de l'exagération, et croient que je mets, comme les financiers, des zéros de trop ; il n'en est rien, tout sera bien arithmétiquement démontré : loin d'enfler les comptes, je suis dans l'usage de réduire de moitié la somme, et l'on verra qu'une seule des nouvelles sciences, *l'analogie*, doit rendre aux auteurs un bénéfice de *cinq à six millions de francs par feuille de* 16 *pages :* elle contiendra au moins trois mille volumes de la dimension de celui-ci, et paraîtra feuille par feuille pour satisfaire l'impatience générale : ce ne sera qu'une branche des profits énormes

que l'état sociétaire assure aux savans et artistes.

Ils ont bonne grâce après cela de s'accrocher à leur mesquin budget de 400,000 francs dans Paris! C'est imiter un misérable qui, appelé à recueillir un brillant héritage, habiter un hôtel et renoncer à sa cabane, penserait qu'il va mourir de faim, quand il n'aura plus ses pots de terre et ses cuillers de bois.

On peut excuser les médecins de s'alarmer du magnétisme, parce qu'il réduirait dans divers cas leur domaine sans présenter de compensation ; il n'en est pas ainsi du calcul de l'attraction, qui est un Pactole pour tous les savans et artistes.

En passant à cette théorie, je ne puis mieux fixer l'attention du lecteur qu'en lui rappelant le but où elle doit nous conduire : elle donnera la richesse et de plus le bonheur, qu'on n'obtiendrait pas de la seule richesse, et qui consiste dans le plein développement des passions. C'est un bien dont les plus opulens civilisés sont encore très-éloignés ; on va se convaincre que le plus heureux d'entre eux, tel qu'un monarque puissant, jeune, beau et robuste, ne peut pas parvenir au degré de bonheur dont jouira, dans l'état sociétaire, le plus pauvre des hommes de même âge et même santé. Là se termineront toutes les controverses philosophiques sur le vrai bonheur : on va reconnaître qu'il n'est pas fait pour la civilisation, et que les Sybarites les plus vantés sont encore infiniment loin du bonheur.

LE NOUVEAU
MONDE INDUSTRIEL
OU
MÉTHODE SOCIÉTAIRE NATURELLE.

SECTION PREMIÈRE.

ANALYSE DE L'ATTRACTION PASSIONNÉE.

PREMIÈRE NOTICE.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES SUR LES SÉRIES PASSIONNÉES.

CHAPITRE PREMIER.

Des trois buts de l'Attraction, et de ses douze ressorts ou passions radicales.

L'ATTRACTION passionnée est l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, et persistante malgré l'opposition de la raison, du devoir, du préjugé, etc.

En tout temps et en tous lieux l'attraction passionnée a tendu et tendra à trois buts :

1° Au luxe ou plaisir des cinq sens.

2° Aux groupes et séries de groupes, liens affectueux.

3° Au mécanisme des passions, caractères, instincts.

Et par suite à l'unité universelle.

1er But, LE LUXE. Il comprend tous les plaisirs sensuels ; en les désirant nous souhaitons implicitement la santé et la richesse qui sont les moyens de satisfaire nos sens : nous souhaitons le *luxe interne* ou vigueur corporelle, raffinement et force des sens ; et le *luxe externe* ou fortune pécuniaire. Il faut posséder ces deux moyens pour atteindre au premier but de l'attraction passionnée, qui est de satisfaire les cinq ressorts sensuels ; *goût, tact, vue, ouïe, odorat.*

L'analyse des sens a un sujet fort neuf, on ne connaît pas même l'échelle des facultés de chaque sens, et de ses emplois en sept degrés. (Voyez sur ce sujet, dans le Traité de l'Association domestique-agricole, les fonctions des sens graduées en échelle à tous degrés; même graduation appliquée à la vue et à d'autres sens ; l'attraction inverse ou combinaison des vilains goûts sensuels, et leur emploi en harmonie générale.)

2e But : *Les groupes et Séries.* L'attraction tend à former des groupes qui sont au nombre de quatre.

	Titres	Types
MAJEURS	Groupes d'amitié. . . .	*Cercle.*
	Id. d'ambition, lien corpor.	*Hyperbole.*
MINEURS	Groupe d'amour. . . .	*Ellipse.*
	Id. de pater. ou famille.	*Parabole.*

Tous les groupes formés passionnément et librement se rapportent à l'un de ces quatre genres.

Dès qu'un groupe devient nombreux, il se subdivise en sous-groupes formant une série de partis échelonnés en nuances d'opinions et de goûts. On voit la série se former, même dans un petit groupe de sept personnes; après quelques jours d'exercice, il présentera trois nuances ou partis, classés par 2, 3, 2 sectaires, et si le groupe s'élève à une vingtaine d'individus, il s'y manifestera bien vite, cinq, six, sept nuances d'opinions et de goûts.

De là il est évident que tous les groupes tendent à former la série, ou échelle de variétés en genre, en espèce ; et que les séries de groupes sont deuxième but de l'attraction, dans toutes les fonctions des sens et de l'âme.

Par exemple, le sens de l'ouïe exige, en accords musicaux, une série de trois groupes modulant en *dessus*, *medium* et *basse* ; puis une série d'instrumens tenus par des groupes inégaux en nombre. Il en est de même de tous les plaisirs sensuels ; aucun n'est complet s'il n'est distribué en série de groupes. Il y a mesquinerie et pauvreté partout où il n'y a pas

série dans l'exercice des plaisirs ou des travaux, et option sur les échelons de la série.

Il faut que le Créateur ait jugé les groupes et les séries bien nécessaires, puisqu'il a adopté cette distribution dans tous les règnes : les naturalistes ne peuvent les classer que par groupes et séries ; que n'a-t-on fait sur ce sujet quelques essais appliqués aux passions.

3e But : la *mécanique des passions* ou des séries de groupes; la tendance à faire concorder les cinq ressorts sensuels, 1 goût, 2 tact, 3 vue, 4 ouïe, 5 odorat, avec les quatre ressorts affectueux, 6 amitié, 7 ambition, 8 amour, 9 paternité. Cet accord s'établit par entremise de trois passions peu connues et diffammées, que je nommerai, 10 la *Cabaliste*, 11 la *Papillonne*, 12 la *Composite*.

Elles doivent établir l'harmonie des passions, en jeu interne et externe.

Jeu interne : Chacun voudrait ménager, dans le jeu de ses passions, un équilibre tel que l'essor de chacune favorisât celui de toutes les autres ; que l'ambition, l'amour n'entrainassent qu'à des liaisons utiles, et jamais aux duperies ; que la gourmandise concourût à améliorer la santé, au lieu de la compromettre ; enfin, qu'on marchât toujours dans les voies de la fortune et de la santé, en se livrant aveuglément à ses passions. Cet équilibre, fondé sur l'abandon irréfléchi à la nature, est accordé aux animaux et refusé à l'homme civilisé, barbare

et sauvage. La passion conduit l'animal à son bien, et l'homme à sa perte.

Aussi l'homme, dans l'état actuel, est-il en état de guerre avec lui-même. Ses passions s'entrechoquent; l'ambition contrarie l'amour, la paternité contrarie l'amitié, et ainsi de chacune des douze.

De là naît la science nommée MORALE, qui prétend les réprimer; mais réprimer n'est pas mécaniser, harmoniser; le but est d'arriver au mécanisme spontané des passions, sans en réprimer aucune. Dieu serait absurde s'il eût donné à notre âme des ressorts inutiles ou nuisibles. (Voyez la thèse des attractions proportionnelles aux destinées.)

Jeu externe : Pour le régulariser, il faudrait que chaque individu, en ne suivant que son intérêt personnel, servît constamment les intérêts de la masse. Le contraire a lieu : le mécanisme civilisé est une guerre de chaque individu contre la masse, un régime où chacun trouve son intérêt à duper le public; c'est la discorde externe des passions; il s'agit d'arriver à leur harmonie interne et externe, troisième but de l'attraction.

Pour y atteindre, chacun a recours à la contrainte, et impose à ses inférieurs des lois de sa façon, qu'il appelle *saines doctrines*. Le père de famille assujétit sa femme et ses enfans à un régime qu'il dit être la sagesse. Le seigneur fait adopter ses saines doctrines dans le canton où il domine ; le magistrat, le ministre, opèrent de même sur le pays qu'ils ré-

gissent. Une petite maîtresse veut régénérer toutes les toilettes par de saines doctrines sur le bon genre; un philosophe veut régénérer toutes les constitutions, un écolier veut, à coups de poing, faire observer ses saines doctrines dans les jeux enfantins.

Chacun veut donc mettre les passions de la masse en harmonie coopérative avec les siennes; ainsi chacun tend à la mécanique *externe* des passions, et se persuade qu'il fait le bonheur de ceux qu'il assujétit à ses caprices. Chacun désire de même le mécanisme interne, qui mettrait ses passions en harmonie avec elles-mêmes. Il suit de là que le troisième but de l'attraction est le mécanisme interne et externe des passions.

Ce mécanisme doit être dirigé par les trois passions numérotées 10, 11, 12, et qu'on peut nommer DISTRIBUTIVES OU MÉCANISANTES. Je leur donne à chacune trois noms spéciaux, afin de laisser l'option aux lecteurs pointilleux.

10e La Cabaliste, intrigante, dissidente.

11e La Papillonne, alternante, contrastante.

12e La Composite, exaltante, engrenante.

Je définirai plus loin ces trois passions très-méconnues. Ce sont elles qui gouvernent le jeu des Séries passionnées; toute série est faussée, quand elle ne donne pas un libre cours aux trois passions mécanisantes.

Elles sont titrées de vices en civilisation: les pli-

losophes prétendent que la 10.e, l'esprit cabalistique, est un mal, qu'on doit être tous unis d'opinion, tous frères. Ils condamnent de même la 11.e, dite Papillonne, besoin de varier ses jouissances, de voltiger de plaisirs en plaisirs; et la 12.e, dite Composite, besoin de goûter à la fois deux plaisirs, dont l'amalgame élève l'ivresse au degré d'exaltation.

Ces trois passions titrées de vices, quoique chacun en soit idolâtre, sont réellement des sources de vice en civilisation, où elles ne peuvent opérer que sur des familles et des corporations; Dieu les a créées pour opérer sur des Séries de groupes contrastés; elles ne tendent qu'à former cet ordre, et ne peuvent produire que le mal, si on les applique à un ordre différent.

Elles sont les principales des douze passions radicales; elles ont la direction des neuf autres: c'est de leur intervention combinée que naît la vraie sagesse, ou équilibre des passions, par contre-poids de plaisirs.

Les 12 passions ont pour but l'unité d'action.

Le besoin d'unité, que je nommerai Unitéisme, se manifeste fortement chez les conquérans et les philosophes.

Les conquérans rêvent l'unité forcée par terreur et asservissement universel: ils l'établissent partiellement; c'est l'unité inverse, violentée.

Les philosophes rêvent l'unité directe et sponta-

née, la philantropie universelle, ou fraternité de tous les peuples, fédération imaginaire.

Ainsi chacun rêve l'unité à sa manière, soit pour l'ensemble, soit pour les détails. Chaque nation voudrait que son langage fût parlé par toute la terre. Les civilisés ont, plus que les barbares, le goût de l'unité, car ils voudraient que les quarantaines sanitaires fussent universelles : ils sont donc très-enclins à la passion pivotale, que je nomme EXTÉISME, et qui est aux douze autres ce que le blanc est aux couleurs du prisme.

L'ordre sociétaire va réaliser subitement toutes les unités imaginables, soit en utilité, comme celles de quarantaines, langage, méridien ; soit en agrément, comme celles de diapason et autres bagatelles. De là naîtra, entre autres avantages, l'extirpation des maladies accidentelles, pestes, épidémies, virus variolique, psorique, syphilitique et autres virus non endémiques.

Au résumé, l'attraction tend à trois buts ou foyers.

Elle nous y pousse par douze aiguillons ou passions radicales, cinq sensuelles, quatre affectueuses, trois mécanisantes.

Apprenons, dès ce premier chapitre, à distinguer l'attraction du devoir ; par exemple : aucun législateur n'a érigé le dîné en devoir, parce que le dîné étant vœu de la nature, ou attraction, ne sera jamais négligé.

N'admettons pour attraction que ce naturel inva-

riable, comme le penchant à prendre ses repas, en dépit des dogmes et devoirs qui le défendraient. Toute théorie de devoir, de morale et de chaîne intellectuelle, ne conduirait qu'à s'abuser sur les ressorts et les fins de l'attraction.

CHAPITRE SECOND.

Généralités sur les Séries passionnées.

L'ART d'associer ne consiste qu'à savoir former et développer en plein accord une masse ou phalange de Séries passionnées, pleinement libres, mues par la seule attraction, et appliquées aux sept fonctions industrielles et aux plaisirs.

Notre étude ici sera donc bornée à deux points :

A la distribution interne d'une série et de ses groupes et sous-groupes.

A leur distribution externe, ou engrenage et coopération spontanée avec les autres séries de la phalange sociétaire et des phalanges vicinales.

La nature emploie les séries de groupes dans toute la distribution de l'univers : les trois règnes, animal, végétal et minéral, ne nous présentent que des séries de groupes. Les planètes mêmes sont une

série d'ordre plus parfait que celui des règnes : les règnes sont distribués en séries simples ou libres ; (le mot *libres* signifie que le nombre de leurs groupes est illimité ;) les planètes sont disposées en série *composée* ou *mesurée ;* cet ordre, plus parfait que le simple, est inconnu des astronomes et géomètres : de là vient qu'ils ne peuvent pas expliquer les causes de la distribution des astres, dire pourquoi Dieu a donné plus ou moins de satellites à telles planètes, pourquoi un anneau à l'une, et point à l'autre, etc.

Une Série passionnée est une ligue de divers groupes échelonnés en ordre ascendant et descendant, réunis passionnément par identité de goût pour quelque fonction, comme la culture d'un fruit, et affectant un groupe spécial à chaque variété de travail que renferme l'objet dont elle s'occupe. Si elle cultive les hyacinthes ou les pommes de terre, elle doit former autant de groupes qu'il y a de variétés en hyacinthes cultivables sur son terrain, et de même pour les variétés de pommes de terre.

Ces distributions doivent être réglées par l'attraction ; chaque groupe ne doit se composer que de sectaires engagés passionnément, sans recourir aux véhicules de besoin, morale, raison, devoir et contrainte.

Si la série n'était pas passionnée et méthodiquement distribuée, elle n'atteindrait pas aux propriétés géométriques en répartition ; elle manquerait de la propriété primordiale, *influence des groupes*

extrêmes, égale à la double influence du groupe moyen ; elle ne pourrait pas figurer dans une phalange sociétaire.

Une Série passionnée agissant isolément, n'aurait pas de propriétés, quelque régulière qu'elle pût être; on pourrait, dans une ville, essayer de former une série sur un travail agréable, culture de fleurs, soin de jolis oiseaux ; cela serait inutile : il faut des séries engrenées et mécanisées, au nombre de quarante-cinq à cinquante *au moins;* c'est le plus petit nombre sur lequel on puisse tenter un essai, une approximation de lien sociétaire et d'attraction industrielle.

J'ai dit que le mécanisme des Séries passionnées a besoin de discords autant que d'accords ; il utilise les disparates de caractères, de goûts, d'instincts, de fortune, de prétentions, de lumières, etc. Une série ne s'alimente que d'inégalités contrastées et échelonnées ; elle exige autant de contraires ou antipathies, que de concerts ou sympathies ; de même qu'en musique on ne forme un accord qu'en excluant autant de notes qu'on en admet.

Les discords sont tellement nécessaires dans une Série passionnée, que chacun des groupes doit y être en pleine antipathie avec ses deux contigus, et en antipathies graduées avec les sous-contigus ; de même qu'une note musicale est essentiellement discordante avec ses deux contiguës : RÉ discorde avec UT dièze, et avec MI bémol.

Outre ses propriétés géométriques en répartition des bénéfices, une réunion de Séries passionnées a des propriétés magnifiques en harmonie sociale, telle que ÉMULATION, JUSTICE, VÉRITÉ, ACCORD DIRECT, ACCORD INVERSE, UNITÉ.

Émulation, élevant tout produit au plus haut degré en qualité et quantité.

Justice, moyen de satisfaire chacun en prétentions d'avancement, d'éloges, d'appui.

Vérité, passionnément exercée, et de plus obligée par impraticabilité du mensonge.

Accord direct, par ligue des identités et des contrastes.

Accord indirect, ou absorption des antipathies individuelles, dans les affinités collectives.

Unité d'action, concours de toutes les séries aux dispositions qui conduisent à l'unité.

Le régime civilisé a toutes les propriétés opposées, angueur, injustice, fourberie, discorde, duplicité.

Le mécanisme des Séries passionnées ne repose jamais sur des illusions : il n'emploie que des ressorts franchement attrayans, et réunissant ordinairement quadruple charme ; deux pour les sens et deux pour l'âme ; tout au moins un plaisir des sens et un de l'âme, ou deux charmes de l'âme dans les fonctions incompatibles avec le plaisir des sens.

Une Série passionnée n'est régulière, et n'acquiert les propriétés précitées qu'en remplissant trois conditions,

1.° La *compacité*, ou rapprochement des variétés cultivées par les groupes contigus. Sept groupes cultivant sept poires très-différentes, comme Beuré blanc, Messire-Jean, Rousselet, Bezy, Martin sec, Perle, Bon Chrétien, ne pourraient pas former une Série passionnée ; ces groupes n'auraient ni sympathie, ni antipathie entre eux, ni rivalité, ni émulation faute de rapprochement ou compacité des espèces cultivées, comme seraient les trois beurés blanc, gris et vert. La passion dite *Cabaliste* n'aurait pas d'essor, et c'est l'une des trois qui doivent diriger toute série passionnée.

2.° Les *courtes séances :* les plus longues bornées à deux heures. Sans cette disposition, un individu ne pourra pas s'engager dans une trentaine de séries ; dès-lors les accords de répartition et le mécanisme d'attraction industrielle seraient anéantis ; les longues séances entraveraient la passion dite *Papillonne*, manie de voltiger de plaisir en plaisir, l'une des trois qui doivent diriger toute Série passionnée, et ménager un contre-poids aux excès, par option sur double plaisir à toute heure de la journée.

3.° *L'exercice parcellaire :* Le travail de chacun doit se borner à telle parcelle de fonctions. Si la culture de la Rose-Mousseuse fournit cinq à six fonctions différentes, le groupe gérant doit y affecter cinq à six sous-groupes qui se partageront les fonctions, selon le goût de chacun. Le mode civilisé obligeant un homme à remplir toutes les fonctions d'un tra-

vail, entraverait le jeu de la passion dite *Composite*, ou exaltante, l'une des trois qui doivent diriger chaque série passionnée.

En somme, le mécanisme des séries se réduit à une règle bien précise, bien fixe, qui est de développer les trois passions distributives, 10.e, 11.e, 12e, par emploi des trois méthodes, compacité, courtes séances, exercice parcellaire; et ces méthodes ne sont autre chose que la passion même, l'effet naturel de la passion.

Je développerai cette règle dans des chapitres spéciaux : il convient de la poser dès le début, pour faire connaître qu'il n'y aura rien d'incertain ni d'arbitraire dans la théorie d'attraction industrielle et d'harmonie pass : en effet :

Le problème est de donner libre cours aux douze passions radicales; à défaut, il y aurait oppression et non harmonie. Ces douze passions tendent à former des séries où les deux classes de passions, dites *sensuelles* et *affectueuses*, seront dirigées par la classe des *mécanisantes*. Il reste donc à examiner s'il est vrai qu'en formant des séries de groupes où les trois passions mécanisantes auront plein cours, on parviendra à donner également libre cours aux neuf autres passions sans aucun conflit. Dans ce cas, toutes les douze étant développées et satisfaites chez tout individu, chacun sera arrivé au bonheur, qui consiste dans le plein essor des passions. Cette doctrine, opposée à tous les systèmes civilisés, est

la seule théorie conforme au vœu de la nature, aux vues présumables de Dieu, qui, il faut le redire, serait un mécanicien inepte, s'il eût créé nos passions pour entraver celle des faibles au profit des plus forts, selon la méthode civilisée et barbare.

Et dans celle que je vais proposer, on ne trouvera aucun ressort de mon invention, puisque je n'emploierai que trois de douze passions à régir tout l'ensemble, par la combinaison la plus grande et la plus économique, celle des séries de groupes, vœu unanime du cœur humain, et distribution suivie dans tout le système de la nature connue.

CHAPITRE TROISIÈME.

Détails distributifs sur le personnel des Séries passionnées.

Nous donnons le nom de groupe à une assemblée quelconque, même à une troupe de badauds réunis par ennui, sans passion, sans but; esprits vides, gens occupés à tuer le temps, à attendre des nouvelles. En théorie des passions, l'on entend par groupe une masse liguée par identité de goût pour une fonction exercée. Trois hommes vont dîner ensemble : on leur sert une soupe qui plaît à

deux et déplaît au troisième ; en ce moment ils ne forment pas un groupe, car ils sont discordans sur la fonction qui les occupe. Il n'y a pas entre eux identité de goût passionné pour la soupe servie.

Les deux à qui plaît ce potage forment un groupe FAUX. Pour être juste et susceptible d'équilibre passionnel, un groupe doit s'élever à trois au moins, être disposé comme la machine appelée *balance*, qui se compose de trois forces dont la moyenne maintient l'équilibre entre les deux extrêmes. Bref, il n'y a pas groupe à moins de trois personnes homogènes en goût sur la fonction exercée.

On répond : « ces trois hommes, quoique discordans sur une bagatelle qui est la soupe, s'accordent sur l'objet essentiel de la réunion, sur l'amitié ; ils sont intimes ; » en ce cas le groupe est défectueux, car il est *simple*, il est réduit à un lien de l'âme. Pour l'élever au *composé*, il faut y ajouter un lien sensuel, une soupe qui convienne à tous trois.

« Bah ! s'ils ne sont pas d'accord sur la soupe, » ils le seront sur d'autres mets. D'ailleurs, ce » groupe a réellement deux liens ; car, outre le » lien d'amitié, ces trois hommes ont celui d'ambition, de ligue cabalistique ; ils se réunissent à » dîné pour concerter une intrigue d'élection : » voilà donc le double lien, le lien composé que » vous exigez. »

Ce ne serait qu'un lien composé BATARD, formé de

deux liens de l'âme; le composé RUR exige un alliage de plaisir de l'âme et des sens, et doit être exempt de dissidence : or, ici le repas commence par une dissidence sur la soupe, et le groupe est faussé malgré le double lien.

Ce sera bien pis si nous passons au pain et au vin. Les convives A, B, C, auront sur le pain des goûts très-opposés, une divergence complète ; par exemple, sur le degré de salaison : A veut le pain très-salé, B le préfère mi-salé, C le demande peu salé. Cependant on ne leur sert qu'une sorte de pain, selon l'usage civilisé ; il en faudrait au moins neuf sortes ; savoir : trois degrés en SALAISON, trois en LEVAIN, trois en CUISSON ; encore faudra-t-il que ces neuf variétés de prépartion soient différenciées sur trois sortes de farines ; une farine acidulée, recueillie en terrain pierreux, une farine moyenne, et une grasse, comme le gruau de Chartres. En total, il faut vingt-sept sortes de pain pour donner à un groupe de trois hommes un dîné *harmonique*, un service concordant avec les passions et l'attraction. On doit établir pareille échelle de variété sur le vin, la soupe, et sur la plupart des mets qui figurent au festin.

« Eh! s'il faut tant de raffinemens dans votre » nouveau monde industriel, pour donner à dîner » à trois hommes, on ne pourra jamais les conten- » ter, encore moins satisfera-t-on les 800 millions » d'habitans dont le globe est meublé. »

On se trompe : la théorie des Séries passionnées

fournit le moyen de satisfaire en détail toutes ces fantaisies, et cent mille autres que créera le régime sociétaire. Aussi ai-je dit qu'un monarque civilisé se trouvera beaucoup moins heureux que le moindre des *harmoniens*, peuples sociétaires ; un enfant de sept ans, élevé dans l'harmonie, se moquera de nos sybarites actuels, il saura leur prouver qu'à chaque minute ils commettent des fautes grossières contre le raffinement des plaisirs sensuels et animiques. Sans cette nouvelle science de développement et raffinement des passions, l'on ne parviendrait pas à former des séries bien méthodiques aptes à remplir les quatre conditions.

Et comme les Séries passionnées ne se composent que de groupes, il faut, avant tout, apprendre à former les groupes.

« Ha! ha! les groupes, c'est un sujet plaisant » que les groupes : ça doit être amusant les » groupes! »

Ainsi raisonnent les beaux esprits quand on parle de groupes : il faut d'abord essuyer d'eux une bordée de fades équivoques ; mais que le sujet soit plaisant ou non, il est certain qu'on ne connaît rien aux groupes, et qu'on ne sait pas même former un groupe régulier de trois personnes, encore moins de trente.

Cependant nous avons de nombreux traités sur l'étude de l'homme : quelles notions peuvent-ils nous donner sur ce sujet, s'ils négligent la partie élé-

mentaire, l'analyse des groupes? Toutes nos relations ne tendent qu'à former des groupes, et ils n'ont jamais été l'objet d'aucune étude.

Les civilisés ayant l'instinct du faux, étant portés à préférer toujours le faux au vrai, ont choisi pour pivot de leur système social un groupe essentiellement faux; c'est le couple conjugal, groupe faux par le nombre borné à deux, faux par l'absence de liberté, et faux par les divergences ou dissidences de goûts, qui éclatent dès le premier jour sur les dépenses, les mets, les fréquentations, et sur cent menus détails, comme le degré de chaleur des appartemens. Or, si on ne sait pas harmoniser les groupes primordiaux, ceux de deux à trois personnes, on saura encore moins harmoniser l'ensemble.

Je n'ai parlé que des *sous-groupes*, dont le minimum est de trois personnes; un *plein groupe*, en mécanique sociétaire, doit être de SEPT au moins, parce qu'il doit contenir trois subdivisions, dites sous-groupes, dont la moyenne soit plus forte que les extrêmes qu'elle doit tenir en balance. Le groupe de sept fournit les trois divisions 2, 3, 2, appliquées à trois parcelles d'une fonction. Dans ce cas les groupes de 2, quoiqug faux, en action isolée, deviennent recevables par alliage à d'autres.

Si le centre, formé de trois personnes, est en balance avec les sous-groupes, 2 et 2, formant les extrêmes, c'est que le centre est toujours affecté à la

fonction la plus attrayante; il a donc en supériorité de nombre, 1, et en supériorité d'attraction, 1. Dès-lors son influence égale celle des quatre sectaires appliqués à deux autres fonctions.

Un groupe serait mal équilibré à six sectaires formant les divisions 2, 2, 2 : son centre serait aussi faible en nombre que chaque aile ; or, il faut, en principe, renforcer le centre et faire les ailes inégales, donner à l'aile ascendante plus de nombre qu'à l'aile descendante; voici pour exemple trois divisions appliquées à 12, 16 et 24.

12 Sectaires divisés par 4, 5, 3.
16 — par 2, 3 — 2, 3, 2 — 2, 2.
24 — par 2, 4, 2 — 3, 4, 2 — 2, 3, 2.

Ces divisions ne doivent pas s'établir par ordre d'un chef, mais par attraction, par emploi spontané. Il faut que l'attraction seule détermine vingt-quatre sectaires cultivant telle fleur, tel légume, à former les neuf sous-groupes indiqués, et à les affecter à autant de fonctions distinctes. C'est ce que j'ai nommé régime *parcellaire* au deuxième chap.

Dans cet abrégé il faudrait donner au moins trente pages à ces détails minutieux sur la distribution des groupes, et je ne veux pas excéder 3 pages. D'après cette brièveté d'instructions élémentaires, on fera des fautes innombrables dans une fondation sociétaire où je ne serai pas présent; les groupes, les séries chancelleront, manqueront d'attraction, seront divergens et faussés en tout

sens; on en accusera ma théorie et bien à tort, il faudra accuser la tyrannie de l'opinion qui ne permet pas aux inventeurs de donner des théories suffisantes. On accorde un espace de 5 à 6 volumes à un traité de chimie, de botanique et même à un roman; on permet à peine un volume à l'inventeur de la science d'où dépend le sort du genre humain! Continuons.

Les séries se distribuent de la même manière que les groupes, elles opèrent sur les groupes comme ceux-ci opèrent sur les individus. Elles doivent contenir au moins 5 groupes. Le nombre 24 est le plus bas qui puisse fournir une série complète; la division donnée plus haut pour 24 sectaires, remplit 7 conditions exigibles; savoir :

Les 3 groupes, 2, 4, 2—3, 4, 2—2, 3, 2, inégaux.

Le central plus fort que chacun des extrêmes.

L'extrême supérieur plus fort que l'inférieur.

Les 2 extrêmes subdivisés en 3 termes.

Le moindre groupe élevé au minimum de 7 membres.

Les sous-groupes de chaque terme renforcés sur le centre.

Les 3 groupes en progression régulière de 7, 8, 9.

Cette série est donc rigoureusement exacte, quoique limitée au plus petit nombre possible: 23 ne pourrait remplir ni la troisième ni la sixième condition.

Un groupe est suffisant à 7, mais il est plus par-

fait à 9, et peut ajouter à ses trois sous-groupes un pivot ou chef, et un ambigu ou sectaire de transition ; exemple :

Transition,	1	ambigu,
Aile super.e,	2	bacheliers,
Centre,	3	adeptes,
Aile infer.e,	2	novices,
Pivot,	1	chef.

Cette distribution s'établit naturellement dans toute réunion d'industrie ou de plaisir, si on y donne libre cours aux passions et instincts. L'homme étant par instinct ennemi de l'égalité, et enclin au régime hiérarchique ou progressif, cette échelle graduée s'établira dans une série de neuf groupes, comme dans un groupe de neuf individus, s'il y a pleine liberté.

Les nombres 7 et 24 étant le minimum d'un groupe complet et d'une série complète, il faut pour établir un service actif sur ce nombre, suppléer aux malades et absens, élever au moins le groupe à 12 et la série à 40 sectaires, moyennant quoi l'on pourra avoir des chefs et sous-chefs, des ambigus et sous-ambigus.

Dans toute série l'aile ascendante se compose des groupes exerçant sur les genres les plus mâles; l'aile descendante comprend les genres benin et trivial ; le centre contient les genres les plus nobles et les plus attrayans ; parce qu'il doit, je l'ai dit, contrebalancer les deux ailes par double supériorité,

en nombre de sectaires et en dose d'attraction. Exemple tiré d'une série de poiristes.

Ambigu,	4	groupes	cultivant coings, sortes bâtardes.
Aile asc^e,	10	=	cultivant poires cassantes.
Centre,	12	=	cultivant poires fondantes.
Aile desc^e,	8	=	cultivant poires farineuses.
Pivot,	2		d'état major en industrie et en apparat.

L'ensemble des séries formant une phalange se divise en neuf degrés ou puissances, savoir :

1° de classe,	5° de variété,	8° d'ambigu,
2° d'ordre,	6° de ténuité,	9° d'infinitésimal.
3° de genre,	7° de minimité,	
4° d'espèce,		

Il serait trop long d'entrer dans les détails qu'exige ce sujet, et il est inutile de les donner trop courts sur une matière si neuve : j'en parlerai à l'occasion ; voyez pour détails sur le mode ambigu, et sur le mode infinitésimal, le Traité de l'Association domestique - agricole.

Insistons sur l'étourderie de cette civilisation qui prétend avoir étudié l'homme, et qui a oublié d'analyser les groupes, leurs propriétés contrastées, leurs essors en divers degrés. C'est une gaucherie de même force que si, en agriculture, on eût oublié les graminées, et que le blé, l'orge, l'avoine fussent encore dédaignés, méconnus comme le cafe l'a été pendant plusieurs mille ans, jusqu'à ce que de

chèvres par leur ivresse en eussent décelé les propriétés.

Le monde savant a ce caractère de servilité, persistance dans un préjugé, parce que tel maître en était imbu. Aristote n'a pas fait mention du café, vingt siècles suivans en concluent que le cafier et sa fève ne sont pas dignes d'attention. Platon n'a fait aucune analyse des groupes, donc les groupes ne sont pas dignes d'étude. Ainsi opine le génie civilisé ; puis il prétend *avoir perfectionné la raison !!!*

CHAPITRE QUATRIÈME.

Détails distributifs sur les relations des groupes d'une série.

Si le mécanisme des Séries passionnées est un nouveau monde social, c'est surtout par sa faculté de faire naître les économies et les bénéfices de toute disposition qui serait ruineuse dans l'état civilisé ; par exemple : s'il fallait chez nous fournir à diné 27 sortes de pain (voyez précédemment) et une trentaine y compris les ambigus, tel que pain de seigle, d'orge, ou autre, puis fournir ces pains en 3 degrés d'âge, en frais, en mixte et en rassis, total, 90 sortes, ce serait de quoi ruiner un Lucullus ; et pourtant cet immense assortiment devient économique dans les Séries passionnées en ce qu'il

favorise l'attraction industrielle qui n'existerait pas si on ne fabriquait qu'une ou deux sortes de pain.

Il en est de même des gens en place ou officiers, si dispendieux en civilisation : leur affluence est une voie de concorde et d'émulation dans l'état sociétaire ; ils y deviennent plus productifs que les subalternes ; on en crée par cette raison triple et quadruple corps : remarquons en seulement deux sortes, ceux d'industrie et ceux d'apparat, toutes deux indispensables dans chaque série.

On choisit pour officiers de direction industrielle les sectaires instruits, exercés ; et pour officiers d'apparat, les sectaires opulens qui peuvent représenter, faire de la dépense et donner du lustre à la série.

En civilisation les chefs ne dépensent rien pour les administrés, au contraire : s'il y a un repas d'étiquette à offrir un nom d'une ville, la municipalité le dirige, mais elle n'y contribue que de son appétit, et le public paie le repas sans en goûter, heureux encore s'il ne paie que les frais réels qu'on fait si souvent mousser au double de ce qu'a coûté la fête.

Dans une Série passionnée, l'emploi des officiers d'apparat est fort différent ; ce sont eux qui paient pour la masse de la série admise gratuitement au festin. Ils contribuent de même pour des dépenses plus importantes, comme celle d'achat des plants et graines ; leur libéralité serait bien ignoble, si elle

se bornait au rôle d'Amphitrion donnant à dîner. Toutefois les repas de corps coûtent fort peu en association, car on déduit sur le prix tout ce qu'auraient coûté les convives s'ils eussent mangé à leurs tables d'abonnés en première, deuxième et troisième classe; on déduit en outre tous les restes qui sont livrés à moitié prix aux tables de troisième classe.

La dualité d'officiers, en apparat et industrie, a lieu pour les groupes comme pour les séries; chaque série a ses capitaine, lieutenant et sous-lieutenant d'apparat, ses recteur, vice recteur et sous-recteur d'industrie; il en est de même pour chaque groupe.

En outre, dans les diverses fonctions, d'apparat ou de gestion, l'on établit par tout l'état major et l'état minor. Plus on crée d'officiers en harmonie, plus on obtient de bénéfice; effet opposé au régime civilisé, où les chefs ne sont le plus souvent que des sangsues dont il faut restreindre le nombre.

La dualité d'officiers plaît beaucoup aux trois classes riche, moyenne et pauvre; démontrons :

L'homme riche y gagne en revenu, en dividende affecté au capital, ce produit s'accroît en raison de l'enthousiasme qu'on apporte au travail. Pour électriser le peuple en industrie, il faut des chefs qui mettent la main à l'œuvre, et qui contribuent de leur bourse au soutien d'une fonction adoptée passionnément par la série entière.

Le pauvre y trouve l'avantage de travaux joyeux, produits et dividendes copieux, insouciance fondée

sur la garantie du *minimum* que remboursera l'attraction industrielle, repas de corps gratuits à la fête de chaque groupe ou série : et comme les repas splendides coûtent fort peu en association, (cela sera prouvé), un individu pauvre figure dans le cours de l'année à une cinquantaine de repas de corps, en chère de première classe ; c'est un moyen de communiquer au peuple les mœurs polies des supérieurs. Au reste, le peuple harmonien jouit, même aux tables de troisième classe, d'une chère préférable à celle des bons ménages de civilisation, tous privés de l'assortiment gradué sur chaque mets.

La pluralité en espèces de chefs, présente une autre amorce à la classe pauvre, c'est l'attrait des fonctions mythologiques ou demi-Dieux qu'élit chaque série, chaque groupe : c'est un apanage de la jeunesse pauvre : mais cette coutume ne s'établira pas dans la phalange d'essai. La classe moyenne participant des deux autres, ses intérêts se confondent ici avec les leurs.

La fonction d'officiers, en régime sociétaire, s'étend aux trois sexes masculin, féminin et neutre ou impubère. Toute Série passionnée élit ses chefs en proportion de sexes ; et comme plusieurs séries se composent de femmes ou d'enfans, exclusivement ou en grande majorité, aucune réunion d'un seul sexe ne va chercher ses officiers dans l'autre à moins de nécessité. Cent femmes qui cultivent un champ d'œillet pour la parfumerie, n'iront pas appeler un

pédant masculin pour les présider, soit en travail, soit en conseil, soit en parade : mais si leur série se compose de 2 ou 3 sexes, elle mélangera en proportion son corps d'officiers : du reste tout est libre dans ces choix, l'utilité en est la seule règle.

Je franchis divers détails sur les rangs des séries : elles ne se classent pas selon la masse de produit : celle des vergers qui est énormément productive est une des dernières en échelle de rétribution, parce qu'elle attire très-fortement ; et celle de l'opéra que nous jugerions superflue, est une des plus rétribuées, parce qu'elle est la plus utile en éducation sociétaire.

Il conviendrait de parler ici des series et groupes d'ambigu ; c'est un des mille sujets qu'il est force de supprimer dans un abrégé. L'ambigu ou lien mixte, lien de transition, est un genre déshonoré par nos préjugés, et pourtant on ne peut pas former de série régulière sans y introduire aux deux extrêmes, des groupes d'ambigu et même de sous-ambigu. Il faut que la nature fasse grand cas de l'ambigu, puisqu'elle l'a prodigué dans toutes ses créations, comme on le voit par les amphibies, l'orang-outang, le poisson volant, la chauve-souris, l'anguile et tant d'autres, dont le plus notable est la chaux, lien du feu et de l'eau.

Terminons par le tableau des accords et discords d'une Série passionnée d'ordre simple. Je suppose ici 32 groupes cultivant les variétés d'un végétal :

13
12 14
11 15
10 ⋊ 16
9 17
8 18
7 D 19
6 20
5 21
4 Y X 22
3 23
2 24
1 25
K X Ꙗ

⋊ groupe de pivot K groupe d'ambigu asc:
X — de contre-pivot Ꙗ — d'ambigu desc:
Y — de sous-pivot asc: D — de diffraction
X — de sous-pivot desc:

L'affinité ou sympathie de contraste s'établit de chaque groupe à celui qui est placé à distance de moitié en échelle générale, tels sont 1 et 13, 2 et 14, 5 et 17, 9 et 21.

La sympathie sera moins forte de 1 à 12 et 14, de 5 à 16 et 18, moindre encore de 1 à 11 et 15, de 5 à 15 et 19. Elle ira ainsi en déclinant jusqu'aux deux quarts d'échelle, où elle cessera, de sorte que 13 n'est plus sympathique avec 7 et 19, encore moins avec 8 et 18, on commence une légère antipathie ; elle s'accroît de 13 à 9 et 17, et l'échelle de

discords se renforce consécutivement, au point de former une antipathie très-prononcée de 13 à ses deux contigus, 12 et 14 ; elle est un peu moins forte de 13 à ses sous-contigus, 11 et 15, et ainsi de suite.

L'échelle des sympathies et antipathies n'est pas la même dans les groupes extrêmes, 1 à 3, 23 à 25, que dans les groupes de centre ; mais l'examen de ces variantes nous conduirait au-delà des limites d'un abrégé ; qu'il suffise de dire que trente ans d'étude et l'instinct du métier, m'ont appris à connaître en tous détails le grimoire des Séries passionnées, des accords et discords de leurs groupes, des contre-poids à établir sur tous les points de la série. Il faut attendre les sections suivantes pour juger si je connais à fond cette théorie. Provisoirement je me borne à dire aux fondateurs présomptifs, que là où je serai, la mécanique marchera bien et ne fera pas une faute, malgré l'absence de moyens suffisans. Là où je ne serai pas, on commettra cent maladresses, les mauvais pilotes feront chavirer la barque, et s'en prendront à moi, de qui ils n'auront pas suivi les instructions, ou bien ils échoueront faute de détails que l'opinion m'interdit en me limitant à un volume.

Achevons sur les notions élémentaires. Le groupe de pivot ⋊, est en sympathie avec tous les groupes, excepté le sous-pivotaux Y et ⅄ ; ⋊, exerce sur une variété dont l'excellence et la supériorité sont si frappantes (tel serait le beuré gris parmi les

est pénétré. Nous voyons une ombre de cette passion dans les événemens qui remplissent de joie une population entière. Lorsque Troie, après dix ans de siége, est enfin délivrée des assaillans, les Troyens sortent en foule, *panduntur portæ, juvat ire;* l'ivresse est telle que les rangs se confondent, on se félicite réciproquement, on se redit les détails du siége. Ici étaient Achille et les Thessaliens; ici étaient les Dolopes. C'est vraiment l'instant de la fraternité rêvée par les moralistes, c'est une ombre de la passion unitéisme, fusion des classes, réplétion de bonheur, qui régnera sans cesse chez les harmoniens, et qui applanira tous les obstacles relatifs aux accords de répartition. D'ailleurs on va se convaincre que, pour établir l'harmonie dans les partages, il suffit, comme je l'ai annoncé, de l'amour des richesses.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

De l'accord direct en répartition, ou équilibre par la cupidité.

Enfin nous arrivons à l'objet principal, à l'effrayant problème d'établir une justice éclatante, une pleine harmonie dans le partage des bénéfices et une rétribution satisfaisante pour chacun selon ses trois facultés industrielles, *travail*, *capital* et *talent*. Ce

prodige tient à élever la cupidité du mode simple au mode composé.

Voici le triomphe de la cupidité tant diffamée par les moralistes ; Dieu ne nous aurait pas donné cette passion, s'il n'en eût pas prévu un emploi utile en équilibre général. Déjà j'ai prouvé que la gourmandise également proscrite par les philosophes devient voie de sagesse et d'accords industriels dans les Séries passionnées. On va voir que la cupidité y produit le même effet, qu'elle y devient voie de justice distributive, et qu'en créant nos passions, *Dieu fit bien tout ce qu'il fit.*

L'homme civilisé ne trouvant son bénéfice que dans la rapine et la rapacité, il doit s'abandonner à ces vices, tant qu'on ne sait lui créer d'autres stimulans de justice que l'honneur d'être philosophe, d'obéir à Sénèque et Diogène : ce ne sont pas là des contre-poids à la cupidité ; il est connu que le monde n'estime que la fortune acquise *per fas et nefas*, qu'on n'a que raillerie et duperie à recueillir en pratiquant l'équité, dès-lors le civilisé s'en garde comme d'un piége ; il faut donc, pour l'y rallier, un régime où l'individu trouve son bénéfice personnel dans la justice distributive ; il ne la pratiquera qu'à cette condition. Les harmoniens seront justes en répartition, parce que l'équité leur vaudra bénéfice, honneur et plaisir, puis elle procurera mêmes avantages à la masse, qui aujourd'hui est froissée en tout sens par les prétentions indivi-

duelles; notre cupidité est donc *simple égoïste* étrangère aux intérêts de nos voisins; elle deviendra composée quand elle servira leur intérêt et le nôtre à la fois : examinons.

Si chacun des harmoniens était, comme les civilisés, adonné à une seule profession, s'il n'était que maçon, que charpentier, que jardinier, chacun arriverait à la séance de répartition avec le projet de faire prévaloir son métier, faire adjuger le lot principal aux maçons, s'il est maçon, aux charpentiers, s'il est charpentier, etc. ; ainsi opinerait tout civilisé; mais en harmonie où chacun, homme, femme ou enfant, est associé d'une quarantaine de Séries, exerçant sur l'industrie, les arts, les sciences, personne n'a intérêt à faire prévaloir immodérément l'une d'entr'elles; chacun, pour son bénéfice personnel, est obligé de spéculer en sens inverse des civilisés, voter sur tous les points pour l'équité : décrivons d'abord ce mécanisme en action, j'en expliquerai ensuite la théorie.

Je distingue en générales et spéciales, les impulsions qui entraînent tout harmonien à l'équité.

1° *Impulsions générales* appliquées aux 3 facultés, capital, travail et talent. Alcippe est un des riches actionnaires; telle somme dont il tirait en civilisation 3 à 4 0/0 (revenus des domaines), lui rendra dans la phalange 12 à 15 0/0, selon les aperçus d'inventaire, si l'on parvient à s'accorder en répartition. Il lui importe donc d'opiner pour la justice

distributive, et de repousser toute mesure qui lésérait une des trois facultés. Si à titre de fort capitaliste il veut faire allouer moitié du produit aux *capitaux*, par exemple : capital 6/12, travail 4/12, talent 2/12, les 2 classes nombreuses qui n'ont à percevoir que sur les deux autres facultés, *travail* et *talent*, seront mécontentes ; l'attraction se relantira, le produit et les accords diminueront, et dès la 3e année le lien sociétaire se dissoudra. Alcippe voit que pour son intérêt même il faut fixer la répartition comme il suit : capital 4/12, travail 5/12, talent 3/12. Calculée sur ce pied, elle donnera encore à Alcippe un revenu quadruple de celui qu'il avait en civilisation, elle garantira en outre le contentement des deux classes peu fortunées et le maintien du lien sociétaire. Alcippe incline d'autant mieux pour cette justice, qu'il a lui-même bon nombre de lots à percevoir, dans diverses séries, sur le capital et le talent; car les plaisirs, tels que chasse, pêche, musique, art dramatique, soin des fleurs, des volières, sont payés comme le travail des champs et des vignes. En outre il a formé beaucoup de liaisons amicales avec la classe des non capitalistes, il la protége, il veut que justice lui soit rendu.

Dans ce cas, la cupidité qui l'aurait poussé à voter un lot de moitié pour le capital, se trouve contre-balancée par deux impulsions honorables; ce sont : l'affection qu'il a conçue pour les divers sociétaires des séries qu'il fréquente, et où il a de

plus des lots de travail et talent à percevoir, puis la conviction de trouver son intérêt dans l'intérêt collectif, dans le contentement de la phalange entière, dans le progrès de l'attraction industrielle source de richesses à venir.

Ainsi l'impulsion véhémente, celle de cupidité qui aujourd'hui pousserait aux prétentions outrées, rencontre ici deux contre-poids qui la maintiennent dans la juste mesure, dans la voie d'équilibre et de justice satisfaisante pour les 3 facultés et les divers individus. Ce bel accord de passions est calqué sur la propriété fondamentale des séries mathématiques, *égalité de la somme des extrêmes, au double du terme moyen*. (Dans la série 2, 4, 6, deux fois 4 équivalent à 2 et 6).

Analysons même contre-poids, même équilibre, dans les impulsions de la classe pauvre.

Jeannot n'a point de capitaux, point d'actions, opinera-t-il à favoriser la faculté de travail aux dépens du capital ou du talent? faire adjuger en proportion de

travail 7/12, capital 3/12, talent 2/12?

Ici, l'impulsion dominante est pour favoriser le travail, au préjudice des deux autres facultés, capital et talent. Tel serait l'avis de tout civilisé pauvre; le paysan dit : *c'est moi qui produis tout;* il croit de bonne prise tout ce qu'il vole au seigneur, qui de son côté se croit en droit de tout ravir au paysan. Tel est l'équilibre des passions dans l'état civilisé,

une lutte de pillage et d'astuce, nommée perfectibilité.

En harmonie, le pauvre Jeannot pensera bien différemment. Sa plus forte impulsion est de favoriser le travail, puisqu'il n'a rien à prétendre sur les dividendes alloués au capital; mais deux autres impulsions viennent contre-balancer cet essor brut de la cupidité: Jeannot a des lots à prétendre sur le talent; il brille dans certaines parcelles de divers travaux, il lui convient que le talent conserve ses droits. D'autre part il connaît l'importance des capitalistes dans une phalange, les avantages que le pauvre tire de toutes leurs dépenses; la participation aux spectacles gratuits, aux voitures et chevaux, aux repas de corps, aux dessertes de tables riches, aux adoptions industrielles pour ses enfans; lors même qu'il ne saurait pas apprécier le fruit de toutes ces chances de bénéfice, il l'apprendrait dans la compagnie des 40 groupes qu'il fréquente : les corporations ne se trompent pas sur leurs intérêts.

Ces deux impulsions disposent Jeannot à ménager le talent et le capital, et se réduire de 7/12 à 5/12 sur le lot du travail; réduction qui, tout balancé, tourne à son avantage; car il ne peut être heureux qu'en soutenant la phalange et l'attraction, qui péricliteraient du moment où le capital et le talent seraient mal rétribués. Ici la cupidité brute, la passion dominante qui chez nous absorberait tout,

se trouve pondérée par deux contre-poids, deux impulsions favorables au talent et au capital, facultés sur lesquelles Jeannot a le moins de prétentions. C'est comme chez Alcippe, l'influence de deux forces extrêmes balançant la double influence de la force moyenne. Les harmoniens des trois classes riche, moyenne ou pauvre, sont constamment entraînés à ces vues de justice, par impulsion de deux intérêts collectifs luttant contre la rapacité déraisonnée, qui chez les civilisés ne rencontre aucun contre-poids, aucune chance de bénéfice fondée sur le soutien de l'intérêt général, sur la justice distributive.

J'insisterai dans 2 chap. suivans, sur ce penchant de tout harmonien pauvre à soutenir la classe riche et le lot de capital : je donnerai, sur cette impulsion, des preuves irrécusables. En attendant, observons que le pauvre, en harmonie, a de nombreuses chances de fortune ; il n'est point découragé comme nos salariés qui n'entrevoient aucun moyen de s'élever au rôle de maître ; il a l'espoir de voir ses enfans parvenir à des hautes dignités, par la science, le talent, la beauté, les alliances monarcales ; il a une petite fortune croissante du fruit de ses économies que la caisse d'épargne reçoit écu par écu ; il ne fait pas de dépense, parce qu'il est bien nourri et bien vêtu aux frais de la phalange qui lui fournit tous les habits de travail, et trois uniformes de parade pour les trois saisons ; il ne

songe pas comme nos ouvriers à fréquenter la guinguette et le cabaret, parce qu'il trouve à ses cinq repas excellente chère, vins à option, joyeuse compagnie; dès-lors il économise, et place en coupons d'actions tout le bénéfice qui lui reste après le paiement de son compte de frais; il est petit propriétaire, il a l'esprit de propriété, le droit de vote en divers conseils, et de suffrage en toutes élections; il ne peut donc pas ressentir d'aversion pour les riches qu'il fréquente, dont il a sans cesse à se louer, et dont il espère devenir l'égal. Sans cet espoir d'avénement à la fortune, la vie devient un fardeau pour l'homme.

2° *Impulsion spéciale :* Analysons maintenant l'équilibre de cupidité dans les détails. Philinte est membre de 36 séries qu'il distingue en trois catégories, A, B, C : dans les 12 séries de l'échelle A, il est ancien sectaire, expérimenté, tenant l'un des premiers rangs en importance et en droits au bénéfice. Dans les 12 séries C, il est nouveau sectaire, peu exercé, ne pouvant espérer que de faibles lots; et dans les 12 de l'échelle B, il est en moyen terme d'ancienneté, de talent et de prétentions. Ce sont trois classes d'intérêts opposés, stimulant Philinte en triple direction et le forçant, par cupidité et par amour-propre, à opter pour la stricte justice.

En effet : s'il y a fausse estimation du mérite réel de chaque série, Philinte sera lésé, d'abord sur les dividendes à recueillir dans les 12 séries où il ex-

celle, et où il a droit aux plus fortes parts; en outre, il sera piqué de voir leur travail et le sien mal appréciés. A la vérité, cette injustice pourra favoriser les 12 séries C; mais comme il n'y est que subalterne, rétribué de faibles lots, il ne serait pas compensé des réductions à éprouver sur les 12 séries A où il obtient les lots supérieurs; d'autre part il ne veut pas qu'on ravale les séries C, où son penchant l'a enrôlé récemment; il estime et protége leur industrie, il les soutient par amitié cabalistique et par amour-propre. Quant aux 12 séries B où il est sectaire de moyen rang, obtenant des lots moyens, il convient à ses intérêts qu'elles aient ce qui leur est dû, sans empiéter sur les catégories A et C.

Sous tous les rapports, il se trouve entraîné à vouloir l'exacte justice en répartition; elle est l'unique moyen de satisfaire à la fois son intérêt, son amour-propre, et ses affections. Ajoutons une preuve de détail.

S'il parvenait à faire favoriser les 12 séries A où il perçoit de forts dividendes, il serait dupe; l'injustice, dans l'état sociétaire bien organisé, tourne au détriment de son auteur; je le démontre.

Les 12 séries A sont de 3 ordres; environ 4 de *nécessité*, 4 d'*utilité*, 4 *agrément;* (ch. 33) or si Philinte réussissait à faire dominer la faveur, il ne pourrait pas l'étendre aux trois ordres de nécessité, utilité, agrément, mais seulement à l'un des trois; dès-lors obtenant du gain sur 4 de ces 12 séries A,

il perdrait d'autant sur les 4 de l'ordre opposé, et ne gagnerait rien sur les 4 moyennes. Il n'aurait aucun bénéfice réel sur l'ensemble des 12; il ne recueillerait de cette injustice que le déshonneur, la défiance générale et la perte de tous les suffrages pour divers emplois lucratifs qui sont très-nombreux. La défaveur de l'opinion est très-préjudiciable à un harmonien; elle est indifférente à un civilisé, car les places lucratives ne sont pas électives, et quand elles le seraient, ce ne serait pas l'honnête homme qui les obtiendrait en civilisation, où la masse électorale est toujours le jouet des intrigues.

Le besoin de justice distributive existera donc dans les détails comme dans l'ensemble de la répartition. Le régime des séries passionnées est un mécanisme qui *sue la justice*, et qui transforme en soif de justice le prétendu vice nommé *soif de l'or*. Nos passions deviennent toutes bonnes, si on les développe dans l'ordre sériaire auquel Dieu les destine: mais ce développement doit être conforme aux règles d'engrenage : (établies chap. V et VI, et notice 7e), si on observe bien ces règles, il arrivera que chaque individu sera attiré dans une masse de séries bien échelonnées en tous sens, en nécessité, utilité et agrément; qu'il y figurera en échelle de rôles, expérimenté dans un tiers, novice dans un 2e tiers, et mixte dans un 3e tiers; une fois engrené de cette manière, il ne ressentira que des impulsions

de justice, tant sur l'ensemble que sur les détails de répartition aux 3 facultés, capital, travail et talent.

C'est pour atteindre ce but que la sollicitude des fondateurs devra se porter sur les moyens d'engrenage des passions : mes instructions à cet égard seront suffisantes si on les suit exactement, si on consent à ne point lésiner sur les frais des semailles d'attraction, sur les moyens de variété fréquente en fonctions, et d'enrôlement à un grand nombre de séries. Il faut que chacun soit entraîné à les parcourir successivement, à quitter une série pour entrer dans une autre, en restant sociétaire émérite, et adjoint auxiliaire aux séries quittées.

La méthode pour répartir aux groupes d'une série et aux membres d'un groupe est la même que pour répartir aux classes et aux ordres de série ; le mouvement étant, selon l'idée de Schelling *miroir de lui-même en tout sens, analogie universelle.*

Le lot de talent borné à 3/12 et peut-être 2/12, est encore très-copieux, parce qu'il y a dans chaque branche d'industrie, une masse de sectaires novices et depourvus de titres aux lots de talent : leur nombre est au moins d'un tiers en chaque fonction, souvent moitié, ce qui assure une forte part à l'autre moitié seule rétribuée en talent. Les lots de travail ne présentent pas cette chance, car tout sectaire d'un groupe y travaillant du plus au moins, a droit à une part quelconque ; c'est pourquoi le travail mérite au moins 5/12 du bénéfice ; et il est

douteux si on ne l'élèvera pas plus haut, selon le rapport *Travail* 3/6, *Capital* 2/6 *Talent* 1/6.

On peut déjà entrevoir que nos passions sont les rouages d'une mécanique où règne la justesse mathématique. Je n'ai point eu recours aux systèmes pour surmonter la difficulté en répartition, je me suis borné à appliquer au jeu des passsions, les régles élémentaires de mécanique et d'arithmétique, la *balance* et la *série*, ce qui est la même chose; car la balance est comme la série, un accord de deux forces extrêmes faisant contre-poids à la double force moyenne. Si chacune des balances doit porter un quintal, il faut que le fléau puisse porter deux quintaux.

Les détracteurs prétendent que ma théorie repose sur des idées extraordinaires, bizarres, abstruses; qu'y a-t-il de plus ordinaire, que les théorèmes élémentaires de mathématiques? le calcul de la mécanique des passions sera étayé en tout sens de ce genre de preuves; la nouvelle science de l'attraction passionnée est dans tous ses détails coordonnée aux mathématiques; les passions, lorsqu'on les distribue par séries, sont les mathématiques en action : par exemple : les propriétés des 4 courbes élémentaires, nommées sections coniques, sont très exactement les types des propriétés des 4 groupes distingués en mode majeur et mineur :

MAJEUR. Amitié, *cercle*, MINEUR. Amour, *ellipse*,
Ambition, *hyperbole*. Paternité, *parabole*.

En conséquence, ma théorie loin de tomber dans l'esprit systématique, est au contraire la première et la seule qui ait évité ce vice, et rallié l'étude des passions à des principes puisés dans la nature. Elle ouvre enfin la voie de ces équilibres si vainement rêvés par la philosophie, car on a vu ci-dessus dans le mécanisme de répartition, la propriété

D'absorber la cupidité individuelle dans les intérêts collectifs de chaque série et de la phalange entière, et d'absorber les prétentions collectives de chaque série, par les intérêts individuels de chaque sectaire dans une foule d'autres séries.

On peut réduire ce brillant effet de justice à deux impulsions, dont l'une milite en raison directe du nombre des séries que fréquente l'individu, et l'autre en raison inverse de la durée des séances de chaque série.

1° *En raison directe du nombre de séries fréquentées.* Plus ce nombre est grand, plus l'individu se trouve intéressé à ne point les sacrifier toutes à une seule, mais à soutenir les droits de 40 compagnies qu'il chérit, contre les prétentions de chacune d'entr'elles.

2° *En raison inverse de la durée des travaux.* Plus les séances sont courtes et rares, plus l'individu a de facilité à s'enrôler dans un grand nombre de séries, dont les influences ne pourraient plus se contre-balancer, si l'une d'entr'elles, par de longs et fréquens rassemblemens, absorbait le temps et la

sollicitude de ses sectaires, et les passionnait exclusivement.

Dans ces équilibres de mécanisme des séries, observons que la boussole est UNE, c'est toujours la déférence rigoureuse au vœu des trois passions rectrices, développées de manière à se satisfaire l'une par l'autre ; la *Papillonne*, par la plus grande variété possible en fonctions attrayantes ; la *Cabaliste*, par le classement trinaire des intrigues de séries, leur contraste méthodique, et l'échelle bien nuancée des espèces et variétés ; la *Composite*, par le double charme, les miracles redoublés d'où naît le bonheur composé. (Voyez le Chapitre d'une journée de bonheur, 10e notice.)

Je n'ai décrit dans ce chap. 34 que l'équilibre direct, il sera un peu incomplet la 1re année ; le défaut d'expérience et les lacunes d'attraction causeront quelques irrégularités ; mais la force des accords intentionnels y suppléera amplement, et l'on arrivera, au bout de deux ans, à des données expérimentales et certaines, sur tous les détails relatifs à l'accord en répartition. Les moyens qu'on vient de lire sur l'accord direct, ont besoin de deux appuis qu'on va trouver dans les deux chap. suivans, où je traite de l'équilibre indirect et des ralliemens d'antipathies.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

De l'accord inverse en répartition, ou équilibre par générosité.

Distinguons les deux accords direct et inverse. L'accord par cupidité est SIMPLE, parce qu'il naît de la 1re passion qui dirige l'homme en partage de bénéfices; il naît de l'impulsion d'égoïsme que les idéologues nomment le MOI, sur lequel ils asseient leurs systèmes. Ce *moi*, cet égoïsme, est très-odieux en civilisation, où il ne pousse qu'à la rapine et à l'injustice.

Nos sciences métaphysiques ont illustré ce *moi égoïste*, au lieu de chercher à lui substituer un *moi équitable*. Tel est leur usage : vanter chaque vice dominant pour se dispenser d'en trouver le remède. Quand on encense l'anarchie commerciale et mensongère, on peut bien faire *par système* l'apologie de l'égoïsme.

Venons à l'accord *indirect* en répartition. La nature ne se borne jamais à un seul ressort en équilibres; la générosité qui va fournir le 2e ressort, donnera un accord opposé à l'impulsion naturelle qui nous fait désirer la plus forte part, ou tout au moins la portion due à notre industrie.

Je vais traiter d'un sentiment généreux qui, fondé sur ce que les réunions de travail ont été des séances de plaisir, excite le riche sociétaire à refu-

ser ce qui lui est dû pour coopération à ces séances. On verra naître de cette impulsion, des accords magnanimes et géométriquement disposés, ainsi que les précédens. C'est l'application du fameux théorème newtonien sur l'équilibre de l'univers, en raison directe des masses, et inverse du carré des distances.

Je vais décrire cet accord dans un petit groupe de 10 individus; A, B, C, D, E, F, G, H, J, L. Je les suppose exerçant en culture de fleurs : leur travail a été rétribué à 216 fr. d'où résultent les lots suivans, provenant du travail seulement et non du capital ni du talent qui forment deux lots à part.

A opulent,	28 fr.	F gêné,	36 fr.
B riche,	32	G pauvre,	40
C aisé,	24	H enf. pauv.	12
D moyen,	20	J enf. nov.	8
E juste,	16	L aspirant,	0

A et B quoique opulens obtiennent des lots copieux; ce n'est point par faveur; les plus riches sont quelquefois ceux qui ont le plus travaillé et le plus mérité; tout se faisant par passion, ce n'est pas le besoin qui est mesure du travail.

A et B gens fortunés, déclarent qu'ils s'en tiennent au revenu de leur capital et qu'ils ne veulent pas être payés pour un travail fait par plaisir, avec des amis qui servent leur culture favorite; ils n'acceptent que le *minimum* ou 8e de leur lot, car l'usage défendra de refuser le tout. Ce *minimum*

est 4 fr. ; il reste de ces lots deux sommes de 24 et 28 à distribuer, = 52.

C et D opinent dans le même sens, mais moins riches ils se bornent à recevoir moitié. Reste deux sommes de 12 et 8 à répartir, = 20 + 52, total 72, qui tourneront au profit des sociétaires pauvres, dans la proportion suivante ; E, 24 : F, 18 : H, 12 : J, 9 : L, 9, d'après scrutin.

Il résulte de cette générosité, que les gens pauvres, lorsqu'ils ne se sentent pas fondés à obtenir les lots supérieurs, aiment à les faire allouer aux riches ; car ces lots reviendront indirectement aux pauvres et à leurs enfans. On voit qu'ici les enfans H et J que je suppose pauvres, obtiennent deux lots de supplément, 12 et 9 fr., sur la portion abandonnée par les riches. L'aspirant L en reçoit de même une petite part dont il peut avoir besoin. En supposant qu'un enfant pauvre obtienne dans une trentaine de groupes ce supplément d'environ 12 fr., ce sera 360 fr. en sus de ses bénéfices, et trente motifs pour le père de s'affectionner aux riches.

La principale part est donnée à G sectaire qui ne tient qu'un rang médiocre en industrie : c'est un lot de faveur, usage d'harmonie ; on y tient à se livrer à ses passions, en dépit de la morale : un groupe, une série, ont toujours, favori ou favorite. Je suppose que G est une fameuse vestale, ornement de la contrée ; les riches A et B se plaisent à

l'attirer à leur travail préféré, les pauvres l'aiment également; tous les groupes la recherchent. Peut-être ne lui revenait-il qu'un lot de 24 fr., on lui donne celui de 40; mais les riches A et B satisfaits de cette déférence, abandonnent d'autant mieux leurs lots dont les pauvres tirent 72 fr., en compensation de 16 qu'ils ont cédé à la vestale Galatée. La faveur, aujourd'hui source d'injustice, devient en harmonie une des plus fécondes sources d'accords; aussi établira-t-on en tous degrés des sceptres de *favoritisme*, en masculin et féminin, depuis le bas degré qui ne comprend qu'une phalange ou canton, jusqu'au degré supérieur ou 13e qui est l'omniarcat du globe.

On peut voir au Traité de l'Association domestique-agricole, cette répartition indirecte exposée plus amplement, et appliquée à un groupe de 30 personnes qui fournit des accords plus variés, mieux échelonnés; mais il suffit de ce petit nombre de 10 pour analyser le mécanisme indirect en répartition.

Examinons maintenant la partie géométrique de cet équilibre. Si les plus riches sociétaires ont voulu recueillir le moindre lot possible, si loin de prétendre à la plus forte part en raison de leur fortune, ils abandonnent ce qui leur échoit en sus du *minimum*, il en résulte qu'ils tendent au luxe, au bénéfice, *en raison inverse des distances de capitaux*, car ils possèdent la plus forte part de capitaux actionnaires; s'ils ne veulent accepter en lots de

talent que la plus faible part de bénéfice, leur tendance au luxe est, *sur ces deux points, talent et travail*, en raison inverse des distances de capitaux : c'est l'une des deux conditions d'équilibre indirect en répartition.

L'autre condition est de tendre aux luxe (1er foyer d'attraction *en raison direct des masses de capitaux*. Sur la somme de 4/12 qui sera répartie aux capitaux, les riches actionnaires percevront d'autant plus qu'ils ont plus d'actions, les moyens et les pauvres ne concourant que pour peu au partage de ce lot ; les riches *sur ce point*, tendent au luxe *en raison directe des masses*, plus ils sont opulens, plus ils bénéficient. Cette 2e condition forme le contre-poids à la 1re et toutes deux réunies, constituent l'équilibre INDIRECT de répartition conforme à celui du monde sidéral.

Dans tout le système de la nature, les équilibres s'opèrent par le concours de forces opposées qu'on nomme en physique centripètes et centrifuges; l'équilibre de répartition a de même son impulsion *centripète*, celle de la cupidité, et son impulsion *centrifuge*, celle de la générosité. (Loi d'analogie).

Nous voyons l'effet contraire dans tout le mécanisme civilisé, ou règne l'absence d'impulsions contrastées. L'homme riche tend et arrive au bénéfice, en raison DIRECTE des masses et DIRECTE des distances de capitaux ; car dans toute entreprise où le riche intervient à la fois, de ses capitaux et de son travail; comme dans une maison de commerce, une régie

de banque publique, enfin dans toute société d'actionnaires; celui qui coopère des deux manières, par gestion active et versement de fonds, veut non-seulement un dividende proportionnel à sa masse d'action, ce qui est fort juste; mais il veut encore une levée ou traitement plus fort que celui des commis sans capitaux, à qui pourtant il laisse les plus pénibles fonctions.

Il tend donc au bénéfice en raison DIRECTE de la *masse de capitaux*, et DIRECTE *de distances de capitaux*; ce qui constitue l'absence de contre-poids, la subversion du principe d'équilibre indirect, opéré par générosité. Il résulte de ce vice, que le mécanisme civilisé ne peut produire que des monstruosités, que des fourmilières d'indigens à côté de quelques fortunes colossales: aussi à la honte de nos verbiages de balance, contre-poids, garantie, équilibre, ne voit-on qu'indigence, fourberie, égoïsme et duplicité d'action.

L'accord que je viens de décrire, la générosité qui excitera les gens riches à renoncer aux 7/8 de leurs dividendes en travail et talent, et les gens moyens à renoncer à 1/2 de leur lot; cet accord, dis-je, sera traité de vision romantique, si on veut en juger d'après les mœurs actuelles. Je réplique à ces doutes que je n'ai pas encore fait connaître les ressorts de cette générosité. D'avance j'ai réfuté l'objection de romantisme, en disant que l'accord *direct*, celui de cupidité (chap. précédent), suffira à

la 1re génération d'harmonie et même à la 2e ; je n'en dois pas moins décrire l'accord de générosité, ou accord indirect, pour expliquer en plein le mécanisme sociétaire. On ne pourra établir ce 2e accord qu'à l'époque où le genre humain passera aux harmonies d'amour libre et paternité libre, d'où naîtront les séries *puissancielles* et *mesurées* : expliquons ces mots.

On connait en mathématiques deux sortes de séries.

Les arithmétiques; 2, 4, 6, 8, 10, 12. 14, 16.
Les géométriques; 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128, 256.

La 2e est *puissancielle* parce qu'elle est formée de termes qui sont multiples du 1er : dans l'autre, les termes ne sont qu'addition du 1er. La 2e est donc de nature supérieure, comme seront les séries qui réuniront les accords mineurs d'amour libre et paternité libre, aux accords majeurs d'amitié et d'ambition, auxquels l'âge impubère est limité.

Lorsqu'on pourra réunir les accords majeurs aux mineurs, combiner le jeu des uns et des autres, les faire intervenir cumulativement dans la répartition, ils donneront en tout sens les harmonies indirectes décrites dans ce chapitre, et qui, romantiques selon les mœurs actuelles, seront bienséance obligée et passionnée chez les générations parvenues à la pleine harmonie.

Les séries *mesurées* dont je ne traite pas dans cet abrégé, ne s'établiront, comme les *puissancielles*,

que lorsqu'on pourra développer combinément les accords mineurs avec les majeurs.

On pourra élever sur cet accord indirect plusieurs objections, entr'autres celle de défaut apparent d'analogie mathématique, en disant qu'ici l'équilibre est en raison *inverse* des distances, et non pas *inverse du carré* des distances. J'ai prouvé au traité, que cette anomalie apparente est une régularité selon l'échelle des créatures. Voyez le Traité de l'Association domestique-agricole, le chapitre qui répond à cette objection et à d'autres.

Il reste à parler du lot distinct qu'on affecte au talent; c'est un avantage considérable pour les vieillards peu fortunés, qui sont toujours expérimentés dans diverses branches et précieux dans la direction des travaux, où les jeunes sectaires ne peuvent pas avoir acquis de connaissances notables. L'industrie du talent qui doit établir la balance entre les bénéfices de capital et de travail, n'est parmi nous qu'un marche-pied pour l'injustice, parce que chaque agent supérieur s'attribue les connaissances qu'il emprunte de ses TEINTURIER, d'un subalterne pauvre.

Ce 2e mode de répartition, l'accord par générosité, ou accord indirect, est le ressort le plus efficace pour établir l'intimité des classes riches et pauvres; elle est à tel point, qu'un monarque, en harmonie, sourirait de pitié si on lui proposait une garde. Ceux qui l'entourent sont tous ses gardiens

de cœur et sans aucune solde, ils l'escortent dans le cérémonial auquel il préside; il a donc sans frais et par pure affection, ce que les monarques civilisés ne peuvent se procurer à aucun prix, la sûreté personnelle; nos rois civilisés ne se croient pas en sûreté au milieu de leurs sujets, ils s'entourent d'étrangers stipendiés, et sont encore fréquemment assassinés.

C'est par l'extrême inégalité des fortunes, qu'on arrive à ce bel accord de générosité : il suffirait d'une ombre d'égalité, d'un rapprochement de fortunes, pour empêcher ce genre d'accord : aucun homme de moyenne richesse ne donnerait l'impulsion en abandon de ce qui excède le lot de *minimum ;* il faut, pour cet acte bienveillant, des sociétaires assez satisfaits du revenu considérable qui leur échoira en dividende alloué aux actions. Ainsi en dépit des diatribes morales contre les grandes fortunes, la phalange où les inégalités de fortune seront les plus grandes et les mieux graduées, sera celle qui atteindra le mieux à la double harmonie de cupidité et de générosité. Combien la pauvre morale était loin de pénétrer ce secret de la nature sur l'harmonie de répartition, comme sur toutes les autres harmonies dont celle-ci est la base !

A la suite de cette solution sur le problème principal d'harmonie sociétaire, je suis fondé à m'élever contre les détracteurs qui prétendent que ma théorie est bizarre, incompréhensible ; on voit qu'au contraire elle est partout exempte d'arbitraire, et

appliquée aux théorèmes géométriques, fort intéligibles pour eux, s'il faut les en croire : on ne doit pas s'étonner que cela paraisse bizarre à des écrivains qui, dans toutes leurs conceptions sociales, n'ont pour règle que leur fantaisie, pour ressort que la contrainte fardée du nom de loi. Lequel est l'interprète présumable de la nature, lequel est digne de confiance et d'essai, ou de leur science qui procédant par violence légale, n'engendre que pauvreté et fausseté, ou de la mienne qui procède par la liberté et l'attraction, et qui borne à un canton d'une lieue carrée, l'essai que ces sophistes veulent toujours étendre à un empire entier, pour n'aboutir souvent qu'à le baigner dans le sang, au lieu du bonheur dont on l'a leurré. Ici on ne peut craindre aucun leurre, puisque le pis-aller d'un essai des Séries passionnées, serait de doubler le produit par un concours de moyens vraiment neufs, tels que les courtes séances, l'exercice parcellaire, les échelles cabalistiques, l'attraction industrielle qui naît de ces 3 ressorts combinément employés, l'extension de la mécanique, l'emploi opportun des sexes, les économies incalculables de ce nouvel ordre, et le perfectionnement qu'il garantit en tous genres de produits.

Tâchez de vous concilier avec vous-mêmes, philosophes! vous vantez Newton comme le premier des génies modernes, parce qu'il a commencé le calcul de l'attraction, en se bornant à une branche ; pour-

quoi déprimer l'homme qui continue ce calcul, et qui l'étend du matériel au passionnel, branche bien autrement utile que celle qu'a traitée Newton.

Vos encyclopédistes vantent la série et prennent pour dévise, *tantùm series juncturaque pollet* : ils se déclarent donc partisans des séries et de l'aplication des séries aux relations sociales, ils invoquent la science que j'apporte, le moyen d'établir SÉRIE ET LIEN dans toutes les branches du mécanisme social.

Vous vantez l'analogie comme règle de justesse, je suis le seul qui observe cette règle ; ma théorie est la seule qui soit calquée sur les lois immuables de la nature, sur les harmonies mathématiques ; il n'est pas un théorème de géométrie qui ne soit applicable à l'attraction passionnée ; pas une branche d'analogie dont ma théorie ne donne la clé.

Mais vous craignez que cette nouvelle science ne nuise au trafic de systèmes philosophiques ; rassurez-vous : le but du trafic n'est autre que de gagner, or, pourvu que vous arriviez tous à une fortune subite, que vous importe quel système on vendra ? Du reste, pour juger sainement ce qui touche à vos intérêts pécuniaires, attendez l'explication annoncée deux fois et renvoyée à la postface ; elle vous convaincra que votre industrie actuelle est un champ de ronces. Vous vantez l'esprit d'association ; puisque vous avez l'art d'écrire et non d'inventer, sachez vous associer à quelqu'un qui ait l'art d'inventer et de vous fournir des sujets, vous ouvrir la mine des

sciences vierges, plus nombreuses que les sciences connues.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

Des accords transcendans, ou ralliemens des seize antipathies naturelles.

En traitant de l'accord indirect de répartition (accord par générosité), j'ai annoncé des moyens très-puissans et très-inconnus qui y coopéreront; je vais en donner un aperçu fort insuffisant. (Voir de plus amples détails sect. II.)

Le créateur tient tellement à établir l'harmonie des passions, qu'il nous a ménagé des moyens d'accords surabondans, afin que les concerts sociaux soient poussés au degré d'enthousiasme véhément.

De tous les accords inconnus en civilisation, la branche la plus riche est celle des *ralliemens*, art de concilier les classes les plus antipathiques, telles que :

riches et pauvres en relations d'amitié;
jeunesse et vieillesse en relations d'amour.

On obtient tous ces ralliemens dans l'ordre sociétaire, par la seule influence du nombre et des Séries passionnées appliquées à des masses de 16 à 1800 personnes.

Le régime civilisé produit par exception quelques ralliemens; par exemple en amour, on voit les

grands s'humaniser avec une réunion de petites bourgeoises. Il s'agit de créer, dans toutes les relations, ce rapprochement de classes extrêmes et divergentes, les amener à une pleine intimité, malgré les antipathies, les disparates de fortune et de rang.

J'ai observé que le moyen est très-facile, puisqu'il ne tient qu'à opérer sur des masses très-nombreuses, pourvu qu'elles soient organisées en Séries passionnées. Dans ce cas les passions les plus inconciliables aujourd'hui, s'élèvent au plein accord. J'en vais donner la preuve, tirée de quatre antipathies ralliées ; une en amitié, une en ambition, une en amour, une en paternité.

Amitié. C'est un sujet que j'ai traité aux articles de la *Domesticité passionnée*. J'y ai prouvé que le service personnel qui est, dans l'état actuel, une source de haines, peut devenir un germe d'amitié, même entre les personnages et les âges les plus disparates.

Amour. Ce groupe, de même que les 3 autres, est sujet à quadruple antipathie ; si je les distingue en

simple directe, composée directe,
simple inverse, composée inverse ;

il suffira de cet appareil méthodique pour épouvanter le lecteur ; je vais me borner à décrire une des quatre sortes de ralliement, sans déterminer auquel des genres elle appartient.

Valère est âgé de 20 ans, Urgèle de 80. Si elle aime Valère, elle trouvera chez lui *antipathie natu-*

relle en amour. Voyons comment les liens de circonstance vaincront cette répugnance, en y opposant 4 liens affectueux : 2 liens amicaux A, et 2 liens fédéraux F.

A. 1° Valère est sectaire de 40 groupes, dans plusieurs desquels il se trouve en relation très-intime avec Urgèle. Dès l'âge de 5 ans, il s'est enrôlé au groupe des hyacinthes bleues, il y excelle, et il doit son talent à Urgèle, présidente du groupe ; elle a été son institutrice passionnée, elle lui a enseigné tous les raffinemens de l'art.

A. 2° Valère a des prétentions en gravure, il est vanté dans ce genre d'industrie ; c'est encore à Urgèle qu'il doit ce trophée. Doyenne de ce groupe, elle a pris plaisir à instruire cet enfant en qui elle a reconnu, dès le bas âge, d'heureuses dipositions.

F. 3° Valère a du goût pour une science fort inconnue en civilisation, *l'algèbre d'amour*, ou calcul des sympathies accidentelles en amour : c'est l'art d'assortir passionnément une masse d'hommes et une masse de femmes qui ne se sont jamais vus ; faire en sorte que chacun des cent hommes discerne d'emblée celle des cent femmes pour qui il éprouvera *amour composé*, convenance parfaite des sens et de l'âme, sympathie de circonstance en rapports de caractère et en fantaisies accidentelles. Cette science exige une longue pratique jointe à la théorie. Urgèle qui est la plus experte des sympathistes du pays, instruit Valère ; c'est sur elle qu'il fonde

son espoir de succès dans ce genre de science, voie de célébrité et de fortune en régime sociétaire.

F. 4e Valère désire d'être admis à une armée industrielle de 9e degré, (environ 300,000 âmes dont 100,000 femmes,) qui va faire campagne sur le Rhin, y construire, dans le courant de la belle saison, des ponts, des encaissemens, et y donner chaque soir des fêtes magnifiques. Pour s'y faire admettre, il faudrait que Valère eût fait 8 campagnes, il n'en compte que 2; il est inadmissible à une armée de 9e degré hors les cas d'exception.

Urgèle occupe le poste de Haute Matrone, ou Hyper-fée de l'armée du Rhin, exerçant le ministère des sympathies accidentelles pour les 300,000 hommes et femmes. Elle déclare que Valère lui sera utile dans telle branche de travail; c'est cas d'exception pour lui, il sera admis à cette belle armée quoiqu'il manque de titres; il part, comme attaché aux bureaux de l'Hyper-fée.

Voilà entre Valère et Urgèle quatre liens de ralliement, tendant à absorber la répugnance naturelle: deux liens amicaux A pour les services passés, deux liens fédéraux F pour les services futurs: le résultat sera d'exciter chez Valère, non pas une passion d'amour direct pour Urgèle, mais un penchant de gratitude, affinité indirecte, lien neutre qui tiendra lieu d'amour, et conduira au même but. Urgèle obtiendra Valère par pure affection. Les 80 ans ne seront point un obstacle pour Valère

habitué avec Urgèle dès le bas-âge; la jeunesse est intrépide en amour, lorsqu'elle a des stimulans suffisans; et Valère le premier déclare à Urgèle qu'il s'estimera heureux, s'il peut se reconnaître de tout ce qu'il lui doit. Il ne deviendra pas pour elle un amant habituel, mais elle aura quelque part à sa courtoisie; ce sera pour Urgèle une conquête dégagée d'intérêt, de motif sordide, et bien différente de celles que peut faire aujourd'hui une femme de 80 ans, qui n'obtient un jeune homme qu'à force d'argent, et ne peut se procurer aucun AMOUR COMPOSÉ, lien satisfaisant pour l'âme et les sens.

(*Nota.* Observons que dans ce ralliement je spécule sur une belle vieillesse comme celle d'harmonie, où l'on verra des femmes courtisées ainsi que Ninon après 80 ans, et des vieillards aussi verts que le valaisan SUMMERMATTER qui eut des enfans à la suite d'un mariage contracté à 100 ans). On voit des philosophes anticiper sur ces harmonies futures; le moraliste Delille Dessales, auteur de *la soi-disant philosophie de la nature*, s'est marié à 77 ans avec une jouvencelle de 17 ans. La différence d'âge n'était que de 60 ans, voilà nos vrais sages, exempts de passions, oracles de raison, régénérateurs de la perfectibilité perfectibilisante.

On a pu remarquer dans ce lien amoureux d'Urgèle et Valère, quatre moyens de ralliement, qui ont absorbé l'antipathie naturelle et l'ont transformée en sympathie très-active. Le ralliement serait

déjà suffisant, quand il serait borné à deux absorbans au lieu de quatre ; c'en serait assez pour créer le charme composé, chap. XXXI.

La génération actuelle ne sera pas suffisamment pourvue en ressorts d'harmonie, pour opposer ainsi *quatre absorbans* à chacune des antipathies naturelles ; mais on pourra approcher plus ou moins du but, mettre en jeu *deux absorbans ;* cela sera déjà très-brillant dans un début ; c'en sera assez pour faire entrevoir les prodiges de l'harmonie future, et ébaucher dès cette génération un système de ralliemens réguliers, contre-balancés, opérant *l'absorption des rivalités et antipathies collectives de chaque classe, par les accords que forment ses individus disséminés dans divers groupes où ils ont leurs antipathiques pour coopérateurs passionnés et directs,* comme Valère et Urgèle, *ou indirects*, comme Géronte.

Il reste à décrire deux ralliemens, en ambition et en paternité : je vais les appliquer à des antipathies plus fortes encore que celle d'amour entre âges de 20 et 80 ans.

Traitons d'abord de l'ambition et de ses caractères haineux. Il existe en civilisation seize classes, non compris l'esclavage ; (voyez le Traité de l'Association domestique-agricole.) On voit régner parmi toutes ces classes, des haines corporatives ; l'ordre civilisé, avec ses verbiages de douce fraternité du commerce et de la morale, n'engendre qu'un labyrinthe de discordes qu'on peut distinguer

en échelle ascendante de haines,
et échelle descendante de mépris.

Observons cette échelle dans les cinq classes nommées la cour, la noblesse, la bourgeoisie, le peuple et la populace; les cinq castes se haïssent, et chacune des cinq est subdivisée en trois sous-castes, comme haute, moyenne et basse noblesse; haute, moyenne et basse bourgeoisie, etc. : la haute méprise la moyenne qui à son tour méprise la basse; puis la basse hait la moyenne qui réciproquement hait la haute.

Examinons plus en détail ce ricochet de haines en échelle ascendante, et de mépris en échelle descendante. La noblesse de cour méprise la noblesse non présentée; la noblesse d'épée méprise celle de robe; les seigneurs à clocher méprisent les gentillâtres; ceux-ci méprisent les parvenus anoblis, qui méprisent les castes bourgeoises. On retrouve dans la bourgeoisie pareille échelle de mépris; les banquiers et financiers méprisés des nobles, s'en consolent en méprisant les gros marchands et gros propriétaires; ceux-ci tout fiers de leur rang *d'éligibles*, méprisent le petit marchand et le petit propriétaire qui ne sont qu'électeurs, mais qui à ce titre méprisent les savans et autres castes moins pécunieuses; ensuite la basse bourgeoisie méprise les 3 castes de peuple dont elle se pique d'éviter les manières; enfin parmi le peuple et la populace, combien de subdivisions haineuses, telles que les compagnons du *devoir* et du *gavot!*

Telle est la douce fraternité du commerce et de la morale ; tel est le savoir-faire de nos sciences philantropiques ; ricochet de mépris des supérieurs aux inférieurs, et ricochet de haines, des inférieurs aux supérieurs.

Lorsqu'on voit en civilisation, quelques lueurs de ralliement entre castes, comme à Naples où la noblesse protége les lazarons, en Espagne où le clergé riche protége les mendians, cette alliance de castes extrêmes n'est qu'une source de vices, l'état civilisé ne créant que des ralliemens subversifs et malfaisans, soit en amour, où les rapprochemens entre les grands et les femmes du peuple, ne sont que des germes de désordre, par la naissance d'enfans bâtards, ou par des mariages disparates qui brouillent les familles ; soit en ambition, où la classe opulente ne se rapproche du peuple que pour machiner des intrigues funestes au repos public, des affaires de parti, des ligues d'oppression.

Il s'agit de rallier, pour le bien, toutes ces castes hétérogènes, surtout en débats d'ambition ; posons sur ce sujet un principe fort neuf, c'est que les hommes civilisés, même les plus insatiables de pouvoir, de conquêtes et de richesses, n'ont pas le quart de l'ambition nécessaire en harmonie.

Après la chûte de Bonaparte, on cita de lui, comme acte de démence, une médaille qu'il avait fait frapper à Moscou, et qui portait en exergue : *Dieu au ciel et Napoléon sur la terre :* il voulait donc

laisser à Dieu l'empire du ciel, et s'emparer de celui de la terre; prétention bien effrayante pour des Français, qui n'osent pas convoiter une province *française* placée à sept marches de leur capitale; (Liége de langage et de circonscription française.)

L'intention de monarchie universelle, décelée par cette médaille, est ce qu'il y a eu de plus sensé dans les vues de Bonaparte. Chaque harmonien, femme ou homme, sera élevé dès l'enfance à ambitionner l'empire du monde; on regardera comme pauvre sujet, eunuque politique, celui ou celle qui inclinera à se contenter d'une souveraineté subalterne comme le trône de France.

La thèse peut sembler bizarre au premier coup d'œil; son examen va nous servir à expliquer l'un des beaux ralliemens d'ambition que j'ai annoncé en disant : *Rien n'est plus aisé que de concilier César et Pompée*. On y réussira par la variété et la multiplicité des sceptres qui ouvriront à chacun une carrière adaptée à son génie. César et Pompée régneront tous deux peut-être au même lieu, mais dans des emplois différens, et en degrés différens. Voyez sur les emplois ou titres monarcaux la note (1).

---

(1) Les sceptres, en harmonie, sont de 16 espèces ou titres, formant 16 emplois différenciés par autant de trônes; le titre d'hérédité, le titre d'adoption, le titre de favoritisme, le titre de vestalat, le titre de sibyl ou d'éducation, le titre de roitelet ou d'enfance, etc., etc.

Ces sceptres, en tous titres et en tous degrés, seront une chance ouverte à tout homme ou femme, sans en excepter le titre *héréditaire*, comme celui des monarques civilisés, et le titre *adoptif*, dont nos souverains n'ont pas la faculté d'user, privation qui

---

Dans chacun de ces emplois ou titres, on distingue 15 degrés ou échelons, occupés par une échelle de souverains, dont le plus élevé régit le globe entier; le moins élevé ne régit qu'une phalange; et les 11 degrés intermédiaires ont des régies d'étendue progressive, depuis une phalange seule jusqu'à la totalité du globe; de sorte que dans le degré 1 borné à la régie d'une phalange, il y aura 500,000 couples de titulaires au début de l'harmonie, puisqu'il y aura 500,000 phalanges; et chacun des sceptres assignera aux femmes des fonctions distinctes, au lieu de les réduire comme aujourd'hui à une souveraineté nominale, honoraire et sans fonctions.

Dans cette échelle d'emplois et degrés d'emplois, il sera bien facile de concilier des rivaux tels que César et Pompée, car l'un peut être élu en titre de favori, l'autre en titre d'artiste, etc., etc. : ils sont d'un génie trop différent pour courir la même carrière. Enfin l'un peut régner en titre électif, l'autre en titre héréditaire. Tous deux (et tous quatre, s'ils sont quatre rivaux) pourront régner dans Rome,

soit en mêmes titres et en divers degrés, 1er, 2e, 3e, etc.;

soit en mêmes degrés et en divers titres.

Les éclaircissemens sur ce sujet exigeraient au moins une douzaine de tableaux sur les degrés, les titres, les variantes, les croisemens et autres chances qui satisfont tous les caractères et toutes les prétentions : ce n'est pas dans un abrégé qu'il convient de s'engager en pareil détail. Voyez le Traité de l'Association domestique-agricole.

les rend souvent très-malheureux ; c'est le tourment de leur vieillesse.

Le souverain et la souveraine en titre héréditaire devant choisir un géniteur ou une génitrice dans chaque division territoriale de leur domaine, à tour de rôle, chaque harmonien peut espérer que ce choix tombera sur lui ; ou s'il est âgé, sur l'un de ses fils ou petits-fils. D'autre part, tout monarque héréditaire ayant la faculté d'élire un successeur partiel, à son choix, pour succéder à certaines branches de la souveraineté, chaque harmonien peut encore prétendre à cette dignité adoptive, moyennant laquelle ni le prince ni les citoyens ne sont lésés comme en civilisation, où les citoyens ne peuvent pas prétendre au trône par alliance, tandis que le monarque ne peut pas transmettre à qui lui plaît, son sceptre ou partie de ses fonctions monarcales.

Mais où puiser les trésors nécessaires à payer tant de têtes couronnées? J'ai dit à ce sujet, qu'on ne paie pas les degrés 1, 2, 3, 4, 5, de chaque titre, sauf les frais de localité ; le traitement ne s'étend qu'aux degrés 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, et ≺ pivotal, qui sont peu coûteux par leur petit nombre, car le n° 6 régissant environ 500 phalanges, est 500 fois moins nombreux que le n° 1. L'économie va croissant sur le n° 7, qui régit environ 1700 phalanges, le n° 8 environ 7000, le n° 9 environ 20000, le 10, 83000 ; le 11, 250000. On n'aura au début point de

monarques en 12e degré qui régirait environ 1000000 de phalanges; il n'en existera que 500000. On établira donc un couple seulement en degré 11, 2 couples en degré 10, puis 12 couples en degré 9, et ainsi de suite en chacun des 16 titres. Cette échelle s'élèvera aux degrés 12 et ∝, lorsque la population du globe sera portée avec le temps au complet de 5 milliards.

Le traitement monarcal se compose d'une somme prélevée sur toutes les phalanges à l'époque de l'inventaire, avant répartition, et sans déboursé de la part du peuple qui tient fortement à cet impôt; il y trouve une chance de loterie perpétuelle et coups de fortune, presque sans avoir mis au jeu, car cet impôt frappe sur les capitaux dont le peuple ne possède qu'une faible part, et sur le lot de talent, qui est l'apanage de la vieillesse plus riche que la jeunesse.

Grâce à la perspective de ces souverainetés, presque toutes éligibles, un jeune homme, une jeune fille peuvent se flatter de devenir monarques du globe, élus de 1er degré (omniarques); un père augure aisément que ses enfans obtiendront cette dignité en quelque titre et en quelque degré, sinon en omniarcat, au moins en 2e degré qui règne sur un tiers du globe, ou en 3e degré qui règne sur un douzième. D'ailleurs il est tant de sortes et degrés de sceptres à obtenir, qu'on peut raisonnablement nourrir des espérances. Telle jeune fille peut avoir

des sceptres à titre de roitelette, dès l'âge de douze ans, ensuite des sceptres de vestale, à 16, 17, 18 ans; puis des sceptres de faquiresse à 20 ou 25 ans, ensuite des sceptres d'armée, de haute paladine, d'hyper-fée; puis des sceptres en titres de sciences et d'arts. Il en est même une espèce, le titre de CARACTÈRE, qui est donné par la nature (Voyez chap. 37), et qui échoira nécessairement à ceux qu'elle aura doués du degré spécial de caractère. Chacun peut donc, sans trop d'illusion, se persuader que lui ou ses enfans atteindront à quelqu'une des couronnes supérieures. Tel qui n'a pas le talent de devenir le plus grand poëte ou le plus grand peintre, peut espérer que son fils y parviendra, et obtiendra les trônes attachés à ce rôle, sceptres qui ne sont qu'annuels ou biennaux, afin qu'on puisse en gratifier successivement tous ceux qui en sont dignes.

Dans un tel ordre, chacun pouvant à tout instant compter sur d'agréables surprises, comme de voir son enfant, son ami, promu à un trône de haute importance, il conviendra de désirer beaucoup, d'ambitionner les sceptres du monde et non pas un trône de moyen ordre comme celui de France. Nous railleriions celui qui ambitionnerait de devenir un poëte médiocre, un peintre médiocre; l'artiste doit et devra aspirer au 1er rôle et par conséquent au trône du monde, lorsque diverses couronnes en tous degrés seront le prix des arts et des sciences. Il suit de

là que ceux qui ont ambitionné l'empire du monde, comme Alexandre, César, Bonaparte, ont été les plus rapprochés de la nature. Ce ne sont pas nos passions qu'il faut critiquer, mais la civilisation qui ne leur ouvre aucune carrière, surtout en ambition; un homme aujourd'hui ne peut pas s'élever au-dessus du rang de ministre *amovible;* encore en voit-on cent y échouer pour un qui y réussit : quelle pauvreté en chances laissées aux ambitieux !

Une autre branche mal à propos critiquée dans l'ambition populaire, est celle des coups de fortune par loterie ou incidens romanesques. Le peuple est destiné à ce genre de jouissance ; chaque jour un plébéien pauvre pourra, soit pour lui, soit pour ses enfans ou amis, obtenir quelque rang éminent, quelque bonne fortune inespérée ; c'est une loterie où on ne peut que gagner sans y perdre, et où il survient périodiquement pour chacun, des aubaines de bonheur; par exemple : une petite fille de 11 à 12 ans, est nommée maréchale des Petites Hordes en tel empire, comprenant 3 à 4 califats comme la France, nomination d'autant plus honorable qu'elle provient du suffrage d'environ vingt millions d'enfans dont nulle intrigue ne peut capter la majorité. C'est pour elle un acheminement à la place de haute roitelette du globe, qu'elle pourra obtenir l'année suivante, par quelque action d'éclat. Le traitement quoique modique, sera déjà une haute fortune pour l'enfant ; si elle obtient à 12 ans un honoraire de 3

francs par vingt mille phalanges dont elle est maréchale pour un an, c'est 60,000 fr.; si à 13 ans elle est nommée haute roitelette au traitement de 1/2 franc, c'est 250,000 fr. fournis par les 500,000 phalanges du globe, haute fortune pour un enfant pauvre.

Le peuple aime à se repaître de ces espérances, de ces loteries de dignités pour lui et les siens. Tous ces coups de fortune étant en harmonie le prix du vrai mérite, stimuleront les pères et mères à exciter chez leurs enfans l'amour des sciences, des arts, de l'industrie honorable, et des hauts faits en tous genres. La classe inférieure se réjouira de voir une petite somme d'impôts 1/50 du bénéfice, appliqué au traitement de ces nombreuses fonctions en souverainetés, ministères, généralats masculins, féminins et enfantins; dignités dont les enfans comme les pères goûtent le charme à tout âge; une petite fille enfant est promue aux dignités dès l'âge de 12 ans, elle et son père en concluent qu'elle pourra, douze ans plus tard, devenir favorite du globe. (1)

(1) Est-il probable, dira-t-on, que les souverains consentent à la création de tant de sceptres nouveaux? Question oiseuse! Toute disposition d'harmonie est réglée selon le vœu individuel et collectif des souverains et des peuples. Il faut que chacune des souverainetés ou dignités à créer soit aussi agréable au monarque héréditaire, que le sont aujourd'hui les fonctions de ministre et de maréchal, dont il n'est pas plus jaloux que le pouce ne l'est des autres doigts qu'il ne veut pas faire couper pour assurer sa supériorité.

Les choix, en favoritisme, ne se fondant que sur la préférence aveugle, il faut savoir charmer une région, un empire, un césarat, le monde entier représenté dans les grandes armées et congrès d'une cinquantaine d'empires. La jeune femme qui sait mettre cinquante armées à ses pieds est élue favorite du globe. Tous les moyens innocens, talent, beauté, amabilité, lui sont permis; elle peut même, selon la décision de SANCHEZ, mettre en jeu *le fichu transparent* que ce casuiste tolère quand il s'agit de solliciter les juges, et gagner un procès ; il le permettra d'autant mieux lorsqu'il s'agira de captiver des armées et s'élever au trône du monde.

Quelle carrière pour les femmes aimables dont l'empire est si borné en civilisation, et de même pour les hommes distingués par l'esprit ou les talens ! quel moyen puissant de rallier le peuple aux grands et aux grandeurs dont il est aujourd'hui l'ennemi, parce qu'il ne peut pas y participer ! Cette perspective de sceptres et de dignités, absorbera toutes les haines du peuple contre les castes supérieures ; elle opérera un des plus beaux ralliemens en titre d'ambition ; je vais en citer un 4e le plus difficile de tous.

4° En PATERNITÉ, en affections paternelle et filiale. C'est un sujet qu'il n'est pas possible d'abréger exactement ; je ne puis que l'indiquer, en renvoyant au Traité de l'Association domestique-agricole, encore bien succinct sur ce problème.

Décrivons des faits avant de poser des principes. Il faut spéculer sur des hommes de 140 à 150 ans : l'harmonie en donnera un sur douze. On en voit dès à présent ; dernièrement la revue britannique a cité une cinquantaine d'individus de 140 à 180, tous d'époque assez récente.

Ithuriel décédé à 150 ans a vu sa 7e génération ; en tout 120 descendans à mentionner au testament. N'ayant en premier degré qu'un fils et une fille déjà enrichis, il donne de fortes parts aux 6e et 7e descendans. S'il léguait tout à sa première génération, il exciterait les six inférieures à désirer la mort de la première. Il donne à sa lignée des 7 degrés, une échelle d'environ 120 legs, comprenant moitié de sa fortune ; les deux autres quarts sont répartis entre une centaine d'adoptifs industriels qu'il a titrés dans le cours de sa vie, et une centaine d'amis et collatéraux, y compris ses épouses qui sont riches et n'ont pas besoin de fortes hoiries.

L'héritage ainsi distribué se répartira indirectement sur la phalange entière, car il échoit à plus de 300 personnes dont chacune peut avoir dans la phalange, soit en consanguin, soit en adoptif, 5 à 6 héritiers autres que les 300 d'Ithuriel. Au moyen de ce ricochet, la succession se distribuera avec le temps entre les 1800 sociétaires. Et lors même qu'un huitième d'entr'eux serait excepté de cette participation, l'hoirie serait encore distribuée *unitairement*, puisqu'elle s'étendrait, par voie indirecte,

aux 7/8 qui en mouvement sont comptés pour le tout. D'ailleurs ce 1/8 exclus participera aux héritages de quelques autres gens riches. Si donc la phalange contient 40 riches, tout pauvre les considère en masse, comme ses donateurs, car il peut espérer de 35 d'entr'eux une portion d'hoirie, soit directement soit indirectement; et il devient partisan des gens riches, quand il peut se croire participant à l'hoirie de 35 riches sur 40. C'est le point où il faut atteindre pour établir l'équilibre dans l'affection familiale, en faire une voie de ralliement entre inégaux. Il n'y a équilibre dans une passion qu'autant qu'elle est développée de manière à contenter la masse de population, collectivement et individuellement. Mais pour amener les relations de famille à ce point, il faudra combiner avec le régime des séries, une longévité qui ne naîtra que par degrés en 7 à 8 générations. Jusque là on se bornera à des approximations de mécanisme.

La morale nous engage à nous considérer comme une grande famille de frères : c'est un verbiage vide de sens. Lazare, jeune homme très-pauvre, peut-il considérer comme frère le riche patriarche Ithuriel, s'il n'obtient de la grande fortune de ce patriarche aucune parcelle, ni en héritage, ni en autres prestations. Lazare peut en harmonie espérer ces avantages; il est peut-être l'un des descendans directs ; ou des adoptifs continuateurs d'Ithuriel, ou l'un des collatéraux, ou l'un des héritiers

indirects ; en attendant, Lazare se rencontre avec Ithuriel dans divers groupes où ils sont collègues, et dans les repas que ce vieux magnat donne à ses groupes, à titre de doyen, vétéran d'une industrie où il a brillé et dont il aime à s'entretenir.

Lazare qui aujourd'hui n'obtiendrait pas *les miettes* de la table de ce riche, deviendra en harmonie, participant à sa fortune ; il aura pour lui des sentimens de frère, et de même pour d'autres magnats de la phalange sur qui il fondera pareille espérance : quant à présent, Lazare peut-il ressentir quelque affection fraternelle pour des égoïstes de qui il n'a rien à attendre, ni au présent ni à l'avenir ? les philosophes nous disent que tout doit être lié dans un bon système; eh ! quel lien peuvent-ils voir entre les riches et les pauvres, dans leur civilisation toute pétrie de haines et d'égoïsme ?

Un des effets à obtenir en ralliement de paternité, est la franche affection de l'héritier, le désir sincère de prolonger la carrière du donateur. Il n'est guère en civilisation de côté plus dégoûtant que les sentimens secrets des légataires pour leurs bienfaiteurs. L'état actuel met aux prises *l'affection* et *l'intérêt*; il est clair que les 9/10 des héritiers n'écouteront que la voix de l'intérêt, et souhaiteront un prompt départ à celui dont ils attendent l'hoirie. D'autre part la civilisation habitue chaque père à oublier tout sentiment de philantropie et de charité, pour enrichir sa lignée directe, ne voir le

monde social que dans cette réunion d'enfans, et souvent dans un aîné à qui l'on immole les cadets et les filles. En tout pays où les pères ne sont point réprimés par la loi, ils exposent et vendent leurs enfans, ils les jouent aux dés, ils les mutilent par la castration, pour en faire commerce.

Le ralliement familial doit remédier à cette double dépravation des pères et des enfans; le problème est : *d'établir entre les testateurs et les légataires, soit consanguins, soit adoptifs, une affection assez vive pour que l'héritier désire prolonger la vie du testateur qu'il est aujourd'hui si impatient de conduire au monument.*

Sur ce problème, la solution est la même que celle du ralliement précédent ; une loterie de bonnes aubaines, d'héritages périodiques ; le plaisir d'hériter, si rare en civilisation, devient en harmonie aussi fréquent que le retour des 4 saisons ; en effet : quelle que soit la longévité des harmoniens, il en meurt quelques-uns chaque année, ne fût-ce qu'un centième, 18 sur 1800 ; il s'en trouvera

3 de haute fortune, 4 de moyenne,
5 de basse, 6 pauvres.

Si l'hoirie se répartit, comme je l'ai dit, à 1/8 directement et à 6/8 indirectement, chacun aura dans le cours de l'année, au moins 1 à 2 hoiries directes et 4 indirectes. Il faut cette périodicité d'héritages, dans un ordre de choses qui doit élever à l'infini tous les plaisirs.

La soif d'héritages est entièrement calmée par

cette dissémination que je viens de décrire ; elle habitue le jeune homme à des aubaines périodiques en lots de lignée ou d'adoption. La fréquence de ces récoltes le rend d'autant moins avide, qu'il a très-peu de besoins en harmonie où il trouve sans dépense les plaisirs de son âge, la plupart lucratifs pour lui : il s'habitue à considérer les héritages comme fruits successifs dont on attend patiemment les époques. On n'est guères désireux de raisins quand on jouit de la cerise et de la fraise ; mais si on n'avait dans tout le cours de l'année qu'un seul fruit, d'une semaine de durée, on aurait cinquante semaines de vive impatience. Telle est la situation des héritiers civilisés ; elle est pire encore pour le grand nombre qui n'a aucune hoirie à espérer.

La jeunesse en harmonie n'a rien du caractère ignoble et vorace des légataires civilisés, réduits à souhaiter la mort du détenteur. Un harmonien recueillant chaque année quelque legs ou branche d'héritage, patiente sans peine sur les successions différées; il les envisage comme une réserve assurée, comme les bois dont on diffère la coupe afin d'en augmenter la valeur. Tel un héritier harmonien souhaite, pour son intérêt même, la longévité du testateur qui grossit le trésor ; et lorsque l'hoirie lui échoit, il peut dire, avec vérité, j'aurais désiré qu'elle fût différée ; j'aurais un ami de plus, et autant en richesse, car il conservait et grossissait ma portion dont je n'ai aucun besoin.

Nota. L'affluence de dignités et fonctions publiques produit en harmonie même générosité chez tous les prétendans, aujourd'hui si impatiens de la mort des titulaires. Quand on possède une vingtaine de dignités, on n'est pas avide d'en obtenir une 21e au prix de la mort d'un ami ou d'un supérieur estimé.

Résumons sur le ralliement familial, objet des vœux de tous les pères; le thème est,

Que l'état sociétaire en donnant à chaque passion le plus vaste développement, (l'essor en tous degrés, voyez le Traité de l'Association domestique agricole) *est sûr d'en voir naître des gages de concorde générale; et des ralliemens entre les classes les plus antipathiques, riches et pauvres, testateurs et héritiers, etc.*

Mais pour appliquer ce principe au lien de famille, que de conditions à remplir, et dont la plupart exigeront plus d'un siècle; telles sont *la longévité* qui ne sera bien récouvrée qu'à la 8e race harmonienne, et la *lignée en majorité*, effet à définir.

Sur 1800 individus de la phalange, le patriarche Ithuriel est parent de la majorité: ses descendans vivans en ligne directe s'élèvent à 120; ses adoptifs au même nombre, total 240, formant au-delà du 8e du canton; en y ajoutant les collatéraux de cette lignée directe qui doivent être en nombre quadruple, on a 1200, les 2/3 de la phalange en parens d'Ithuriel; sa lignée forme la MAJORITÉ; de sorte que *par esprit de famille*, il est forcé à désirer le *bien*

public, le bien de toute la phalange dont le tiers, non parent avec lui, se compose d'anciens amis et amies, et de leurs enfans. Ici l'intérêt familial se trouve d'accord avec l'intérêt public dont il est sans cesse isolé en régime civilisé.

On a vu que ce 4e ralliement, cette fusion de la famille et de l'état, tient à absorber l'esprit de famille, le disséminer, le noyer dans la masse énorme de ses rameaux; ce qui confirme le principe, *que tout ralliement d'antipathies s'établit en donnant à la passion de souche, les plus vastes développemens dont elle est susceptible.*

Cette théorie, je l'avoue, devient très-aride en application au groupe de famille: elle serait excessivement gaie si on l'appliquait au groupe d'amour dont les développemens, lorsqu'ils s'étendent à un grand nombre, au moins un millier d'acteurs, fournissent les combinaisons les plus gracieuses, les plus piquantes qui existent en jeux de passions. Malheureusement cette charmante branche de théorie ne peut pas être exposée à des lecteurs civilisés: notre politique sociale est trop pygmée, trop bouffie de préjugés pour pouvoir s'initier à ce nouveau grimoire, j'ai dû, par déférence pour ses opinions, établir un ralliement d'amour sur la plus petite combinaison possible, bornée à deux personnes, quoique les trois ralliemens d'amitié, d'ambition et de paternité, s'étendent aux plus nombreuses combinaisons qui sont en amour la voie des hautes harmonies.

Mais quoique le ralliement de paternité soit une théorie ardue, il convient de la faire entrevoir, pour garantir au lecteur qu'aucune partie des calculs n'a été négligée; j'ai dû insister sur cet accord, plus exactement encore que sur les autres accords, parce que le groupe de famille est pivot du mécanisme civilisé où il joue, parmi les 12 passions, le même rôle que JUDAS parmi les 12 apôtres; c'est de ce groupe que naît le vice radical, *morcellement et fausseté*, c'est donc sur ce groupe qu'il faut porter la cognée, par un régime d'association propre à absorber complétement les influences de la famille dans les intérêts de la masse.

En terminant cet aperçu des ralliemens dont je n'ai fait qu'effleurer la théorie, observons que ce genre d'accords est de tous les phénomènes passionnels le plus propre à dissiper les préjugés d'impénétrabilité et de voiles d'airain, car il prouve que pour enlever le voile, il suffisait d'oser sortir de l'ornière philosophique, de ne pas spéculer sur la plus petite réunion domestique, mais sur la plus grande possible; et y appliquer la distribution recommandée par les philosophes mêmes, *tantùm series juncturaque pollet*, LA SÉRIE ET LE LIEN; la série qui est méthode adoptée par Dieu dans toute la distribution des règnes, et d'où naissent les liens les plus sublimes, les ralliemens d'antipathies, les ressorts d'enthousiasme industriel et de perfection ému-

lative, lorsqu'elle est appliquée à des masses de 1800 sociétaires.

COMPLÉMENT.

L'équilibre de population.

Parmi les inconséquences et les étourderies de la politique moderne, il n'en est pas de plus choquante que l'oubli de statuer sur l'équilibre de population, sur la proportion du nombre de consommateurs, avec les forces productives. En vain découvrirait-on des moyens d'atteindre au quadruple et même au centuple produit, si le genre humain était condamné à pullular comme aujourd'hui, amonceler toujours une masse de peuple triple et quadruple du nombre auquel on doit se fixer, pour maintenir l'aisance graduée parmi les diverses classes.

De tout temps l'équilibre de population a été l'écueil ou l'un des écueils de la politique civilisée. Déjà les anciens qui avaient alentour d'eux tant de régions incultes à coloniser, ne voyaient d'autre remède à l'exubérance de population que de tolérer l'exposition, le meurtre des enfans ; égorger le superflu d'esclaves, comme le faisaient les vertueux Spartiates ; ou les faire périr dans les naumachies pour l'amusement des citoyens de Rome fiers du beau nom d'hommes libres, mais fort éloignés du rôle d'hommes justes.

Plus récemment on a vu les politiques modernes avouer leur déconvenue sur le problème de l'équilibre de population. J'ai cité Stewart, Wallace et Malthus, seuls écrivains dignes d'attention sur ce sujet, parce qu'ils confessent l'impéritie de la science. Leurs sages opinions sur le cercle vicieux de la population, sont étouffées par les jongleurs économistes, qui écartent ce problème comme tant d'autres. Stewart plus loyal l'a fort bien traité dans son hypothèse d'une île qui, bien cultivée, pourrait nourrir dans l'aisance mille habitans inégaux en fortune; mais, dit-il, si cette population s'élève à 3 et 4000, à 10 et 20,000, comment la nourrir?

On répond qu'il faudra coloniser, envoyer des essaims; c'est escobarder sur la question; car si le globe entier était peuplé, porté au complet, où pourrait-on envoyer des essaims coloniaux?

Les sophistes répondent que le globe n'est pas peuplé et ne le sera pas de si tôt; c'est un des subterfuges de la secte Owen, qui promettant le bonheur, élude le problème d'équilibre de population, et dit qu'il faudrait au moins 300 ans avant d'atteindre au PLEIN; elle se trompe, il ne faudrait que 150 ans; quoi qu'il en soit, c'est lâcher pied sur un problème que d'en renvoyer la solution à 300 ans, et sans garantir qu'elle serait donnée à cette époque. D'ailleurs fallût-il 300 ans, pour porter le globe au complet, ce serait toujours une théorie très-défec-

tueuse que celle d'un bonheur ou prétendu bonheur qui au bout de 300 ans s'évanouirait par une faute de la politique sociale, par l'exubérance de population.

Or, comme il est certain que ce fléau ne tarderait pas 300 ans, et qu'il surviendrait au bout de 150 ans, dans le cas de paix universelle et abondance générale que donnera l'état sociétaire, il faut que la théorie de ce nouvel ordre fournisse des moyens très-efficaces de prévenir l'excès de population, réduire le nombre des habitans du globe à la juste proportion des moyens et des besoins, à la quantité de cinq milliards environ, sans risque de voir la population s'élever à 6, 7, 8, 10, 12 milliards, exubérance qui serait inévitable dans le cas où le globe entier organiserait le régime civilisé.

En tablant sur cinq milliards d'habitans riches et heureux, je suppose une restauration de température qui dégagerait le pôle arctique de ses glaces; à défaut le globe ne pourrait pas nourrir dans l'opulence plus de trois milliards d'habitans. Quels seront les moyens de dégager et féconder ce pôle? Je me réserve de les faire connaître quand on le voudra sérieusement. (J'y ai préludé dans le Traité de l'Association domestique-agricole; note A). Sans nous engager dans ces détails, tenons-nous au fond de la question, au problème de maintenir dans la haute aisance, dans l'état de richesse progressive et de *minimum* garanti, une masse d'habitans, en la pré-

servant de l'excès de population qui est l'un des écueils du système civilisé.

Ce moyen reposant en partie sur les coutumes de libre amour qui ne commenceront à s'établir que dans une soixantaine d'années ; après l'extinction totale de la race civilisée, il n'y a pas d'inconvénient à en donner connaissance ; d'autant mieux qu'on n'en sentira le besoin qu'au bout de cent ans, lorsque le globe approchera du complet ; provisoirement il faut prouver que la théorie sociétaire n'est en défaut ni sur ce point ni sur aucun autre ; et qu'elle ne doit pas être confondue avec celles qui esquivent de prime abord les problèmes les plus importans, population équilibrée, *minimum* décent, etc.

La nature dans l'état sociétaire oppose quatre digues à l'excès de population ; ce sont :

1. La vigueur des femmes, 3. Les mœurs phanérogames,
2. Le régime gastrosophique, 4. L'exercice intégral.

1° *La vigueur* : nous en voyons déjà les influences parmi les femmes *de la ville* ; sur 4 stériles, il en est 3 robustes, tandis que les femmes délicates sont d'une fécondité outrée et fâcheuse. Les stériles sont d'ordinaire celles qu'on aurait crues les plus aptes à procréer. On va répliquer qu'à la campagne les femmes robustes ne sont point stériles ; je le sais, c'est une preuve de plus pour la méthode naturelle qui doit opérer *par enchaînement des 4*

moyens combinément appliqués, et non pas par emploi isolé d'aucun des quatre.

2° Le *régime gastrosophique :* d'où vient cette différence de fécondité en faveur des paysannes robustes? C'est l'effet de la vie sobre, de la nourriture grossière bornée aux végétaux. Les citadines ont des alimens délicats, c'est un moyen de stérilité qui deviendra bien plus puissant dans l'harmonie où chacun est gastronome raffiné. Dès lors en combinant l'extrême vigueur des dames harmoniennes avec la chère délicate dont elles jouiront, l'on aura déjà deux moyens d'acheminement à la stérilité. (Je passe brièvement sur les objections dont l'examen remplirait un article plus long que celui-ci; on doit se rappeler que c'est ici un abrégé).

3° *Les mœurs phanérogames.* Le libre amour, la pluralité d'amans, est évidemment un obstacle à la fécondité : on en voit la preuve chez les courtisanes qui sont bien rarement fécondes, il en est à peine un dixième qui procrée, tandis qu'une fille ou femme fidèle est trop facile à la conception. Or les harmoniens auront, (au bout d'un siècle seulement), beaucoup de femmes adonnées à la pluralité d'hommes, *par vertu corporative et utile à la société :* les Bacchantes, Bayadères, Faquiresses, et autres corporations chargées du service des armées et des caravenserais, seront nécessairement phanérogames, ce sera de leur part un acte de dévoûment dont l'état recueillera de grands avantages. Ce

genre de mœurs par son extension aux deux tiers des femmes, sera un 3e et très-puissant moyen de stérilité.

4° *L'exercice intégral* distribué sur toutes les facultés corporelles, au moyen de séances courtes et alternats de fonctions. L'on n'a jamais observé les effets que produit sur la puberté et la fécondité une différence d'exercice corporel : les contrastes sur ce point sont frappans : nous voyons les villageois atteindre à la puberté bien plus tard que les citadins ou les enfans de riches campagnards ; la fécondité est de même subordonnée à ces influences de gymnastique. Si l'exercice corporel est *intégral*, étendu à toutes les parties du corps alternativement et proportionnément, les parties génitales sont développées plus tard, on en voit la preuve chez les enfans des princes qui sont mariés à 14 ans, tandis que les jeunes villageois ne sont souvent pas nubiles à 16 ans. Ce retard provient de la différence en exercices corporels et spirituels, qui s'opèrent à contre-sens chez les deux classes. (On ne peut pas attribuer au genre d'alimens cette précoce nubilité des princes, car ils sont très-sobrement servis).

Les enfans de haut parage étant tout aux exercices de l'esprit et peu à ceux du corps, il en résulte que leurs facultés matérielles et vitales très-engorgées, font éruption de bonne heure sur les parties sexuelles, et font éclore la puberté bien avant le temps. On verra en harmonie l'effet contraire ; les

harmoniens atteindront à la puberté plus tard que les paysans civilisés, parce que l'exercice continu et alternatif de tous leurs membres absorbera longtemps les sucs vitaux, et retardera l'instant où par surabondance et défaut d'absorption, ils font survenir la puberté avant le terme voulu par la nature. Des enfans élevés en harmonie ne seront pas pubères avant 16 ans pour les hommes, et 15 pour les femmes ; et le délai, au bout de trois siècles, sera porté à 18 et 17 ans, même en zone torride.

L'influence de la gymnastique intégrale sera la même sur la fécondité qu'elle entravera fortement, à tel point qu'une femme harmonienne, pour se disposer à la fécondité, devra se préparer par un régime calme et diététique observé pendant 3 mois, afin que le sucs moins absorbés par *l'exercice intégral*, par le mouvement industriel de toutes les parties du corps, se portent sur la partie sexuelle. Cette partie les attire fortement aujourd'hui, chez la classe des citadins riches, où elle n'est pas contrebalancée par intervention de toutes les autres parties du corps, alternativement employées au travail actif.

Lorsqu'on saura employer *combinément* les quatre moyens exposés ci-dessus, les chances de fécondité et stérilité tourneront à contre-sens du mode actuel, c'est-à-dire qu'au lieu d'excès en population, l'on n'aura à redouter que *le déficit* ; et on prendra des mesures pour exciter cette fécondité,

que tout homme prudent redoute aujourd'hui. L'homme sensé veut n'avoir qu'un petit nombre d'enfans, afin de leur assurer la fortune, sans laquelle il n'est point de bonheur; l'homme sans raison et tout charnel procrée des enfans par douzaine, comme Feth-Ali, schah de Perse, en s'excusant sur ce que *c'est Dieu qui les envoie*, et *qu'il n'y a jamais trop d'honnêtes gens*. Dieu veut au contraire en limiter le nombre en proportion des moyens de subsistances; et l'homme social se ravale au niveau des insectes, quand il crée des fourmilières d'enfans, qui seront réduits à se dévorer entre eux par excès de nombre; ils ne se mangeront pas corporellement comme les insectes, les poissons, les bêtes féroces; mais ils se dévoreront politiquement par les rapines, les guerres et les perfidies de civilisation perfectible.

A quoi bon cet excès de population, quand il est avéré que l'ordre civilisé, quelque populeux qu'il soit, ne parvient jamais à cultiver son territoire? En France plus d'un tiers des terres est en friche; en Chine on trouve de vastes déserts à 4 lieues de Pékin; et je gagerais qu'on en trouve beaucoup en Irlande, pays le plus *populacier* de l'Europe. (Je ne dis pas *populeux*; la Flandre est populeuse, l'Irlande est populacière).

Lorsque des hommes bien pensans, comme le Suédois Herrenschwand, se sont élevés contre le double fléau de l'exubérance numérique et de l'in-

digence, lorsqu'ils ont prétendu qu'on avait manqué en politique toutes les voies d'amélioration, l'on a étouffé leurs voix, on les a accusés de démence; leurs philippiques avaient un côté faible, c'était de dénoncer le mal, avant d'en avoir découvert le remède; les obscurans nommés philosophes ont répondu qu'il fallait s'étourdir sur des maux inséparables de la civilisation perfectible; aussi l'indigence n'a-t-elle cessé de s'accroître, même en Angleterre, malgré l'excès d'industrie, et la taxe annuelle de deux cent millions pour les pauvres. Confuse de ces résultats, la philosophie se retranche dans l'odieux principe *qu'il faut beaucoup de pauvres pour qu'il y ait quelques riches.* On a vu, par l'exposé du mécanisme d'harmonie, quel cas mérite cette opinion, ainsi que tous nos aphorismes politiques dont on rougira bientôt, notamment de ceux qui excitent à amonceler des fourmilières de populace, avant d'avoir pourvu à leur assurer un *minimum* décent.

J'ai dissipé, dans cette 9e notice, les préjugés qui traitent de vision l'idée d'équilibre en passions; j'ai prouvé que cet équilibre doit se fonder sur les vastes développemens et non sur l'engorgement; que les penchans réputés les plus vicieux, tels que les goûts de domination universelle, bénéfice de loterie ou fortune subite, convoitise d'héritiers, et tant d'autres penchans qui ne poussent aujourd'hui qu'à tous les vices, deviennent des sources de vertus dans

l'état sociétaire. C'en est assez pour confondre ces esprits forts qui prétendent que le mouvement et les passions sont l'effet du hasard, et que Dieu avait besoin des lumières de Platon et Sénèque pour apprendre à créer les mondes, et diriger les passions à l'harmonie.

DIXIÈME NOTICE.

ÉTUDE EN MÉCANIQUE DE PASSIONS.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

Echelles des caractères et tempéramens.

Pour répondre succinctement aux objections qu'on ne manquera pas d'élever, il convient de faire entrevoir dans cette dernière notice, combien la théorie a été restreinte et mutilée par les limites d'un abrégé. Le calcul des passions est une science très-vaste, ceux qui la veulent en abrégé doivent s'attendre à des développemens insuffisans sur divers points; ils ne seront pas pour cela fondés à accuser la science d'obscurité; je m'engage à donner dans d'autres volumes tous les éclaircissemens qu'on pourra désirer, mais non pas sur des futilités, comme de savoir si tel point de théorie coïn-

cide avec Épicure ou Zénon, avec Mirabeau ou Platon : la philosophie ayant divagué sur des milliers de sujets, peut bien avoir confusément rêvé quelques effets du régime d'attraction, mais rien sur l'ensemble, sur le triomphe des vertus réelles alliées au libre exercicce des 12 passions, par un ressort bien inconnu des philosophes, *les séries industrielles*.

Ici une lacune sensible est la classification des caractères : cette connaissance est très-nécessaire pour faciliter le jeu des séries passionnées. Je vais donner un aperçu de l'échelle ou clavier général des caractères : elle est composée en ordre domestique de 810 titres pleins et 405 mixtes (selon le tableau 184). J'indique le nombre et le genre de leurs passions dominantes. Chacun a les 12 passions, mais c'est par la dominance de telles passions qu'on distingue un caractère.

Les 810 *caractères d'harmonie domestique.*

UT Solitones	576,	1 Dominante quelconque.
d, b, *mixtes*	80,	1 animique, 1 sensuelle.
RÉ Bitones	96,	2 animiques.
d, b, *bimixtes*	16,	1 animique, 2 sensuelles.
MI Tritones	24,	3 animiques.
FA Tétratones	8,	4 animiques.
d, b, *trimixtes*	8,	2 animiques, 3 sensuelles.
SOL Pentatones	2,	5 animiques.

Les lettres d, b signifient dièse et bémol, touches intermédiaires en gamme musicale et passionnelle.

Il faudrait ajouter à cette table celle des 405 caractères ambigus; définissons seulement les pleins. On voit en première ligne 576 solitones, gens qui n'ont qu'une seule passion dominante; ils ne sont pas en égal nombre sur les 12 passions, comme seraient 48 pour chacune ; la distribution est progressive. On trouvera beaucoup plus de solitones à dominante d'ambition, ou d'amour, ou de gourmandise, qu'à dominante d'*ouïsme*, passion des plaisirs de l'ouïe ; cependant on trouve des *ouistes* ou mélomanes qui ne vivent que pour la musique, ne font élever leurs enfans qu'à la musique, et ne prendraient pas pour gendre un homme qui ne serait pas musicien.

Bref, les solitones ont une passion dominante à laquelle ils rapportent tout : ils varient peu dans leurs goûts et ont de l'aptitude aux ouvrages de longue durée ; ils sont dans l'échelle des caractères ce que sont les simples soldats dans un régiment. Au contraire, les 2 pentatones, homme et femme sont l'équivalent des colonels ; ils doivent à *eux deux*, intervenir activement dans toutes les séries de la phalange : s'il y en a 400, il faut que chacun des pentatones en fréquente environ 200. Il faut donc pour pentatones des esprits actifs, subtils et très-étendus, comme Voltaire, Leibnitz, Fox, etc. César est d'un degré plus élevé encore, c'est un heptatone à 7 dominantes, Bonaparte et Frédéric sont deux hexatones à 6 dominantes.

Une phalange n'a pas un besoin spécial d'hexatones, 6e; heptatones, 7e; omnitones, 8e degré; il suffit qu'elle s'élève aux pentatones. Les degrés plus élevés en caractère ont, de droit naturel et par convenance générale, une régie sur 3 à 4 phalanges, sur une douzaine, sur une quarantaine, et ainsi de suite: ils sont agens d'harmonie externe, quoique habitans d'une phalange.

En continuant depuis SOL, on a en titres externes

d, b, *tétramixtes.*	2 animiques 4 sensuelles.
LA *hexatones.*	6 animiques.
d, b, *pentamixtes.*	2 animiques 5 sensuelles.
SI *heptatones.*	6 animiques 1 sensuelles.
UT *omnitones.*	7 animiques.

On peut pousser l'échelle beaucoup plus loin: toute 2e échelle de caractères est pour les emplois extérieurs, et pourtant elle figure avantageusement dans une phalange.

Je n'ai pas parlé des 405 ambigus qui doivent être adjoints à la 1re échelle, ni des variantes que subit l'assortiment de passions dans les divers degrés. Ce serait un détail immense : je veux seulement en venir à quelques études superficielles sur ses distributions les plus opposées à nos préjugés.

Remarquons d'abord que la morale déclare vicieux tous les caractères les plus distingués, les hauts titres, les officiers principaux ; elle les tolère parmi les monarques ou les gens puissans, mais chez la masse des citoyens elle ne veut que des so-

litones, limités à une seule passion ; or la nature ne place pas les grands caractères parmi les hauts personnages, elle les sème au hasard ; l'omnitone qui est le plus élevé de ces 2 échelles, peut se rencontrer chez un pâtre. Les êtres doués de ces grands caractères sont politiquement étouffés par l'éducation, ils s'irritent contre les coutumes, et sont surnommés mauvais sujets, ennemis de la morale.

Dans l'ordre sociétaire chacun d'eux, homme ou femme, trouve son rang et s'y place du consentement de tout le monde; car celui que la nature a fait solitone, n'a aucune envie de la présidence caractérielle d'une phalange, fonction qui l'obligerait à une prodigieuse variété de travaux ; il n'y trouverait pas son bonheur, d'ailleurs on a toujours mauvaise grâce à sortir de son caractère ; dès-lors personne n'est jaloux en voyant à la présidence caractérielle de la phalange, au poste de *Roi de passions* et *Reine de passions*, deux êtres qui sont par leur naissance, les plus pauvres, peut-être, de tout le canton. Malgré leur humble condition, ils s'élèveront sans faute au poste que la nature leur assigne, à la présidence caractérielle de l'un des 13 degrés, depuis celle d'une phalange qui est le plus bas degré, jusqu'à l'omniarcat ou présidence du globe. C'est encore une très-belle loterie pour la classe pauvre ; une femme enceinte peut se dire je serai peut-être mère de la souveraine caractérielle du globe ; elle parviendra sans effort par abandon à

son caractère, au trône du monde ou à l'un des principaux sceptres.

L'éducation a pour tâche de développer ces caractères et de plus les tempéramens qui sont en même échelle que les caractères, mais non pas en assortiment : un pentatone qui est de 5e degré en caractère, n'est point certain d'avoir un tempérament de 5e degré, il aura quelquefois le plus opposé à son rôle passionnel.

Nos sciences réduisent à 4 les tempéramens, et cependant un remède administré à vingt bilieux opérera de vingt manières différentes. Pour classer les tempéramens, il faudra les développer dès le bas âge, principalement par la voie alimentaire ; on voit les enfans remplis de goûts dépravés, comme de manger le plâtre des murs ; c'est qu'on les a laissé manquer de certains comestibles dont la nature leur fait sentir le besoin, et qu'ils ne peuvent pas définir. L'absence de ces alimens cause une contre-marche de l'instinct, et pousse l'enfant à remplacer par des substances nuisibles celles que la nature lui destinait.

On présentera donc aux enfans une grande variété de comestibles afin de discerner par leurs instincts alimentaires à quelle division ils appartiennent ; on en jugera par la facile digestion des alimens préférés ; à la suite de cette première échelle de genres et d'espèces, on cherchera à classer les espèces en échelle de variétés et ténuités, et

un des moyens qu'on emploiera sera *l'antienne gastrosophique*. Je désigne sous ce nom un très-petit repas, avant-coureur de repas, et choisi de manière à exciter un violent appétit au bout d'une demi-heure. On voit des civilisés essayer ce prélude par un verre d'absinthe; ce n'est pas là une antienne régulière, qui doit se composer de solide et liquide, avec variantes selon les dispositions où se trouve l'estomac. On exercera chacun, homme et femme, à bien connaître ses antiennes, afin d'arriver à table avec appétit et digérer avec facilité. L'harmonie produira tant de subsistances qu'il faudra habituer le genre humain à consommer quatre fois plus qu'en civilisation.

Plus on avancera dans l'art de classer les caractères et les tempéramens, plus il deviendra facile d'intriguer les séries méthodiquement, comme le groupe décrit, chap. suivant. Du reste, il faut observer que si les caractères sont comprimés, ils se faussent et se développent à contre-sens, l'éducation actuelle, en leur donnant un vernis moral, les rend très-mauvais au lieu de beaux qu'ils auraient été. Sénèque et Burrhus n'ont pas changé, mais faussé le caractère de Néron, tétratone à 4 dominantes bien distinctes, *cabaliste*, *composite*, *ambition*, *amour*. Henri IV était comme Néron un tétratone, mais qui n'avait pas été faussé par une éducation morale.

Les caractères tournent au mal en civilisation, dès qu'ils ont en dominante un nombre de passions

mécanisantes supérieur aux affectives. Une femme tritone à dominantes d'amour, de cabaliste et de papillonne, sera communément très-vicieuse.

Rien n'est plus propre que la théorie des caractères à confondre ces esprits forts qui croient que les passions sont créées au hasard, et que Dieu a besoin de recourir aux moralistes pour les harmoniser. Les passions en mécanisme domestique, sont un orchestre à 1620 instrumens : nos philosophes en voulant les diriger sont comparables à une légion d'enfans qui s'introduirait à l'orchestre de l'opéra, s'emparerait des instrumens et ferait un charivari épouvantable ; faudrait-il en conclure que la musique est ennemie de l'homme, qu'il faut réprimer les violons, arrêter les basses, étouffer les flûtes ? non, il faudrait chasser ces petits oisons, et remettre les instrumens à des musiciens experts ; ainsi les passions ne sont pas plus ennemies de l'homme que les instrumens musicaux, l'homme n'a d'ennemis que les philosophes qui veulent diriger les passions sans avoir la moindre connaissance du mécanisme que leur assigne la nature. Quand il sera éprouvé, on reconnaîtra que les caractères les plus ridiculisés, comme celui *d'Harpagon*, y sont éminemment utiles.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

Des groupes de haute harmonie, ou d'équilibre compensatif.

Les optimistes ont de tout temps mis en scène des compensations chimériques; à les en croire, un pauvre qui n'a ni feu ni lieu, pourrait trouver dans son dénûment, autant de bonheur qu'un riche dans ses palais.

Jusqu'ici, les pauvres ne sont guère de cet avis, et les riches encore moins, car on ne voit aucun Crésus faire échange de condition avec le pauvre. Les compensations n'existent donc que dans les rêves de la morale qui prétend, selon Delille, que la nature est un échange perpétuel de secours et de bienfaits. On ne voit pas quels bienfaits elle répand sur la populace affamée d'Irlande, ni sur les peuplades livrées aux bourreaux, comme les Grecs sous Ibrahim, ou les nègres de la Martinique sous le fer des colons français.

Quelques riches, pour pallier leur égoïsme, aiment à se persuader que le peuple est heureux, que ses misères sont compensées: on entretient les monarques dans cette illusion, elle est plus décente que le principe, *il faut dix pauvres pour un riche.* Tout sophiste est bien venu, lorsqu'il suppose des compensations dont on ne trouve pas l'ombre dans l'état civilisé. La véritable compensation doit être

facultative, SENTIR et AVOUER, comme elle le serait dans le groupe décrit au Traité de l'Association domestique-agricole, groupe dont les relations peuvent servir de formulaire général en compensations. Je regrette de ne pouvoir pas insérer ici cet article assez long, qui présente une théorie positive sur les compensations, sujet des plus obscurcis par le sophisme; j'en transcrirai seulement quelques lignes qui donneront une légère idée du sujet.

Trois individus, Apicius, Mécène et Virgile, sont réunis dans un repas d'une dizaine de convives. Apicius tout préoccupé de gourmandise, a pris peu de part à la conversation ; Virgile au contraire, peu attentif au matériel du repas, a fait grande dépense de bel esprit ; il a brillé, il a fait le charme des convives, son amour-propre est flatté. Mécène s'est partagé entre les 2 plaisirs, conversation et gastronomie : les doses de plaisir ont été en rapport suivant :

Chez Apicius,	conversation	1,	gourmandise	3.	= 4.
Chez Mécène,	id.	2,	id.	2.	= 4.
Chez Virgile,	id.	3,	id.	1.	= 4.

Il y a ici compensation parfaite pour tous trois, quoique chacun ait goûté les deux plaisirs en doses fort inégales ; mais chacun a eu l'option sur tous deux, et en a pris la part qu'il a voulue. On peut supposer neuf convives chez qui ces doses seront graduées en échelle régulière, et qui seront tous satisfaits compensativement, l'un plus en gour-

mandise et moins en conversation, l'autre plus en conversation moins en gourmandise.

Tels doivent être les groupes réguliers; ils doivent réunir au moins deux plaisirs dont chaque personnage puisse prendre la dose qui lui convient. Ce principe doit s'appliquer à toutes les situations de la vie; on n'y trouve le bonheur compensativement équilibré, qu'autant qu'on a l'option sur divers plaisirs réunis; l'équilibre passionnel n'admet ni égalité et conformité de goûts ni simplicité de ressorts.

Si l'on suppose la réunion précédente bornée à un plaisir, à la conversation seule, au bel esprit; Apicius y tombera dans l'ennui, Mécène sera moyennement satisfait, Virgile seul y trouvera grand plaisir. Telle est la situation dans laquelle nous place la morale; elle ne donne jamais la faculté d'option compensative; elle nous présente un seul plaisir, tel que l'amour de la modération: une modération réelle a besoin de contre-poids, comme on l'a vu plus haut dans Mécène qui a goûté les deux plaisirs modérément et en dose égale; s'il n'en avait goûté qu'un, la modération l'aurait ennuyé. C'est en balançant les 2 plaisirs l'un par l'autre, qu'il a joui autant que ses convives A et V qui ont goûté immodérément l'un des deux plaisirs, et faiblement le second.

Mais est-il vrai que Mécène se soit modéré? Non, car il est arrivé à la dose 4 en somme de plaisir, il a joui autant que les deux autres, quoiqu'en propor-

tions différentes et balancées. Ainsi tous ces hommes qu'on appelle *modérés* et qui en font trophée, sont, ou des illusionnaires ou des charlatans; ce sont des caractères qui se plaisent à goûter en dose égale deux plaisirs. Tel vous dit: « Je suis un exem» ple de morale, je modère mes passions, je fuis » les amusemens et je n'aime que le commerce. » Il l'aime parce qu'il y a gagné un million, ou qu'il espère le gagner en trompant ceux qui achèteront ses calicots; avec son masque de modération, il ne rêve que fourberie, que ruse pour duper les acheteurs. Voilà ce qu'on appelle un homme moral, un vertueux amant du commerce et de la charte; c'est un être qui *sue le mensonge* et qui, en stricte analyse, ne se modère sur aucune passion, car il absorbe une passion par une autre, comme l'ont fait plus haut Virgile et Apicius; ou bien il équilibre deux passions qu'il satisfait en dose égale et balancée, comme l'a fait Mécène qui n'est pas plus modéré que ses deux convives A et V, car il arrive comme eux à la somme 4 en jouissance; qu'elle se compose de 3 et 1, ou de 2 et 2, elle est toujours 4.

Il faudrait, au lieu d'un petit article, plusieurs chapitres sur cette matière, afin de dissiper les préjugés qui règnent sur la modération et les compensations, sur la balance et l'équilibre, sur les contre-poids et les garanties en exercice de passions. Obligé de supprimer tous ces détails, je me borne à insister sur le principe, que la modération est une

chimère, que les passions admettent des jouissances contre-balancées mais non pas des privations ; que celui qui paraît le plus modéré, est souvent celui qui a le plus raffiné ses jouissances; et que nos théories d'équilibre moral et de compensation morale, ne sont que des balivernes qu'on rougira d'avoir écoutées, quand on connaîtra les méthodes exactes en équilibre passionnel.

On les ignore à tel point que la classe des pères, qui fait les lois et désire les faire à son avantage, n'a su trouver aucun moyen d'établir l'équilibre qu'elle recherche le plus, celui des deux affections paternelle et filiale, qui sont dans une disproportion choquante ; celle de l'enfant ne s'élevant communément qu'au tiers ou au quart de celle du père. Il était évident, par ce défaut de balance, que l'équilibre devait provenir de voies indirectes : on a vu quelles sont ces voies ; les pères doivent recueillir l'affection de 4 sources ; des enfans directs en 4 à 5 générations au moins, des adoptifs en caractère identique ou contrasté, des adoptifs industriels ou continuateurs passionnés, des continuateurs en lignée directe ou collatérale. La passion atteindra à l'équilibre quand le père obtiendra par quart un tribut d'affection de ces 4 classes : jusque-là il n'est rien de plus dépourvu d'équilibre que l'amour paternel, rarement payé d'un quart de retour par les descendans directs. Si les philosophes n'ont pas vu ce désordre ou n'ont pas su y remédier, que pourra

leur science pour atteindre à tant d'autres équilibres qu'elle n'a pas même entrevus, tels que celui des subsistances à fonder sur les produits combinés de plusieurs zônes.

Et quant aux compensations qui forment une partie de l'équilibre, comment concevoir des compensations sans option ? la morale nous dit : Soyez heureux avec une écuelle de bois pour tout mobilier ; Diogène assure que cela suffit ; eh bien, que Diogène donne l'option sur une écuelle d'argent, nous pourrons croire au bonheur de celui qui en toute liberté aura préféré l'écuelle de bois à celle d'argent. Dans l'exemple que j'ai cité, chacun des 3 personnages A, M, V, a l'option sur deux plaisirs, d'où il est clair que chacun d'eux est compensé, en quelque dose qu'il use des deux plaisirs. Cette option doit s'étendre à toutes les situations de la vie, aux passions des trois sexes ; mais quelle option leur donne la morale, où sont les compensations pour un enfant reclus et menacé du fouet, pour une vieille femme dépourvue du nécessaire et encore plus des plaisirs, pour une masse de pauvres enfermés et rudoyés dans un dépôt de charité ? Que la philosophie est novice, en théorie compensative comme en toute question de mouvement ! Qu'est-ce qu'une compensation qui ne présente pas option facultative ? Vous donnez au peuple, pour indemnité de ses souffrances, le bonheur de vivre sous la charte, d'aimer la charte, admirer les beautés de la

charte; mais s'il ne sait pas lire, ou s'il n'a pas deux sous pour acheter la charte, comment en admirera-t-il les beautés, surtout s'il est affamé? Que signifie cette billevesée de compensation qui nous donne en dédommagement de nos maux, un plaisir imaginaire, sans aucune faculté d'option sur les plaisirs réels? Apprendre à se passer de ce qu'on n'a pas! C'est le talent du *renard gascon;* et on fait de ces sornettes une science dite *morale!* Que de jongleries imaginées pour vendre des livres! On en vendra cent fois plus quand on enseignera la vérité.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME.

Du vrai bonheur.

Je n'ai vu qu'un écrivain civilisé qui ait un peu approché de la définition du vrai bonheur; c'est M. Bentham, qui exige des réalités et non des illusions : tous les autres sont si loin du but, qu'ils ne sont pas dignes de critique. Il existait à Rome au temps de Varron 278 opinions contradictoires sur le vrai bonheur, on en trouverait bien davantage à Paris, surtout depuis que nos controversistes suivent deux routes diamétralement opposées; les uns prêchant le mépris des richesses et l'amour des plaisirs qu'on goûte sous le chaume, les autres excitant la convoitise effrénée des richesses; les moralistes plai-

dant pour l'auguste vérité, les économistes pour le trafic et le mensonge.

Débrouillons en peu de mots la vieille controverse de bonheur, l'une des Tours de Babel de la ténébreuse philosophie. Dieu nous a donné douze passions, nous ne pouvons être heureux qu'en les satisfaisant toutes les douze. S'il y en a une seule d'entravée, le corps ou l'âme est en souffrance; mais loin de pouvoir satisfaire chaque jour les douze passions, notre peuple essuiera plutôt douze disgrâces, car il en est 24 qui le menacent et le poursuivent sans cesse; (Traité de l'Association domestique-agricole). Les riches mieux partagés sans doute, sont encore bien loin du bonheur, et ne peuvent guère se le procurer *une seule journée*. J'en ai donné pour preuve, le détail d'une journée de vrai bonheur, où l'on voit qu'il n'est pas même possible de faire lever par plaisir les gens riches; ils commencent leur journée par une lutte entre le plaisir et l'ennui; dans une belle matinée d'été chacun voudrait être levé dès l'aurore, mais chacun est retenu par l'ennui de s'habiller et de quitter le lit qui est un *plaisir simple*. Voilà un pauvre début de journée, plaisir simple et perspective d'un quart d'heure d'ennui : il manque à tous les civilisés une passion véhémente qui les sorte du lit par amorce d'un plaisir *composé*, assez fort pour faire dédaigner le plaisir simple de rester au lit.

Le jeu des trois passions mécanisantes exigeant

de courtes séances, il faut pour le courant de la journée, au moins quatorze séances, savoir ; une majorité de 8 séances en plaisirs composés, 5 en plaisirs simples pour délassement des composés, plus un ou deux *parcours*, genre de jouissance tout à fait inconnue des civilisés et qu'il faut définir.

Le parcours est l'amalgame d'une quantité de plaisirs goûtés successivement dans une courte séance, enchaînés avec art, se rehaussant l'un par l'autre, se succédant à des instans si rapprochés qu'on ne fasse que glisser sur chacun. L'on peut, dans le cours d'une heure, éprouver une foule de plaisirs différens et pourtant alliés, quelquefois réunis dans un même local, par exemple :

Léandre vient de réussir auprès de la femme qu'il courtisait. C'est plaisir composé, pour sens et âme. Elle lui remet l'instant d'après un brevet de fonction lucrative qu'elle lui a procurée ; c'est un 2e plaisir. Un quart d'heure après elle le fait passer au salon où il trouve des surprises heureuses, la rencontre d'un ami qu'il avait cru mort : 3e plaisir. Peu après entre un homme célèbre, Buffon ou Corneille, que Léandre désirait connaître et qui vient au dîné ; 4e plaisir. Ensuite un repas exquis ; 5e plaisir. Léandre s'y trouve à côté d'un homme puissant qui peut l'aider de son crédit, et qui s'y engage ; 6e plaisir. Dans le cours du repas un message vient lui annoncer le gain d'un procès ; 7e plaisir.

Toutes ces jouissances cumulées dans l'intervalle d'une heure, composeront un *parcours* qui doit *rouler sur un plaisir de base continué dans tout le cours de la séance*. Ici Léandre atteint le but par la compagnie de sa nouvelle conquête et le succès affiché au repas. C'est le plaisir pivotal qui broche sur le tout, et intervient en continuité pendant la durée des sept autres. Cette sorte de plaisir nommé PARCOURS est inconnue en civilisation; les rois même ne peuvent pas se procurer des parcours, charme très-fréquent en harmonie, où un homme riche est assuré de rencontrer chaque jour au moins deux parcours, indépendamment des séances de plaisir *composé* à 2 jouissances, *sur-composé* à 3, et *bi-composé* à 4 jouissances cumulées. Qu'on juge après cela du dénûment des civilisés en fait de bonheur! (Voyez, Traité de l'Association domestique-Agricole, la définition méthodique du vrai bonheur.)

Les parcours à septuple variante sont des jouissances réservées à la haute harmonie. Dans le début on aura à peine des parcours à quadruple variante, ce sera déjà merveille pour des échappés de civilisation, qui ne peuvent pas se procurer une seule journée de vrai bonheur. Pour composer à un civilisé une journée de cette espèce, il m'a fallu supposer, dans le Traité de l'Association domestique-agricole, une réunion de jouissances beaucoup plus nombreuses et plus rapprochées que ne le comporte l'état civilisé; encore ai-je dû en recourant à cette

hypothèse, commettre 2 fautes; l'une d'y entremettre l'amour qui est crime selon les lois civilisées, l'autre d'admettre dans la distribution de cette journée, neuf vices d'équilibre passionnel, neuf lésions que n'éprouverait pas un harmonien; je les ai admises parce que la civilisation est si bornée en plaisirs que je n'ai trouvé dans les faibles ressources qu'elle présente, aucun moyen de remplir le cadre d'une journée complétement heureuse, telle que l'obtiendra chaque jour le plus pauvre des harmoniens. Les civilisés sont si dénués de jouissances, que lorsqu'ils ont eu quelque sujet de charme, quelque fête passable, ils en rabâchent pendant une semaine entière; encore ces fêtes ne sont-elles que de mauvaises caricatures des plaisirs vrais, des équilibres de passions que l'harmonie fait régner dans tous ses travaux, ses repas et ses festivités. On peut s'en convaincre par l'exposé des neuf vices, (Traité de l'Associaton domestique-agricole,) que j'ai été obligé d'introduire dans l'emploi d'une journée heureuse, bornée aux ressources de la mesquine civilisation.

Outre l'inconvénient de rareté de plaisirs, elle ignore complétement l'art de les aménager. Telle jouissance est usée au bout d'une quinzaine, elle se serait soutenue plusieurs mois, si on l'eût distribuée avec discernement et variantes nombreuses: mais la civilisation, en fait de plaisirs, *mange son blé en herbe*, épuise une jouissance en peu de temps

faute de variété pour la relayer. Aussi les riches civilisés sont-ils accablés de maladies résultant de ces excès. En harmonie l'aménagement des plaisirs est calcul de haute politique sociale, fonction des autorités principales. On n'y use aucune jouissance, parce que les relais et nouveautés surabondent : Si tel amusement n'est séduisant que de mois en mois, on en a mille autres à mettre en scène dans l'intervalle, afin de varier artistement les nuances de bonheur, d'une séance à l'autre, d'un repas à l'autre, de jour en jour, de semaine en semaine, de mois en mois, de saison en saison, d'année en année, d'âge en âge, etc. jusqu'au terme d'une pleine carrière estimée 144 ans, âge auquel les riches harmoniens atteindront plus facilement que les pauvres, par l'extrême variété de plaisirs qui est le plus sûr garant contre les excès.

Quel sujet de réflexion pour cette philosophie qui place le bonheur en civilisation, et qui raisonne sur l'équilibre des passions aussi judicieusement qu'un aveugle-né, raisonnant sur les couleurs !

Pour compléter la leçon, il faudrait disserter sur le triste sort de tant de civilisés qui, pourvus de santé, fortune et moyens de bien-être, n'arrivent qu'à un extrême malheur. Les contre-temps de toute espèce, les disgrâces fondent parfois sur le riche comme sur le pauvre, le jeu, les piéges, la mort d'un enfant, l'inconduite d'une femme, les maladies, les échecs d'ambition, les revers de parti viennent

empoisonner la vie de ceux dont on vante la condition comme suprême bonheur; qu'est-ce donc de ceux que l'indigence accable, et quel parallèle à faire de tant de misères avec l'immensité de plaisirs qui seront prodigués à tous, dès qu'un fondateur aura fait l'épreuve d'où dépend l'issue de civilisation et l'avénement aux destinées heureuses.

CHAPITRE QUARANTIÈME.

Boussole en étude des passions ; le ralliement aux vues de Dieu.

L'un des piéges auxquels on a pris la multitude en tous les temps, a été de lui persuader que les vues de Dieu étaient impénétrables, que l'homme ne devait pas même chercher à connaître Dieu. Le bon sens exige tout le contraire ; il veut que notre première étude soit celle de Dieu, la plus facile de toutes.

Dans l'antiquité, lorsque la fable travestissait le Créateur, en le confondant avec une cohue de 33000 faux dieux, plus ridicules les uns que les autres, il était assurément difficile d'étudier les vues de Dieu, de les débrouiller à travers cette mascarade céleste; aussi Socrate et Cicéron se bornèrent-ils à s'isoler des sottises de leur siècle, et adorer le Dieu inconnu, sans pousser plus loin leurs recherches qui

auraient été contrariées par l'esprit du temps : Socrate en fut victime.

Aujourd'hui que ces superstitions sont dissipées, et que le christianisme nous a ramenés à de saines idées, à la croyance en un seul Dieu, nous avons une boussole fixe pour procéder à l'étude de la nature. En partant du principe que toute lumière doit venir de Dieu, et que la raison ne peut entrer dans les voies de lumière qu'en se ralliant à l'esprit du Créateur ; il reste à déterminer les caractères essentiels de Dieu, ses attributions, ses vues et ses méthodes sur l'harmonie de l'univers, dont certaines règles déjà connues peuvent nous acheminer aux inconnues.

Il faut dans cette étude procéder par degrés, analyser d'abord un très-petit nombre des caractères de Dieu, en s'attachant aux plus évidens, tels que les suivans.

1. *Direction* INTÉGRALE *du mouvement.*
2. Économie de ressorts.
3. Justice distributive.
4. Universalité de Providence.
5. UNITÉ DE SYSTÈME.

1° *Direction intégrale du mouvement.* Si Dieu est le supérieur en direction du mouvement, s'il est seul maître de l'univers, seul créateur et distributeur, c'est à lui de diriger toutes les parties de l'univers, entre autres la plus noble, celle des relations sociales : en conséquence la législation des sociétés

humaines doit être l'ouvrage de Dieu et non des hommes; et pour diriger au bien nos sociétés, il faut chercher le code social que Dieu a dû composer pour elles.

Grand sujet de querelle avec la philosophie! Il s'ensuivrait que ce n'est pas elle qui doit faire des lois, et qu'on doit chercher un code social composé par Dieu. Dans ce cas Dieu se trouverait au 1er rang, et la raison humaine au 2e; ce n'est pas ainsi que la philosophie établit les rangs; elle veut que Dieu soit au 2e, et la raison humaine au 1er; en conséquence elle exclut Dieu de la prérogative de législation, pour la transmettre aux philosophes, à Diogène et Mirabeau.

2° *Économie de ressorts.* Si le mécanisme des sociétés était réglé par Dieu, on y verrait briller l'économie de ressorts que nous lui attribuons, en le nommant SUPRÊME ÉCONOME. Or l'économie exige qu'il opère sur les plus grandes réunions sociétaires, et non pas sur la plus petite que nous nommons *famille, ménage conjugal.* Elle exige surtout que Dieu choisisse pour moteur, l'attraction passionnée, dont l'emploi lui garantit douze économies que l'on ne trouve pas dans le régime de contrainte ce sont:

1. Boussole de révélation permanente, car l'attraction nous stimule en tous temps et en tous lieux, par des impulsions aussi fixes que celles de la raison sont variables.

2. Facultés d'interprétation et d'impulsion com-

binées, ressort apte à révéler et stimuler à la fois.

3. Concert affectueux du Créateur avec la créature, ou conciliation du libre arbitre de l'homme obéissant par plaisir, avec l'autorité de Dieu commandant le plaisir.

4. Combinaison du bénéfice et du charme, par entremise de l'attraction dans les travaux productifs.

5. Épargne des voies coërcitives, des gibets, sbires, tribunaux et moralistes, qui deviendront inutiles quand l'attraction conduira au travail, source du bon ordre.

6. Élévation de l'homme au bonheur des animaux libres qui vivent dans l'insouciance, ne travaillant que par plaisir, et jouissant parfois d'une grande abondance, où notre peuple malgré ses fatigues ne parvient jamais.

7. Garantie d'un *minimum* refusé aux animaux libres, et dont on aura le gage dans les immenses produits du régime sociétaire étayé de l'équilibre de population.

8. Bonheur assuré à l'homme, dans le cas où la sagesse de Dieu serait moindre que la nôtre; car ses lois exécutées par attraction nous assureraient une vie heureuse, au lieu de la contrainte que nous imposent les constitutions des philosophes.

9. Intégralité de providence, par révélation des voies de bonheur social, ajoutée à la révélation des voies de salut des âmes, fournie par le Messie et l'Écriture-Sainte.

10. Garantie de libre arbitre à Dieu, faculté à lui de régir l'univers, y compris le genre humain, par l'attraction, seul ressort digne de sa sagesse et de sa générosité.

11. Récompense des globes dociles par le charme du régime attrayant, et punition des globes rebelles par l'aiguillon de l'attraction toujours persistant.

12. Ralliement de la raison avec la nature, ou garantie d'avénement à la richesse, vœu de la nature, par la pratique de la justice et de la vérité, vœu de la raison.

Y. Unité interne, fin de la guerre interne qui met dans chacun la passion ou attraction aux prises avec la sagesse et les lois, sans moyen de conciliation, (Traité de l'Association domestique-agricole).

X. Unité externe ou avénement au bien sous la direction du ressort d'attraction, le seul employé par Dieu dans les harmonies visibles de l'univers.

Tel est le canevas sur lequel on doit établir l'incompétence de la raison humaine en législation. (Voyez les détails et les argumens négatifs dans le Traité de l'Association domestique-agricole).

Il suffit de ces belles propriétés de l'attraction, pour prouver qu'un Dieu économe de ressorts n'a pas pu opter pour la contrainte, voie adoptée par les législateurs civilisés et barbares; et que c'est dans l'étude de l'attraction qu'il faut chercher le code social et industriel de Dieu.

3° *Justice distributive.* On n'en voit pas l'ombre

dans la législation civilisée qui accroît la misère des peuples en raison de leur industrie. Le premier signe de justice devrait être de garantir au peuple un *minimum* croissant en raison du progrès social. Nous voyons l'effet contraire, dans l'influence de l'esprit mercantile qui tend à couvrir la zone torride d'esclaves noirs arrachés à leur pays, et couvrir la zone tempérée d'esclaves blancs, par les bagnes industriels, coutume éclose en Angleterre, et que la cupidité mercantile naturaliserait peu à peu en tous pays. Du reste peut-on voir quelque justice dans un état de choses où le progrès de l'industrie ne garantit pas même au pauvre la faculté d'obtenir du travail?

4° *Universalité de Providence.* Elle doit s'étendre à toutes les nations, aux sauvages comme aux civilisés. Tout régime industriel refusé par les sauvages, hommes vraiment libres, est opposé aux vues de Dieu; l'industrie que nous leur proposons, le morcellement agricole et domestique, n'est pas vœu de la Providence, puisque ce régime ne satisfait point les impulsions que la Providence donne aux hommes les plus rapprochés de la nature. Il en est de même de tout ordre qui repose sur la violence; toute classe violentée directement comme les esclaves, ou indirectement comme les salariés, est privée de l'appui de la Providence, qui ne s'est réservé sur ce globe d'autre agent que l'attraction; dès-lors l'état civilisé et barbare qui ne repose que sur la violence, est opposé aux vues de Dieu, et il doit exister un autre

régime applicable à toutes les castes et à tous les peuples, s'il est vrai que la Providence soit universelle ?

5° *Unité de système.* Elle implique l'emploi de l'attraction, qui est l'agent connu de Dieu, le ressort des harmonies sociales de l'univers, depuis celles des astres jusqu'à celles des insectes; c'est donc dans l'étude de l'attraction qu'on doit chercher le code social divin. Quelques beaux esprits se vantent de faire cette recherche, comme Voltaire qui dit à Dieu, dans une prière en vers :

Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi.

Rien n'est plus faux, Voltaire n'a jamais cherché la loi sociale de Dieu, car il n'a jamais fait aucune étude de l'attraction passionnée, quoiqu'il fût l'un des hommes les plus aptes à ce travail.

D'autres savans, comme J.-J. Rousseau, crient à l'impénétrabilité, à l'insuffisance de la raison; c'est encore une fausseté : la raison sera très-suffisante, quand elle voudra se placer à son rang naturel, au 2e et non au 1er; quand elle voudra chercher le code social divin et non pas faire elle-même des codes. Mais au lieu de remplir cette tâche, elle nous paie, soit en *gasconnades*, comme Voltaire qui se vante de recherches qu'il n'a pas voulu faire, soit en *obscurantisme*, comme J.-J. Rousseau, qui accuse la raison d'incapacité, quand elle n'est que paresseuse et orgueilleuse, négligeant de faire le calcul de l'attraction passionnée, et la diffamant comme

vice pour se disculper de n'en avoir fait ni analyse ni synthèse.

Il conviendrait d'ajouter ici un aperçu des absurdités sans nombre où serait tombé Dieu, s'il eût négligé de faire un code social pour les relations industrielles de l'homme. (Voyez le Traité de l'Association domestique-agricole). J'en ai dit assez pour prouver que la voie des bonnes études était le ralliement à Dieu, la précaution de se guider sur les vues et les caractères que l'opinion universelle attribue à Dieu; mais comme cette méthode ramène de toutes parts à l'étude de l'attraction, il n'est pas étonnant que la philosophie qui veut maintenir ses propres lois, ait voué au ridicule la branche d'étude qui conduisait à la découverte des lois sociales de Dieu, et qu'elle ait nié le principe: *Toute lumière spirituelle doit venir de Dieu*, comme la lumière matérielle vient du soleil, emblème de Dieu, image sensible du père de l'univers.

Le ralliement à Dieu dans nos études conduisait encore à un acte de justice, auquel les philosophes ne veulent pas entendre, c'est de lui concéder le *libre arbitre* que nous réclamons pour nous-mêmes. Si nous admettons qu'il en jouisse, il a donc eu le droit d'opter entre la contrainte et l'attraction pour agens de mouvement social. S'il eût opté pour la contrainte, il lui eût été facile de créer des sbires plus puissans que les nôtres, des géans amphibies de cent pieds de haut, écailleux, invulnérables et initiés à

notre art militaire. Sortant inopinément du sein des mers, ils auraient détruit, incendié nos ports, nos escadres, nos armées, et forcé en un instant les empires mutins à abjurer la philosophie, pour se rallier aux lois divines de l'attraction sociétaire. Si Dieu a négligé de se pourvoir de ces géans aussi faciles à créer que les grands cétacées, on doit en conclure qu'il n'a spéculé que sur l'attraction, et qu'elle doit être la première étude d'un siècle qui voudra se rallier à Dieu, en exploration de la nature et des destins.

Toutefois, c'est une question très-neuve et digne d'un long examen, que celle du *libre arbitre* contesté à Dieu par la raison humaine; il est fâcheux d'abréger sur ce sujet, l'un des plus brillans que présente l'étude de Dieu.

L'on a pu voir, par ce chapitre, que la connaissance de Dieu et de ses opérations, qu'on nous dépeint comme des mystères impénétrables, est au contraire la plus aisée, la plus élémentaire des sciences; et l'on peut dire, la science des enfans, puisqu'elle n'exige que la dose de bon sens facile à trouver chez les enfans de dix ans, mais introuvable chez des pères tous égarés, désorientés par la philosophie; et qui, pour rentrer dans les voies du sens commun, auraient besoin, dit fort bien Condillac, de *refaire leur entendement, et oublier tout ce qu'ils ont appris des sciences philosophiques.*

FIN DE LA CINQUIÈME SECTION.

CONFIRMATION

TIRÉE DES SAINTS ÉVANGILES.

Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. S. MATTHIEU, ch. XV.

Je leur parle en paraboles, parce que selon la prophétie d'Isaie : Ils entendront de leurs oreilles et ne comprendront pas, ils regarderont de leurs yeux, et ne verront pas. *Ibid.* ch. XIII.

Eh ! quelle est la cause de cet aveuglement dont les peuples civilisés sont frappés ? c'est qu'ils n'ont ni foi ni espérance en Dieu. Ceux mêmes qui nous paraissent pieux, n'ont qu'une demi-croyance en la sagesse divine : ils s'imaginent que Dieu n'a pas pourvu à tout ; ils consultent les philosophes sur les voies de bonheur social, ils doutent de l'universalité de la providence, ils n'espèrent point en la découverte des lois de Dieu.

Que signifie ce début ascétique ? est-ce un pélerin revenant des saints lieux ? est-ce quelque anachorète arrivant du désert ? non, c'est un homme habitué au milieu de vous, mais qui muni d'une boussole inconnue, d'une science neuve qui manque à vos

esprits forts, peut vous indiquer l'issue du labyrinthe politique où vous êtes égarés depuis tant de siècles, vous désabuser sur ce titre pompeux d'esprits forts dont se parent des têtes faibles et superficielles. Bientôt on qualifiera d'*intelligence faussée*, tout siècle, tout savant qui n'a pas cru à l'universalité de la Providence.

J'ai employé le chap. XL à prouver que deux vertus dédaignées et presque ridiculisées, la foi et l'espérance en Dieu, auraient conduit directement à découvrir la théorie du mécanisme sociétaire; je continue sur le thème des destinées, et sur le défaut de foi qui nous en a fait manquer si longtemps la découverte.

Défians comme Moïse qui frappa deux fois le rocher les hommes pieux semblent craindre que Dieu tarde à intervenir pour les besoins de l'humanité, quand elle réclamera son appui; ils sont encore les faibles disciples à qui Jésus-Christ adressait ce reproche : « O hommes de peu de foi, ne » vous inquiétez point en disant : que mangerons-» nous, que boirons-nous, de quoi nous vêtirons-» nous? car votre père sait que vous en avez be-» soin. Cherchez donc premièrement le royaume » de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous » seront données par surcroît. » (S. Matth. : ch. VI.) « Considérez les corbeaux, ils ne sèment ni ne » moissonnent, ils n'ont ni celliers ni greniers, ce-» pendant Dieu les nourrit. Combien êtes-vous plus

» excellens qu'eux ? » (S. Luc, ch. XII) et par conséquent plus dignes de la sollicitude de Dieu.

Moïse en punition d'un doute outrageant à la Providence, fut privé d'entrer dans la terre promise; tel, le genre humain, en punition de son manque de foi, est banni de la terre promise à lui dans l'Evangile. Le royaume des cieux ou harmonie sociétaire était annoncé aux humains; ils pouvaient y entrer sans délai, s'ils eussent voulu *voir de leurs yeux et entendre de leurs oreilles;* VOIR l'absurdité du régime philosophique nommé civilisation, toujours favorable à l'injustice et à l'oppression; ENTENDRE la parole divine qui leur promet le royaume des cieux dès ce monde, s'ils veulent le chercher; *quærite et invenietis*, cherchez et vous trouverez.

J'essaie de dessiller leurs yeux, dans cette homelie où j'expliquerai le sens mystérieux d'une parabole non comprise jusqu'à ce jour, celle du ROYAUME DES CIEUX, que le Messie conçoit en double sens; il annonce le royaume de justice *en l'autre monde et en celui-ci*, annonce évidente par la promesse des biens terrestres qu'il garantit formellement aux hommes, dès l'instant où ils auront trouvé *le royaume de Dieu et sa justice*, l'harmonie sociétaire, image du royaume céleste, et avant-coureur de la félicité promise aux élus dans une autre vie.

Jésus savait que dans l'autre monde nous n'aurons besoin ni de vêtemens, ni de comestibles; il ne prophétise donc pas pour la vie future, lorsqu'il

nous promet ces biens terrestres ; et pour nous garantir de tout équivoque, il insiste en disant : « Que « celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. » C'est assez nous avertir que la parabole est à double entente et qu'il faut la commenter pour en saisir le vrai sens.

Diverses causes qui seront expliquées dans ce discours, ont empêché que les hommes pussent *entendre* cette révélation allégorique du destin sociétaire, et que le Christ pût s'expliquer plus amplement sur ce sujet. Jésus annonce évidemment un royaume des cieux qui adviendra dès ce monde, indépendamment du bonheur promis dans l'autre ; il reconnait que si nous manquions des biens temporels, Dieu serait moins généreux envers l'homme qu'envers les oiseaux du ciel. Je vais exposer le vrai sens de ces paroles du Messie, dans les 2 articles suivans où j'examine 1° les erreurs en interprétation des Saintes Écritures, 2° l'impéritie en application de leurs sages préceptes sur nos études.

PREMIER POINT.

Erreurs en interprétation des Saintes Écritures.

« Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux ; » aucune parabole n'est plus connue, aucune n'est moins comprise. Quel sont ces pauvres d'esprit que préconise J.-C ? ce sont

les hommes qui se préservent du faux savoir nommé philosophie incertaine ; elle est l'écueil du génie, le chemin de la perdition, en ce qu'elle nous détourne de toutes les études utiles, d'où naîtrait l'harmonie sociétaire, le royaume des cieux et de justice que Jésus ordonne de chercher. Il veut nous prémunir contre l'abus de l'esprit, contre le labyrinthe de cette philosophie condamnée par ses auteurs mêmes qui disent à sa honte : « Mais quelle « épaisse nuit voile encore la nature ! « *Voltaire.* » » Ces bibliothèques, prétendus trésors de connaissances sublimes, ne sont qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs. » *Anach.*

Jésus nous apprend que la vraie lumière, la découverte du mécanisme sociétaire est réservée aux esprits droits qui dédaigneront le sophisme et étudieront l'attraction ; tel est le sens de ce verset : « Je vous bénis, ô mon père, Seigneur du ciel et « de la terre, de ce que vous avez caché ces choses « aux savans, et que vous les avez révélées aux simples. » (S. Matth. : XI.)

Il est donc des connaissances qui sont réservées aux simples, entre autres la découverte de l'harmonie sociale où les esprits philosophiques ne pouvaient pas s'élever. Ainsi en disant : heureux les pauvres d'esprit ! Jésus n'encense point l'ignorance, comme l'insinuent les railleurs ; lui-même étonnait les docteurs par sa profonde érudition ; il n'est donc point l'apologiste de l'ignorance ; mais il

témoigne du mépris pour les obscurans scientifiques obstinés à croupir dans l'ornière civilisée, et refusant de chercher les nouvelles sciences que Dieu révélera aux esprits assez droits pour se défier de la raison humaine, et assez modestes pour se rallier à la raison divine ou attraction collective. Cette subordination doublera leur force et les conduira au but : *humilem corde suscipiet gloria.*

On ne parviendrait jamais à concevoir le langage allégorique des livres saints, tant qu'on ignore qu'il est de nouvelles sciences et de nouveaux mécanismes sociaux à découvrir. L'ignorance du calcul des destinées répand de l'obscurité sur divers passages de l'Écriture, où elles sont prédites *indirectement* et *allégoriquement*, prophéties que les glossateurs les plus subtiles ne peuvent pas expliquer d'une manière satisfaisante, faute de connaître la métamorphose future, le royaume de justice et d'harmonie dont ces passages renferment le pronostic, par exemple :

Comment expliquer ces versets de l'Evangile où Jésus nous dit : « Croyez-vous que je sois venu pour « apporter la paix sur la terre ? Non, je vous assure; « mais au contraire, la division ; car désormais s'il « se trouve cinq personnes dans une maison, elles « seront divisées les unes contre les autres, le père « contre le fils, la mère contre la fille, la belle-mère « contre la belle-fille, etc. Je suis venu pour mettre « le feu sur la terre ; et qu'est-ce que je désire sinon « qu'il s'allume? » S. Luc, XII.

Cependant *Dieu est un dieu de paix et non de désordre*, dit saint Paul; il est donc étrange d'entendre l'ange de paix, le rédempteur, déclarer qu'il vient apporter au monde les discordes de toute espèce! Combien d'autres passages de l'Ecriture peuvent causer la même surprise, tant qu'on n'en connait pas le vrai sens que je vais exposer en système général, car je ne peux pas m'engager ici dans les interprétations de détail.

Deux révélations sont nécessaires à l'humanité pour la guider : celle qui touche au salut des âmes a été faite par J.C. et les prophètes; elle n'est point objet d'étude, mais de *foi pure et simple*. Celle qui touche au destin des sociétés, nous est faite par l'attraction; elle est objet d'étude, objet de *foi spéculative*, d'espérance en l'intervention de Dieu et recherche méthodique de son code sociétaire. Voyez ch. XI.

Cette 2e révélation est conditionnelle; le monde social peut pénétrer le mystère des destinées heureuses s'il veut en faire la recherche; mais il ne s'élève pas à cette connaissance tant qu'il ne la cherche pas; c'est pour cela que Jésus nous dit : « *Cherchez et vous trouverez, demandez et vous recevrez, frappez à la porte et on vous ouvrira.* » Croyez-vous que Dieu « ait eu moins de prévoyance pour vous qu'il n'en a « pour les corbeaux, les oiseaux du ciel? S. Luc. XII.

A quoi servirait de chercher si on ne devait trouver d'autre sort que la civilisation, abîme de misères et reproduisant toujours les mêmes fléaux sous di-

verses formes? Il reste sans doute quelque société plus heureuse à découvrir, puisque le Sauveur nous excite si activement à la recherche : mais pourquoi ne nous a-t-il pas éclairés lui-même sur ce point? Connaissant le passé et l'avenir, le cadre entier des destinées, selon ce verset : « mon Père m'a mis « toutes choses entre les mains, » S. Matth. ch. XI, ne pouvait-il pas nous instruire de notre destin sociétaire, au lieu de nous soumettre à en faire l'invention que notre folle confiance aux philosophes a différée depuis tant de siècles?

Je réponds à cette objection : chargé par son Père de la révélation religieuse, J.-C. n'avait point été chargé de la révélation sociale qui au contraire était exceptée formellement de ses attributions, comme il le dit lui-même en ces mots : « Rendez à César « ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Il s'isole bien positivement des fonctions dévolues soit à l'autorité, soit à la politique sociale. Il n'aurait pas pu informer les hommes de leur destinée sociétaire, sans transgresser les décrets de son Père qui avait voulu que cette découverte fût la tâche de la raison et le prix de bonnes études sur l'attraction. (ch. XL.) Jésus connaissant cette destinée heureuse sans pouvoir nous la révéler, gémit souvent sur la limite qui lui est imposée; car, selon S. Jean, ch. III, « Dieu n'a pas envoyé son fils dans le monde pour « juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. » Sa mission se bornait donc au salut des

âmes ; c'est la plus noble partie de notre destinée, c'est pour cela que Dieu confia cette fonction sublime à son fils bien-aimé, réservant pour la raison humaine, la branche subalterne, le salut politique des sociétés, et par suite la recherche des voies de Dieu en mécanique sociale, voies qu'on découvre par le calcul de l'attraction.

J.-C. n'ayant pas dû nous éclairer sur ce sujet, ni nous dispenser des études auxquelles son Père nous astreint, il se borne à annoncer paraboliquement la destinée sociétaire sous le nom de royaume des cieux ; elle en fait réellement partie, à titre de règne de la justice et image des harmonies célestes. C'est par allusion à cette destinée heureuse que Jésus nous dit *en substance :* je vous ouvre la voie de salut des âmes, c'est ce qui vous importe avant tout ; quant aux corps, quant aux sociétés mondaines, elles sont encore dans l'abime d'injustice nommé civilisation ; vous y laisser, c'est vous apporter l'arbre de discorde, « *la dissension du père avec le* « *fils, de la belle-mère avec la belle-fille* » etc., obligé de vous cacher l'issue de cet enfer social, « *Je suis* « *venu pour mettre le feu sur la terre et qu'est-ce que je désire sinon qu'il s'allume ?* S. Luc, XII.

Ce souhait, loin d'être malveillant, est de la part de J.-C. une noble impatience de voir la philosophie combler la mesure de ses erreurs, aggraver tous les maux qu'elle prétend guérir, et nous amener enfin, par honte de notre folle confiance en elle, à

chercher l'issue du labyrinthe politique où elle nous a plongés.

Aussi le divin maître s'élève-t-il avec chaleur contre les sophistes qui nous détournent de cette étude ; il les maudit en disant : « Malheur à vous « scribes et pharisiens hypocrites, qui vous êtes « saisis de la clé de la science, et qui n'y étant « point entrés vous-mêmes, l'avez encore fermée « à ceux qui voulaient y entrer. » S. Luc, XI.

Il est bien certain que les philosophes ont saisi la clé de la science, car ils ont commencé le calcul de l'attraction dans la branche inutile, et ils ne veulent pas qu'on l'achève dans la branche utile, dans celle qui nous ouvrira dès ce monde l'accès au royaume des cieux. Pour nous en fermer l'entrée, ils s'attachent à hérisser de subtilités métaphysiques l'étude de l'homme qui est la plus simple de toutes, et qui n'exige qu'une raison libre de préjugés, confiante à l'attraction, comme les enfans. C'est pour nous ramener à cette raison naturelle que J.-C. nous dit : « laissez venir à moi les petits enfans, car le « royaume des cieux est pour ceux qui leur res- « semblent. Je vous dis en vérité : Quiconque ne re- « cevra point le royaume de Dieu comme un en- « fant, n'y entrera point. » S. Marc, X.

En quoi consiste cette aptitude des enfans à recevoir le royaume de Dieu ? c'est qu'ils sont tout à l'attraction et point à la morale : ils ont donc le genre d'esprit convenable pour s'initier au calcul de

l'attraction qui conduit à la découverte du royaume de Dieu ou régime sociétaire. Les pères au contraire, tout imbus de préjugés philosophiques sont inhabiles aux calculs d'attraction; et c'est un reproche que leur adressent leurs écrivains judicieux tels que Condillac disant : « Ceux qui n'auront rien « étudié entendront mieux que ceux qui ont fait de « grandes études, et surtout que ceux qui ont beau« coup écrit. » En effet ces hommes imbus de sophisme sont désorientés par la moindre nouveauté qui sort de leur étroite sphère, tandis que les simples et les enfans, moins prévenus contre l'attraction, sont plus disposés à en faire la facile étude.

Un grand obstacle à ce que les philosophes aient pu prendre le chemin de bonnes études, c'est l'égoïsme dont ils sont pétris, sous le masque de philantropie. Jésus le leur reproche avec véhémence en ces termes : « Comment étant méchans comme « vous l'êtes, pourriez-vous dire quelque chose de « bon? S. Matth. chap. XII : sépulcres blanchis, « pleins d'ossemens et de pourriture, au dehors « vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais « au dedans vous êtes remplis d'hypocrisie et d'i« niquités. » *Ibid.* chap. XXIII. En effet, leur civilisation dont ils sont infatués, ne repose que sur les principes les plus odieux, tels que ceux-ci : Il faut « beaucoup de pauvres pour qu'il y ait quelques « riches, il faut s'étourdir sur les maux inséparables « de la civilisation, etc., etc. » Imbus de ces doc-

trines d'égoïsme, ils ne peuvent pas s'élever aux idées primordiales de justice, telles que la garantie d'un *minimum* à concéder au peuple, concession explicitement réclamée par Jésus-Christ : car lorsque les pharisiens lui reprochent que ses disciples font, le jour du sabbat, ce qui n'est point permis, il répond : « N'avez-vous jamais lu ce que fit David « dans le besoin où il se trouva, lorsque lui et ses « compagnons furent pressés de la faim ? comment « il entra dans la maison de Dieu, mangea les pains « de proposition, et en donna à ceux qui étaient « avec lui, quoiqu'il n'y eût que les prêtres à qui il « fût permis d'en manger ? » S. Marc, chap. II. Jésus par ces paroles consacre le droit de prendre son nécessaire où on le trouve, et ce droit implique le devoir d'assurer un *minimum* au peuple ; tant que ce devoir n'est pas reconnu, il n'existe point de pacte social. C'est le 1er précepte de la charité ; la philosophie se refuse obstinément à le confesser, parce qu'elle ignore le moyen de procurer le minimum au peuple, concession vraiment impossible tant qu'on ne sait pas s'élever à quelqu'une des sociétés supérieures à la civilisation ; au moins à la société des garanties solidaires, qui sont l'aurore du bonheur. (Voyez l'avant-propos).

Connaissant les voies de félicité sociale et de régime sociétaire, Jésus en admet franchement les conséquences, telles que la participation du peuple au bien-être, et la pratique des vertus unie à la

jouissance des biens de ce monde; ils nous sont annoncés dans ces paroles d'Isaïe : « L'esprit du « Seigneur est sur moi, il m'a envoyé pour guérir « ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs « la liberté, et aux aveugles le recouvrement de la « vue; et pour délivrer ceux qui sont dans l'oppres- « sion. » Or comment pourra-t-on donner aux captifs, aux esclaves, aux nègres, la liberté, sinon par le régime d'attraction industrielle qui déterminera *spéculativement* tous les maîtres à proposer aux esclaves l'affranchissement (sauf commandite); et qui nous délivrera de toutes les oppressions sociales et domestiques?

En toute circonstance le Messie nous excite à vivre dans l'insouciance, pourvu que nous cherchions le royaume de justice, où sera l'abondance de tous biens. Jésus en donne un avant-goût à ceux qui ont la foi; aux noces de Cana il change l'eau en un vin exquis. Faut-il nourrir cinq mille hommes, qui de confiance l'ont suivi dans le désert? Il fait en leur faveur le miracle des pains et des poissons multipliés, c'est la récompense de leur foi et de leur insouciance. Lui-même se plaint de ne pas posséder les biens de ce monde; il dit : « Les renards « ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids, « mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa « tête. » S. Matth. ch. III. Il réprimande les Juifs sur ce qu'ils lui reprochent d'aimer les bons repas; il leur dit : « Jean-Baptiste est venu, ne mangeant

« point de pain, ne buvant point de vin, et vous « avez dit : Il est possédé du démon. Le Fils de « l'homme est venu mangeant et buvant, et vous « dites : C'est un homme de bonne chère, qui aime « à boire. » S. Luc, VII. Jésus leur répond : « La « sagesse a été justifiée par tous ses enfans ; » il juge la sagesse très-compatible avec la jouissance du bien-être, et, pour joindre l'exemple au précepte, il va s'asseoir à une table délicate, chez un pharisien qui l'invite : une courtisane vient répandre sur lui des parfums, Jésus blâme le pharisien qui la critique, et il dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis, votre foi vous a sauvée. Compatissant pour le sexe opprimé, il pardonne à la femme adultère et à Madeleine pécheresse ; aussi nous dit-il : « Mon joug est doux, et mon fardeau est « léger. » S. Matth. XI.

On voit par ces paroles de l'Écriture, que le divin maître ne se montre jamais ennemi des richesses ni des plaisirs ; il exige seulement qu'à la jouissance de ces biens on joigne une foi vive, parce que c'est la foi, chap. XL, qui doit nous conduire à la découverte du régime sociétaire, du royaume de justice où tous ces biens nous seront donnés par surcroît. Il ne blâme le désir des richesses que relativement aux vices qui y conduisent en civilisation ; quand il dit : « Il est plus aisé à un chameau de passer par le « trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le « royaume des cieux. » Cette parabole s'entend des

injustices, des violences que commettent les civilisés pour atteindre à la fortune. Il se plaint de ces crimes en disant : « Depuis Jean-Baptiste jusqu'à « présent le royaume des cieux se prend par vio- « lence, et ce sont les violens qui l'emportent. » S. Matth. ch. XI. Ici le royaume des cieux est emblématique du bien-être envahi par l'iniquité ; mais pour exciter le génie à la recherche du royaume de justice, pour nous garantir de suggestions de la philosophie qui crie à l'impénétrabilité, Jésus dément ce sinistre augure, en disant : « Il n'y a rien « de caché qui ne puisse être découvert, ni rien de « secret qui ne vienne à être connu. » S. Luc, XI.

En effet : tout était facile à découvrir, pourvu que dans l'investigation, l'on eût apporté les deux qualités recommandées par J.-C., la simplicité des enfans en étude de l'attraction, et la foi aux promesses du Messie qui nous garantit l'avénement au royaume de justice, pourvu que nous cherchions avec une pleine confiance, avec cette foi vive *qui transporte les montagnes*, allusion à la force d'intelligence que fournit la foi, pour résoudre les problèmes gigantesques de l'harmonie universelle, réputés impénétrables. Ils sont enfin résolus, mais ils ont dû être inaccessibles à des générations aveuglées, qui, selon S. Marc, ch. VII, « abandonnent la loi de Dieu (le fanal divin de l'attraction), pour s'attacher à la tradition des hommes (aux fausses lumières de la philosophie). »

J'ai prouvé que le sens des SS. Ecritures n'a pas pu être bien saisi, tant qu'on a ignoré la destinée heureuse dont elles contiennent des prédictions voilées. En vain opposerait-on à cette interprétation, certaines phrases où le Messie s'exprime en termes généraux et abréviatifs, comme celle-ci : *mon royaume n'est pas de ce monde*. S'il n'en est pas quant à présent, c'est parce que la loi divine sur le mécanisme des passions n'est ni connue ni établie ; mais ce bas monde peut s'élever à l'harmonie, ou règne des vertus ; dès-lors il sera royaume de J.-C., de même que le monde civilisé, barbare et sauvage, est royaume de Satan et Moloch.

Certes Jésus ne veut pas régner sur les mondes qui sont l'image de l'enfer ; mais il nous reconnaîtra pour dignes de son sceptre, lorsque dociles à sa voix nous aurons *cherché et trouvé* ce royaume de justice dont il nous annonce allégoriquement les délices, dans un parallèle dont Jean-Baptiste est l'objet : « je vous dis en vérité que parmi ceux qui » sont nés des femmes, il n'y en a point eu » de plus grand que Jean-Baptiste ; mais celui » qui est le plus petit dans le royaume des cieux » est plus grand que lui. » S. Luc, ch. VII ; et de même le plus pauvre dans le royaume de justice et d'harmonie qui va être fondé, surpassera en bonheur le plus riche d'entre les civilisés. (Voyez les tableaux du chap. XXXIX.)

Terminons cette glose en disant avec Jésus-Christ

aux nations civilisées : « ne voyez-vous pas que vous » êtes dans l'erreur, parce que vous ne comprenez » ni les Ecritures, ni la puissance de Dieu? » S. Marc, chap. XII. (de Dieu dont les volontés vous sont interprétées par l'attraction;) aussi Jésus nous dit-il: « Si quelqu'un parle contre le Fils de l'homme, son » péché lui sera remis; mais si quelqu'un blasphème » contre le St-Esprit, il ne lui sera point remis. » S. Luc, ch. XII. ni dans ce siècle, ni dans le siècle » à venir. » S. Matth. ch. XII.

Pourquoi cette indulgence accordée aux blasphèmes contre le Père et le Fils, tandis que l'offense faite au Saint-Esprit ne trouvera aucune grâce? c'est que le Paraclet, l'Esprit Saint qui procède du Père et du Fils, étant l'organe de l'un et de l'autre; (d'après l'unité des trois personnes,) c'est les outrager toutes trois que de méconnaître leur organe, le St-Esprit, en résistant à son impulsion *collective*; elle nous est communiquée par l'attraction dont il faut déterminer les développemens *collectifs*, la tendance *collective* au mécanisme des séries passionnées et de l'unité universelle. (Soit dit pour réponse aux calomniateurs qui prétendent que j'admets pour bonnes, les attractions individuelles déployées en civilisation, et toujours malfaisantes hors des séries passionnées.)

C'est pour nous exciter à cette étude de l'attraction, que J.-C. pardonne les outrages dont il est l'objet, mais non pas l'outrage fait au St-Esprit qui par

entremise de l'attraction, est révélateur permanent des décrets de la sainte Trinité sur l'harmonie sociétaire. Celui qui offense le Père ou le Fils par des blasphèmes, ne nuit qu'à lui-même et ne mérite que le dédain, peut-être l'indulgence; mais un philosophe qui outrage l'Esprit Saint en s'opposant au calcul de l'attraction, nuit à l'humanité entière, car il lui cache sa destinée, il l'éloigne du bonheur; il ne doit trouver grâce ni en ce monde ni en l'autre.

C'est assez prouver que l'Ecriture, dans certains passages mystérieux, avait besoin d'un interprète guidé par des connaissances nouvelles. Il reste à parler de notre incapacité à mettre en usage les bons préceptes dont elle est parsemée : ce sera le sujet du 2e article.

DEUXIÈME POINT.

Impéritie en application des préceptes de l'Ecriture.

Je n'en examinerai que deux; un contre la confiance aveugle aux sophistes, et un contre l'indifférence en matière de religion, l'apathie fardée de piété.

1° LA CONFIANCE AVEUGLE AUX SOPHISTES.

« Gardez-vous des faux prophètes qui viennent « à vous couverts de peaux de brebis, et qui au de- « dans sont des loups ravissans. *Vous les reconnaî-* « *trez à leurs fruits* : peut-on cueillir des raisins sur

» des épines, ou des figues sur des ronces? » S. Matth. ch. VII.

Voilà en peu de lignes la boussole des bonnes études; si on l'eût suivie on aurait depuis longtemps échappé à la civilisation. Pour nous abuser, la philosophie s'empare de ce précepte, et l'applique à contre-sens. Le prince des sophistes modernes, Descartes, s'affubla de cette peau de brebis; il affecta de prêcher le doute subordonné à l'expérience, il parut se défier des lumières de la raison humaine; c'était une ruse pour se mettre en scène, car il ne voulut point soumettre au doute expérimental cet arbre de mensonge qu'on nomme civilisation, qui ne produit au peuple que des épines et des ronces, et au monde social que l'injustice et la fourberie. Malgré ces caractères odieux, il opina à nous engouffrer dans la civilisation au lieu d'en chercher l'issue.

Si l'on eût voulu, selon l'Evangile, juger l'arbre par son fruit, aurait-on pu hésiter un instant à condamner la civilisation, et proposer la recherche du royaume de justice promis dans l'Ecriture? mais on ne comprenait pas le sens de l'Evangile tel que je viens de l'interpréter; de là vient que les hommes pieux sont restés PASSIFS devant le règne du mal. Cela ne suffisait point; il eût fallu prendre le rôle ACTIF, chercher en mécanique sociale ce royaume de justice dont J.-C. nous promet si expressément la découverte. C'est peu d'une piété stérile qui se borne à déclamer contre les égaremens de la raison

humaine ; il faut recourir franchement, activement à la raison divine, à l'étude des impulsions naturelles ou attractions et répulsions. La classe pieuse devait les étudier, par cela même que la philosophie les condamne.

L'Eglise n'avait-elle pas en surabondance des personnages très-doctes, qui pouvaient remplir la tâche que la philosophie moderne refusait ou n'osait tenter; tâche éludée astucieusement par les Voltaire et les Rousseau.

L'Eglise avait des hommes si capables, tels que les Bossuet, les Fénélon, et tant d'autres; ils n'ont excité aucune recherche sur l'attraction; ils n'ont proposé ni concours ni prix pour cette branche d'études : Jésus les a bien définis en ces mots : « Ils « disent ce qu'il faut faire et ils ne le font pas, » S. Matth. ch. XXIII. Pieux ou impies, tous commettent même profanation, usurpant de concert les droits du Créateur en législation. La seule différence entre eux est celle du rôle actif que prennent les sophistes : Voltaire par ses railleries sur la foi, et Rousseau par ses préventions d'obscurantisme, nous conduisent au même écueil; tous deux, en divers sens nous enseignent l'insuffisance de la raison pour connaître Dieu et pénétrer ses décrets, chose la plus facile; (on l'a pu voir ch. XL). J.-C. même nous l'assure, en disant : « Il n'y a rien de caché qui ne « puisse être découvert; cherchez et vous trouve- « rez. » Mais les faux prophètes revêtus de la peau

de brebis, étouffent toute idée d'investigation. L'un nous persuade qu'il a cherché quand il n'en est rien, l'autre détruit l'espérance et nous détourne des recherches. Déception d'une part, impéritie de l'autre; tels sont les caractères de ceux qui dirigent la raison humaine.

Ce protée qu'on appelle philosophie, vaincu sous une forme en revêt une autre; aux chimères de liberté et d'égalité bien usées, on voit succéder un nouveau sophisme fardé des noms *d'association*, *esprit d'association*. L'on y découvre deux sectes différentes, qui l'une et l'autre, sont *les loups ravissans couverts de peaux de brebis*. D'une part est l'esprit d'industrialisme qui, sous le masque d'association, tend à recréer l'esclavage dans des bagnes mercantiles, forme des coalitions de publicains pour brocanter le revenu des empires, pour dévorer l'avenir, etc. Cette secte n'a point d'esprit inventif; elle n'a pas su découvrir le moyen d'envahir le fonds, le territoire; de réduire la masse des nations en vassalité de quelques chefs mercantiles, et créer le monopole féodal qui constituerait l'entrée en 4e phase de civilisation. Alors la carrière du crime et de la fourberie serait exploitée bien plus grandement qu'en 3e phase, où nous sommes. Pourquoi a-t-on tardé à découvrir ce redoublement d'infamies sociales? c'est que le caractère distinctif des philosophes qui nous dirigent, est la petitesse, même dans le crime.

L'autre secte qui prétend fonder l'association, a pour agens de nouveaux philosophes appelés *Owéistes*, du nom de leur chef; gens qui forment sous le nom d'association, des réunions anti-sociétaires, car ils repoussent les méthodes d'où naîtraient l'accord des passions et l'attraction industrielle, buts de l'état sociétaire.

Ces établissemens ne remplissent aucune des conditions à imposer à tout fondateur sociétaire; la première est d'opérer par attraction, entraîner à l'imitation les sauvages, et surtout les propriétaires d'esclaves dont aucun n'a adhéré au régime Owéiste. Ce régime est donc un leurre de plus, comme toutes les conceptions philosophiques : d'ailleurs que pouvait-on attendre d'une secte qui débutait par s'isoler de Dieu, lui refuser le culte public? Son chef, avec une grande ostentation de charité et de philantropie, a repoussé obstinément la précaution que dictait une charité réelle; c'était de mettre au concours l'invention du procédé naturel en régime sociétaire, et prendre toutes les mesures qui pouvaient provoquer cette découverte ou les approximations.

Rob Owen a évité soigneusement cette démarche qui eût blessé son orgueil; il voulait être à la fois inventeur, fondateur et orateur de l'association, cumuler les 3 rôles qui exigent trois personnages différens; il voulait pour lui seul toute la gloriole. Il s'est emparé du *mot* association, sans s'inquiéter

de la *chose;* ne songeant qu'à s'arroger l'honneur d'une découverte à faire, qu'à détourner de cette étude, en persuadant qu'il avait rempli la tâche à lui seul.

Abîme tout plutôt, c'est l'esprit des sophistes.

Cet orgueil démesuré aurait pu longtemps encore éloigner les modernes de recherches sur l'association, si par un heureux hasard l'invention n'était survenue à l'époque même où Rob Owen s'en attribue l'honneur, bien qu'il ne soit qu'un médiocre sophiste, un copiste de G. Penn, fondateur des Quakers ; enfin un homme aussi incapable d'invention que dépourvu de philantropie réelle. On en jugera par une analyse succincte de ses méthodes que j'examinerai à la Postface.

Il recueillera de sa folle prétention, le même honneur que cet Erostrate qui détruisit le temple d'Ephèse, pour se faire un nom dans l'histoire. Ainsi, Rob Owen pour se donner comme G. Penn le lustre de chef de secte, n'a travaillé qu'à leurrer les sociétés industrielles, qu'à faire manquer les recherches d'où dépend leur avénement au bonheur sociétaire. Heureusement, il aura été déjoué à temps.

Le succès momentané de cette jonglerie doit rallier les hommes prudens à la boussole donnée par l'Évangile, au doute expérimental, guide le plus fidèle en études sur l'association, comme sur tout autre sujet. Il faut *juger l'arbre à son fruit*, et se dé-

fier des loups déguisés en brebis : or quels sont les fruits de cette nouvelle secte? a-t-elle entraîné les sauvages et les maîtres d'esclaves? non : si Rob Owen, avec la faculté qu'il a de fonder de grands établissemens, avait quelque notion du mécanisme sociétaire, il l'aurait depuis vingt ans répandu sur le globe entier par la seule influence du bénéfice et du plaisir ; il n'existerait plus ni sauvages, ni barbares, ni civilisés : il n'a au contraire abouti qu'à profaner le *mot*, sans rien faire pour la *chose* ; qu'à inspirer une telle défiance pour l'idée d'association, qu'il faut aujourd'hui exclure ce *mot* d'une théorie qui enseigne la *chose*, le procédé d'association naturelle.

Tel est notre 19e siècle, vantant ses progrès en raison, et ne sachant organiser que l'anarchie scientifique d'où il sortirait à l'instant, s'il voulait se rallier au précepte évangélique : *suspecter les faux savans*, et *juger l'arbre à son fruit*. Au lieu de cette prudence, il s'engage de chimère en chimère ; il n'encourage que les inventions malfaisantes, les subtilités fiscales et les piéges d'agiotage. Entraînée par le torrent mercantile, notre philosophie ne s'aperçoit pas que le monde social court à la 4e phase de civilisation, plus scélérate encore que la 3e où nous sommes. Les philosophes modernes, dit fort bien l'Évangile, sont *les aveugles qui conduisent des aveugles*.

Cette secte de prétendus esprits forts, piquée de n'avoir que du bel esprit sans génie inventif, a formé

une ligue secrète pour étouffer les découvertes qui sortent de la sphère académique. « Ils ont (dit J.-C.) » saisi la clé de la science pour en fermer l'entrée. » Ils reprochent à leurs rivaux, le principe *compelle intrare ;* et ils adoptent le principe encore pire, *prohibe intrare :* aussi, tout en promettant des torrens de lumières, se refusent-ils à mettre au concours les nombreuses inventions qui restent à faire, et surtout la continuation et l'achèvement du calcul de l'attraction commencé par Newton. Tel est l'état de la raison au 19e siècle ; tel est l'abîme où elle s'est plongée, par son obstination à ne pas *juger l'arbre par son fruit ;* vice dont le résultat inévitable est d'ouvrir la porte à toutes les charlataneries, et fermer l'accès aux vraies lumières.

L'examen d'un seul des préceptes évangéliques, celui de *juger l'arbre par le fruit*, suffirait à démontrer que les civilisés ne veulent faire aucune application régulière des doctrines certaines ; je pourrais étendre la démonstration à vingt autres préceptes ; il suffira d'un second, d'où on conclura, comme de celui-ci, que notre siècle, en affectant de rechercher la vérité, ne cherche qu'à l'étouffer ; car de tous ces écrivains qui ont prôné le doute, pas un n'a voulu douter de la nécessité des deux sociétés civilisée et barbare, mettre en problème si elles sont destin ultérieur, ou si elles sont des monstruosités temporaires, des échelons pour s'acheminer plus loin, pour s'élever à des périodes sociales moins malheureuses?

Une remarque à faire sur les préceptes évangéliques, est qu'ils sont la source où vont puiser leurs antagonistes mêmes. Qu'est-ce après tout que cette doctrine de Descartes, restaurateur de la philosophie moderne? C'est un exposé pompeux du précepte bien concis dans l'Évangile, *se défier des sophistes et juger l'arbre par le fruit.* Descartes a bâti sur ce principe un vaste système qu'il n'a point suivi; il s'est donné le relief de novateur, quand il n'a fait que paraphraser une idée empruntée à Jésus-Christ, la torturer et l'accommoder à ses doctrines sans en faire un usage régulier, tel que l'ordonne son auteur. Toutes nos sciences philosophiques ne reposent de même que sur des plagiats, dont on retrouverait les types dans les saintes Ecritures, Genèse, Évangile, etc.; c'est ainsi que les idéologues, pour se créer une science, ont travesti le mot *âme* en une périphrase gothique, la *perception de sensation, de cognition du moi humain.* La philosophie n'étant qu'une spéculation de librairie, il faut bien qu'elle complique et embrouille chaque sujet, qu'elle y mette autant de prolixité qu'il y a de concision aux sources où elle a puisé.

Redisons que les philosophes ne sont pas les seuls coupables du long délai qu'aura éprouvé l'avénement à l'harmonie : faisons à chacun sa part des torts. Ceci nous conduit à l'examen d'un 2e précepte, *cherchez et vous trouverez ;* et des égaremens où sont tombés les hommes pieux, par leur mépris

pour cet avis répété en triple sens par le Sauveur qui nous dit : CHERCHEZ, DEMANDEZ, FRAPPEZ A LA PORTE.

Si la classe qui se dit pieuse avait eu quelque dose de foi et d'espérance, elle aurait essayé de prendre à la lettre les pronostics de Jésus-Christ qui nous fait augurer sans cesse la découverte du code divin, *si nous voulons le chercher ;* et qui nous fait sentir combien il serait injurieux à nous, de supçonner son père d'un manque de prévoyance en quelque point, le supçonner d'avoir eu pour nous moins de sollicitude qu'il n'en a pour des êtres méprisables tels que les corbeaux. Jésus nous dit au contraire que Dieu entre dans l'examen de nos besoins jusqu'au point de *compter tous les cheveux de notre tête* (allusion à l'extrême prévoyance de Dieu); comment donc aurait-il omis de pourvoir au besoin le plus pressant des sociétés humaines, celui d'un code régulateur de nos relations industrielles, garant de la justice ? je l'ai dit ailleurs : Dieu fait des lois d'harmonie sociale pour les créatures les plus immenses comme les mondes planétaires, et pour les plus petites, les abeilles, les fourmis ; aurait-il pu manquer à en faire pour l'homme, ainsi qu'il le dit lui-même ?

Tel est le problème principal qui devait occuper les classes pourvues de foi et d'espérance. Que de discussions importantes seraient nées de cette question, que de lumières elle pouvait répandre, que d'ardeur elle aurait inspirée pour procéder enfin

aux recherches selon le précepte, *cherchez et vous trouverez*! J'extrais du Traité de l'Association domestique-agricole quelques phrases sur ce sujet.

Si c'est à l'humanité à se donner des lois, s'il n'est pas besoin que Dieu intervienne, il aura donc jugé notre raison supérieure à la sienne en conceptions législatives. De deux choses l'une : ou il n'a pas su, ou il n'a pas voulu nous donner un code social favorable à l'équité : *s'il n'a pas su*, comment a-t-il pu croire que notre raison réussirait dans une tâche où il aurait craint d'échouer lui-même? *s'il n'a pas voulu*, comment nos législateurs peuvent-ils espérer de construire l'édifice dont Dieu aurait voulu nous priver ?

Prentendra-t-on que Dieu a voulu laisser à la raison une portion de régie, une carrière en mouvement social ; qu'il nous a départi les fonctions législatives, quoique pouvant mieux les exercer lui-même; qu'il a voulu laisser cette chance à notre génie politique? mais nos essais de 3000 ans prouvent assez que le génie civilisé est insuffisant, inférieur à la tâche ; Dieu a dû prévoir que tous nos législateurs, depuis Minos jusqu'à Robespierre, ne sauraient qu'enraciner les fléaux connus, indigence, fourberie, oppression, carnage.

Connaissant, avant même de nous créer, cette impéritie et ces résultats déplorables de la législation humaine, Dieu nous aurait donc donné à plaisir une tâche au-dessus de nos forces, et qui aurait été

si légère pour les siennes! quels motifs aurait-il eus pour se refuser à nous donner un code étayé d'attraction? il y a sur cette lacune, sextuple alternative :

1° *Ou il n'a pas su* nous donner un code garant de justice, vérité, attraction industrielle ; dans ce cas il est injuste à lui de nous créer ce besoin, sans avoir les moyens de nous satisfaire, comme les animaux, pour qui il compose des codes sociaux attrayans et régulateurs du système industriel. — 2° *Ou il n'a pas voulu* nous donner ce code ; dans ce cas il est persécuteur avec préméditation, nous créant à plaisir des besoins qu'il nous est impossible de contenter, puisqu'aucun de nos codes ne peut extirper les fléaux connus. — 3° *Ou il a su et n'a pas voulu* : dans ce cas il est l'émule du démon, sachant faire le bien et préférant faire le mal. — 4° *Ou il a voulu et n'a pas su :* dans ce cas il est incapable de nous régir, connaissant et voulant le bien qu'il ne saura pas faire, et que nous saurons encore moins opérer. — 5° *Ou il n'a ni su ni voulu :* dans ce cas il est au-dessous du démon qu'on peut bien accuser de scélératesse, mais non pas de bêtise. — 6° *Ou il a su et il a voulu :* dans ce cas le code existe, et il a dû nous le révéler, car à quoi servirait ce code, s'il devait rester caché aux humains à qui il est destiné ?

La conclusion sur les six alternatives est que le code existe ; on devait donc le chercher, puisque

J.-C. nous dit que nous ne trouverons qu'autant que nous chercherons, *quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis.*

On n'aurait pas douté un seul instant de ce code, si l'on eût observé combien il est aisé à Dieu de nous accorder cette faveur. En effet : pour nous délivrer du fléau des fausses lumières, pour nous donner un code propre à harmoniser nos relations domestiques, industrielles et sociales, qu'en coûte-t-il à Dieu? RIEN : oui, *rien du tout.* Il n'a pas même besoin de génie dont sans doute il est bien pourvu; il lui suffit de VOULOIR; car d'après la faculté que lui seul possède, d'après son *pouvoir d'imprimer attraction,* le plus mauvais code composé par lui, et étayé d'attraction, se soutiendrait de soi-même, et s'étendrait à tout le genre humain par l'appât du plaisir; tandis que le meilleur code composé par les hommes, ayant besoin d'être étayé de contrainte et de supplices; devient une source de discordes et de malheurs, par la seule absence d'attraction pour l'exécution des lois. Aussi toutes les constitutions des hommes s'écrouleraient-elles à l'instant, si on cessait de les soutenir de sbires et de gibets.

On peut de là tirer une conclusion bizarre mais fort juste; c'est que notre bonheur ne peut naître que des lois divines, lors même que Dieu serait moins habile en législation que les philosophes : que sera-ce donc si Dieu est leur égal en génie, ce qu'on peut présumer sans leur faire injure. Son code ne

fût-il que l'égal des leurs en sagesse, aura toujours un titre de supériorité inappréciable, en ce qu'il sera soutenu de l'attraction passionnée, seul gage de bonheur pour ceux qui obéissent. L'homme est plus heureux d'obéir à une maîtresse que de commander à un esclave. Ce n'est pas de la liberté seule que naît le contentement, mais aussi de la convenance d'une fonction avec les goûts de celui qui l'exerce.

Ainsi Dieu serait assuré de faire notre bonheur par un code *attrayant*, fût-il inférieur en sagesse à ceux des hommes ; et d'autre part, Dieu est assuré de nous voir tomber dans le malheur sous tous les codes venant de la raison humaine, par cela seul qu'ils ne seront pas *attrayans ;* car le législateur *homme* n'a pas la faculté de nous imprimer attraction pour ses percepteurs, sbires, garnisaires, conscriptions et autres perfectibilités des chartes civilisées, qu'on dit libérales.

Ces considérations qui n'ont pas pu échapper à la sagesse divine, ont dû la déterminer à nous donner un code social quelconque, étayé du ressort d'attraction passionnée. Ces mêmes considérations devaient stimuler les hommes à rechercher si ce code divin qui régirait tout par attraction, n'est pas existant et ignoré par suite des méthodes vicieuses de la science, qui n'aura su ni le découvrir, ni même le chercher. Il fallait donc mettre en question par quelles voies on devait procéder à la recherche et à la détermination de ce code. Tout raisonnement

sur ce sujet, eût conduit à mettre au concours *l'étude analytique et synthétique de l'attraction passionnée*, facile étude qui est l'épouvantail des philosophes, et qui est pourtant la seule voie directe et méthodique pour s'élever à l'invention du calcul de l'harmonie sociétaire.

Si nous en étions au coup d'essai, aux premiers âges de civilisation, nous serions peut-être excusables de fonder quelque espoir de bien social sur nos propres lumières, sur ces constitutions philosophiques qui ont tant pullulé depuis un demi-siècle. Mais nous sommes amplement désabusés par une longue expérience, nous n'avons évidemment rien de bon à espérer de nos quatre sciences, Morale, Métaphysique, Politique et Economisme. Vingt-cinq siècles d'épreuve ont prouvé qu'elles sont autant de cercles vicieux qui, loin de remplir aucune de leurs promesses, ne donnent que des fantômes de garantie et ne savent que faire éclore de nouvelles calamités, aggraver tous les fléaux qu'elles promettaient d'extirper.

Il faut le redire : dans cette Angleterre, foyer de l'industrialisme, la capitale, à elle seule, contient deux cent trente mille indigens; les provinces en proportion; et le secours annuel de deux cent millions aux pauvres, ne sert qu'à y perpétuer une misère et un esclavage dont les tableaux font horreur. Voilà les fruits de la nouvelle chimère d'industrialisme, et le sceau de réprobation pour ce siècle

qui, rétif aux instructions de l'Evangile, ne veut point *juger l'arbre à son fruit, se défier des faux savans, espérer en Dieu seul* et *chercher son code si on veut le découvrir.* (Voyez dans le Traité de l'Asso. domes.-agricole, le tableau des absurdités sans nombre où serait tombé Dieu, s'il eût manqué à la composition et révélation d'un code social attrayant).

D'après cet aperçu des égaremens de l'esprit humain en calcul des destinées, il est bien évident que la saine partie des civilisés, la classe qui se dit et se croit pieuse, est tombée dans la même erreur que les impies, dans la défiance de la providence, et surtout de *l'universalité* de cette providence. Le plus grand outrage à lui faire, est de la croire limitée, partielle, insuffisante, selon l'opinion civilisée. Ceux même qui écrivent contre l'indifférence en matière de religion, sont coupables de cette apathie qu'ils dénoncent; coupables du manque de foi et d'espérance, puisqu'ils ont refusé de chercher le code social divin, et qu'ils ont *par le fait*, secondé les philosophes tous ligués pour empêcher l'étude des sciences vierges et négligées, conduisant à l'invention de ce code.

Jésus-Christ nous dit de la secte philosophique: *ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles* : mais quel redoublement de déraison! Ces aveugles qui reconnaissent que la philosophie les a conduits en fausse route, ce siècle qui déclame contre l'irréligion, soutient la prétention sacrilége des philoso-

phes à dépouiller Dieu de la législation ; il doute encore de l'intervention de Dieu, quand il est évident que Dieu, par l'attraction, dicte des lois sociales à tout l'univers. La théorie newtonienne dont notre siècle s'enorgueillit, lui a révélé cette vérité, et il persiste à la méconnaître, il repousse le code divin qui lui est apporté : c'est donc pour notre siècle que l'évangéliste a dit : « Et la lumière est « venue dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont « point comprise. » S. Jean, ch. I.

J'ai pu leur paraître bizarre, lorsque j'ai dit, au début de cette homélie : *Les nations modernes se sont perdues par défaut de foi et d'espérance en Dieu;* langage ridicule aux yeux d'une génération habituée à railler sur ce qu'elle ne comprend pas de prime abord. Quand Voltaire plaisante sur ce que la nouvelle Jérusalem aura 500 lieues de haut, il ignore que c'est une allusion aux 500,000 phalanges que formera, dans son début, l'harmonie sociétaire ou nouvelle Jérusalem.

Combien citerait-on de ces allégories qui, par leur style oriental, semblent risibles à nos esprits forts, et qui seront des tableaux aussi gracieux que fidèles, dès que l'esprit humain aura quitté le sentier des fausses lumières ! par exemple, nous voyons que J.-C. n'adopte que les nombres XII et VII ; qu'il choisit 12 apôtres, et leur promet 12 trônes au jour de la régénération ; c'est un emblème de l'harmonie qui reposera sur le règne des 12 passions. Par ana-

logie, J.-C. a du choisir douze colonnes de sa doctrine, et admettre parmi les douze, un traitre, un Judas, image de la passion dite *lien de famille* qui est source du mal, germe de l'industrie morcelée et de la fausseté en relations sociales.

Négligeons ces détails qui sont hors de notre sujet ; bornons-nous à signaler les torts intelligibles selon les lumières actuelles : il est évident que sous un vernis de sentimens religieux, nos hommes pieux ne sont que des philosophes mitigés, des sceptiques niant les propriétés primordiales de Dieu. Ce sont des fauteurs de l'incrédulité, doutant de la suffisance de Dieu, sanctionnant la prétention des hommes à faire des lois sociales, comme si Dieu avait pu oublier d'en faire.

Les voilà confondus par la découverte du code social divin. S'ils persistent à soutenir cette philosophie qui veut ravir à Dieu la prérogative de législation, il faut se borner à leur répondre, *jugez l'arbre à son fruit*, Voyez quels fruits a produits la législation humaine, Indigence, Fourberie, Oppression, Carnage, et tant d'autres fléaux inséparables du régime civilisé et barbare ; concluez-en qu'il eût fallu depuis longtemps chercher l'issue du labyrinthe où la raison est égarée, *quærite et inventietis*.

Lorsqu'enfin un homme a cherché et trouvé le code dont vous désespériez, quelle conduite devez-vous tenir à l'égard de cette invention ? Êtes-vous sensés si vous la diffamez avant qu'elle n'ait subi un

examen régulier? Vous accordez aux chimères d'athéisme de la secte Owen, vingt épreuves dans autant d'établissemens qui trouvent des fondateurs en Europe et en Amérique, et vous ne voulez pas même permettre accès à la véritable théorie sociétaire! Rougissez de cet acte de vandalisme : c'est pour vous que l'évangéliste a dit : *La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres, parce que leurs actions étaient mauvaises.* S. Jean, ch. III; parce que leurs sciences trompeuses dites morale et politique, ne pouvaient supporter aucun parallèle avec la science de vérité, avec l'oracle des décrets divins, le calcul mathématique de l'attraction passionnée.

Hommes qui prétendez à la piété, et qui ne croyez pas à l'universalité de la Providence, à la transmission de son code, vous êtes dans l'erreur, voulez-vous y persévérer?

Errare humanum est, perseverare autem diabolicum. Vous pratiquez l'egoïsme et non la piété. Vous ajoutez, au défaut de foi et d'espérance, le défaut de charité; vice dont S. Paul nous dit : « quand « j'aurais toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité je ne suis rien. » (Ep. aux Cor.)

Vous deviez, pour l'amour du prochain, un tribut

d'études, une exploration *active* des lois sociales de Dieu ; vous deviez au moins mettre au concours cette recherche ; et vous avez, par indolence, éludé la tâche, laissé le champ libre aux philosophes, en vous bornant à quelques déclamations contre leur malfaisance, à quelques simulacres d'esprit religieux : vous êtes les pervers dont J.-C. a dit : « Ce « peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est « loin de moi : et le culte qu'ils me rendent est vain « et frivole, puisqu'ils enseignent des maximes et « des ordonnances humaines. » S. Matth. ch. XV.

Voilà en termes précis, la condamnation des lois des hommes, et de ceux qui croient à la sagesse de ces lois.

Puisqu'enfin le code social de Dieu vous est apporté, n'hésitez point à abjurer vos erreurs : voulez-vous renouveler le scandale donné par les siècles d'obscurantisme qui persécutèrent les Colomb, les Galilée?

Votre capitale du sophisme a hérité de cet esprit satanique, de ce vandalisme du XVe siècle. C'est pour toi, moderne Babylone, pour toi, ville de Paris, que J.-C. a dit : Jérusalem, Jérusalem, qui « tues les prophètes, et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi. » Tes docteurs sont une légion de Zoïles que Jésus a démasqués, en disant : « Mal- « heur à vous, scribes et pharisiens qui bâtissez des « tombeaux aux prophètes, et qui dites : si nous « eussions été du temps de nos pères, nous ne nous fussions pas joints à eux pour répandre le

sang des prophètes. S. Luc, XI. S. Matth, XXIII.

Tel est aujourd'hui votre langage, sophistes qui pervertissez l'opinion, vous déclamez contre les générations qui ont persécuté de vrais savans, et vous êtes plus iniques encore contre les inventeurs que la providence vous envoie. Pour les traverser, vous vous affublez d'un manteau de raison qui n'est que manteau de vandalisme, pire qu'au siècle des Colomb, des Galilée.

Et vous, hommes pieux, qui croyez servir Dieu en soutenant le parti des philosophes ennemis de toute découverte, faisant commerce de sophismes, vous prétendez bâtir la maison du Seigneur, et vous ne bâtissez que pour Béelzébuth, car vous favorisez la philosophie, en étouffant la théorie d'attraction passionnée, interprète du code divin.

Vous avez depuis vingt siècles servi Dieu en vaines paroles, en stériles holocaustes; faites enfin quelque chose pour la foi et la charité; fondez la maison de Dieu, la phalange d'essai en harmonie sociétaire, essai qui ralliera subitement le globe entier sous la bannière divine, et qui comblera de richesse et de gloire tous les fondateurs, même les coopérateurs secondaires.

Que sont vos entreprises actuelles? des raffinemens de barbarie pour river les fers des peuples par la réduction du salaire, et par l'emprisonnement de la classe pauvre dans les bagnes industriels nommés grandes manufactures, qui ne lui assurent ni bien-

être ni retraite. Ces vexations mercantiles sont réprouvées de J.-C. et des Pères de l'Eglise. S. Chrysostôme nous dit *qu'un marchand ne saurait être agréable à Dieu*, et Jésus battait de verges les marchands, il les chassait du temple en leur disant: *Vous faites de ma maison une caverne de voleurs.*

Jusqu'ici, il a pu vous sembler difficile de lutter contre le protée qu'on appelle commerce. Vous ne saviez par quel point l'attaquer, car il maîtrise les gouvernemens mêmes devenus ses vassaux. Enfin la Providence vous envoie un guide qui connaît les côtés faibles de l'hydre mercantile, et qui, par inauguration du régime véridique, vous délivrera de ce veau d'or, idole digne d'une secte d'aveugles qui conduisent des aveugles, idole digne des philosophes modernes.

« Et toi, Capharnaüm (toi, philosophie), t'élè-
» veras-tu toujours jusqu'aux cieux? Non, tu seras
» précipitée jusqu'au fond des enfers. » (S. Luc, ch. X.) Voilà votre arrêt, sophistes ennemis de l'attraction, ennemis des richesses et de l'harmonie. Jésus vous l'a dit: « Vous êtes des sépulcres blan-
» chis, qui au dedans sont pleins de pourriture.
» Serpens, race de Vipères, comment pourrez-vous
» éviter d'être condamnés au feu éternel? » S. Matth. ch. XXIII. « Quelle secte a plus mérité d'être plon-
» gée dans la géhenne, où il n'y a que pleurs et
» grincemens de dents? »

Laissons à Dieu le soin de vous juger, et de dis-

cerner s'il en est parmi vous quelques-uns dignes de sa clémence : jusque-là couvrez-vous de cendre ; hâtez-vous, comme l'hérésiarque GENTILIS, de faire abjuration publique, et de déchirer vos livres. Votre châtiment, dès ce monde, sera de voir les nations s'élever au bonheur et à l'opulence, en foulant aux pieds vos doctrines perfides. Vous-mêmes livrerez aux flammes *ces bibliothèques, dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs ;* tandis que les nations, délivrées de leurs chaînes, s'introniseront dans la nouvelle Jérusalem, en disant avec Siméon : « Seigneur, nous « avons assez vécu, puisque nous avons vu l'œuvre « de votre sagesse, le code sociétaire que vous avez « préparé pour le bonheur de tous les peuples. »

Alors le monde entier retentira des malédictions contre les lois des hommes, et contre les infâmes sociétés civilisée et barbare ; alors les peuples, comblés de richesses, de délices, et trouvant les voies de fortune dans la pratique de la vérité, s'écrieront dans une sainte ivresse : « Voici venir les jours de « miséricorde promis par le Rédempteur disant : « Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car « ils seront rassasiés. (S. MATTH., ch. V.) C'est vrai- « ment par l'harmonie sociétaire que Dieu nous « manifeste l'immensité de sa providence, et que le « Sauveur, selon sa prophétie, vient à nous *dans « toute la gloire de son père.* C'est le règne du Christ ; « il triomphe, il est vainqueur : CHRISTUS REGNAT, « VINCIT, IMPERAT.

FONDATIONS APPROXIMATIVES.

J'avais promis un article très-détaillé sur les approximations de mécanisme sociétaire : des compagnies peu fortunées pourront désirer de fonder en petit ; c'est la manière favorite des Français, ébaucher, tâtonner ; la plupart opineront pour un essai réduit à moitié, à 900 personnes, ou au tiers, 600 personnes.

Je leur observe qu'en réduisant une mécanique, on en fausse le système, si on ne conserve pas toutes les pièces : nous savons réduire une immense horloge de clocher en un petit coffret ou montre d'un pouce de diamètre ; mais cette montre contient toutes les pièces de la grande mécanique, même la sonnerie ; dès-lors le système, quoique réduit, n'est point changé.

Il n'en est pas ainsi d'une mécanique de passions : pour la réduire dans la proportion d'une horloge de cathédrale à une petite montre, il faudrait avoir des hommes en miniature, des Lilliputiens hauts d'un demi-pied, des animaux et des végétaux de même dimension, il serait facile d'en former une petite phalange en miniature, 1800 pygmées logés dans un castel, et bornés à cultiver un terrain carré de cent toises de base. Cette phalange serait complète en mécanisme ; elle aurait en petit son assortiment de caractères, elle opérerait aussi exactement que des hommes de notre stature.

Mais s'il faut retrancher sur le nombre, se réduire de 1800 à 900 ou 600, on se prive des ressorts nommés caractères, et on fausse le mécanisme d'attraction industrielle, d'équilibre des passions. Dès-lors le jeu de la machine se complique, se ralentit en raison composée de la diminution des ressorts.

Si les 3 phalanges sont de	1800,	900,	600,
la force motrice ou dose d'attraction industrielle, qui alimente les series passionnées, ne sera pas en rapport de	18,	9,	6;
mais à peu près de	18,	6,	3,
par suite la cohorte salariée suppléant aux lacunes d'attraction devra être de	100,	150,	200,
et mieux encore de	100,	200,	300;

car elle sera chargée de tous les travaux qui n'exciteront pas d'attraction; or ils seront bien plus nombreux dans une petite phalange que dans une grande; la petite, bornée à 600, ayant des séries mal engrenées, faibles de ressorts, ch. V, VI, pourra à peine créer attraction sur les deux tiers des travaux; cette lacune exigera une cohorte d'environ 300 salariés pour l'autre tiers de l'ouvrage.

Plus la phalange sera petite, plus on devra s'attacher à avoir un grand nombre d'enfans, dût-on les prendre à pension; car les enfans sont celui des 3 sexes qui se livre le plus franchement à l'attraction, et qui se passionne le plus promptement pour le régime des séries industrielles.

Une société qui n'aura pas pu réunir la masse de

capitaux nécessaires pour fonder en grand, devra opérer comme si elle était certaine de trouver ces capitaux dès l'année suivante, car elle les trouvera réellement, si elle fait ses dispositions *pour un commencement de grande phalange, et non pas pour une phalange réduite.*

Selon ce plan, elle devra construire, au lieu d'un édifice régulier, un tiers du grand édifice tracé page 206 vol. 1er, une aile seulement, pour expectative des 2 autres portions, centre et 2e aile. Je suppose qu'elle construirait la portion qui s'étend de O en a, puis les bâtimens X et Z.

Il faut à cette occasion relever l'erreur commise au plan : on y lit ces mots : *Longueur du front entier*, 260 toises; il est évident que c'est 360 et non 260; car la place P est comptée pour 200 toises ; le front des deux ailes est presque égal à cette place.

La petite phalange construisant un tiers de grand phalanstère et non pas un petit phalanstère, son terrein devra être disposé dans le même sens ; tout en débutant sur une petite surface d'un tiers de lieue carrée, elle devra prendre des arrangemens pour avoir en contiguité une lieue entière, et en jouir dès l'année suivante. Si elle manquait à ces précautions, elle serait bientôt dévancée par d'autres compagnies qui se formeront en concurrence avec elle, et qui prouveraient qu'elle n'a rien prévu, qu'elle n'a pas osé envisager l'opération, qu'elle n'est composée que de chefs pusillanimes, d'avortons intellec-

tuels. Ces objections seraient valables et feraient perdre à une phalange réduite le prix de fondation; elle perdrait en outre l'immense bénéfice des curieux payans qui se porteraient tous dans une phalange de plein mécanisme, telle qu'on se hâterait d'en fonder lorsque la petite phalange d'essai aurait donné l'éveil, et prouvé que le mécanisme de séries passionnées et d'attraction industrielle, est de la plus grande facilité.

La petite phalange, en formant ce plan d'extension, aura d'autant plus de chances pour trouver de nouveaux actionnaires, qu'on pourra juger des économies que produira la grande phalange; par exemple sur les engagemens de maîtres ouvriers et instituteurs quelconques, il sera évident que les maîtres engagés pour 600, serviraient de même pour 1800, sauf la transmission graduée en mode mutuel.

Plus la petite phalange périclitera par défaut de nombre, plus elle devra spéculer sur la forte dose d'attraction, et considérer qu'il faut savoir semer pour recueillir; elle devra donc s'attacher à la gastrosophie, principale semaille d'attraction. Ce sera la branche où on pourra former promptement des séries passionnées, et apprécier leur influence dès les premiers mois. On ne trouvera pas cet avantage dans des cultures, troupeaux et colombiers réduits au tiers de la grande phalange; le jeu des séries y sera gêné, l'exercice parcellaire, ch. VI, y sera bien

restreint ; il est aisé dans un groupe de 30 sectaires, de former 5 à 6 sous-groupes, chacun de 5 à 6 sectaires ; mais si le groupe n'est que de 10 personnes, il devient très-difficile d'y organiser les sous-groupes, et l'exercice parcellaire, si précieux pour donner de l'intensité aux attractions industrielles.

Pensera-t-on qu'il faudra restreindre le nombre des fonctions, afin de pouvoir y adapter des séries copieuses? c'est raisonner en moraliste qui croit mener l'attraction à volonté ; la nature distribue les attractions en travail domestique, sur 1620 personnes ; si on réduit ce nombre au tiers, on ne peut pas tripler les attractions ; tel travail comme le soin des pigeons, qui aurait rencontré 60 sectaires passionnés sur une masse de 1620, n'en aura que 20 si vous réduisez au tiers le nombre de sociétaires sur lequel il faut trouver une secte de *pigeonistes* ; et si on veut la porter à 40, pour favoriser l'exercice parcellaire, il y en aura moitié qui ne seront pas passionnées ; la série sera très-défectueuse, mal intriguée, sans ardeur, sans dextérité, sans unité d'action.

D'autre part si on a trop peu de séries, si pour les renforcer en nombre de sectaires on se réduit à peu de fonctions, beaucoup de gens ne pourront pas donner cours à leurs attractions et seront faussés. D'ailleurs une phalange d'un petit nombre de séries échouerait sur l'accord de répartition, parce que les séries ne seraient pas suffisamment engre-

nées. Les impulsions de cupidité ne seraient pas assez graduées pour s'équilibrer, s'entraîner spéculativement à la justice.

Il n'est pas besoin d'ajouter que moins la phalange sera nombreuse, plus elle devra éviter la grande culture et les travaux de long cours, dont les produits ne peuvent se recueillir à des époques rapprochées : les graminées sont de ce nombre, et la vigne encore plus. Il faut à une réunion faible en ressorts, des récoltes promptes, pour soutenir et alimenter l'intrigue. Ainsi des pigeons qui multiplient très-vite, la confiserie dont les produits sont fabriqués en peu de jours, seront les genres les mieux appropriés à la circonstance ; tous les petits légumes présentent cet avantage.

Je pourrais étendre fort loin cet examen des entraves à redouter dans une petite phalange : c'est assez faire entrevoir que pour diriger cette machine, il faudra bien se garder des méthodes morales et économiques ; il faut un mécanicien qui ait étudié à fond la théorie, et qui ne prétende pas régenter et maîtriser l'attraction ; c'est le vice où tomberait tout philosophe.

On devra s'étudier à discerner quelles lacunes on peut admettre selon l'assortiment de caractères et de goûts des sociétaires ; c'est une opération des plus délicates et qui décidera du succès d'une petite phalange ; tant que je ne sais pas en quel lieu elle serait fondée, quelle serait la juste dose de ses

moyens en chaque genre, je perdrais trop de temps à examiner et peser les nombreuses chances d'erreur qui pourront s'y rencontrer.

Je me borne à indiquer deux grands moyens, les plus sûrs pour une petite phalange : le renfort d'enfans et la gastrosophie. Que les enfans impubères soient assez nombreux pour exécuter les manœuvres chorégraphiques à 72 figurans, que le peuple soit enthousiasmé dès les premiers jours, par la gastrosophie sériaire qui est le moyen le plus prompt pour le séduire ; qu'il se croie transporté dans la *maison de Dieu*, c'est le nom que donne le peuple à une maison où l'on vit dans l'abondance et l'insouciance; enfin que les chefs se pénètrent bien du but à atteindre, je l'ai dit plusieurs fois : il ne s'agira pas de produire plus ou moins de choux, peu importera la quantité de récoltes, d'autant mieux que les séries, pour peu qu'elles soient bien formées, en donneront toujours une masse infiniment supérieure à celle de civilisation.

Mais les prodiges qu'il faut créer dès la première campagne, sont l'équilibre des passions et l'attraction industrielle, buts où l'on n'atteint que par un bon engrenage des séries, et un lien actif entre les travaux de production, consommation, préparation. Si l'on peut étaler de bonne heure les accords sublimes que présente une masse de séries bien engrenées, la cause sera gagnée, même avant d'arriver au dénoûment ou accord de répartition. Dès qu'on

pourra admirer dans ce germe d'harmonie les accords contrastés de passions échelonnées, les accords indirects d'antipathiques, l'emploi avantageux des discords, l'emploi utile des passions réputées vicieuses, l'entraînement des enfans à l'industrie dès le plus bas âge, la vérité et la justice devenues voies de fortune, enfin le vrai bonheur social, le contentement de chaque sectaire confirmé par son enthousiasme, les curieux arriveront en foule pour voir le prodige des prodiges, la mécanique des passions, et pour s'humilier d'avoir eu la sottise d'ajouter foi à des sciences qui enseignent que Dieu a créé les passions au hasard, sans leur avoir assigné un mécanisme digne de sa sagesse.

PLAN DES SECTIONS VI ET VII,

FORMANT LA CONTRE-PREUVE.

Préambule. Sur un sujet aussi neuf que la théorie de l'attraction passionnée et du mécanisme sociétaire, le lecteur est en droit d'exiger des preuves surabondantes : je voulais, selon la méthode mathématique, ajouter à la théorie une contre-preuve, tirée de l'ignorance où sont les modernes sur les caractères, les propriétés, la marche et les fins de la civilisation, dont ils ont la bonhomie d'espérer quelque perfectionnement ; et sur les voies qu'ils auraient dû suivre, pour s'élever par degrés en

échelle sociale, à la période 6e celle des garanties. (Voyez l'AVANT-PROPOS.)

Les prétentions des modernes au perfectionnement, sont une tendance à sortir de la civilisation, et à s'élever aux garanties dont ils rêvent quelques parcelles, sans savoir les réaliser, car ils n'ont de garanties que celles que le hasard a introduites, comme le régime monétaire et les assurances qui sont dues à l'instinct et non à la science. D'autre part les fausses méthodes adoptées par notre siècle, notamment ses systèmes d'industrie anarchique, de concurrence individuelle et mensongère, et surtout sa bévue de prendre la régie actionnaire pour association, allaient nous précipiter en 4e phase de civilisation, état diamétralement opposé aux garanties sociales.

Pour débrouiller ce chaos politique, il faudrait, je l'ai dit, une analyse détaillée de la civilisation, et un *parallèle* des caractères de cette 5e période, avec ceux des deux périodes contiguës, savoir : la 6e, dite *Garanties solidaires*, et la 4e, dite *Barbarie*. Ce serait un travail fort étendu et auquel suffirait à peine un volume de la dimension de celui-ci. Je comptais donner sur cette matière deux sections, mais elles seraient encore insuffisantes : c'est un sujet à traiter séparément, et je me borne à en donner le plan sur lequel on pourra juger de l'importance de cette branche d'études, et de l'étourderie de notre siècle, qui oublie de faire l'analyse de la civilisation, et qui

croit la perfectionner, quand il la conduit à un déclin rapide. Nous distinguerons les caractères de cette société en huit ordres ; chacun sera exposé dans huit petits articles, dont je comptais former d'amples chapitres qu'il faut remplacer par des aperçus.

PLAN DE LA SECTION SIXIÈME.

ANALYSE DE LA CIVILISATION.

ONZIÈME NOTICE.

CARACTÈRES DE BASE ET DE LIEN.

CHAPITRE QUARANTE ET UNIÈME.

Caractères successifs des quatre phases.

Les sociétés ont, comme le corps humain, leurs quatre âges différenciés par des caractères qui se succèdent : on ne peut pas juger des progrès ou décadences, tant qu'on n'a pas assigné très-distinctement les caractères qui doivent signaler une société. Nos naturalistes sont si scrupuleux sur cette distinction quand il s'agit de classer d'inutiles végétaux ; pourquoi les politiques ne suivent-ils pas cette méthode, en assignant à leur civilisation chérie des caractères adoptés à chacune des quatre phases ? C'est le seul moyen de reconnaître si elle avance ou rétrograde.

Caractères successifs de la civilisation.

ENFANCE OU 1re PHASE.

Germe simple, Mariage exclusif ou monogamie.
» composé, Féodalité patriarchale ou nobiliaire.
PIVOT, *Droits civils de l'épouse.*
Contre-poids, Grands vassaux fédérés.
Ton, Illusions chevaleresques.

ADOLESCENCE OU 2e PHASE.

Germe simple, Priviléges communaux.
» composé, Culture des sciences et arts.
PIVOT, *Affranchissement des industriels.*
Contre-poids, Système représentatif.
Ton, Illusion en liberté.

APOGÉE OU PLÉNITUDE.

Germes, Art nautique, chimie expérime.
Caractères, Déboisement, emprunts fiscaux.

VIRILITÉ OU 3e PHASE.

Germe simple, Esprit mercantile et fiscal.
» composé, Compagnies actionnaires.
PIVOT, *Monopole maritime.*
Contre-poids, Commerce anarchique.
Ton, Illusions économiques.

CADUCITÉ OU 4e PHASE.

Germe simple, Monts-de-piété urbains.
» composé, Maîtrises en nombre fixe.
PIVOT, *Féodalité industrielle.*
Contre-poids, Fermiers de monopole féodal.
Ton, Illusions en association.

Vibration ascendante.

Vibration descendante.

Transition en 6e période { régulières, les 12 garanties, ch. 50.
irrégulières, les 32 issues, App. à ch. 52.

(*Nota.*) On ne mentionne pas ici les caractères permanens qui règnent dans tout le cours des 4 phases, mais seulement ceux qui constituent telle ou telle phase, et ses mixtes avec telle autre. Par exemple la civilisation d'Athènes était une 2e phase incomplète, altérée, en ce qu'elle manquait du caractère pivotal, liberté des industrieux. C'était une 2e phase bâtarde et faussée, ayant en pivot un caractère de barbarie. Quand on connaîtra ce grimoire des caractères sociaux, dont je vais décrire huit ordres, il sera aisé de dissiper les illusions en progrès social.

La civilisation actuelle de France et d'Angleterre, est une 3e phase déclinante. Il y a longtemps qu'elle a fait éclore les caractères de 3e phase ; elle tend fortement à la 4e dont elle a les deux germes, mais elle ignore l'opération à faire sur ces germes pour entrer en 4e phase qui serait un progrès très-petit, le moindre possible ; tandis que l'état actuel est une stagnation pénible où le génie est comme emprisonné, fatigué de sa stérilité, s'agitant vainement pour produire quelque idée neuve. C'est un état qui use le corps social par une station trop longue en 3e phase. (Voyez ch. 48, les caractères qui signalent cette lassitude.)

A défaut de génie inventif, l'instinct fiscal ne tarderait guères à découvrir les moyens d'organiser la 4e phase qui est un progrès, mais non pas en bien. On n'entrerait dans la voie du bien qu'en organi-

sant l'ambigu de civilisation et garantisme. Voyez chap. 47 et 48. C'est la manœuvre qu'on devait opposer au libéralisme, esprit stationnaire, qui ne sait point avancer, et qui se passionne pour un caractère de la 2e phase, pour le *système représentatif*, gimblette bonne dans une petite république, telle que Sparte ou Athènes, mais tout-à-fait illusoire dans un empire vaste et opulent, comme la France.

J'ai observé que les anti-libéraux, classe non moins abusée que les libéraux, commettent une maladresse choquante en essayant de lutter contre les chimères libérales, par une rétrogradation en 1re phase. C'est un moyen d'autant plus vicieux que l'accroissement des dettes publiques nous entraîne irrésistiblement vers la 4e phase ou caducité.

Un examen détaillé du tableau des caractères permanens, désignés dans ce chapitre, suffirait déjà à dissiper nos illusions de vol sublime, et prouver que notre vol, en échelle sociale, est celui de l'écrevisse. Car, tendre à la 4e phase de civilisation, à la caducité d'une période essentiellement vicieuse, c'est un progrès si l'on veut, mais un progrès en déclin, un progrès comparable à celui d'une femme dont les cheveux blanchiraient à 60 ans ; si elle disait que sa chevelure se perfectionne, qu'elle va égaler la blancheur de l'albâtre, si elle s'écriait : « quel vol su-
» blime de ma chevelure vers la perfectibilité per-

» fectibilisante. » chacun sourirait de pitié, le corps ne se perfectionne pas quand il vieillit.

Telle est l'illusion de progrès dont s'enorgueillit notre vieille civilisation, courant à la caducité. Les sociétés comme les individus, courent à leur perte, quand elles s'endettent et se livrent à l'usurier. C'est le fait de notre siècle ; il ne va que d'emprunts en emprunts.

« Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli : » c'est un pli bien pris que celui des emprunts fiscaux ; chaque ministère nouveau fera un nouvel emprunt, car il faut, dit le proverbe, *manger quand on est au ratelier*. Quelque parti qui vienne à dominer, la finance qui tient les rênes du char ne rétrogradera pas vers la route de l'économie. Quel sera donc le dénoûment de cet ulcère fiscal, de ce chancre de dettes et d'emprunts qui ne font que croître et embellir dans tous les empires ? Ce dénoûment sera expliqué au chap. qui traite de la 4e phase de civilisation, phase où la force des choses nous entraîne, sans que nos guides, les économistes, voient l'abîme où court le monde social.

On peut les comparer au mauvais cavalier de qui les rieurs disent : *Ce n'est pas lui qui mène son cheval, c'est son cheval qui le mène*. Tels sont nos génies politiques : ce n'est pas eux qui mènent le mouvement civilisé, c'est lui qui les mène; eux à qui il eût été si facile de nous diriger vers les routes du progrès réel, s'ils eussent voulu *sortir de l'ornière*, sor-

tir des préjugés de morcellement agricole, et d'anarchie commerciale ou concurrence individuelle de fourberie.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME.

Caractères permanens de la période.

C'est un sujet bien étendu et qui exigerait au moins douze grands chapitres, car j'ai recueilli une liste de 144, douze douzaines, de ces caractères permanens qui règnent dans le cours des 4 phases: si je les classe en une douzaine de genres, par 10, 12, 15 de chaque genre, ce ne sera pas trop de douze chapitres bien amples pour les décrire; qu'on juge par là de l'étendue qu'il faudrait donner à une analyse complète de la civilisation. Il est des caractères dont la définition emploierait un grand chap., tels sont ceux définis pag. 55 vol. 1er, *la contrariété des deux intérêts collectif et individuel*, et *l'échelle simple en répartition de la fortune.*

Le sens commun a suffi de tout temps pour faire entrevoir quelques-uns de ces caractères permanens, tels que celui-ci : *Ligue des gros voleurs pour faire pendre les petits.* On aurait dû s'occuper à réunir en tableau de genres et d'ordres, une centaine de ces caractères, c'eût été un commencement d'analyse de la civilisation (branche des caractères permanens); au lieu de se livrer à cette analyse, on a

plaisanté sur leurs résultats vraiment ridicules ; mais la plaisanterie empêchait-elle de procéder à un recueil classé ?

D'autres fois on s'est livré à de graves déclamations contre les caractères les plus vicieux, tel que celui-ci, *vertu ridiculisée, honnie, persécutée.* Sans doute ce résultat mérite d'exciter l'indignation, mais puisque la civilisation présente une affluence de ces résultats déplorables ou ridicules, classez-les en bon ordre, afin qu'on puisse voir d'un coup d'œil l'essence et les fruits de cette abominable société.

Divers écrivains ont cru ces caractères peu dignes d'attention, parce qu'ils sont inséparables de l'état civilisé ; c'était un motif de plus pour en former un tableau intitulé classe des PERMANENS, qui forment un ordre différent des SUCCESSIFS exposés au chap. 41. Par exemple *l'enchaînement de l'opinion* est un caractère bien permanent, même sous le règne des philosophes qui ne veulent pas que le peuple connaisse et réclame ses droits primordiaux, entre autres celui de *minimum* proportionnel ; cette garantie n'étant pas admissible hors du régime d'attraction industrielle.

Quoiqu'on ait sans cesse déclamé contre nos vices, il en est beaucoup qui ne sont pas aperçus, et qui sont privilégiés, consacrés sous prétexte de liberté ; telle est la *tyrannie de la propriété individuelle contre la masse.* Un propriétaire se permet cent dispositions vexatoires pour la masse, même des constructions malsaines, resserrées, qui font périr les enfans ; tout

cela est sanctionné comme liberté, parce que la civilisation n'ayant pas connaissance des garanties sociales, admet pour justes, quantité de licences individuelles des plus abusives : ces sortes de caractères ne sont pas aperçus.

D'autres sont négligés et non signalés parce qu'ils se lient et forment une chaîne; tel est celui de *déni indirect de justice au pauvre.* On ne lui refuse pas DIRECTEMENT justice; il est bien libre de plaider, mais il n'a pas de quoi subvenir aux frais de procédure; ou s'il entame les réclamations les plus justes, il est bientôt exténué par le riche spoliateur qui le traîne en appel et réappel; il ne peut pas suffire à de tels frais, il est forcé de céder. On donne un défenseur gratuit à un parricide, on en devrait aussi au pauvre qui veut réclamer; mais il y aurait, dit-on, trop de procès; la civilisation n'est meublée que de pauvres dépouillés injustement, puis de chicaneurs qui, sous prétexte d'indigence, voudraient plaider aux frais de l'état; ce serait tomber d'un mal dans un pire, tomber du déni indirect de justice dans le cercle vicieux : il est vrai, tout le mécanisme civilisé n'est que cercle vicieux, et par suite le CERCLE VICIEUX est un des caractères essentiels de cette société, de même que le *déni indirect de justice :* on ne les a pas signalés comme tels, parce qu'ils sont liés et naissent l'un de l'autre; c'était un motif de plus pour les placer au rang de Caractères permanens.

C'est ainsi que sur des raisons plus ou moins fri-

voles, on a négligé en plein l'étude des caractères permanens; omission d'autant plus préjudiciable que ce travail étant le plus facile de toute l'analyse, aurait été bien vite mené à terme, et aurait conduit à aborder l'étude des autres ordres de caractères indiqués plus loin. Peu à peu on en serait venu à se désabuser sur la civilisation, dont les analyses auraient excité l'horreur générale.

Je supprime le tableau des 144 caractères permanens, parce que tous ou presque tous auraient besoin d'un article explicatif; par exemple :

1. Minorité d'esclaves armés contenant une majorité d'esclaves désarmés.
2. Égoïsme obligé par insolidarité des masses.
3. Duplicité d'action et d'élémens sociaux.
4. Guerre interne de l'homme avec lui-même.
5. Déraison posée en principe.
6. Exception prise pour règle en politique.
7. Génie noueux, faussé, pusillanime.
8. Entraînement forcé à la pratique du mal.
9. Péjoration en correctifs.
10. Malheur composé chez l'immense majorité.
11. Absence d'opposition scientifique.
12. Détérioration postérieure des climats.

Chacun de ces caractères exigera de longs détails. A défaut, l'idée peut sembler fausse, comme la 12e, détérioration *postérieure* des climatures. Il est certain qu'une civilisation naissante améliore le climat; mais au bout de quelques siècles, l'industrie désor-

donnée détruit les forêts, tarit les sources, excite les ouragans et tous les excès atmosphériques. Aussi le climat de France est-il sensiblement dégradé : l'olivier bat en retraite ; il était à Montélimar il y a un demi-siècle, on ne le trouve aujourd'hui qu'au-dessous de la Durance. L'oranger a presque disparu d'Hières ; toutes les cultures périclitent parce qu'on a déchaussé les Alpes, les Cévennes et autres chaînes. L'espace me manque pour expliquer ces 12 caractères ; il est donc inutile de donner une liste des 144. Il suffit que l'on voie, par ce peu de définitions, que l'analyse exacte de la civilisation est une science trop neuve pour être susceptible d'abrégé dans sa première apparition. L'on s'en convaincra sur la branche du commerce, dont on a tant raisonné sans en avoir fait aucune analyse.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME.

Caractères du commerce, EN GENRES.

Quelle est la cause de cette vénération des modernes pour le commerce qui est détesté en secret par toutes les autres classes du corps social ? D'où vient ce stupide engouement pour les marchands que Jésus-Christ battait de verges ? La cause en est qu'ils ont gagné beaucoup d'argent, et qu'une puissance insulaire exerce sur le monde industriel une tyrannie de monopole mercantile.

Ces extorsions, cette tyrannie, ne proviendraient-elles pas de quelque erreur commise par la politique moderne? Cette science rampante n'a pas osé faire l'analyse du commerce, de ses caractères qu'il faut distinguer en genres et espèces; de sorte que le monde social ne sait pas ce qu'est le commerce. Quelques flagorneurs de l'agiotage dépeignent les marchands comme une légion de demi-dieux; chacun reconnaît au contraire qu'ils sont une légion de fourbes; mais à tort ou raison ils ont envahi l'influence; tous les philosophes sont pour eux, le ministère même et la cour fléchissent devant les vautours mercantiles, tout suit l'impulsion donnée par la science dite *économisme*, et par suite le corps social tout entier se soumet aux rapines mercantiles, de même que l'oiseau fasciné par le serpent, va se rendre dans la gueule du reptile qui l'a charmé.

Une politique honorable aurait dû mettre au concours les moyens de résistance, et s'enquérir des bévues qui donnent le sceptre du monde industriel à une classe improductive, mensongère et malfaisante.

On est si neuf sur l'analyse du commerce, que chacun le confond avec les manufactures qu'il s'occupe à entraver et rançonner. Les principaux négocians, nommés marchands de matières premières, ne sont occupés qu'à machiner la spoliation des manufacturiers et des consommateurs, s'informer des raretés qui surviennent sur chaque denrée, pour

l'accaparer, l'enchérir, la raréfier, et par suite pressurer le fabricant et le citoyen.

La science dite économisme suppose un profond génie à ces accapareurs et agioteurs qui ne sont que des barbouillons, des joueurs aventureux, des malfaiteurs tolérés. On en a vu, en 1826, une preuve des plus frappantes, lorsqu'en pleine paix, après dix ans de calme, il survint tout à coup une stagnation et un engorgement d'autant plus imprévus, que tous les journaux triomphaient des nouvelles chances ouvertes au commerce par l'émancipation des deux Amériques. Quelle était la cause de cette crise qui fut si mal jugée? elle provenait du jeu compliqué de deux caractères commerciaux,

Le refoulement pléthorique, le contre-coup d'avortement.

Le *refoulement* est un effet périodique de l'aveugle cupidité des marchands qui, lorsqu'un débouché leur est ouvert, y envoient d'abord quatre fois plus de denrées que n'en comporte la consommation. Les 2 Amériques renferment à peine 40 millions d'habitans; en déduisant les sauvages, les nègres et la populace espagnole du pays chaud qui est presque nue, il ne reste pas vingt millions d'individus à vêtir; si on y porte des étoffes pour cent millions, il y aura engorgement et refoulement. C'est ce qu'ont fait en 1825 nos marchands de culottes et ceux d'Angleterre; ils ont encombré l'Amérique de leurs drogues, à tel point qu'elle en avait pour une consommation de 3 à 4 ans: il en est résulté mévente,

stagnation, avilissement des étoffes, et banqueroute des vendeurs : effet nécessaire de cette pléthore toujours causée par les imprudences du commerce, qui se fait illusion sur les doses de consommation possible. Comment une cohue de vendeurs jaloux, aveuglés par l'avidité, pourrait-elle juger des bornes à établir en exportation?

Il suffisait déjà de cette maladresse pour causer les banqueroutes et le bouleversement des marchés et des fabriques; lorsqu'un autre caractère est intervenu au même instant pour aggraver le mal. Des accapareurs de New-Yorck, Philadelphie, Baltimore, Charleston, etc., avaient prétendu s'emparer de tous les cotons, d'accord avec leurs affidés de Liverpool, Londres, Amsterdam, le Hâvre et Paris; mais l'Égypte et autres marchés ayant fourni une récolte copieuse, l'accaparement a échoué, la hausse n'a été qu'un feu de paille, les vautours d'Amérique ont été engorgés ainsi que leurs coopérateurs d'Europe ; la mévente causée par la crise de refoulemens pléthoriques, a dû arrêter les fabriques, et faire sauter les accapareurs de coton qui, ayant compté sur la hausse, ne pouvaient pas même vendre à la baisse. La machination avortée en Amérique à causé *par contre-coup* mêmes banqueroutes en Europe.

Au résumé : cette crise sur laquelle on a fait tant de bel esprit était l'effet des deux caractères coïncidens,

Refoulement pléthorique et contre-coup d'avortement.

Les journaux et ouvrages qui en parlaient, tombaient tous dans la même erreur ; ils rapportaient à une seule cause, (quelquefois très-mal définie,) le désordre qui provenait de deux causes opérant combinément. Aucune des deux n'était avouée *avec franchise* par les écrivains ; ils ne s'étudiaient qu'à innocenter les deux classes qui avaient causé le mal par deux menées contradictoires, l'une en obstruant les marchés d'un superflu gigantesque, l'autre en dépouillant ces marchés d'un approvisionnement nécessaire: c'était d'un côté profusion folle, et de l'autre soustraction vexatoire ; excès en tous genres et confusion en mécanisme, voilà le commerce, l'idole des sots.

Souvent on trouve 3 et 4 caractères influant combinément dans une machination mercantile : comment parvenir à la cure du mal, quand nos économistes loin de vouloir analyser cette complication de ressorts, s'étudient à les déguiser, les farder de sagesse !

Je viens de définir deux caractères du commerce anarchique nommé *libre concurrence*, en m'étayant d'événemens récens, car il faut, en pareille analyse, démontrer par application à des faits connus.

Combien d'autres caractères malfaisans pourrait-on énumérer dans une stricte analyse du système commercial actuel ! J'en ai une liste de 72, dont 36 énoncés au Traité de l'Assoc. domes.-agricole.

Chacun de ces caractères emploierait, même en définition succincte, un fort chap., total 72 chap., pour donner des exemples variés et tirés de faits notoires, comme celui qui vient d'être cité.

En outre, certains caractères tels que l'agiotage, la banqueroute, pourraient employer chacun une dizaine de chap., si on en définissait les espèces et variétés.

Et pourtant le commerce n'est qu'une branche du mécanisme civilisé : deux volumes tels que celui-ci ne suffiraient pas à l'analyse des caractères du commerce, même en négligeant les détails de pratique, tels que les fourberies de chaque métier, dont Bacon voulait qu'on dressât des tableaux circonstanciés ; on aurait bien à faire aujourd'hui de composer ce tableau ; il formerait un ouvrage plus énorme que l'Encyclopédie, tant le perfectionnement du commerce a raffiné et multiplié les fourberies. Je ne propose ici que le tableau des caractères, que l'analyse des ressorts principaux. J'essaie d'en citer seulement une douzaine des plus saillans, pour signaler la perfidie de la science qui garde le silence, et sanctionne un régime d'où naissent de telles infamies.

Agiotage.	Salaire décroissant.
Accaparement.	Disettes factices.
Banqueroute.	Lésion sanitaire.
Usure.	Estimation arbitraire.
Parasitisme.	Fausseté légalisée.
Insolidarité.	Monnaie individuelle.

Sur ces douze, quelques-uns peuvent paraître peu intelligibles jusqu'à l'explication; mais il en est au moins six qui seront très-bien compris et dont chacun pourra dire: comment se fait-il que la science dite ECONOMISME qui traite du commerce, n'ait pas donné des chapitres d'analyse sur ces caractères, et sur tant d'autres?

Ici, comme au chap. 42, remarquons les caractères engrenés qui naissent l'un de l'autre; tels sont

La distraction de capitaux, l'abondance dépressive.

On voit les capitaux affluer chez la classe improductive; les banquiers et marchands se plaignent fréquemment de ne savoir que faire de leurs fonds; ils en ont à 3 0/0 quand le cultivateur ne peut pas en avoir à 6 0/0, il est réduit à traiter avec des gens d'affaires, qui, prêtant à 5 0/0 nominalement, perçoivent réellement 16 et 17 0/0 par les charges accessoires et indirectes. Tout l'argent est concentré dans le commerce, vampire qui pompe le sang du corps industriel, et réduit la classe productive à se livrer à l'usurier. Par suite les années d'abondance deviennent un fléau pour l'agriculture. Une disette commence à obérer le laboureur, comme on l'a vu en 1816; l'abondance de 1817 vient consommer sa ruine, en le forçant à vendre les grains subitement et au-dessous de la valeur réelle, pour satisfaire ses créanciers. Ainsi le mécanisme qui distrait tous les capitaux pour les concentrer dans le commerce, réduit par contre-coup l'agriculture à gémir de l'a-

bondance de denrées dont elle n'a ni vente ni consommation, parce que la consommation étant inverse, la classe qui produit ne participe pas à cette consommation. Aussi les propriétaires et cultivateurs sont-ils réduits à désirer les fléaux, grêles et gelées; on a vu en 1828 l'épouvante dans tous les pays vignobles, en juin où ils craignaient une bonne récolte, et une *abondance dépressive*.

Ne suffirait-il pas de ces monstruosités politiques, pour prouver que le système actuel du commerce est un MONDE A REBOURS comme tout le mécanisme civilisé? Mais tant qu'on ne voudra pas analyser les caractères, comment parviendra-t-on à se diriger dans ce labyrinthe? Nous avons à profusion des faiseurs de systèmes commerciaux, dont le talent est d'encenser tous les vices de l'hydre mercantile: on sera fort étonné, quand on verra la franche analyse du système commercial mensonger, d'avoir été si longtemps dupes d'un désordre que l'instinct nous dénonce en secret, car le commerce est haï de toutes les autres classes.

Il suffirait de l'extrême fausseté où il est parvenu, pour dessiller les yeux; la fourberie, l'altération de toutes les matières est à tel point, qu'on doit désirer le monopole général comme PRÉSERVATIF contre le commerce. Une régie serait bien moins fausse, elle donnerait au moins des denrées naturelles à qui y mettrait le prix, tandis qu'il est impossible aujourd'hui d'obtenir du commerce rien de naturel: on

ne trouverait pas dans Paris un pain de sucre qui ne fût mélangé de betterave, pas une tasse de lait pur, pas un verre d'eau-de-vie pure, chez tous les crémiers et cafetiers de Paris. Le désodre, la vexation sont au comble, et le commerce ne pouvait pas tarder longtemps à subir une punition éclatante, qu'auraient amenée la pénurie fiscale et la vindicte publique. Bientôt l'anarchie de fouberie aurait été remplacée par le MONOPOLE PRÉSERVATIF ; c'est un pis-aller auquel tendait secrètement Bonaparte, et auquel on eût été forcé d'en venir à défaut d'invention du vrai correctif. Du reste tous les peuples fatigués des extorsions commerciales, auraient applaudi avec transport au châtiment des sangsues qu'on appelle marchands, dont la chute aurait constitué l'entrée en 4e phase de civilisation, en féodalité industrielle.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME.

Caractères du commerce, *EN ESPÈCES.*

Chacun des caractères de genre, comme agiotage, banqueroute, etc., peut présenter une grande échelle d'espèces et de variétés qu'il eût fallu analyser et classer : au lieu de le faire, on s'est amusé de quelques-unes de ces variétés assez risibles, comme la banqueroute du savetier qui ne rend qu'une botte sur deux qu'on lui a données à rac-

commoder. C'est une faillite de 50 00 qui sur les théâtres devient une banqueroute *pour rire*, mais n'est-il point de banqueroutes pour pleurer? quand un banquier enlève les dépôts confiés par vingt pauvres domestiques dont chacun a supporté des privations pendant vingt ans pour se ménager quelques épargnes, est-ce une chose risible, ou un crime à punir?

Que de dépravation dans le monde philosophique! la littérature est une prostituée qui ne s'étudie qu'à nous familiariser avec le vice, le peindre sous des couleurs plaisantes, pour attirer des recettes aux salles de comédie. La morale est une radoteuse décréditée, qui n'ose pas déclamer contre les vices impunis, tels que la banqueroute; elle flagorne toutes les classes de larrons, pour s'en faire des prôneurs et faciliter la vente de ses livres. Quant à l'économisme qui ne sait rien inventer, il ne cherche qu'à innocenter les vices de ses favoris les marchands. C'est ainsi qu'aucune des sciences ne songe à remplir sa tâche, l'analyse des vices de civilisation et la recherche du remède.

Contre la banqueroute, l'agiotage, les menées mercantiles, il n'est qu'un remède, (hors de l'harmonie sociétaire,) c'est la SOLIDARITÉ : mais c'est une opération de longue haleine, elle emploierait 6 ans, et de plus il fallait en inventer le procédé qui n'est point l'engagement direct; personne ne voudrait y souscrire, se rendre garant pour les autres mar-

chands ; tout riche négociant quitterait : il faut au contraire opérer de manière à éliminer tous les pauvres qui ne présentent pas de garanties, les renvoyer au travail productif, aux cultures, aux fabriques. Ensuite il y aurait encore des procédés neufs à employer pour amener les riches à la solidarité.

Mais ce nouveau mode commercial, garant de vérité et de solvabilité, exigeait des inventions ; et dès qu'il faut inventer, nos sciences philosophiques sont d'accord pour lâcher pied sans combat. Il est bien plus commode et plus lucratif d'encenser les vices dominans, tels que la banqueroute, afin de se dispenser d'en chercher l'antidote politique. « Nous ne l'encensons pas, repliquent-ils, nous la flétrissons dans tous nos écrits. » Eh ! qu'importent ces verbiages impuissans ! c'est prêter appui au vice que de se borner à le flétrir, il se rit des critiques littéraires quand il tient la richesse et qu'il voit les moralistes mêmes empressés de figurer dans ses salons. Il faut au lieu de critique du mal, une invention de l'antidote.

Et pour remédier aux vices, il faut avant tout les définir et les classer. J'ai donné, dans le Traité de l'Association domestique-agricole, sur la hiérarchie de la banqueroute, un tableau en trois ordres, 9 genres et 36 espèces. On pourrait aisément étendre cette liste au triple et au quadruple, car il en paraît chaque jour de nouvelles espèces, tant cette industrie se perfectionne, surtout en banqueroutes

fiscales où la France vient d'innover, par le genre *double dupe, amphidupe*, aidant elle-même à se faire spolier de diverses manières.

Puisque notre siècle exige que dans l'attaque du vice, on prenne le ton facétieux, *castigat ridendo*; qu'on évite la teinte rébarbative des moralistes du siècle passé, il eût été bien aisé de le satisfaire, tout en flétrissant le vice; car dans le tableau de la banqueroute citée plus haut, j'ai présenté en sens plaisant, chacun des 9 genres et chacune des 36 espèces; par exemple,

le 5e genre, celui des TACTICIENS,

comprenant 5 espèces de banqueroute,

17e, en échelons; 18e, en feu de file; 19e, en colonnes serrées; 20e, en ordre profond; 21e, en tirailleurs.

Ces cinq espèces formant l'un des genres du centre de série, sont en analogie très-exacte, avec les manœuvres militaires; aussi ai-je donné à ce genre et au précédent, les noms de *tacticien* et *manœuvrier*.

Il est donc fort aisé de satisfaire au précepte oratoire de remontrance amusante, *castigat ridendo*, tout en se ralliant à la vérité et en donnant de franches analyses du vice. Je pourrais, selon la méthode des journalistes, donner ici une liste des espèces de banqueroutes, pour faire désirer les chapitres: chacun serait curieux de lire une définition des banqueroutes dont suit le nom:

Sentimentale, enfantine, cossue, cosmopolite;

Galante, béate, sans principes, à l'amiable;

De bon ton, de faveur, au grand filet, en miniature;

En casse-cou, en tapinois, en attila, en invalide;

En filou, en pendard, en oison, en visionnaire;

En posthume, en famille, en repicqué, en poussette.

Le détail de ces sortes de banqueroutes fournirait des chapitres amusans, d'autant mieux que je suis enfant de la balle, né et élevé dans les ateliers mercantiles : j'ai vu de mes yeux les infamies du commerce, et je ne les décrirai pas sur des ouï-dire, comme le font nos moralistes qui ne voient le commerce que dans les salons des agioteurs, et n'envisagent dans une banqueroute que le côté admissible en bonne compagnie. Sous leur plume, toute banqueroute, (surtout celles d'agens de change et banquiers) devient un incident sentimental : où les créanciers même sont redevables au failli qui leur fait honneur en les colloquant dans ses nobles spéculations. Le notaire leur annonce l'affaire comme une fatalité, une catastrophe imprévue, causée par les malheurs des temps, les circonstances critiques, les revers déplorables, etc. (début ordinaire des lettres qui notifient une faillite).

Au dire du notaire et des compères *qui ont en secret une provision sur le tout*, ces faillis sont si honorables, si dignes d'estime!!! une mère tendre qui s'immole au soin de ses enfans! un vertueux père qui ne les élève qu'à l'amour de la charte! une fa-

mille éplorée, digne d'un meilleur sort, animée de l'amour le plus sincère pour chacun de ses créanciers ! vraiment ce serait un meurtre que de ne pas aider cette famille à se relever, c'est un devoir pour toute âme honnête.

Là-dessus interviennent quelques aigrefins moraux à qui on a graissé la patte, et qui font valoir les beaux sentimens ; la commisération due au malheur; ils sont appuyés par de jolies solliciteuses, fort utiles pour calmer les plus récalcitrans. Ebranlés par ces menées, les trois quarts des créanciers arrivent à la séance tout émus et désorientés. Le notaire en leur proposant une perte de 70 0/0, leur dépeint ce rabais comme effort d'une famille vertueuse qui se dépouille, se saigne pour satisfaire aux devoirs sacrés de l'honneur. On représente aux créanciers, qu'en conscience ils devraient, au lieu de 70 0/0 en accorder 80, pour rendre hommage aux nobles qualités d'une famille si digne d'estime, si zélée pour les intérêts de ses créanciers.

Là-dessus quelques barbares veulent résister ; mais les affidés répandus dans la salle, prouvent en *a parte*, que ces opposans sont des gens IMMORAUX, que tel ne fréquente pas les offices de paroisse, que tel autre a une maîtresse entretenue, que celui-ci est connu pour un harpagon, un usurier; que celui-là a déjà fait une faillite ; c'est un cœur de roche sans indulgence pour ses compagnons d'infortune. Enfin la majorité des titulaires abonne et signe le

contrat ; après quoi le notaire déclare que c'est *une affaire très-avantageuse pour les créanciers*, en ce qu'elle prévient l'intervention de la justice qui aurait tout consumé, et qu'elle fournit l'occasion de faire une bonne œuvre, en aidant une famille vertueuse. Chacun (ou du moins chacun des sots qui forment la majorité.) s'en va rempli d'admiration pour la vertu et les beaux sentimens dont cette digne famille est le modèle.

Ainsi se conduit et se termine une banqueroute *sentimentale*, où on raffle au moins les deux tiers de la créance ; car la banqueroute ne serait qu'*honnête* et non pas sentimentale, si elle se limitait à un escompte de 50 0/0, tarif si habituel, qu'un failli en se bornant à ce taux modéré, n'a pas besoin de mettre en jeu les ressorts de l'art ; à moins d'imbécillité du banqueroutier une affaire est sûre quand on ne veut gruger que 50 0/0.

Si l'on eût publié un ouvrage décrivant une centaine d'espèces de banqueroute, avec plus de détails que je n'en donne ici sur la *sentimentale*, ce livre aurait fait connaître l'une des gentillesses du commerce, l'un de ses caractères. Quelques écrits sur d'autres caractères, comme l'agiotage, l'accaparement, auraient fait ouvrir les yeux, et provoqué les soupçons sur le mécanisme commercial nommé *libre concurrence*, mode le plus anarchique et le plus pervers qui puisse exister.

Un scandale bien honteux pour notre siècle, est

que le monde savant, surtout les moralistes, n'aient pas mis au concours la recherche du correctif naturel de la banqueroute. C'est à leur silence officieux sur les dépravations les plus révoltantes, qu'on peut juger des vues secrètes de la science. Elle ne veut que vendre des livres, les composer en l'honneur du vice, parce que c'est un ton plus *marchand* que celui d'attaque du vice.

Un seul homme a bien jugé le tripot commercial, c'est Bonaparte qui en a dit : *On ne connaît rien au commerce.* Il brûlait de s'en emparer, et ne savait comment s'y prendre ; déjà il avait envahi indirectement une belle branche, celle des denrées coloniales qu'il tenait en monopole, au moyen des licences d'entrée; il méditait d'autres empiétemens, celui du roulage, etc.; ainsi l'esprit fiscal tend fortement à s'emparer du commerce; il ne lui reste qu'à connaître la méthode à suivre pour saisir la proie sans secousse et au grand contentement des peuples. En France le gouvernement gagnerait deux cent millions à la métamorphose du système commercial et l'agriculture un milliard.

L'un des caractères commerciaux qui intimidaient Bonaparte, était la *répercussion* ou faculté qu'a le commerce de reporter sur la masse industrieuse toute lésion qu'il éprouve de la part du gouvernement. Dès que le commerce est menacé, il resserre les capitaux, il sème la défiance, entrave la circulation; il est l'image du hérisson que le chien ne

peut saisir par aucun point; c'est ce qui désole en secret tous les gouvernemens, et les réduit à fléchir devant le veau d'or. Un jour le ministre Wallis voulut à Vienne regimber contre les menées de la bourse, y introduire une police contre l'agiotage; il fut déconfi, et obligé de céder honteusement. Il faut des inventions pour lutter contre l'hydre commerciale, c'est le sphinx qui dévore ceux qui ne devinent pas son énigme, du reste, il n'est rien de plus facile à attaquer que ce colosse de mensonge; quand on connaîtra les batteries à employer, il ne pourra pas même essayer de résistance.

Les manufactures qu'il faut se garder de confondre avec le commerce, y touchent en divers points, surtout par la faculté de tromperie, accaparement, banqueroute, etc.; elles doivent subir une réorganisation, être assujéties à double solidarité, contre les fraudes et banqueroutes, et contre l'abandon des ouvriers. Tel fabricant possède une fortune de vingt millions, quoiqu'ayant débuté sans le sou; si les solidarités existaient, il n'aurait gagné que cinq millions; cinq autres auraient été affectés aux garanties solidaires, et dix auraient passé au fisc. Tel est le régime distributif d'où naîtrait le bon ordre; mais tant que les sciences aduleront cet état monstrueux qui fait passer vingt millions dans les mains d'un seul fabricant, et tant que les gouvernemens ne suspecteront pas cette anarchie, ne provoqueront pas quelque invention de correctifs, peuples et gouvernemens

seront les jouets de ce colosse mercantile qui grandit chaque jour, et dont l'influence croissante est un sujet d'alarme secrète pour les castes supérieures.

On a créé en France 300 académies d'agriculture: quelle devait être leur première fonction? s'occuper des moyens de ramener les capitaux dans la campagne, ouvrir des concours sur ce sujet: aucune d'elles n'y a songé. Cependant quel essor peut prendre l'agriculture, tant qu'elle ne trouve pas le moyen d'obtenir des capitaux au même cours que le commerce? les sociétés agricoles qui ne donnent aucune attention à ce problème, ne seraient-elles pas selon l'Évangile, *trois cents cohortes d'aveugles, conduisant trente millions d'aveugles?*

Il règne sur ces questions de réforme commerciale tant de cécité et de prévention, qu'on n'a pas même le pouvoir de dénoncer le vice. Un jour le fameux critique Geoffroy voulut hasarder dans son feuilleton quelques plaisanteries *fort justes* sur les vices du commerce; il fut assailli, criblé par les autres journaux; il se radoucit et se tint pour battu; c'était lui qui avait raison et qui capitula; tant il est vrai, comme l'a dit un trop fameux défunt, *qu'on ne connaît rien au commerce.*

La philosophie n'a pas voulu qu'on acquit sur ce point des notions exactes; elle connaissait fort bien la route à suivre; elle nous dit sans cesse qu'il faut *procéder par analyse et synthèse* pour atteindre aux lumières; elle devait donc en études commerciales,

commencer par l'analyse des ordres, genres et espèces de caractères, selon le plan que je viens de tracer, et que chacun eût pu tracer avant moi. Ce travail une fois fait, aurait fourni les moyens de passer à la synthèse du mode véridique ou régime des garanties.

Mais sur le commerce, comme sur les autres branches du système civilisé, la philosophie, tout en posant de bons principes d'études, n'en a jamais voulu pratiquer aucun ; faut-il s'étonner après cela que le génie moderne soit noueux et stérile, que le mouvement soit stationnaire et souvent rétrograde, en dépit des jactances de vol sublime; et qu'on ne sache atteindre à aucune amélioration du sort des peuples, quand il reste à faire tant de découvertes faciles qui conduiraient au but? (Voyez l'article des issues de civilisation.)

Le monde social est trahi par ses beaux esprits : telle sera ma conclusion quand j'aurai achevé cette analyse, qui les convaine de refus d'étude, et collusion d'obscurantisme. Toutefois si le monde est leur dupe, ils sont doublement dupes d'eux-mêmes, en cherchant la fortune par des spéculations abjectes, par l'apologie de cette civilisation qui est l'objet de leurs mépris secrets, et qui les accable de toutes les servitudes sans les enrichir. Quel rôle honteux que d'opter pour encenser une vieille furie qui les baillonne, tandis qu'en la démasquant, en la livrant à la risée, ils deviendraient les libérateurs

de l'humanité; ils s'élèveraient tout à coup au faîte de la fortune et de la gloire, et au libre essor de la pensée qu'ils n'obtiendront jamais en civilisation !

J'ai défini, en caractères civilisés, 2 ordres de base, les successifs et les permanens, et 2 de lien ou négoce. Passons à 4 autres ordres qui complètent l'analyse.

DOUZIÈME NOTICE.

CARACTÈRES DE FANAL ET D'ÉCART.

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME.

Caractères de répercussion harmonique.

Il est aisé de comprimer les passions par violence; la philosophie les supprime d'un trait de plume ; les verroux et le sabre viennent à l'appui de la douce morale : mais la nature appelle de ces jugemens, elle reprend en secret ses droits ; la passion étouffée sur un point se fait jour sur un autre, comme les eaux barrées par une digue ; elle se répercute comme l'humeur de l'ulcère fermé trop tôt.

Naturam expellas furcâ tamen usque recurret. Cette *récurrence* ou retour des passions vers leurs buts, vers le luxe, les groupes, le mécanisme, et l'unitéisme, produit des effets comparables à celui qu'on appelle en physique DIFFRACTION, ou réflexion des

couleurs à la surface des corps noirs et opaques, la civilisation est, *au figuré*, un corps opaque ; tout noir de fourberie et de crime ; cependant elle présente quelques reflets d'harmonie. Une description va expliquer cet effet, apprendre à discerner un ordre de caractères bien précieux et bien inconnus.

Je choisis 2 exemples tirés du *jeu* et du *bon ton* ; ce sont deux effets de passions répercutées, deux *récurrences* de la cabaliste et de l'unitéisme.

Le JEU est un aliment factice qu'on donne à la manie d'intrigue dont l'homme est possédé par aiguillon de la 10e passion dite cabaliste, les esprits vides, comme les paysans, aiment beaucoup le jeu ; il développe en eux la passion dite cabaliste, qui n'a guère d'aliment sous le chaume ; il plaît de même aux têtes ardentes, faute d'activité suffisante en intrigue : il convient à une compagnie d'étiquette, parce que la vérité en est bannie par les convenances ; la passion ne peut pas s'y montrer, tout y est glacial, il faut créer à cette assemblée une intrigue artificielle par le moyen des cartes : mais on ne proposera pas les cartes à gens qui ont une véritable intrigue en action : un conciliabule d'agioteurs qui machinent un coup de filet, une raffle pour la bourse du lendemain ; des amans qui se réunissent en orgie galante pendant les instans où les pères sont absens ; des conspirateurs qui se concertent au moment de frapper le grand coup, regarderaient en pitié la proposition de jouer aux cartes. Là où est

l'intrigue réelle, il n'est pas besoin d'intrigue factice, comme celle du jeu, des romans, de la comédie, etc. Aussi les harmoniens n'auront-ils emploi des cartes que pour les malades et infirmes, hors d'état de prendre une part active aux intrigues industrielles, qui préoccuperont tellement qu'aucun être en santé ne voudra jouer. Il n'aura déjà pas assez de la journée pour subvenir aux intrigues réelles qui seront au nombre d'une trentaine chaque jour, à n'en supposer que deux par chaque séance industrielle ou autre.

Le BON TON est un effet de la passion *unitéisme*, qui se répercute faute d'essor. Le bon ton, en civilisation, n'entraîne qu'à l'oisiveté, au train de vie des gens dits *comme il faut*, qui sont oisifs, oppresseurs de la multitude laborieuse. Il y a pourtant dans le bon ton un très-beau côté qui est l'unité passionnée en mœurs et usages. C'est un brillant effet du bon ton, que de déterminer toute la belle compagnie d'Europe à adopter des langages unitaires, comme *le Français* pour la conversation, et *l'Italien* pour la musique. Sous ce rapport, le bon ton est *image renversée* de l'harmonie sociétaire, où les mœurs ne régneront que par le consentement unanime, sans intervention de morale ni de lois, encore moins de châtimens. Mais le bon ton chez les harmoniens entraînera au travail productif, il dirigera à ce but toutes les classes et toutes les passions. Chez nous au contraire il n'excite qu'à l'indo-

lence et aux mœurs dangereuses ; il est donc image *renversée* et non pas image directe de l'unitéisme, qui conduirait à l'industrie.

Il en est de même de la 10e passion la cabaliste, citée plus haut ; ses intrigues ne tourneront en harmonie qu'à l'avantage de l'industrie ; chez nous, elles ne produisent que le mal en tout sens, par le jeu et autres désordres qui sont image des cabales industrielles de l'harmonie, mais images *renversées*, produisant le mal.

Il existe une grande différence de propriétés entre les deux répercussions que je viens de citer. Le *bon ton* produit des effets brillans et souvent très-utiles, dont le seul tort est de ne pas entraîner à l'industrie ; le *jeu* produit des effets odieux, la ruine des familles, le crime, le suicide. Il faut donc distinguer dans les passions répercutées ou récurrentes, deux genres très-opposés ; l'harmonique et le subversif. Celles qui conduisent aux accords comme le bon ton, sont du genre précieux que je nomme *harmonique*, ou récurrence directe vers le but. Celles qui conduisent aux discordes et aux crimes, sont du genre malfaisant que je nomme subversif ou récurrence inverse vers le but. Les deux genres ont une propriété commune, et très-brillante, c'est de donner en mode renversé des images de l'harmonie, d'en peindre tous les détails dans le jeu des passions répercutées. (Leur nom régulier serait DIFFRACTÉES, mais on ne veut point de mots scientifiques.)

Précisons bien le sens de cette expression, *image en mode renversé ;* les passions répercutées, au lieu de conduire le monde social 1, au luxe, 2, aux séries de groupes, 3, au mécanisme, 4, à l'unité ; le conduisent à l'appauvrissement, à la désunion, à la confusion, à la duplicité d'action. Elles opèrent comme un miroir qui renverse l'objet tout en le retraçant fidèlement ; en effet : les violentes émotions des joueurs de tripot, élèvent la passion au même degré de véhémence ou s'élèveront les intrigues industrielles de l'harmonie, qui stimuleront plus vivement que nos fêtes civilisées ; et de même la docilité, l'unité passionnée d'une réunion de cour pour les manières dites bon ton, malgré la gêne qui y est attachée, cette déférence mutuelle, est l'image de l'accord unitaire des harmoniens pour la distribution judicieuse des relations industrielles, aussi utiles que les momeries d'étiquette sont superflues.

Un détail très-intéressant dans l'analyse de caractères que je nomme répercutés ou récurrens (nom que leur donne Horace), est de distinguer *leur engrenage*, discerner à quelle période sociale ils sont empruntés.

S'il est vrai, selon les philosophes, que tout est lié dans le système de l'univers, chacune des neuf périodes sociales mentionnées à l'avant-propos, doit se lier aux autres, par certains caractères empruntés des périodes supérieures ou inférieures, et formant engrenage de son système dans ces périodes.

Athènes quoique société civilisée, engrenait dans la société barbare, par l'esclavage des industrieux, et par les cruautés exercées envers eux. Nous engrenons en barbarie par le code militaire, coutume pleinement barbare, quoique nécessaire. Le besoin et l'instinct forcent chaque période à emprunter sur ses voisines : ainsi le système monétaire, tout opposé aux règles de la libre concurrence, est un emprunt sur la période 6e GARANTISME, où l'on saurait organiser les vraies garanties sociales, dont la civilisation n'a aucune connaissance, dans ses bavardages de liberté.

Les barbares mêmes opèrent cet engrenage de caractères, et franchissent la période civilisée pour aller emprunter sur la période 6e garantisme, le caractère nommé parmi nous *système monétaire*, qui n'est qu'un rameau de la concurrence véridique ou RÉGIE EXCLUSIVE CONTRE-BALANCÉE. La civilisation, 5e période, franchit de même le garantisme, 6e période, pour emprunter sur la période 7e SOCIANTISME, *séries industrielles simples*, une coutume très-ingénieuse; celle des postes en relais, qui est une véritable série industrielle simple, opérant, 1° en courtes séances, 2° en exercice parcellaire, 3° en échelle compacte. Ce sont les trois conditions requises pour une série industrielle : ch. V et VI.

Répliquera-t-on que les postes en relais sont un usage de civilisation perfectible ; qu'elles sont donc partie intégrante et caractère de civilisation? non

vraiment, la poste en relais est un caractère d'emprunt, d'engrenage pris sur une période supérieure. Le besoin des gouvernemens leur a suggéré cette méthode : l'instinct en a fait aisément l'invention ; elle n'est pas moins un caractère ultra-civilisé, et qui prouve, ainsi que le régime des monnaies, que tout ce que nous avons de bon en civilisation est étranger à cette société, et provient d'engrenages ou caractères empruntés sur des sociétés plus élevées. La méthode civilisée consisterait à se voiturer avec les mêmes chevaux, qui, pour vous conduire de Paris à Lyon, emploieraient deux cents heures au moins, tandis que la poste vous y mène en 43 heures. C'est quadruple bénéfice de temps. Si la poste est plus coûteuse, cela tient aux lacunes industrielles du régime civilisé : la poste en harmonie coûtera bien moins que le voyage à mêmes chevaux ; mais dès à présent, la poste en relais nous donne déjà *sur le temps*, une économie du quadruple. C'est la propriété générale des séries industrielles, de donner quadruple bénéfice, en tout parallèle avec l'industrie civilisée.

A quelle branche de passion se rattache cette invention de la poste en relais qui n'était pas connue des anciens? elle tient à l'ambition et au tact ; *à l'ambition* par impatience de célérité dans les entreprises et les relations ; *au tact*, par impatience du dégoût causé par la voiture au pas. C'est donc, je l'ai dit plus haut, un effort de passions entravées sur

quelque point, et qui se font jour sur un autre point : c'est une répercussion ou récurrence de genre harmonique, puisqu'elle produit le bien; elle est subversive en quelques points, comme dans la coutume française de surcharger, forcer et crever les chevaux de poste, qui seront ménagés en harmonie, plus que ne le sont aujourd'hui les petites maîtresses.

Le seul caractère de répercussion, nommé postes en relais, fournirait un ample chapitre, si je voulais l'analyser en plein; que serait-ce d'une analyse de 100 caractères de répercussion dont j'ai le recueil? qu'on juge par là de l'énorme travail qu'exigerait une analyse de civilisation! voilà un seul ordre de caractères qui emploierait cent chapitres.

Sans ce triage des caractères, sans ce classement qui rapporte à chaque période ce qui lui appartient; on ne peut pas juger des progrès ou déclins sociaux. C'est faute de ce triage que les philosophes s'embrouillent à qui mieux mieux dans leurs opinions sur cette société ; elle est 5e en échelle ; avance-t-elle quand elle conserve des caractères d'échelon, n° 2e sauvage, 3e partriarcal, 4e barbare, dont elle devrait chercher à se dégager?

Loin de là, notre civilisation dite perfectible, s'obstine à engrener en sauvagerie par *déni de minimum*, abandon des vieillards et des pauvres; vice pardonnable aux sauvages, parce que dans les disettes, la horde n'a réellement pas de quoi ali-

menter celui qui ne chasse ni ne pêche : mais la civilisation est-elle recevable à dire qu'elle manque d'approvisionnemens ? aux caractères de période sauvage, elle en joint d'autres empruntés de périodes patriarcale et barbare ; tant qu'on ne distinguera pas ces mélanges, il sera impossible de voir clair dans le dédale nommé CIVILISATION.

Sur une liste d'environ cinquante caractères de répercussion harmonique, il en est très-peu qui ne soient d'un vif intérêt par la surprise et la confusion qu'ils exciteraient, en prouvant que la civilisation n'a de bon que ce qu'elle vole aux périodes supérieures, comme les caractères suivans qui sont autant de larcins, ou si l'on veut, des emprunts, des engrenages sur le mécanisme des garanties, 6e période.

1. L'unité scientifique ou accord des sociétés savantes malgré les guerres et rivalités nationales.

2. La guerre mixte ou relations amicales, hors de combat, entre les troupes belligérantes.

3. Les ouvriers artistes, figurant au théâtre en acteurs et choristes. (Usage d'Italie, de Toulouse).

4. Les quarantaines sanitaires.

5. Les lettres de change avec solidarité d'endosseurs.

6. Les assurances tant individuelles que mutuelles.

7. Les défenseurs d'office.

8. Les caisses d'épargne, de coopération parcellaire.

9. Les retenues de vétérance.

10. Les caisses d'amortissement.

11. Les prud'hommes et arbitres.

12. Les cautionnemens en garantie industrielle.

✂ L'ébauche du système d'unité métrique.

La philosophie revendiquera ces caractères ultra-civilisés, comme perfectionnemens de son cru, et tenant au domaine de la civilisation perfectible ; il n'en est rien, ce sont des enjambemens, des engrenages en périodes supérieures ; leur invention, comme celle des relais de poste, est due à l'instinct, au besoin et non à la science qui n'a pas même pu faire adopter le caractère *d'unité métrique* dont elle a essayé l'introduction, et manqué en plein le système naturel.

Elle répondra : si selon la table qui précède, nous avons adopté soit par instinct, soit par génie scientifique, douze caractères précieux d'une période supérieure, caractères qui appartiennent au garantisme, nous sommes donc identifiés avec cette période, et il est irrégulier de vouloir la distinguer de la civilisation ! non, vous n'êtes point parvenus à cette période et vous n'y tendez même pas. Vous êtes embourbés dans l'ornière civilisée. On ne sort d'une période qu'autant qu'on en quitte les caractères *pivotaux ;* or vous ne tentez aucunement de sortir des pivots de civilisation, tels que le morcellement agricole et domestique, et autres pivots géné-

raux (dont je n'ai pas donné la table au chap. 42). Vous ne songez pas même à abandonner les pivots partiels ou pivots de phases, exposés au chap. 41, car vous vous obstinez à maintenir les caractères de 3e phase, tels que le monopole maritime insulaire, que vous avez renforcé par une lutte maladroite; et vous vous cramponnez sur certains caractères de 2e phase, tels que les illusions du gouvernement représentatif qui, dans divers cas, conduit à la rétrogradation. Vous êtes donc en marche rétrograde plutôt qu'en marche ultrograde. La preuve en est qu'on ne sait pas tirer parti de deux germes déjà anciens, mont-de-piété et maîtrises, dont une modification judicieuse élèverait la civilisation de sa 3e à sa 4e phase.

Au résumé : loin d'avancer vers les garanties, vers la période 6e, nous n'avançons pas même dans la carrière civilisée dont nous ne savons pas organiser la 4e phase. Au reste ce qui prouve l'ignorance générale sur ce sujet, c'est que l'Europe a chanté le progrès rapide de l'Egypte vers la civilisation, quand l'Egypte ne faisait que ce que fait aujourd'hui la Turquie, passer de 3e en 4e phase de barbarie, progrès qui ne tend pas plus à la civilisation que la civilisation dans son état actuel ne tend au garantisme dont elle s'éloigne très-maladroitement, par l'esprit mercantile.

Brisons sur ce sujet puisqu'on ne peut en traiter qu'avec des lecteurs qui connaîtraient en plein les

phases et caractères des diverses périodes. Achevons de leur faire connaître les caractères de civilisation, avant de leur expliquer comment cette société, vraie torpille en politique, ne fait qu'entraver les progrès du génie social, tout en se flattant, à chaque instant, de lui imprimer un vol rapide vers la perfectibilité.

CHAPITRE QUARANTE-SIXIÈME.

Caractères de répercussion subversive.

Je les ai définis au chap. 45 ; il reste à en donner quelques exemples, comme celui du JEU déjà décrit. C'est un caractère opérant sur des individus ; il faut citer un de ceux qui opèrent sur des masses. Je choisis le *janissariat politique*.

Je comprends sous ce nom toute corporation affiliée qui envahit le pouvoir, maîtrise le gouvernement, et s'empare des fonctions principales ou les fait donner à ses agens dans toute l'étendue d'un empire, comme faisaient les janissaires dans l'empire ottoman, où ils jouaient aux boules avec les têtes des ministres, et obligeaient le sultan à leur présenter dans un bassin d'argent ces têtes des grands qu'ils avaient proscrits.

La secte des jacobins a joué un grand rôle en janissariat ; elle a bien des successeurs : sa tactique a passé chez ses adversaires ; le jacobinisme comme

Elie, a légué son manteau, et l'on ne voit sous diverses couleurs que des jacobinières ou janissariats politiques, des ligues affiliées qui veulent tout maîtriser, tout envahir, comme les jacobins: *Uno avulso non deficit alter.*

C'est un caractère inhérent à la civilisation; il était moins sensible en 1788, parce que les janissaires, sous le nom de NOBLESSE, étaient plus nombreux, mais tendant comme les janissaires ottomans à tout envahir; car sous Louis XVI, ils avaient fait exclure le tiers-état du service militaire et de la majeure partie des emplois.

Ce fléau de janissariat est l'effet d'une passion répercutée; l'ambition tend à former des séries gradées hiérarchiquement: elles se formeraient dans l'état sociétaire pour s'appliquer à l'industrie productive; mais comme l'industrie n'est point attrayante chez nous, l'ambition se répercute sur l'autorité qu'elle envahit, et qu'on ne songerait pas à envahir fédéralement dans l'harmonie où cela ne serait pas possible.

On voit aussi des janissariats subalternes dans l'industrie commerciale, où la classe opulente organise des envahissemens fédéraux: elle marche à ce but sous le masque d'esprit d'association. Sitôt qu'elle connaitrait le moyen d'étendre ses empiétemens industriels, (moyen dont elle a manqué la découverte) elle envahirait les fonctions administratives à la suite des commerciales. C'est toujours au

gouvernement que tendent ces sectes de janissaires politiques : leur malignité va croissant, et c'est un fâcheux avenir pour la civilisation actuelle, qui ne sait qu'engendrer de nouveaux caractères vicieux ou renforcer les anciens.

Le *jeu*, quant aux passions individuelles,

Et le *janissariat* quant aux passions collectives,

fournissent des définitions très-exactes de passions répercutées qui ne produisent que le mal : ce sont deux *récurrences de genre subversif*. Les philosophes croient que ce sont des vices accidentels ; non, ils sont essentiels et inhérens à toute période sociale qui manque d'intrigues utiles ; aussi les sauvages sont-ils très-passionnés pour le jeu, et encore plus pour les ligues fédérales d'envahissement.

Dans tout effet de passion récurrente ou répercutée, il faut toujours observer *l'image renversée* des usages de l'harmonie : remarquons-la dans un 3e caractère de répercussion subversive, c'est *le monopole effleuré* ou *tâtonné :* on en voit poindre des rameaux dans chaque empire civilisé. En France, monopole des tabacs ; en Russie, de l'eau-de-vie ; en Espagne, de la morue ; en Perse, de l'eau à boire : c'est partout qu'on retrouve la tendance au monopole, coutume vexatoire sans doute : c'est une image renversée de l'harmonie où le gouvernement régit tout le commerce, et où les phalanges ne souffriraient pas qu'aucun individu commerçât pour son compte. Mais le monopole général qu'exerce un gou-

vernement harmonien, présente aux administrés des garanties plus complètes encore que celles du système monétaire actuel, qui est vœu des peuples quoique monopole ; car personne, excepté les fraudeurs, ne voudrait que la monnaie fût livrée à la libre concurrence, et qu'on eût dans un empire mille monnaies de faux titres, pour l'honneur des libertés du commerce, qui sont autant de chaînes imposées au producteur et au consommateur.

Les monopoles seraient donc tous utiles, s'ils pouvaient être organisés comme celui de la monnaie, en *régie fiscale contre-balancée*. Dès-lors la tendance au monopole général est un bien, sauf invention du régime de contre-poids; la nature doit donner ce penchant à tous les gouvernemens, puisqu'il est leur destin : il est la fonction principale qui leur est réservée en harmonie. Ce penchant se manifeste par des lueurs de monopole, comme celui des tabacs ; ces monopoles partiels et dénués de contre-poids sont assurément vexatoires, et par cette raison *image renversée* du régime d'harmonie, qui emploierait au bien général un procédé employé aujourd'hui à des vexations partielles.

Ainsi que je l'ai fait pour les divers ordres de caractères, j'ajoute ici, sur les *récurrens subversifs*, une liste de douze non définis. Il serait inutile de donner des listes plus étendues, puisque chacun des caractères a besoin d'un paragraphe ou d'un chapitre de définition.

1. Bacchanales joyeuses.
2. Excès périodiques du peuple.
3. Récréations, fêtes et vacances.
4. Mendicité spéculative.
5. Polygamie secrète.
6. Prostitution publique et secrète.
7. Sérails où ils sont tolérés.
8. Exposition des enfans, si on la tolère.
9. Loteries et monopoles de vice.
10. Luttes sans cause, gavots et dévorans.
11. Joug des préjugés secoué par la classe haute.
12. Anoblissement du service domestique royal.
≺ Inertie nobiliaire.

On ne comprendra point, sans commentaire, en quel sens chacun de ces caractères tient au genre dit *récurrent subversif*; j'en vais donner, sur trois seulement, une légère idée.

1° *Bacchanales joyeuses.* D'où vient ce penchant du peuple à causer du dégât, se livrer au désordre dans ses divertissemens? Les enfans surtout sont sujets à cette manie de ravage, quand ils se mettent en gaîté. L'âge adolescent dans la classe opulente, se livre aux mêmes folies : on ne verra guère un repas de Provençaux ou de Languedociens se terminer sans qu'on brise les vaisselles (si c'est en local libre, chez un traiteur). Cet effet de passion est un essor d'amitié qui conduit à l'opposé du but, car le premier but des passions est le LUXE; or ce dégât inutile ne produit que l'appauvrissement; c'est un

effort de passion comprimée qui fait éruption violente, et va à son but, à l'enthousiasme, par les voies du mal, faute de pouvoir assouvir sa fougue cabalistique sur une industrie attrayante, qu'on trouverait à chaque pas dans le mécanisme des Séries passionnées.

2° *Excès périodiques du peuple*, tels que les orgies du dimanche et du carnaval, où il consume le fruit de ses travaux : il est donc bien malheureux les autres jours ! Voit-on la classe opulente se livrer à ces excès? Non, parce qu'elle a chaque jour l'abondance dont le peuple cherche une ombre dans ses folies ruineuses du dimanche et du lundi.

3° *Récréations, fêtes et vacances*. On est donc bien ennuyé aux jours et heures de travail, si l'on a besoin de ne rien faire pour être heureux! Les harmoniens ne sauront pas ce que c'est que récréation ; et pourtant ils travailleront beaucoup plus que nous, mais par attraction. Les séances de travail seront pour eux ce qu'est l'affluence de fêtes pour les sybarites parisiens, qui ne sont en peine que du choix des spectacles, des festins, des bals, des maîtresses, etc.

Ce sont là trois effets vicieux où la fougue amicale, manie d'insouciance et de joie collective, marche à son but par des voies improductives ou nuisibles. Il eût fallu classer tous les jeux des passions qui tiennent à cet ordre ; plus le tableau en serait nombreux, plus on sentirait la nécessité d'in-

venter un ordre de choses propre à ramener la passion dans les voies d'utilité, lui donner un plein développement, un essor fougueux dans l'exercice de l'industrie productive. Cet effet n'a lieu que dans les Séries passionnées.

D'après l'examen de cet ordre de caractères nommés récurrens ou répercutés, on peut apprécier l'impéritie des moralistes qui veulent réprimer les passions. Qu'en arrive-t-il? entravées sur un point, elles font éruption sur un autre; elles vont à leur but par les voies désastreuses, au lieu d'y aller par les voies bienfaisantes. C'est pour le corps social double dommage, perte du produit qu'aurait donné la passion appliquée à l'industrie, et perte des frais de répression et de châtiment qu'il faut opposer à la passion égarée dans les voies du mal. Si la belle France ne commettait pas chaque année 120,000 crimes à procès, elle aurait le double bénéfice d'employer utilement les tribunaux, les gendarmes qui poursuivent les criminels, et d'utiliser de même des hommes que la compression a poussés au crime.

Les moralistes répondent : il faut aimer la vertu et l'industrie. On peut leur dire : sachez les rendre aimables : elles ne peuvent plaire à l'homme que par entremise des séries passionnées ; sachez donc organiser cet ordre, maintenant qu'on vous évite la peine de l'inventer. Mais tant que durera le régime d'industrie morcelée et répugnante, c'est en vain qu'on opposera aux passions les oracles de Diogène et

Mirabeau; elle marchent à leur but *per fas et nefas*. Dieu a placé dans nos âmes 12 aiguillons de mouvement, qui nous pousseront au but, en dépit des leçons de Mirabeau et Diogène. Il serait bientôt temps que la philosophie s'occupât à étudier les ressorts du mouvement, leurs propriétés, leur tendance, leur vœu, au lieu de perdre sottement des siècles à la tentative chimérique de réprimer les passions.

Mais pour découvrir l'art de les développer en harmonie, il eût fallu se résoudre à des travaux d'analyse et de synthèse que la philosophie recommande et ne veut pas pratiquer. Elle badine les prédicateurs en leur appliquant cette devise : *Faites ce que je vous dis, et non pas ce que je fais*; devise bien plus applicable aux philosophes, car on n'a jamais pu obtenir d'eux aucune observance de leurs principes, ni en théorie où ils s'opiniâtrent à repousser toute analyse et synthèse des passions et de leurs caractères, ni en pratique où ils nous prêchent l'amour de la modération et de la médiocrité. Eh ! s'ils avaient quelque penchant pour la modération et la médiocrité, ils n'auraient pas amoncelé cette immense quantité de systèmes, cet océan de controverse qui est si fort au-dessus du médiocre par l'infinité des volumes, et si fort au-dessous du médiocre par l'infinité des contradictions.

CHAPITRE QUARANTE-SEPTIÈME.

Caractères de rétrogradation greffée.

Un parti effrayé des abus de la fausse liberté, croit prudent de revenir aux us et coutumes du 10e siècle, à la féodalité nobiliaire, aux superstitions obscurantes, etc.; mais retrouvera-t-il un peuple et une bourgeoisie tels qu'au 10e siècle? Non assurément, et ce ne sera ni en une génération ni en deux qu'il changera les mœurs actuelles. Il veut donc greffer les usages du 10e siècle sur ceux du 19e, greffer la 1re phase de civilisation sur la 3e qui conservera bien ses mœurs et propriétés, car certains ressorts tout-puissants tels que le commerce et la finance ne céderont pas et entraîneront tel parti qui croira les maîtriser.

D'autre part les champions de vol sublime, les libéraux, sont encore une classe de rétrogradateurs, fouillant dans les oripeaux d'Athènes et de Rome pour remettre en scènes de vieilles charlataneries, de faux droits de l'homme (Avant-propos) et greffer sur le 19e siècle des illusions qui ramènent la civilisation de 3e en 2e phase, en mixte des deux phases.

Ainsi chacun des deux partis rétrograde à sa manière, l'un pour le bien des ténèbres, l'autre pour le bien des lumières. Quel sera le plus sage des deux? Celui qui s'emparera du rôle que ses rivaux ne savent pas prendre, *avancer et non pas rétro-*

grader. Or pour avancer, il faut au moins s'élever en 4e phase de civilisation, (chap. 49). Si la caste nobiliaire adoptait ce parti très-avantageux pour elle, dans quel discrédit tomberaient les libéraux, quand ils seraient convaincus de cette marche rétrograde qu'ils dénoncent.

On convertirait à la fois les deux partis, on les réconcilierait, en organisant cette 4e phase de civilisation qui sans être heureuse présente déjà des côtés avantageux, comme d'extirper et prévenir la mendicité, assurer constamment du travail au peuple, fournir un fonds suffisant pour la prompte extinction des dettes publiques, restaurer les forêts et les routes, etc.

Ces perspectives doivent être flatteuses pour des hommes qui ne veulent pas entendre à l'idée de sortir de la civilisation. Cependant elles ne sont encore qu'un abîme social en comparaison des biens qu'on obtiendrait en s'élevant un peu plus haut, à l'ambigu de garantisme. Cette 4e phase civilisée confondrait les 2 partis, dont l'un ne pourrait plus titrer de sagesse la sotte politique de rétrogradation, quand on verrait le bien naître d'un progrès réel; l'autre ne pourrait plus vanter son vol sublime, quand il serait évident que ses méthodes ramèneraient la civilisation au mixte de 3e et 2e phase, au lieu de la pousser en 4e phase d'où elle s'élèverait assez facilement au garantisme.

Quant à la 3e phase où nous sommes, elle est une

impasse ou cul-de-sac social, d'où l'esprit humain ne sait plus sortir; il s'y escrime en systèmes qui n'aboutissent qu'à empirer tous les fléaux; c'est l'emblême de Sisyphe gravissant avec son rocher, et retombant sans jamais atteindre le but. Nous sommes au contraire, sur divers points, dans une rétrogradation évidente causée par la chimère de gouvernement représentatif qui introduit une foule de caractères vicieux; par exemple: 1° *Faire payer à une nation le prix de la corruption de ses représentans.* Abus inévitable dans un grand empire où le gouvernement dispose d'un budget énorme qu'il n'avait pas dans la petite république d'Athènes. Ce régime engendre tant d'abus qu'on a vu des chefs mêmes du libéralisme déclarer que le gouvernement représentatif n'est pas convenable pour les Français. (Benj. Constant).

En le réprouvant je suis loin de me déclarer partisan de l'absolutisme; il ne peut convenir qu'à ceux qui l'exercent; je veux seulement dire que les bienfaits qu'on espère follement du système représentatif, ne peuvent naître que du progrès réel ou passage en 4e phase de civilisation, en ambigu de garantisme, et aux phases de garantisme. Ce progrès réel aurait la belle propriété de satisfaire toutes les classes qui aujourd'hui, alarmées du faux progrès, effrayées du système d'où on a vu éclore les Marat et les Babœuf, s'engageront dans les mesures les plus folles, plutôt que de se concilier avec le libéralisme; de là

naissent divers caractères des plus désastreux à accoler au précédent.

2. L'effarouchement des cours devenues déraisonnables par la frayeur que leur inspire le faux libéralisme.

3. Le pis-aller de ces mêmes cours qui cherchent un appui chez les ennemis de leur indépendance.

4. Le supplice des dupes, des Espagnols, Portugais, Napolitains et Piémontais, envoyés à l'échafaud.

5. La discorde entre les diverses classes de citoyens par suite des brigues électorales.

6. L'accroissement de dépenses fiscales causées par cette lutte des gouvernemens contre les peuples.

On compterait quantité de ces caractères malfaisans, d'origine toute récente, bien soutenus depuis plusieurs années, et produits par le faux libéralisme. Je le nomme faux, parce qu'il est une rétrogradation politique tendant à l'oligarchie sous un masque de popularité, et produisant toujours des effets contraires aux promesses. Par exemple, en 1728, la France à force de bel esprit parlementaire a obtenu une économie de 300,000 fr.*, faisant un centime par contribuable; dans la même année elle dépense deux cent millions d'extraordinaire, savoir :

80 millions d'emprunt fiscal,

84 millions de créance abandonnée à l'Espagne,

20 millions environ prêtés sur ses bons illusoires.

Plus des bagatelles comme le million envoyé chaque mois à la cour d'Espagne pour son entretien ; c'est environ 200 millions de perte, sans autre compensation que le tiers d'un million obtenu à force de verbiages oratoires et par des voies mesquines, comme de *liarder*, rogner quelques écus sur les fonctionnaires, tandis qu'il y aurait cinquante millions à recouvrer sur les seuls cautionnemens des courtiers. La classe nommée courtiers de fonds publics ou agens de change, redoit à elle seule 24 millions pour différence du prix fiscal de ses cautionnemens avec le prix réel de vente des charges. Le libéralisme n'aperçoit rien de cela dans ses éternels débats sur les affaires fiscales ; on lui citerait quantité d'autres lésions du fisc s'élevant jusqu'à cent et deux cent millions qu'il pourrait percevoir *annuellement* sans nouvel impôt. Si ce parti est si aveugle sur la finance, objet dont il s'occupe constamment, il l'est bien plus sur les autres vices politiques auxquels il ne donne aucune attention ; et comme il ajoute à ces torts, celui de conduire le char social en sens rétrograde, greffer la 3e phase sur des caractères de 2e, c'est une chimère dont on n'a aucun bien à espérer (1).

---

(1) Les libéraux croient se justifier en disant : « Ne voyez-« vous pas que sans le système représentatif et les efforts de « l'opposition, l'on tomberait sous le plus pesant despo-« tisme ? » Je le sais : mais il n'est pas moins certain que

On serait depuis longtemps revenu de cette illusion, si on eût procédé à l'analyse des caractères de civilisation et donné un article spécial à ceux de

---

leur tactique de heurter de front les rétrogradateurs, ne sert qu'à les exaspérer, les pousser de plus en plus à l'obscurantisme. Dès-lors le parti même qui veut la liberté, travaille indirectement contre elle : c'est opérer comme l'ours qui, d'un coup de pavé, casse la tête à son ami pour le dégager d'une mouche. Il est certain que ce régime, dit libéral, n'opère aucun bien positif, et que l'esprit libéral est stérile sur tous les grands problèmes d'amélioration sociale, comme l'affranchissement des nègres et l'abolition *consentie* de la traite. Il n'enfante que des discours, et jamais une idée neuve.

Ne dissertez pas tant sur le progrès social, mais sachez l'effectuer; sachez inventer des moyens faciles ; le bel esprit court les rues, il surabonde; c'est de génie inventif qu'on a besoin et non de faconde oratoire. Si vous aviez quelques vues franchement libérales, vous auriez pris des mesures pour exciter aux inventions vraiment libérales, et leur assurer accès à leur apparition; mais comme l'a dit l'un de vous (M. de Pradt) : *La charte fait perdre la tête à ses amans;* ils croient avoir tout fait, quand ils ont péroré sur la Charte, vraie pomme de discorde, édifice chancelant qui ne pourra jamais se soutenir. Inventez un ordre de choses qui plaise à toutes les castes, et qui les rallie toutes aux voies de progrès réel. Quant aux chartes, la fortune leur a décidément tourné le dos; elles conduisent à l'échafaud tous les partis qui en veulent établir. (Voyez l'Espagne, le Portugal, le Piémont et Naples). C'est partout qu'on voit échouer le parti libéral, même dans la politique de détail. S'il obtient, après de longues clameurs, un changement de ministère c'est pour être mystifié sous d'autres formes. Il semble que la fortune,

rétrogradation greffée. Je ne les mentionne ici qu'au nombre de 6, pour ne pas approfondir ce sujet délicat, sur lequel il convient de glisser. Observons seulement que sur ce point, les deux partis peuvent aller de pair en sagacité politique tous deux logés au 4e signe du zodiaque, à l'enseigne de l'écrevisse : l'un des deux devrait se piquer d'honneur, se décider à aller en avant, pour couvrir l'autre de confusion.

CHAPITRE QUARANTE-HUITIÈME.

Caractères de dégénération de la 3e phase.

Les immobilistes sont une secte aussi ridicule que les rétrogradateurs. Le mouvement social répugne à l'état stationnaire, il tend au progrès ; il a, comme

---

lasse de l'impéritie des libéraux, lasse de leur stérilité de génie, se plaise à les molester pour les amener à résipiscence. Les peuples qui prennent parti pour le libéralisme, n'aboutissent qu'à se faire décimer ; les ministres, Canning et autres, sont frappés de mort, s'ils embrassent cette cause. Les souverains mêmes sont malheureux, quand ils suivent cette bannière. La Russie, qui après six ans d'hésitation se décidait bien tard à soutenir les chrétiens d'Orient, est venue échouer pitoyablement et empirer le sort des Grecs, dont la France aussi veut abandonner la cause. Partout la fortune se déclare contre le libéralisme ; avis à lui de quitter sa position, qui n'est plus tenable, et de recourir aux inventions de progrès réel qui lui sont apportées.

l'eau et l'air, besoin de circuler ; il se corrompt par la stagnation ; aussi ne connait-on rien de plus vicieux que les Chinois, nation la plus immobiliste du globe. Chez eux l'intérêt légal est 53 0/0; l'usure et la fourberie mercantile y sont honorées, ils jouent aux dés leurs enfans, traînent leurs dieux dans la boue : ce sont des héros de morale, selon Raynal.

Notre destin est d'avancer : chaque période sociale doit s'avancer vers la supérieure : le vœu de la nature est que la barbarie tende à la civilisation, et y arrive par degrés ; que la civilisation tende au garantisme, que le garantisme tende à l'association simple, et ainsi des autres périodes. Il en est de même des phases ; il faut que la 1re tende à la 2e, celle-ci à la 3e, celle-ci à la 4e, celle-ci à l'ambigue, et consécutivement. Si une société languit trop longtemps dans une période ou dans une phase, la corruption s'y engendre, comme dans une eau qui croupit. (Cette règle est sujette à certaines exceptions pour les périodes inférieures à la civilisation.)

Nous ne sommes que depuis un siècle en 3e phase de civilisation, mais dans ce court espace de temps, la phase a marché très-rapidement, à raison du progrès colossal de l'industrie ; de sorte qu'aujourd'hui la 3e phase excède sa limite naturelle. Nous avons trop de matériaux pour un échelon si peu avancé, et ces matériaux n'ayant pas leur emploi naturel, il

y a surcharge et malaise dans le mécanisme social; de là résulte une fermentation qui le corrompt, elle y développe un grand nombre de caractères malfaisans, symptômes de lassitude, effets de la disproportion qui règne entre nos moyens industriels et l'échelon subalterne auquel ils sont appliqués. Nous avons trop d'industrie pour une civilisation si peu avancée, retenue en 3e phase; elle est pressée du besoin de s'élever au moins en 4e; de là naissent les caractères d'exubérance et de détérioration dont je vais énumérer les plus saillans : en réplique aux jactances de perfectionnement, je vais signaler des effets de dégénération évidente, et pourtant très-récens.

1° *Centralisation politique.* Les capitales transformées en gouffres qui absorbent toutes les ressources, attirent tous les riches à l'agiotage et font dédaigner de plus en plus l'agriculture. — 2° *Progrès de la fiscalité,* des systèmes d'extorsion, banqueroute indirecte, anticipations, art de dévorer l'avenir. Necker en 1788 ne savait où prendre 50 millions de déficit annuel; aujourd'hui on sait ajouter non pas 50, mais 500 millions au budget de 1788. — 3° *Consolidation du monopole maritime.* Il était rivalisé et contenu en 1788, il est maintenant dominateur exclusif, sans qu'il reste aux Européens aucune chance de rétablissement des marines rivales. — 4° *Atteintes à la propriété.* Elles dégénèrent en habitude, par les prétextes de révolution, qui deviennent règle

pour les partis suivans. La France a confisqué, l'Espagne et le Portugal imitent, et cette méthode prévaudra, parce qu'il n'y a aujourd'hui de progrès assuré qu'au désordre. Celui-ci est un caractère d'engrenage en barbarie.

5° *Chute des corps intermédiaires :* états provinciaux, parlemens et corporations qui opposaient des barrières au pouvoir. C'est grâce à leur chute qu'on a su trouver un renfort annuel de 500 millions, là où Necker n'en pouvait pas puiser 50. — 6° *Spoliation des communes*, vilainement compensée par les octrois qui fatiguent l'industrie, désaffectionnent le peuple des villes, et provoquent toutes les fraudes mercantiles, tout le commerce d'empoisonnement légal. — 7 : *Depravation judiciaire*, deni indirect de justice au pauvre, accroissement des procès par la subdivision des propriétés et la complication des lois de plus en plus impuissantes. Elles sont muettes devant un fournisseur pillant de son aveu 76 millions, elles sont inflexibles pour le pauvre Elissando qui a volé un chou ; il est condamné à mort. — 8 : *Instabilité des institutions* frappées par cette raison, d'impuissance, même dans le cas de sagesse, et contrariées par le manque absolu de méthodes justes, en toutes branches d'administration : L'on ne sait pas même faire une division territoriale régulière, basée sur les convenances générales, on n'a aucune règle sur cette opération.

— 9 : *Imminence de schisme.* Les gallicans étayés

des opinions de saint Louis et de Bossuet, ne tarderaient guères à en venir au schisme contre des prétentions outrées, de là les guerres civiles. — 10 : *Guerre intestine*, discordes fomentées par l'ignorance de la politique sociale qui ne sait inventer aucune voie de conciliation par progrès réel en échelle. — 11 : *Hérédité du mal*, coutume d'adopter les vices introduits par le parti vaincu, tels que les loteries, les jeux publics et autres moyens odieux de la fiscalité. — 12 : *Dévergondage de la politique*, bassesse des puissances chrétiennes avec les musulmans et les pirates ; concert passif pour le paiement de tribut aux pirates, et le soutien de la traite des nègres.

— 13 : *Progrès de l'esprit mercantile :* Agiotage érigé en puissance qui se rit des lois, envahit tout le fruit de l'industrie, entre en partage d'autorité avec les gouvernemens, et répand partout la frénésie de jeu. — 14 : *Faveur au commerce en raison de sa péjoration.* Marseille construit des vaisseaux pour capturer les chrétiens et en peupler les bagnes d'Afrique ; Nantes a des fabriques d'instrumens de supplice pour la torture des nègres dont il fait la traite en dépit des lois ; d'autres villes naturalisent la coutume anglaise des bagnes où le peuple travaille seize heures, au rabais d'une minute de chômage : plus le commerce grandit en malfaisance, plus il est favorisé. — 15 : *Scandales industriels :* Progrès de la falsification tolérée, fréquence des crises

d'abondance dépressive, abandon des récoltes sur pied pour le bénéfice de vente des futailles, entraves à la charité par l'exigence des percepteurs de droits réunis qui grèvent les donateurs. — 16 : *Traite des blancs favorisée :* On en laisse contracter l'habitude, même aux puissances qui ne l'avaient pas, comme le pacha d'Egypte, et on n'y oppose que des fadaises diplomatiques.

— 17 : *Mœurs du siècle de Tibère :* Espionnages gradués jusqu'au soldat, délations secrètes, progrès visibles de l'hypocrisie, de la bassesse et des vices inhérens à l'esprit de parti.—18 : *Jacobinisme communiqué :* Les partis qui l'ont combattu en ont adopté toute la tactique, l'art de fabriquer des conspirations, de raffiner en calomnie, est devenu général, et a enlevé au caractère des modernes le peu de noblesse qui lui restait.—19 : *Noblesse vandale :* Elle inclinait en 1788 aux idées d'amélioration judicieuse; aujourd'hui elle retombe dans la barbarie, ne songeant qu'à détruire l'industrie qui lui porte ombrage dans les élections.—20 : *Naumachies littéraires.* Les savans et lettrés arborent cette bannière de vandalisme, se déchirant entr'eux pour l'amusement du public à qui ils ont inoculé le goût de la détraction calomnieuse, et ne s'unissant que pour étouffer les lumières, les découvertes utiles. Nos libertés électorales ont produit un trio de vertus neuves, une noblesse vandale, une bourgeoisie calomnieuse et des savans pétris de zoïlisme.

— 21 : *Tactique destructive* ou accélératrice, qui double les ravages de la guerre, fait renaître les coutumes barbares, Vendées, Guerillas, Landsturm, armemens des femmes et des enfans. — 22 : *Tendance au Tartarisme*, par les conscriptions et mobilisations déjà établies en Prusse, tentées plus grandement en Russie sous Aracktchejew; méthode qui une fois introduite en quelques empires, obligera tous les autres à adopter par mesure de sûreté cette organisation tartare. — 23 : *Initiation des barbares à la tactique*. C'est un moyen sûr de renforcer la piraterie des barbaresques, et d'établir bientôt celle des Turcs, qui feront payer aux Dardanelles un tribut à toutes les puissances faibles. — 24. Quadruple *peste* : nous ne connaissions que l'ancienne d'orient, il faut y joindre la fièvre jaune pire encore, le typhus qui fait de grands ravages, et le *choléra morbus* déjà parvenu du Bengale à Alep : C'est un nouveau quadrille de perfectibilités croissantes.

A ces vices récens, tous vices de circonstance, ajoutons le plus honteux, l'admission des Juifs au droit de cité.

Il ne suffisait donc pas des *civilisés* pour assurer le règne de la fourberie, il faut appeler au secours les nations d'usuriers, les *patriarcaux improductifs*. La nation juive n'est pas civilisée, elle est patriarcale, n'ayant point de souverain, n'en reconnaissant aucun en secret, et croyant toute fourberie louable quand il s'agit de tromper ceux qui ne pratiquent

pas sa religion. Elle n'affiche pas ces principes, mais on les connaît assez.

Un tort plus grave chez cette nation, est de s'adonner exclusivement au trafic, à l'usure, et aux dépravations mercantiles, selon le tableau de Londres, tableau qui ne nous apprend que ce que chacun sait.

Tout gouvernement qui tient aux bonnes mœurs devrait y astreindre les Juifs, les obliger au travail productif, ne les admettre qu'en proportion d'un centième pour le vice; *une famille marchande pour cent familles agricoles et manufacturières:* mais notre siècle philosophe admet inconsidérément des légions de Juifs, tous parasites, marchands, usuriers, etc.

Lorsqu'on aura reconnu, (et cela ne tarderait guères,) que la saine politique doit s'attacher à réduire le nombre des marchands, pour les amener à la concurrence véridique et solidaire, on aura peine à concevoir l'impéritie de cette philosophie qui appelle à son secours une race toute improductive, mercantile et patriarcale, pour raffiner les fraudes commerciales déjà intolérables.

Récapitulons sur ces symptômes et caractères de dégénération causée par le retard de progrès en échelle, et par l'inconvenance d'une industrie si vaste, avec un système social si retardé, si traînant. Nous pouvons rattacher les désordres à 4 causes radicales qui sont:

Dépravation morale des sciences; refus obstiné

d'explorer les branches d'étude négligées, jonglerie de persuader que tout est découvert, que tout est perfectibilisé, qu'il faut bafouer les inventeurs.

Dépravation matérielle des sciences, par l'emploi vicieux de la chimie qui ne travaille qu'à vexer le pauvre, en fournissant au commerce des moyens de dénaturer et falsifier toutes les denrées communes dont se nourrit le peuple; et à limiter aux seuls riches, la faculté de trouver des comestibles et liquides naturels.

Rétrogradation intellectuelle, par abus d'esprit; *cataracte politique*, dominance des faux principes qui, sous un masque de philantropie repoussent toute garantie pour le pauvre, et nient les droits naturels de l'homme, droits qu'un code équitable doit compenser.

1, Chasse; 2, Pêche; 3, Cueillette; 4, Pâture;

5, Vol extérieur; 6, Insouciance; 7, Ligue intérieure;

⋊, Liberté satisfaisante; K, minimum proportionnel; et qui nous détournent de toute étude sur les vues de Dieu et la théorie des destinées.

Rétrogradation politique, esprit d'immobilisme qui a gagné les cours et les grands; ils suspectent l'idée de progrès social, au lieu de suspecter la méthode rétrograde, l'esprit philosophique. De là naît double égarement, celui des gouvernemens qui se défient des nouveautés utiles qu'ils confondent avec la philosophie, et celui du vulgaire, obstiné à espérer

le bien des philosophes, gens opposés à toute étude des sciences neuves qui peuvent conduire au progrès réel.

Remarquons que les 24 caractères de dégénération précités, et dont on pourrait doubler le nombre, sont *accidentels* et non pas *essentiels* à la période civilisée. Elle aurait échappé à cette irruption de vices, pour peu qu'elle eût accéléré sa marche, qu'elle eût su s'élever à temps de la 3e phase à la 4e, se rehausser en échelle sociale autant qu'elle s'exhaussait en industrie; elle en a trop pour la 3e phase, elle en aurait trop peu pour la 4e; cette pléthore n'est donc pas vice essentiel mais accidentel, vice enrichi de variantes en pléthores d'excentricité et concentricité : Ainsi Mulhouse accumule *excentriquement*, au point le plus éloigné des 4 mers, telles fabriques dont les matières partent de ces mers pour revenir sur leurs côtes; et le Hâvre, par *concentration* des manufactures au nord, accumule un entrepôt colossal qui appauvrit les régions de Loire, Garonne et Rhône.

Si l'on manque à établir une proportion entre l'échelon social et le degré d'industrie, si le mécanisme social reste en panne, en 3e phase de civilisation, tandis que le mécanisme industriel fait des pas gigantesques, c'est fausser tout le jeu du mouvement; et il en doit résulter des monstruosités, comme notre état actuel, présentant une industrie colossale, qui se trouve appliquée à un échelon subalterne et inca-

pable d'en porter le faix. A l'aspect de cette disparate dont nos économistes devraient rougir, à l'aspect des légions de pauvres qui sont le fruit du SARCOCÈLE INDUSTRIEL, nos philosophes s'écrient: quelle marche rapide vers la perfectibilité croissante! on peut les rappeler à leur principe sur la nécessité des proportions et des liens, *tantum series juncturaque pollet:* Si vous voulez avancer immodérément en industrie, sachez avancer en même rapport dans l'échelle sociale, et vous élever au moins à la 4e phase de civilisation qui pourra comporter et régulariser ce colosse industriel, devenu un sarcocèle politique, tant que nous croupissons dans la 3e phase de civilisation. Voyez sur la 4e le chap. XLIX.

RÉSUMÉ SUR LA VIe SECTION.

NÉCESSITÉ D'UNE OPPOSITION SCIENTIFIQUE.

Là se termine l'analyse des branches connues de la civilisation : il reste encore à parler de la 4e phase non avenue : mais comme elle est à créer, c'est un sujet qui tient à la *Synthèse* du mécanisme civilisé, et non à *l'analyse* de ses phases connues, déjà écloses, dont j'ai décrit ici les caractères. Je crois à propos d'en récapituler les 8 ordres, et d'indiquer deux lacunes que j'ai dû laisser dans ce tableau, pour abréger.

Distribution des caractères civilisés....

de BASE	les SUCCESSIFS, régissant une phase,	XLI.
	les PERMANENS, régnant dans les 4 ph.	XLII.
de LIEN	les COMMERCIAUX *en genres*,	XLIII.
	les COMMERCIAUX *en espèces*,	XLIV.
de PANAL	les RÉCURRENS, *harmoniques*,	XLV.
	les RÉCURRENS, *subversifs*,	XLVI.
d'ÉCART	les RÉTROGRADES, *greffés*,	XLVII.
	les DÉGÉNÉRANS, *accidentels*,	XLVIII.

Il faudrait à ces huit sortes, en ajouter deux qui en forment le complément, savoir :

⋊, Les PIVOTAUX, division à extraire des permanens ; tels sont les trois suivans :

Effet composé, jamais simple, en bonheur ni en malheur. (Traité de l'Association domestique agricole).

Alliage de politique astucieuse et violente.

Contrariété des intérêts collectifs et individuels.

K, Les ARRIÉRÉS, empruntés franchement ou fortuitement sur des périodes inférieures, tels sont :
Le code militaire, emprunt sur la *barbarie*, per^e 4.
Le droit d'ainesse, — sur le *patriarcat*, per^e 3.
L'abandon du faible, — sur la *sauvagerie*, per^e 2.
Et quelques emprunts faits sur la *primitive*, per^e 1, qui n'existe plus ; on en voit des caractères greffés sur les périodes civilisée et barbare, telles sont les coutumes phanérogames de NÉPAUL, JAVA, LANCKEROTE, HAMIL, LAPONIE et autres lieux présentant des lueurs de la phanérogamie qu'on trouva bien établie à OTAHITI.

Tous les caractères civilisés qu'on pourra indiquer se rattacheront à l'un de ces dix ordres, l'analyse du plus copieux, celui des *permanens*, n'a été qu'effleurée, j'y ai confondu les PIVOTAUX qu'il eût fallu en distraire ; je n'ai voulu dans cette section, que faire entrevoir le travail très-étendu qu'exigerait une analyse intégrale de la civilisation, et signaler l'étourderie de tant de philosophes qui, se battant les flancs pour découvrir un sujet neuf, n'ont pas entrevu celui-là, le plus facile de ceux indiqués page 63 vol. 1er, et le plus homogène avec leurs connaissances ; car il n'exigerait qu'un aveu de la vérité, un aveu des vices dominans pris pour voies de perfectionnement.

D'où vient cette stérilité des esprits modernes? De ce que le monde savant manque d'un ressort nécessaire, UNE OPPOSITION, un corps exerçant l'opposition en affaires scientifiques, et intervenant pour signaler les torts de la science, les lacunes qu'elle laisse de propos délibéré, dans les divers genres d'études. Les philosophes nous disent que l'opposition est le palladium des libertés ; pourquoi l'excluent-ils du monde savant qui manque de ce ressort, et qui y a si peu songé, que nul savant ne saurait dire comment doit être organisé un corps d'opposition scientifique, régulièrement contre-balancé.

Les gouvernemens qui ont à redouter les abus de la presse, auraient dû aviser à cette création d'un corps d'opposition scientifique, employer contre leur

ennemi naturel, contre la philosophie, les armes qu'elle emploie contre eux, *l'opposition* et les lumières.

Si les corps savans inclinaient à l'équité, aux garanties de liberté, ils reconnaîtraient que la détraction est pire de nos jours qu'au siècle de Colomb, et qu'on ne veut prêter l'oreille à aucune nouveauté utile. Ce n'est point le gouvernement, ce sont les faux savans qui exercent cet obscurantisme ; il faudrait donc pour contre-balancer leur influence, un corps d'opposition qui, rappelant au siècle les études à faire, assurerait protection et accès à quiconque apporterait des découvertes demandées.

Mais le monde savant ne désire que la confusion en études ; il ne veut pas même qu'on s'oriente, que l'esprit humain reconnaisse le terrain qu'il parcourt, et fasse une analyse de la civilisation. C'est par-là qu'aurait débuté un corps d'opposition ; il aurait provoqué cette analyse, et celle des périodes parcourues avant l'état civilisé, afin de reconnaître par un parallèle si on avait avancé dans la carrière du mal ou dans celle du bien ; on aurait constaté par ce travail que la civilisation perfectionne l'industrie seulement, mais qu'elle dépravé les mœurs en raison du progrès de l'industrie. On doit donc pour arriver au bien, découvrir un autre mécanisme social qui opère sur les mœurs et fasse naître la justice, la vérité, du progrès de l'industrie.

Au lieu de tendre franchement à ce but, la science

persiste à donner le change et prétend que « le sens » naturel du mot CIVILISATION est l'idée de *progrès*, de » *développement ;* il suppose un peuple *qui marche ;* » c'est le perfectionnement de la vie civile et » des relations sociales, c'est la répartition *la plus* » *équitable* de la force et du bonheur entre tous les » membres. »

En réponse au professeur qui s'exprime ainsi dans une chaire de Paris où le sophisme est sûr de tout accueil, on peut l'inviter à aller voir à la manufacture de glaces et autres ateliers, de quelle répartition équitable, de quel bonheur jouissent les ouvriers qui servent les fantaisies des oisifs dont se compose l'auditoire du professeur. S'il est vrai selon lui que l'ordre civilisé embrasse toute perfection, tout progrès, tout développement, les barbares sont donc des civilisés, car ils ont beaucoup perfectionné l'industrie dans la Chine, le Japon, l'Indostan et la Perse ; mais si on analyse les caractères de barbarie et ceux de civilisation, l'on reconnaîtra une prodigieuse différence entre les 2 périodes sociales. (ch. LII.)

Ce n'est pas seulement à l'industrie que la perfection doit s'appliquer, elle doit embrasser aussi les mœurs et le mécanisme social, deux relations que l'ordre civilisé ne sait que dépraver. Son emploi bien restreint est seulement de *poursuivre* dans les 3 carrières, sciences, arts, industrie, les études que les barbares ont commencées et poussées très-loin.

Cette tâche une fois remplie, la civilisation n'a autre chose à faire qu'à disparaître et faire place à d'autres sociétés qui perfectionneront le tout, les mœurs et la mécanique sociale, tout en raffinant l'industrie et les sciences que l'état civilisé ne peut pas élever à moitié du développement dont elles sont susceptibles. On a pu en juger par les tableaux du travail des séries passionnées.

Du reste si le mot civilisation suppose un peuple *qui marche*, d'où vient que notre siècle s'arrête si gauchement dans la carrière même de la civilisation, sans pouvoir arriver à la 4e phase? Cependant ce siècle se trémousse; il fabrique à foison des constitutions et des systèmes; c'est l'écureuil qui galope dans sa roue sans bouger de place. Pauvre siècle! il vante l'esprit d'association, que ne cherche-t-il à associer son bel esprit, sa faconde inutile, avec le bon esprit de quelque génie inventif qui lui enseignerait l'issue du labyrinthe civilisé, et le chemin de sciences neuves où il trouverait la fortune et la gloire!

ARGUMENT DE LA SECTION VII.

SYNTHÈSE GÉNÉRALE DU MOUVEMENT.

ARGUMENT DE LA XIII NOTICE.

PREMIER AGE DU MONDE SOCIAL.

CHAPITRE QUARANTE-NEUVIÈME.

Construction de la 4e phase civilisée et de son ambigu en garantisme.

C'est ici la section des délassemens scientifiques: on y traitera, entr'autres sujets amusans, celui de la chute prochaine du colosse nommé COMMERCE. Quiconque n'est pas banquier ou marchand, se réjouit à cette idée; comment s'y prendrait-on pour écraser cet hydre qui épouvante les rois et les oblige à fléchir? Il est plaisant de penser qu'une petite opération qui ne coûtera qu'un décret, peut mettre les gouvernemens en possession du commerce, de la banque et de bénéfices plus énormes que n'en savent faire ces deux vampires qui se consument en frais parasites. Cette réforme aurait lieu, lors même qu'on tarderait à organiser l'harmonie.

L'occupation pourrait s'effectuer de deux manières, l'une par méthode brusque et coërcitive d'où naîtrait la 4e phase de civilisation ; l'autre par méthode concurrente et séduisante, d'où naîtraient l'ambigu et la première phase de garantisme.

On va dire qu'il n'y a pas à hésiter sur l'alternative, et que la 2e méthode est bien préférable : cela n'importe ? on préférera ce qu'on voudra ; mais je suis obligé de décrire toutes les chances d'option, vicieuses ou non, et de commencer par le moindre progrès, celui de mode violenté, qui ne conduirait qu'en 4e phase de civilisation : ensuite j'indiquerai le mode concurrent, qui est ingénieux, facile et lucratif, et qui conduirait bien plus haut que la civilisation. Toutefois je dois faire connaître l'échelle des progrès possibles, des périodes et phases intermédiaires entre la civilisation et l'harmonie ; c'est le sujet de cette XIII notice.

Venez, subtils athlètes des bourses de Paris, Londres et Amsterdam ; ce ne sont pas des éloges mais des huées que vous allez recueillir : Venez, Lilliputiens en pillage, financiers, gens d'affaires et grapilleurs de minuties, qui vous arrêtez à des millions là où il y a des milliards à griveler. Votre talent se borne à dévorer le présent et l'avenir DU REVENU ; si vous étiez moins pygmées en brigandage, vous auriez su attaquer LE FONDS et non le revenu. Voilà, petites gens, ce que vous n'avez pas su faire : vous êtes dignes de votre siècle, vous êtes médiocres dans

le crime, comme il l'est en génie politique; vous n'avez su qu'escarmoucher en rapine fiscale, sans oser concevoir le plan de bataille décisive, *d'enlèvement du fond*.

Les empires modernes succombent sous le poids des dettes publiques toujours croissantes, ils marchent tous à la banqueroute dont l'Espagne donne le signal; il ne sera que trop fidèlement compris : il faut donc, lors même qu'on ignorerait le moyen de s'élever à l'harmonie sociétaire, découvrir des ressources nouvelles pour subvenir aux dépenses croissantes de la civilisation. Quelques sophistes disent : il faut monétiser le territoire; mais il faut que le gouvernement le possède, au moins en partie, avant de le monétiser. On va voir que lorsqu'il en possédera seulement un tiers, il n'aura pas besoin de monétiser les 2 autres.

Au fait : Je suppose un roi qui serait ennuyé de la stérilité des philosophes, et qui se dirait : Voyons si avec le secours du sens commun je saurai atteindre aux divers biens d'où nous éloignent les controverses philosophiques, prévenir l'indigence, éteindre les dettes publiques, réprimer la banqueroute et l'agiotage, établir la vérité dans le commerce à la place du mensonge!

Supposons que ce roi, sans être doué de génie inventif, eût seulement une volonté forte comme le tigre Mahmoud, et qu'il se résolût à tenter des essais; d'abord celui des méthodes coërcitives à

défaut de vraie science : on va voir que ce parti désespéré conduirait déjà au but.

Selon ce plan ; il opinerait à forcer les réunions économiques, rassembler toute la classe pauvre, toutes les familles sans moyens, dans des *fermes fiscales* où on leur procurerait à peu de frais des occupations gaies et très-productives, aux jardins, aux étables, et à des fabriques variées à choix. On pourrait créer ces fermes en proportion de *un dizième* de la population rurale ; car dans les campagnes, sur mille familles il y en a cent et plus qui n'ont pas de quoi subsister. On fonderait lesdites fermes en nombre de une par 400 familles, afin de pouvoir réunir dans chacune, au moins 40 familles, formant 200 personnes. C'est le nombre nécessaire pour atteindre 3 buts ; *subsistance bonne et économique, travaux variés et lucratifs, gestion peu coûteuse.*

On forcerait la classe indigente à s'incorporer à ces fermes fiscales. Il faut, comme on l'a vu lors des *jantes larges*, forcer le peuple civilisé à faire le bien, après quoi il remercie ceux qui l'ont contraint. D'ailleurs les fermes portées à 40 familles seraient des séjours agréables, sauf la variété de travaux et l'option pour les variantes en divers genres, aux jardins, aux étables, à la grande culture, aux fabriques.

On rendrait ces fermes lucratives, en s'emparant de la fonction la plus profitable, celle du commerce dont chaque ferme réunirait les divers détails,

banque, prêt sur gage, commission, entrepôt, vente, achat ; le gouvernement exerce au Mont-de-piété la plus ignoble de ces fonctions, pourquoi hésiterait-il à exercer les autres, qu'on croit plus distinguées?

J'ai dit que les 2 germes à développer pour élever la civilisation en 4e phase, sont les Mont-de-piété et les maîtrises. J'ai indiqué l'emploi de l'un des deux, il reste à parler des maîtrises.

Il est ridicule et vexatoire de décider qu'il n'y aura que tant de gens exerçant telle profession, tel nombre de cordonniers, tel nombre de courtiers, tel nombre de bouchers, etc. : ce nombre doit varier selon les temps et les chances de travail. La maîtrise ne doit jamais être limitée en nombre, ni exclusive; il faut seulement par une patente croissante, en éliminer tout le superflu numérique, et tous ceux qui ne présenteraient pas des ressources pour coopérer à la solidarité qui doit être le but du gouvernement. Elle doit s'appliquer aux classes passibles de banqueroute, aux marchands et fabriquans : si telle patente est de 100 f. en 1829, il faut l'élever progressivement à 200 f. en 1830, 300 en 1831, 400 en 1832, etc. et ainsi du cautionnement.

Mais ce sera expulser tous les plus pauvres que cette patente écraserait! tel en est le but : qu'ils retournent à la culture où il y aura place dans les fermes fiscales dont ils deviendront actionnaires, et peut-être employés. S'ils n'ont point de capitaux, ils doivent quitter le commerce où ils tomberaient

en banqueroute au moindre choc, à la moindre stagnation. S'ils ont des capitaux, ils continueront leur trafic, parce que la patente croissante en élaguant le grand nombre, augmentera les ventes du petit nombre à qui cette amorce sera nécessaire pour l'amener à souscrire aux solidarités. Tant que le corps social confie à des marchands son revenu annuel, son capital même, il doit exiger d'eux une garantie solidaire. Les Parisiens voulurent appliquer cette règle aux agens de change lors de la banqueroute SANDRIE où ils furent étrillés; mais le commerce est trop puissant pour se soumettre à des lois répressives; c'est un valet qui tient le maître enchaîné.

Qu'on demande à présent les détails d'organisation de ces établissemens de maîtrise solidaire et fermes fiscales, le mode d'admission et participation des actionnaires coïntéressés avec le fisc, et toutes les minuties relatives à cette régie; je ne peux pas dans une section d'argument, descendre à ces particularités; je me borne à poser les bases de l'opération. Elle roule comme on le voit sur deux germes qui ne sont pas d'imaginative; ce ne sont pas des ressorts de faiseurs de système, car il y a bien longtemps que nous les voyons en usage sans entrevoir les développemens dont ils sont susceptibles. Observons à ce sujet que les gouvernemens étant sous la griffe du commerce, ils devraient tenter quelque moyen de résistance; le plus naturel est de s'en emparer par concurrence.

Archimède disait : *qu'on me donne un point d'appui et je soulèverai l'univers :* Il en est de même dans cette affaire ; ayez un point d'appui et vous opérerez contre le commerce qui ne pourra pas tenir un instant, parce qu'il n'a ni unité d'action, ni concours de l'opinion qui déteste ses fourberies. Le point d'appui pour le gouvernement se composera des fermes fiscales ou fermes d'asile dans les campagnes, et des maîtrises réduites dans les villes où on les subordonnera par la solidarité et les cautionnemens croissans.

J'indiquerai plus loin le mode d'envahissement du commerce : observons ici qu'il y va de l'honneur des gouvernemens ; ils sont sous la férule, sous le couteau des agioteurs ; une manœuvre d'agiotage, une famine factice renversa Bonaparte, en faisant avorter la campagne de Russie, par un délai qui donna des soupçons aux Turcs, et les détermina à signer la paix. Les agioteurs auraient contrecarré de même tout autre souverain.

D'autre part les monarques pressés par les dettes et par l'imminence de banqueroute, doivent aviser à grossir leur revenu. On ne peut prendre que sur le commerce qui accumule tant de millions, tout en plaignant sa misère. La partie lucrative du commerce est l'usure : on remarquait en 1800, que les Juifs, dans les 4 départemens Cis-Rhénans, (Mayence, Trèves, Cologne, Coblence,) avaient envahi en dix ans, par l'usure, un quart des pro-

priétés. Il faut que le gouvernement s'empare *de cette branche et des autres*, par entremise des fermes fiscales. Il acquerra bientôt un tiers des propriétés, tout en ménageant les emprunteurs. Il aura donc en France, un domaine de deux milliards de rente, dont un pour les actionnaires et agens, et un pour lui, indépendamment des impôts courants; il aura de plus une influence par 80,000 fonctionnaires à sa nomination dans les fermes fiscales; il perdra à la vérité quelques produits en patentes et autres genres; mais cette réduction sera plus que compensée par l'accroissement de l'agriculture, et par le retour de 500,000 agens mercantiles au travail productif. (Je ne parle ici que de la France). Voilà des opérations grandioses, à substituer aux pauvretés qu'on nomme *plans de finance*, dont on peut dire *beati pauperes spiritu*, puisque les pauvres d'esprit, les gens denués d'esprit inventif, gagnent des renommées et des sinécures à ces pitoyables conceptions nommées plans de finance, livrant l'état aux usuriers, au lieu de *livrer l'usure à l'état*.

CHAPITRE CINQUANTIÈME.

Construction partielle de 6e période, Garantisme.

Obligé de franchir les détails, je transporterai le lecteur à l'époque où les *fermes fiscales, fermes d'asile*, auraient pris consistance, et commenceraient à opérer grandement sous la direction du ministre de

l'intermédiaire ; à l'époque où elles approcheraient de leur but qui est de rendre le peuple heureux, fier d'être admis à la ferme, aussi fier de cette nouvelle condition, qu'il est confus aujourd'hui de son sort philosophique, de sa chaumière sans pain, de ses légions d'enfans à qui il est obligé de donner le fouet quand ils demandent du pain.

Qu'en coûterait-il à la ferme d'asile pour opérer cette métamorphose? presque rien : quelques améliorations faciles, comme les salles d'éducation des petits enfans, sect. III, les tentes, ou dais mobiles fournis aux groupes de jardiniers, les avances en uniformes de travail bien remboursées sur le produit. Ces bagatelles, jointes à l'avantage de nourriture saine et copieuse, et de vie insouciante, suffiraient pour amener toute la classe gênée à détester ses petits ménages moraux, demander l'admission à la ferme en lui vendant leurs lambeaux de champs.

Dès leur début, ces fermes extirperaient l'indigence dans les campagnes ; aucun mendiant n'obtiendrait d'aumônes ; chacun lui répondrait « allez à » la ferme d'asile où tout indigent trouve bonne » nourriture et travail varié à option. » Quant aux infirmes, la ferme s'en chargerait moyennant quelques centimes additionnels fournis par le canton d'environ 2 à 3000 habitans.

Il ne resterait aucun risque de disette ; la ferme aurait des approvisionnemens en silos, en greniers : aucun gouvernement ne redouterait les famines, la

restauration des climatures et des forêts serait assurée, en ce que la consommation de bois serait très-diminuée et le vol de bois en même proportion ; quelques poêles remplaceraient les feux de 50 et de100 pauvres familles prodigues du bois qu'elles volent dans les communaux. Le vol étant l'occupation des paysans pauvres, des petits ménages si chers à la morale.

On aurait dans tout canton une grande affluence de volailles et bestiaux, de bons légumes et bons fruits, par le jardin de la ferme d'asile : pour l'agrément de ses ouvriers, elle s'adonnerait au soin des jardins et étables, de préférence aux travaux de grande culture. Enfin on verrait naître en petit la plupart des biens que j'ai décrits dans l'abrégé de l'association.

Le plus remarquable des avantages serait la chute du commerce. Toutes les fermes d'asile se concerteraient, par entremise du ministre et des préfets, pour se passer des négocians, faire leurs achats, et ventes directement les unes chez les autres : elles auraient abondance de denrées en vente, car elles tiendraient entrepôt pour les petits cultivateurs ou propriétaires, qui n'ayant ni bons greniers ni bonnes caves, ni valets nombreux, déposeraient volontiers à la ferme, sauf modique rétribution pour les frais de manutention et vente. D'ailleurs le propriétaire en versant à l'entrepôt, recevrait des avances à un prix modique, et serait

dispensé par là des ventes prématurées qui avilissent les denrées.

Dès-lors tous les amis du commerce, les légions de marchands se trouveraient dénués, comme des files d'araignées qui périssent dans leur toile, faute de moucherons, quand une fermeture exacte en interdit l'entrée. Cette chute de marchands serait effet de *libre concurrence*, car on ne les empêcherait pas de trafiquer; mais personne n'aurait confiance en eux, parce que les fermes d'asile et leurs agences provinciales *dont je ne peux pas décrire ici l'organisation*, présenteraient des garanties suffisantes de vérité. Les vertueux amans du commerce n'auraient d'autres ressources que de sonner la retraite, en déplorant le *bon temps du mensonge*, le beau jour de l'anarchie philosophique ou liberté mercantile sans concurrence; (car la licence mercantile n'a aucune concurrence, il n'existe de lutte qu'en fourberie. Ce sont toujours les plus fourbes qui réussissent le mieux).

La retraite des marchands amènerait la formation de l'entrepôt trinaire ou triple agence opérant sous la direction du ministre. La concurrence est pleinement établie à 3 compétiteurs: chacun des 3 entrepôts aurait ses agences dans les diverses villes et dans les grands marchés, d'où elles correspondraient avec les fermes fiscales, dont chacune serait libre de consigner soit à tel des 3 entrepôts, soit à chacun des 3 selon son choix.

Les capitaux disponibles se trouveraient tous entre les mains des fermes fiscales, car on n'en aurait plus le placement chez les accapareurs, banquiers et marchands qui n'existeraient plus. Les capitalistes n'auraient d'emploi qu'en terres, fabriques, entreprises judicieuses. Les 3 entrepôts n'auraient besoin d'autre capital que de la petite somme nécessaire aux frais de manutention.

Toutes les fabriques, ou du moins la très-majeure partie, abandonneraient les villes pour se disséminer dans les fermes fiscales où l'ouvrier pouvant varier ses travaux, alterner entre les jardins, les étables, les fabriques, etc., jouirait d'une existence aussi douce qu'elle est pénible dans les greniers des villes, où il fait du matin au soir pendant 365 jours, le même ouvrage, au grand préjudice de sa santé.

Je ne parle pas de sa nourriture et du bien-être du peuple dans les fermes d'asile ; on a vu dans le cours de cet abrégé, combien les grands établissemens sont favorables à la bonne tenue du peuple, pourvu qu'on ne les organise pas à la manière philosophique, sous la direction de *prétendus économes* dont personne ne peut inspecter les comptes ni les tours de bâton. La comptabilité des fermes fiscales serait visible à tout porteur d'un certain nombre d'actions, à tout représentant des porteurs.

Redisons que la classe pauvre se hâterait de se défaire de ses lambeaux de terres, pour acheter des coupons d'actions à la ferme, s'y enrôler, y mener

une vie joyeuse, et abandonner son ménage moral et sans pain. Il ne resterait d'exploitations séparées que celles des propriétaires ou fermiers aisés, qui paieraient cher les domestiques mieux disposés pour la ferme que pour eux. Elle joindrait à ces parcelles de terrain, beaucoup de domaines acquis des emprunteurs obérés. Elle posséderait bien vite le tiers du territoire et des établissemens industriels, dont le produit estimé six milliards en France, donnerait un revenu de 2 milliards, élevé à 3; un au fisc, et deux aux actionnaires et coopérateurs.

Observons que la ferme serait lucrative en raison du charme qu'elle procurerait aux classes inférieures. A l'instar des phalanges d'harmonie, on donnerait au peuple une *fête réelle* aux jours de festivité, repas plus délicats, danses, jeux, etc. : au lieu des tortures et pénitences auxquelles on l'assujétit dans nos dépôts de mendicité : un pauvre y coûte 25 sous par jour à l'État, (Voyez les comptes détaillés sur le dépôt de mendicité de Clermont en Auvergne, établi sous le règne de Bonaparte); il en rendrait au contraire 25 dans les fermes d'asile : on le stimulerait par les chances d'avancement en grade, esprit de propriété inhérent aux coupons d'action, insouciance de l'éducation dont se chargerait la ferme; elle se rapprocherait du régime sériaire et de l'attraction industrielle, dès que les enfans seraient assez nombreux pour former les tribus et les chœurs, au moins trois tribus au lieu de cinq.

Je n'aborderai pas ici les détails relatifs à la garantie de vérité qui régnerait dans les fermes d'asile, et d'où résulterait l'envahissement du commerce en gros et en détail. Ce tyran des rois et des peuples n'est qu'un colosse aux pieds d'argile, qui tombera sans coup férir quand on saura l'attaquer par voie indirecte. Si l'on heurte le serpent de front, l'on sera atteint de sa morsure; il faut le saisir par la queue, lui ôter son point d'appui : c'est ce qu'ont ignoré le ministère autrichien, et tous ceux qui comme lui ont essayé la répression des menées mercantiles ; tous ont commis double faute, *laisser au commerce son point d'appui, et n'en donner aucun au gouvernement.* Quand un siècle opère si gauchement, faut-il s'étonner qu'il en vienne à dire avec Bonaparte, *on ne connaît rien au commerce!* dites plutôt que vous ne connaissez rien à la politique sociale.

Au moins devait-on apercevoir dans ce colosse nommé commerce qui menace de tout envahir, les propriétés odieuses de fourberie et d'obscurantisme! Si nos moralistes cherchaient sincèrement la vérité, ils auraient bien vu qu'elle n'est pas dans le commerce, vraie patrie de l'obscurantisme; car tout jeune homme qui laisse entrevoir du goût pour les sciences et les arts, est réprouvé dans les comptoirs des négocians et n'y obtiendra pas d'avancement. Le bon sens ne conseillait-il pas de suspecter ce vampire d'obscurantisme et de fourberie, qui peu à peu

s'empare de toutes les richesses; n'était-il pas évident qu'à défaut de connaître un procédé pour rivaliser le commerce, on aurait déjà essuyé moins de lésions sous un monopole général et préservatif? Comment l'administration et la philosophie qui ont reconnu les dangers de la fourberie dans diverses professions, telles que médecine et pharmacie, jugent-elles bon de la favoriser dans le commerce, et d'y encourager une pullulation d'agens élevée au vingtuple du nécessaire? D'où vient tant d'impéritie chez les modernes, sinon de leur obstination à se confier aux sciences politiques et morales dont la tactique est d'encenser tous les vices dominans, pour se dispenser d'en chercher le remède?

On a vu, dans ces 2 chap., la marche que suivrait l'industrie dans le cas de progrès réel et antérieur à la découverte des Séries passionnées : j'aurais pu distinguer dans cette marche bien des degrés dont le plus bas forme la 4e phase de civilisation, et le plus élevé est la 2e phase de garantisme, 6e période sociale et initiative de bonheur dont nous allons parler.

Tirons de ce chapitre une conclusion sur le savoir-faire de nos écrivains politiques : ils veulent, disent-ils, *pondérer les pouvoirs*, équilibrer le mécanisme social, et ils confient la direction du mouvement industriel à une caste mercantile qui, par le libre exercice de la fourberie, envahit toutes les richesses, maîtrise tous les ressorts de la circulation, et para-

lyse les gouvernemens mêmes. Nos économistes n'opposent à ces cosaques industriels, aucun contre-poids, aucune corporation opérant par la vérité. Dès-lors le mensonge doit triompher sans obstacle; aussi l'arbre de fausseté grandit-il à vue d'œil; la banque, l'agiotage et le commerce accumulent de plus en plus les trésors, tandis que la pauvre agriculture végète sans moyens de fortune. Voilà l'œuvre de ces philosophes modernes dont les écrits ne retentissent que de *balance, contre-poids, garantie, équilibre, et amour de l'auguste vérité.* N'est-ce pas le cas de dire, avec Beaumarchais, *que les gens d'esprit sont bêtes :* ou bien *que les badauds sont bêtes de se confier aux beaux esprits*, et que les gouvernemens sont aveugles *de ne pas voir qu'ils manquent d'un point d'appui pour résister au commerce!*

CHAPITRE CINQUANTE ET UNIÈME.

Construction intégrale de la 6e période.

J'envisage ici l'ensemble du régime des garanties: le sens commun nous en indique d'abord deux, savoir : celle de travail, subsistance et bien-être pour la classe pauvre, et celle de vérité en relations sociales pour les classes moyenne et riche.

La philosophie ne veut entendre à aucune de ces garanties; elle consacre la pleine licence des marchands, qui font régner la fourberie universelle en

relations d'achats et ventes, puis elle organise une législation qui expose tout propriétaire sans défense ou sans astuce, à être spolié par les gens d'affaires, gens de justice, etc.

Voilà pour la classe aisée ; quant aux pauvres, la philosophie leur donne pour toute ressource, les dépôts de mendicité, séjours de supplice, et les bagnes industriels nommés *grandes fabriques;* deux sortes de prisons où le pauvre fait son enfer dès ce monde.

J'ai démontré qu'il n'eût pas été difficile d'imaginer les deux méthodes qui créeront une garantie de sûreté et vérité pour le riche, en affaires d'intérêt, une de bien-être pour le pauvre qui n'a en civilisation d'autre garantie que celle d'être fusillé, décimé, s'il vient en masse demander du travail et du pain qu'on refuse aux individus ; ou s'il ose demander un adoucissement aux corvées et tortures qu'on lui inflige pour prix d'une chétive subsistance ; puis d'être décoré du beau nom d'homme libre lorsqu'on l'envoie, la chaîne au cou, mourir pour une charte octroyée. Telles sont les garanties que la philosophie a su imaginer pour le peuple dont elle se dit l'amie : quel génie en amitié !

Les garanties, en cadre général, doivent s'appliquer aux douze passions, assurer du plus au moins le libre exercice de chacune. Il suffit que la garantie s'étende aux neuf dites sensuelles et affectueuses ; elle s'étendra par suite aux 3 autres nommées mécanisantes.

En relations industrielles on avait dans le système monétaire, un beau fanal de garantie qu'il eût fallu étendre au commerce entier. Tel serait l'effet de *l'entrepôt trinaire concurrent*. Ce serait une régie à double contre-poids formé par la liberté de ventes particulières, et par l'entremise d'actionnaires surveillans. Les fermes fiscales ou fermes d'asile rentrent dans ce mécanisme.

Les garanties doivent s'étendre aux plaisirs des sens comme aux autres passions ; or la philosophie, sous prétexte de liberté individuelle, frustre de bien-être sensuel tout le corps social. Examinons les lésions des sens.

1° Le tact : une de ses branches les plus précieuses est le contact de l'air; un air insalubre donne la mort, et pourtant les philosophes consacrent la liberté de constructions insalubres qui, dans certains quartiers de Paris, font périr les sept huitièmes des petits enfans dès leur première année. Un système de garanties *en tact* défendrait ces constructions meurtrières, il mettrait en vigueur un code architectural pourvoyant à la salubrité et à l'embellissement, et astreignant à ces deux fins l'intérieur comme l'extérieur des édifices. Voyez dans le Traité, un aperçu de ce code auquel on n'a jamais songé.

2° La vue : elle est de toute part blessée par cette licence de constructions. L'on voit quantité de vandales travailler à plaisir pour l'enlaidissement, construire tel mur qui ne leur donne d'autre profit

que de masquer une demi-douzaine de voisins : c'est le bonheur suprême pour les petits esprits; ils aiment à enlaidir le quartier, les alentours, et molester les voisins pour jouir du beau nom d'homme libre. La philosophie applaudit à ce vandalisme qu'elle nomme liberté, et qui n'est que désordre comme toutes les libertés individuelles sans contre-poids, sans subordination aux douze garanties. On croit faire preuve de sagesse en méprisant les garanties de *l'agréable*, comme celle des constructions harmoniques; l'esprit humain a commis dans cette affaire un fâcheux mécompte, car en négligeant les constructions harmoniques, branche de garantie visuelle, il a manqué l'invention des approximations sociétaires où l'aurait conduit ce genre de constructions.

3° L'ouïe : la nation française remplie de prétentions, a l'oreille faussée comme l'esprit; une seule ville fait exception : le peuple ou du moins partie du peuple de Toulouse, a l'oreille juste et va sur le théâtre chanter dans les chœurs. Ce qui a été possible à Toulouse ne l'était-il pas dans toute la France? pourquoi donc laisse-t-on passer des siècles sans songer à régénérer les oreilles? La morale répond que cela est inutile, qu'un vrai républicain ne doit s'occuper qu'à planter des raves : c'est avec ce sot principe qu'elle a faussé le jugement des nations civilisées. Dans l'ordre garantiste, il faut *que l'utile et l'agréable marchent de front*. Si on manque les garanties de l'agréable, on manque par contre-coup celles

de l'utile, et de là vient que les civilisés sont privés des unes et des autres. Ils ont si peu d'idées justes sur ce point, qu'ils autorisent dans Paris, sous prétexte de liberté, 3 à 4000 empoisonneurs publics nommés marchands de vins, vrais marchands de poisons déguisés qui minent la santé du peuple; c'est absence de garantie sur le sens du goût.

Tout absorbés dans les visions de charte et de système représentatif, les modernes sont frappés de cataracte sur tout ce qui touche aux vraies libertés, aux garanties solidaires. Je n'ai examiné ici que les matérielles, parce qu'on les croit indignes d'attention; si je passais aux spirituelles, à celles d'ambition, d'amour, d'amitié, de paternité, je pourrais analyser dans notre politique plus d'aveuglement encore qu'elle n'en a sur le matériel : son travers en toutes branches de garantie est de vouloir opérer sur l'utile sans y joindre l'agréable, croire qu'on peut scinder le système de la nature, en admettre telles branches et repousser telles autres; établir des garanties pour les droits des farouches républicains, sans en établir pour les classes moins farouches.

Si je donnais une théorie détaillée du mécanisme des garanties sociales, on y verrait toutes les passions marcher de front, et l'agréable toujours allié à l'utile. (1) Comment des hommes qui ne veulent pas

(1) Ici devrait se trouver un chapitre sur la construction de la 7e période, SOCIANTISME OU ASSOCIATION *simple*. J'ai cru

reconnaître ces règles primordiales du mouvement, osent-ils nous dire qu'ils étudient la nature, qu'ils sont amis de la nature? voyez la belle nature sociale qu'ils ont établie sur ce globe! Quatre sociétés, civilisée, barbare, patriarcale et sauvage, qu'on croirait l'ouvrage des esprits infernaux? Si on donnait aux démons notre globe à gouverner, pourraient-ils y organiser un ordre plus odieux que ces 4 sociétés, réceptacles de toute les infamies?

CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

Construction des 4 périodes infra-civilisées.

L'ANALYSE de ces périodes nommées BARBARIE, PATRIARCAT, SAUVAGERIE, et PRIMITIVE, est un des nombreux sujets dont la science n'a jamais daigné s'occuper: elle est très-active à chercher de vieilles pierres et vieilles inscriptions remontant au déluge, ardente à tout travail inutile, sans vouloir toucher aux branches utiles, de l'Archéologie, aux recherches sur le mécanisme de la société primitive. Il en reste par tout le globe des traditions confuses, sous le nom de *paradis terrestre* ou *Eden*, qui était un mécanisme de *Séries passionnées* informes, ébauchées;

---

devoir le détacher et le placer sous le nom de FONDATIONS APPROXIMATIVES, parce qu'il tient à la théorie directe, plus qu'à la CONTRE-PREUVE formée des sections VI et VII.

elles ne purent pas se soutenir au-delà de 300 ans. Il serait assez curieux d'apprendre par quels moyens l'instinct, aidé de quelques circonstances, put enseigner aux premiers hommes ce beau mécanisme dont nos sciences, avec toutes leurs subtilités, ne peuvent retrouver aucune trace. Les tableaux de cette société primitive et antérieure au petit déluge, (LIV.) pourraient fournir quelques chapitres fort intéressans.

Il existait alors abondance de fruits, de gibier et de poissons, de troupeaux d'une grande beauté, et de plus liberté d'amours et rareté de population : il fallut une combinaison de ces moyens, dans des climats fort tempérés et exempts de bêtes féroces, pour que l'instinct pût s'élever au mécanisme des séries passionnées, qui dut déchoir au bout de deux siècles, par l'accroissement de population, et l'approche des bêtes féroces qui avaient été créées sous l'équateur, loin des peuplades blanches de la zone tempérée bien plus fertile alors qu'elle ne l'est aujourd'hui.

On a commis l'erreur de croire que la nature primitive était l'ordre sauvage, il n'en est rien : les végétaux et animaux qui entouraient les premiers hommes étaient d'espèce plus parfaite que ne sont aujourd'hui ceux de nos plus riches métairies. L'aurochs et le moufflon sont des dégénérations, et non pas des espèces primitives : il en est de même de l'homme sauvage ; il est fort au-dessous de l'homme primitif dont la taille commune était de 73 1/2 pouces de Paris ; elle remontera au-delà de ce degré, et

quoique tombée aujourd'hui à 63 pouces, elle s'élèvera en harmonie, d'un septième en sus de la stature primitive; elle haussera de 73 1/2 à 84 pouces ou sept pieds de Paris. Ce sera, au bout de douze générations, la taille moyenne des hommes d'harmonie. Quant à la race actuelle, sa taille est au-dessous de l'extrême dégénération; l'on en peut juger par un parallèle avec quelques races mieux conservées, comme les Albanais et Monténégrins qui, en voyant la troupe française, ne pouvaient pas concevoir que des hommes si petits eussent fait de si grandes conquêtes.

Il faudrait, non pas un chapitre, mais une notice de 4 chap : pour faire connaître en abrégé les 4 sociétés antérieures à la nôtre : qu'on en juge par un aperçu de la barbarie, très-digne d'analyse par sa contiguité en échelle avec nous.

En régime barbare, le caractère de pivot général, celui qui forme contraste avec la civilisation, c'est le *simplisme d'action ;* l'action est toujours composée en mouvement civilisé.

On peut établir le parallèle sur un petit nombre de caractères barbares, huit seulement :

1. Immobilisme.	5. Dignité réelle de l'homme.
2. Fatalisme.	6. Essor franc des passions.
3. Prompte justice.	7. Théocratie amalgamée.
4. Monopole simple.	8. Foi à l'immortalité.
⋊ Action simple.	K Direction par instinct.

Cette petite échelle est bien insuffisante puisqu'elle

ne distingue pas même les caractères de phases, les successifs ch. XLI, et qu'elle ne donne qu'un petit nombre de permanens ch. XLII. Pour disserter régulièrement sur ces dix caractères barbares, il me faudrait plus de pages que je n'en vais donner à tout le restant de l'ouvrage. Cette lacune fera sentir la nécessité d'une seconde édition plus étendue.

Le parallèle des deux périodes civilisée et barbare serait très-curieux; par exemple sur le caractère pivotal, ⋊ sur *l'action simple :* Un pacha demande l'impôt parce qu'il lui plaît de piller et dîmer; il ne va pas chercher dans les chartes de la Grèce et de Rome des théories de droits et de devoirs; il se borne à vous avertir que si vous ne payez pas on vous coupera la tête pour vous apprendre à vivre. Ce pacha emploie donc un seul ressort, la violence, l'action simple.

Un monarque civilisé emploie double ressort, d'abord les sbires et garnisaires qui sont les vrais appuis de la constitution; l'on y ajoute un attirail philosophique de subtilités morales, sur le bonheur de payer l'impôt pour l'équilibre du commerce et de la charte, pour la jouissance de nos droits imprescriptibles des financiers vertueux surveilleront l'emploi de cet impôt; le prince qui l'exige est un tendre père qui ne veut qu'enrichir ses sujets; il ne perçoit l'impôt que pour obéir aux immortels représentans qui l'ont consenti, c'est donc le peuple même qui a voté le paiement et qui désire payer. Là-dessus le

paysan dit qu'il n'avait pas envoyé des députés pour faire augmenter les impôts ; on lui répond qu'il doit étudier les beautés de la charte où il apprendra que la dignité des hommes libres consiste à bien payer, ou aller en prison.

Dans cette méthode l'action est double, elle repose sur deux ressorts hétérogènes, la violence et la morale. Chez les barbares l'action est simple, reposant sur la seule violence. On retrouve cette différence fondamentale dans tout parallèle du régime civilisé avec le barbare ; tous deux vont au même but, mais la civilisation ajoute l'astuce à la violence qui suffit aux barbares ; quoique fardée de justice elle n'est pas plus juste qu'eux.

Ce serait une thèse très-curieuse, si je l'appliquais seulement aux dix caractères que je viens d'énumérer ; mais il faut abréger, supprimer l'examen de ces 3 périodes, barbare, patriarcale et sauvage, dont l'analyse mettrait en évidence les turpitudes, les hypocrisies de la civilisation, sa profonde perversité qui, pour être mieux masquée que dans ces 3 périodes, n'en est pas moins réelle.

Du reste comment se fait-il que nos observateurs de l'homme n'aient jamais donné la moindre analyse de ces trois sociétés, qui comprennent une ample majorité de l'espèce humaine, au moins les trois quarts ? il est clair que nos philosophes ont voulu esquiver l'analyse de l'homme, tableau qui eût été un fâcheux affront pour leurs sciences po-

litiques et morales, en prouvant que la civilisation perfectible ne sait que cumuler sous de beaux masques, toutes les infamies réunies dans les trois autres sociétés.

INTERMÈDE. *Issues du chaos social.*

S'il a été préjudiciable pour nous de ne pas savoir disséquer et analyser les 4 périodes où nous sommes engagés, il est bien plus funeste encore de n'avoir su ni en trouver ni en chercher les issues qui sont au nombre de 32.

4 *Voies de transition.* 1. Les utopies sociétaires ou tâtonnemens : 2. la thèse de monde à rebours : 3. le code d'architecture combinée : 4. l'analyse de la civilisation, conformément à la VIe section.

6 *Voies de génie directes.* 5. Les recherches en garantie intégrale : 6. les calculs sur l'association agricole : 7. la concurrence commerciale véridique : 8. la théorie d'affranchissement gradué des femmes : 9. le calcul des propriétés de Dieu : 10. l'étude des passsions récurrentes.

6 *Voies de génie indirectes.* 11. le calcul de restauration climatérique intégrale : (voyez le Traité de l'Association domestique agricole) le problème de civilisation universelle : 13. l'étude de l'analogie : 14. le doute méthodique : 15. le calcul d'assurance universelle : 16. l'application du régime des monnaies.

6 *Voies d'originalité.* 17. l'esprit de contradiction, ou génie en casse-cou : 18. l'archéologie prédiluvielle : 19. l'analyse critique du commerce : 20. le calcul des courtes séances en industrie : 21. le problème du libre arbitre pour Dieu et l'homme : 22. l'écart absolu.

6 *Voies de contrainte.* 23. la perquisition forcée : 24. le monopole préservatif ou de pis-aller : 25. l'usure intégrale : 26. la conquête simple intégrale : 27. la conquête composée : 28. le monopole composé unitaire :

4 *Voies de pivot.* 29. la synthèse de l'attraction passionnée : 30. l'exploration intégrale du domaine des sciences : 31. la foi intégrale en Dieu : 32. l'algèbre sociétaire ou calcul de la vérité supposée.

Pour l'explication de ces 32 issues, 32 pages ne suffiraient pas. Quelle est l'impéritie de ce *monde savant* qui, sur 32 voies de salut, n'en sait pas trouver une seule ; et quelle est l'étourderie du *monde badaud*, qui ne sait exiger des savans aucune garantie de service effectif? On ne raisonne que de garanties, et l'on ne peut en établir aucune : elles sont nombreuses en paroles et nulles en réalité, nulles sur l'objet primordial, sur les subsistances dont la disette se fait périodiquement sentir ; (1808, 1812, 1817 ;) nulles sur le travail qu'on ne peut pas assurer au peuple ; (crise de 1826 ;) nulles sur le progrès social, car nous ne savons pas même élever la civilisation en 4e. phase ; nulles sur les

libertés politiques toujours sacrifiées aux intrigues; nulles sur l'emploi des deniers publics, dévorés plus audacieusement que jamais par les sangsues; nulles sur le progrès des lumières, nos sciences éludant leur tâche au moyen de contes sur les voiles d'airain; nulles sur la vérité dont on s'éloigne de plus en plus, par la licence accordée aux astuces commerciales, aux falsifications de toute espèce; nulles pour les savans qui sont la classe la plus mal rétribuée, la plus asservie, la plus baillonnée de toutes les classes à éducation; enfin nulles pour les inventeurs, sur qui les sophistes se vengent de leur stérilité.

On remplirait des pages du tableau des garanties dont manque la civilisation; *et dont on s'éloigne de plus en plus*; par exemple, sur le service des armées; les munitionnaires qui autrefois pillaient par cent mille écus, pillent aujourd'hui par cent millions; et ceux de Russie, les Puschkin, les Abacoumoff, viennent de rivaliser les exploits de ceux de France; ils ont fait mourir de faim et de misère la pauvre armée russe, ils en ont plus tué que n'en ont tué les Turcs. Ainsi le mal seul fait des progrès; on en voit la preuve dans les subsistances du peuple, qui deviennent de plus en plus mauvaises et dénaturées, grâces à la libre concurrence des amis du commerce. Il n'y a maintenant de bien-être que pour la classe cousue d'or; quant au pauvre il ne lui reste qu'une garantie, c'est d'être pendu pour la moindre peccadille, comme le misérable Elissando de Pau,

condamné à mort pour avoir volé UN CHOU, au même instant et dans le même lieu où un fournisseur volait IMPUNÉMENT 76 millions à l'État. Voilà à quoi se bornent les garanties que la philosophie a su imaginer pour le bonheur du peuple, et pour le sage emploi des contributions qu'on lui arrache : voilà le fruit de nos belles théories d'économie politique, sur la responsabilité et autres chimères de balance, contre-poids, garantie, équilibre; ces théories éloquentes n'assurent au peuple qu'un patrimoine de haillons, de bagnes industriels, de galères et de gibets. L'économie politique et le libéralisme ne sont libéraux que de haillons, c'est tout ce que le peuple recueille de leur intervention. Si vous en doutez, interrogez les 230,000 pauvres de Londres, les cinq millions de pauvres d'Irlande où il n'y a que 6 7/8 millions d'habitans.

Que de billevesées académiques, quelle stérilité chez le génie moderne, quand il existe 32 voies et plus, pour nous ouvrir une issue du labyrinthe. C'est donc à bon droit que madame de Staël a dit de nos torrens de lumières : « Les sciences incer-
» taines ont détruit beaucoup d'illusions sans établir
» aucune vérité; on est retombé dans l'incertitude par
» le raisonnement, dans l'enfance par la vieillesse. »
En effet la pauvre civilisation est bien vieille, bien radoteuse en perfectibilité; et le génie social, pour se donner carrière, a bon besoin d'un théâtre moins étroit que les antiquailles philosophiques.

ARGUMENT DE LA 14e NOTICE.

PARTI TRANSCEDANTE DU MOUVEMENT.

CHAPITRE CINQUANTE - TROISIÈME.

Métophysique générale : détermination du plan de Dieu sur l'ensemble des destinées.

Il est heureux pour les partisans du voile d'airain que je sois obligé, faute d'espace, de laisser en suspens cette section où j'aurais prouvé que le voile n'est que de gaze. Comment ont-ils envisagé la nature ? ils n'ont étudié en mouvement que les EFFETS, sans tenir compte des CAUSES. Sur toute question relative aux causes, ils restent muets. Qu'on demande pourquoi Dieu a donné à Saturne sept satellites et quatre à Jupiter bien plus gros; ils se retrancheront derrière le prétendu voile d'airain; cependant qu'est-ce qu'une théorie du mouvement, sans la connaissance des causes ?

Pour les pénétrer il faut déterminer le plan, les ressorts, le mécanisme et le but du mouvement. Sur quelles bases Dieu a-t-il assis son plan, quelles règles a-t-il suivies, quel but s'est-il proposé ? ils ont par hasard entrevu le but qui est l'unité d'action ; qu'ils nous expliquent donc pourquoi l'homme

est hors de cette unité, et si évidemment discordant avec le système de l'univers, que tous les savans l'entrevoient. Aussi lord Byron a-t-il fort bien dit : « Notre vie est une fausse nature, elle n'est pas dans l'harmonie universelle. »

Le plan de Dieu a été de mettre le mouvement en accord avec son auteur. Il faut pour cette unité que le mouvement représente Dieu, qu'il soit en analogie avec Dieu, avec les douze passions primordiales dont se compose l'essence divine ; et quand les livres saints nous disent : Dieu fit l'homme à son image et ressemblance, ils nous enseignent le plan de Dieu sans l'expliquer en détail.

L'univers étant fait à l'image de Dieu et l'homme étant miroir de l'univers, il en résulte que l'homme, l'univers et Dieu sont identiques, et que le type de cette trinité est Dieu : si le Créateur ne s'était pas peint lui-même dans le système de l'univers, quoi donc aurait-il pu y peindre ?

Les philosophes entrevoient ces analogies, mais ils évitent d'en expliquer aucune parcelle. Si on leur demande en quel sens une rave ou un chou représente l'homme, l'univers et Dieu, ils répondent que ces trivialités sont au-dessous de la philosophie. Si on leur adresse des questions d'analogie transcendante, sur la distribution des astres, ils répondent : cela est hors de la sphère de l'esprit humain; habiles escobars, bien pourvus de voiles d'airain, pour éluder tout problème qui les embarrasse.

Les ressorts du mouvement ont été expliqués dans la 1re notice, ils sont les mêmes en matériel ou en social : la matière tend comme les passions à 3 foyers, au luxe ou soleil, aux groupes, au mécanisme.

Le mécanisme de l'univers et de toutes ses parties est dualisé, sujet à des âges d'harmonie et de subversion : nous voyons ce double effet dans les planètes et comètes. Les comètes qui sont aujourd'hui en mécanisme subversif et incohérent, passeront un jour à l'état d'harmonie comme les planètes. Il en est de même des sociétés humaines qui aujourd'hui sont dans l'âge de subversion, fausseté et discorde, âge d'extrême jeunesse; elles passeront bientôt à l'âge d'harmonie et d'unité.

L'harmonie et la subversion sont sujettes à des degrés, le *simple*, le *mixte*, le *composé* et autres degrés secondaires : Dans les planètes d'ordre simple qu'on nomme satellites, les habitans peuvent se contenter d'un bonheur simple et modéré ; mais dans les planètes lunigères, comme Saturne, Herschel, Jupiter et la Terre, l'humanité est faite pour le bonheur ou le malheur composé, double jouissance ou double disgrâce.

Le but du mouvement est de donner au bien, aux âges d'harmonie, une durée septuple au moins de celle du mal qui a son rang assigné dans l'ordre général. On ne peut pas éviter qu'il ne règne plus ou moins de temps, aux deux extrémités de car-

rière, d'un homme, d'une nation, d'un globe, d'un univers. Voyez le chap. suivant.

Le mouvement est lié, et son lien se forme par le mode ambigu que les philosophes n'ont pas voulu distinguer, quoiqu'il règne dans tout le système, entre les âges harmonique et subversif, entre les modes simple et composé, on rencontre toujours l'ambigu; c'est par obstination à le méconnaître, que la philosophie tombe sans cesse dans les écarts systématiques, prenant l'ambigu, les transitions ou exceptions, pour des bases de système. Manquerait-elle d'être ignorante sur l'ambigu, quand elle l'est sur tout l'ensemble et tous les détails du mouvement! Je ne pousserai pas plus loin cette dissertation peu à portée des lecteurs, même de la classe savante.

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

Analogies générales du mouvement.

Un des travers de l'esprit civilisé, est de ne savoir pas envisager l'unité, l'étudier dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit. Si on leur dit qu'une planète comme Jupiter, Saturne, la Terre, est une créature ayant une âme et des passions, une carrière à parcourir, des phases de jeunesse et de vieillesse, des époques de naissance et de mort, ils crient au visionnaire; cela est trop vaste pour leurs petits

esprits, et pourtant ils posent en principe l'unité et l'analogie dans le système de l'univers.

Si on leur dit que notre tourbillon d'environ 200 comètes et planètes, est l'image d'une abeille occupant une alvéole dans la ruche; que les autres étoiles fixes entourées chacune d'un tourbillon, figurent d'autres abeilles; et que l'ensemble de ce vaste univers n'est compté à son tour que pour une abeille, dans une ruche formée d'environ cent mille univers sidéraux dont l'ensemble est un BINIVERS; qu'ensuite viennent les TRISIVERS formés de plusieurs milliers de binivers, et ainsi de suite; enfin que chacun de ces univers, binivers, trinivers, est une créature ayant comme nous son âme, ses phases de jeunesse et vieillesse, mort et naissance, et que nos âmes après la mort de notre planète parcourront cette infinité de mondes; ils ne laisseront pas achever sur ce sujet, ils crieront à la démence, aux rêveries gigantesques; et pourtant ils posent en principe l'analogie universelle.

A quoi bon, disent-ils, ces excursions dans l'immensité? bornez-vous au sujet : d'accord, mais je veux le traiter exactement, et non pas à la manière gasconne de nos auteurs, qui, fabriquant des systèmes de la nature, promettent des preuves et n'en donnent aucune; je dois donc faire savoir que je possède les preuves et sourtout la principale, celle de l'analogie universelle tant proclamée par les faiseurs de systèmes; tels que Schelling cité

p. 22, vol. 1er, et tant d'autres qui, posant en principe l'analogie et la recommandant pour boussole d'études, n'en disent jamais un seul mot, et ne savent établir aucune échelle d'analogies entre l'homme, l'univers et Dieu, entre les passions et les substances créées dans les divers règnes.

Je puis renvoyer sur ce sujet, à un article de cosmogonie appliquée; et aux articles MOSAÏQUE, en divers règnes; (Traité de l'Association domestique-agricole).

Je me bornerai ici à quelques lignes sur la carrière générale du genre humain. On a vu, à l'Avant-Propos, une table de neuf périodes sociales, formant la 1re phase ou enfance du monde, et meublées jusqu'à présent de 3 créations, dont la 1re a été détruite par le cataclysme général ou grand déluge, différent du petit déluge. Elle était création d'essai, faite sur un échantillon bien plus ample que celui des suivantes; car les fossiles qu'on en trouve sont de dimension colossale; des crocodiles de 60 pieds, et autres formes gigantesques, dont la proportion aurait exigé des hommes de neuf pieds de haut. Cet échantillon fut reconnu trop fort : on adopta le degré inférieur, (différence de 16 à 17).

L'espèce humaine qui n'existait pas lors de cette création d'échantillon, ne fut formée qu'à l'époque des deux créations, no 2 et 3, qui furent faites, la 2e sur l'ancien continent, la 3e en Amérique. Elles sont distribuées pour servir de mobilier aux périodes

1, 2, 3, 4, 5, 6. Le globe ne pourra avoir un nouveau mobilier que pour les périodes 7 et 8 qui recevront les créations n° 4 et 5.

Si le monde social s'élevait par degrés à la période 7 nommé *Sociantisme*, il recevrait aussitôt la création n° 4, bonne, mais peu brillante : et lorsqu'on parviendrait à la période n° 8, *Harmonisme*, on recevrait la création n° 5, déjà très-magnifique, mais moins encore que celles qui suivront, et qui formeront le mobilier des périodes n° 9 et au-dessus.

Comme nous allons franchir les périodes 6 et 7, et nous élever immédiatement a la 8e, nous recevrons cumulativement les deux créations n° 4 et 5. Elles commenceront dès la pleine fondation de l'harmonie : cette plénitude aura lieu 3 à 4 ans après l'installation de la phalange d'essai. Il suit de là que si on eût fait les préparatifs de l'essai en 1823 et l'installation en 1824, l'année 1828 aurait vu s'achever l'organisation générale, et l'année 1829 verrait la création en pleine activité, nous donnant tous les CONTRE-MOTLES des créations 2 et 3 ; tels que l'anti-rat, l'anti-punaise, etc. : le beau Paris, si richement meublé de punaises, de rats et autres beautés, trouverait bien son compte à cette création qui nous délivrerait de toute l'engeance démoniaque dont notre globe est souillé, 130 espèces de serpens, 42 espèces de punaises, autant de crapauds; en voyant ce mobilier d'ordures, on peut bien se demander, comme en voyant les 4 sociétés

existantes, qu'est-ce que l'esprit infernal ferait de pis, si on lui donnait à meubler et régir le globe?

Cependant ces horribles créations sont l'ouvrage d'un Dieu infiniment sage et prévoyant; quels motifs l'ont déterminé à des œuvres si malfaisantes pour l'homme? vous l'avez dit vous-mêmes; ce motif, c'est l'unité de système que proclament vos philosophes (Schelling cité p. 22 vol. 1er). Il faut pour cette unité, pour ce miroir analogique, donner à chaque période sociale un mobilier emblématique des jeux de passions qu'elle produira. En conséquence Dieu a dû vous meubler de deux créations épouvantables, où sont représentés tous les jeux de passions civilisées, barbares, patriarcales et sauvages; les 130 serpens représentent 130 effets de la calomnie et de la perfidie, qui sont l'essence des sociétés mensongères distribuées par familles. Vos âmes étant pour le moment l'image des démons, Dieu a dû, par analogie, peindre sous les traits du tigre, du grand singe et du serpent sonnette, les passions de Moloch, Bélial et Satan, dont vos âmes civilisées sont les miroirs fidèles. Mais dès que vous serez parvenus aux sociétés 7 et 8, où vos âmes renaîtraient par degrés à la vertu, vous recevrez des créations qui seront miroir des vertus affectées à ces périodes sociétaires.

Et comme tout le système du mouvement doit être lié, il faut que les créations infernales, n° 2 et 3, contiennent un rameau de transition, formé de

quelques bons animaux, cheval, bœuf, mouton, abeille, qui nous peignent le système des créations futures où tout se ralliera à l'homme, et qui fournissent à nos sociétés les moyens de créer la grande industrie, et de s'élever aux périodes 6, 7 et 8, où d'autres créations *contre-moulées* purgeront le globe, ses terres et ses eaux, de l'horrible mobilier que Dieu a dû lui donner pour les périodes 1, 2, 3, 4, 5, 6, selon le principe d'analogie et d'unité.

C'est parmi les civilisés un plaisant préjugé que de croire qu'une planète qui a fait des créations n'en pourra pas faire d'autres. Autant vaudrait prétendre que celui qui a planté un verger, n'en pourra pas planter un autre, ou qu'une femme qui a fait un enfant n'en pourra pas faire un second. Les créations *mobilières*, bien différentes des *reproductives*, sont pour chaque planète une opération périodique; les satellites ou etoiles inférieures en font *quinze;* les lunigères, Saturne, la Terre, en font *vingt-huit;* parce que sur nos 36 périodes sociales, il en est 8 qui ne reçoivent pas de mobilier; elles sont 4 en phase d'enfance, et 4 en phase de caducité de la planète.

(*Nota*). Au traité j'ai compté seulement 32 périodes, omettant à dessein les deux d'apogée, entre la 16e et la 17e; et les 2 transitoires, avant la 1re et après la 32e. Cette différence de compte n'est pas erreur, mais abréviation.

Expliquons le phénomène d'un double déluge : le

1er fut énorme, il détruisit la création d'essai ; le 2e faible, n'a pas anéanti les races produites en 2e et 3e créations.

Redisons que ce chapitre qui effarouchera les pygmées, est *obligé* dans une synthèse générale du mouvement. Je passe de l'analogie générale aux spéciales, où le monde savant va trouver un côté bien charmant, même pour les moralistes, beaucoup moins ennemis des richesses qu'ils n'affectent de l'être.

CHAPITRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

Analogies spéciales du mouvement.

Les beaux esprits qui nous disent : *l'univers est fait sur le modèle de l'âme humaine, la même idée se réfléchit constamment du tout dans chaque partie*, (Schelling, p. 22 vol 1er) nous diront-ils comment un cèdre ou une rave qui font partie de l'univers nous réfléchissent une idée du tout? quelle portion de l'univers est dépeinte dans un chou, un oignon, dans un chêne, un oranger?

Interrogeons d'abord les raves qui vont répandre des torrens de lumière et se montrer dignes du haut rang que leur assigne la morale. C'est une pépinière de belles analogies que la bourgeoise famille des raves et betteraves, carottes et panais, salsifix, céléris et toutes racines qui nourrissent l'homme.

Leur collection représente les coopérateurs du travail agricole. Chacun de ces légumes s'allie avec la classe dont il est le portrait : la grosse rave morale reste à la table des gros paysans dont elle est l'image ; le navet, moins rustique, est l'emblême du fermier huppé, traitant avec les grands ; aussi le navet peut-il, moyennant de bons apprêts, figurer aux bonnes tables ; la petite rave ronde peint l'homme opulent, qui, à la campagne, effleure l'agriculture, en prend une légère idée ; la petite rave pivotante ou allongée, peint cet homme riche approfondissant le sujet, faisant son délassement de l'agronomie ; toutes deux, par analogie, figurent sans aucun apprêt aux tables de la classe riche dont elles dépeignent l'intervention superficielle en agriculture.

Ainsi chaque sorte de raves s'accolle avec ses pareils : il en est de même des autres racines ; la carotte représente l'agronome raffiné, expérimenté, utile partout ; aussi est-elle un légume précieux employé par la confiserie et la médecine, légume utile en tout sens, fournissant par sa feuille un fourrage salutaire, par la torréfaction un parfum de potage, etc. : le céléri, dans son acerbe saveur, dépeint les amours champêtres, les tendres paysans et paysannes se courtisant à grands coups de poing.

L'étude de l'analogie est à double fin, elle conduit à l'agréable et à l'utile. C'est pour nous une triste énigme que l'histoire naturelle, tant que nous ignorons les effets de passions dépeints hiéroglyphique-

ment dans chaque substance, comme je viens de les expliquer trop brièvement sur quelques légumes. Des fleurs peuvent nous plaire, mais elles ont plus de charme quand on connaît le sens de ces tableaux, quand on apprend par vingt détails explicatifs sur chaque fleur, que la rose peint la fille vierge et pudique; l'œillet peint la fille pressée par le besoin d'amour; l'hortensia peint la coquette; la scabieuse peint la prude; etc.

Ceci ne touche qu'à l'agréable : il est un but bien autrement important dans la science de l'analogie, c'est de découvrir les propriétés cachées de toutes les substances des divers règnes; il faut toujours que le hasard vienne à notre secours pour nous indiquer leurs vertus occultes; pendant 300 mille ans, le café fut dédaigné dans les champs de Moka, jusqu'à ce que les chèvres, par leur ivresse, en eussent décélé la propriété. Il en serait de même encore du quina, du mercure et autres antidotes, si le hasard ne nous eût enseigné leurs emplois curatifs.

Il s'agit donc de déterminer, par calcul général sur l'ensemble des règnes, toutes les propriétés des substances; nous connaîtrons alors le remède aux maladies les plus rebelles à l'art, telles que goutte, rhumatisme, épilepsie, hydrophobie, etc. La théorie de l'analogie peut seule nous conduire à ce but. On demandera pourquoi je me suis borné sur ce sujet à des parcelles d'étude? c'est qu'il m'eût fallu, pour

aborder la théorie générale, au moins trois années d'étude sur l'histoire naturelle, et je n'ai pas pu y donner ce temps. Je lègue au monde savant cette nouvelle science et tant d'autres dont je ne puis que livrer la clé, me bornant à la branche de l'attraction industrielle et du mécanisme sociétaire.

Pour aperçu d'analogie en ce qui touche à l'utile, mettons en scène la betterave, illustrée dans le monde mercantile à qui elle a fait cadeau du faux sucre, qui fait couler et gâter les confitures au bout de six mois. Cette plante va nous expliquer une des méthodes à suivre en recherches d'analogie, la règle du contact des extrêmes.

Tout est lié en système de la nature ; les analogies se lient entr'elles, et la connaissance de l'une conduit à d'autres ; si l'on avait su que la canne à sucre et sa liqueur sont emblèmes de l'unité sociétaire en industrie, (unité *composée* alliant l'accord matériel et l'accord passionnel), on aurait cherché le contre-sucre, ou sucre simple et faux, dans un emblème de l'unité industrielle *simple*, de l'action combinée sans passion, telle qu'on la voit dans nos bagnes à nègres et à fabricans, où le peuple à force de tortures ou de privations, se soumet à une discipline d'industrie combinée. C'est arriver par excès de malheur à l'unité d'action, où l'on arrivera en harmonie par excès de bonheur. On trouve, dans ce contraste, un *contact d'extrêmes*.

Les réunions d'unité simple en culture, doivent

être dépeintes dans quelqu'un des végétaux hiéroglyphiques de la classe agricole ; elles sont figurées par la betterave, *fruit de sang*, d'où on voit ruisseler le sang ; il est l'image de ces esclaves forcés à l'unité simple d'action, par les tortures. Ladite racine doit contenir la liqueur d'unité simple et fausse, le CONTRE-SUCRE, fade, sans mordant, et qui, à dose double, sucre moins que celui de canne. C'est une caricature du vrai sucre, comme l'unité d'action matérielle dans nos bagnes d'esclaves coloniaux, est une caricature de l'unité passionnée des travaux harmoniens, dont la force productive sera double et quadruple de celle des travaux civilisés.

Il faudrait appuyer ces analogies d'amples détails, d'abord sur les feuilles des végétaux cités. La feuille crispée de la betterave dépeint le travail violenté des esclaves et ouvriers : la feuille grotesque de la rave étale un massif supérieur dominant plusieurs follicules inférieures, c'est l'image du chef de famille villageoise qui s'adjuge tout le bénéfice, pour le bien de la morale ; il prend tout, et ne laisse rien aux enfans et valets. Dans la pomme de terre qui peint le travail facile des groupes et séries passionnées, une feuille bien graduée et entrecoupée de follicules minimes peint l'assemblage des inégaux, et des enfans associés en travail avec les pères.

On vient de voir, au sujet du contre-sucre, que l'étude de l'analogie procède comme l'algèbre par des raisonnemens et des comparaisons ; et qu'appli-

quée à chaque substance, elle en déterminera les propriétés cachées, les antidotes naturels des maladies qui sont l'écueil de l'art; et les emplois utiles en divers genres.

Entr'autres fruits à recueillir du calcul de l'analogie, on y trouvera la preuve *théorique* de l'immortalité de l'âme, ch. LVI, preuve dont on ne soupçonnait pas l'existence et qu'on ne songeait pas à chercher.

Pour encourager cette nouvelle science à laquelle on devra tant de lumières et de charme, on accordera une récompense *d'un sou par feuille* publiant des analogies découvertes, pourvu qu'elles aient été contrôlées en jury provincial, et réduites à leur plus simple expression.

Ce prix *d'un sou par feuille* de 16 pages in 8°, rendra aux auteurs une somme d'environ DOUZE MILLE FRANCS PAR LIGNE, *tout au moins*. Celui qui aura pu fournir une page de 40 lignes, aura environ 500,000 francs de bénéfice, et celui qui aura fourni une feuille entière, *huit millions de francs*.

L'ouvrage, en totalité, pourra contenir quatre mille tomes égaux à celui-ci, et quatre cents tomes en abrégé restreint. Dans l'impatience de connaître les analogies, le globe le fera publier en abrégé, feuille par feuille, à mesure d'invention. Ce sera un moyen de favoriser les études; car tout étant lié dans cette science, dès qu'une feuille de 16 pages dévoilera une trentaine d'analogies nouvelles,

chaque lecteur, homme ou femme, pourra en tirer parti dans l'exploration, et découvrir à son tour quelque analogie qui, admise pour 10 ou 20 lignes, lui vaudra 125 ou 250,000 francs. Je vous le demande, moralistes, cette nouvelle science, *vraie, utile et belle*, ne vaudra-t-elle pas mieux que vos tristes doctrines sur le mépris des richesses et l'amour du trafic, doctrines où tout est faux et impraticable?

Il existe plus d'un million d'analogies à déterminer. Dès qu'on en aura trouvé et publié seulement une collection de 500, tout sera entraîné; les naturalistes mêmes condamneront leurs systèmes, et proclameront l'insuffisance, la stérilité des classifications actuelles, toutes entachées du défaut de SIMPLISME, toutes classant des caractères matériels sans faire mention des passionnels. Chacun se ralliera à l'analogie qui marie les deux classifications: j'en puis donner pour initiative une collection de 200 articles très-variés; j'en aurais donné plus de 2000 si j'avais pu employer trois années exclusivement à l'étude de l'histoire naturelle, surtout des branches négligées, ambigu, etc.

Dire qu'une science nouvelle du contenu d'environ 400 tomes, rendra aux auteurs *douze mille francs par ligne*, c'est de quoi faire palpiter le cœur de tout barbouilleur de papier; ils se contenterait bien de gagner seulement *douze sous par ligne*. Observons que je parle ici des lignes de 1re apparition,

lignes contrôlées et réduites par jury. Il faudra, sur ce profit gigantesque, une preuve bien exacte, bien arithmétique : elle se trouve plus loin, à l'Épilogue où je dois revenir sur l'analogie.

Ceux qui en désirent des aperçus moins succincts, peuvent consulter les articles *Mosaïque en règnes animal et végétal*, *Cosmogonie appliquée*, (Traité de l'Association domestique-agricole).

CHAPITRE CINQUANTE-SIXIÈME.

De l'immortalité de l'âme.

C'est la question qui doit terminer une étude intégrale de la nature : c'est le sujet sur lequel les modernes ont le plus échoué.

L'immortalité doit être démontrée en preuve *composée* et non pas simple. Nous avons la preuve simple, tirée des doctrines religieuses qui nous garantissent l'immortalité ; c'est une très-bonne preuve sans doute, mais elle est *simple ;* pour l'élever au mode composé, il faut y ajouter la preuve scientifique : l'esprit humain ne peut pas l'obtenir, tant qu'il n'est pas initié à l'analogie d'où on tire les sept branches de preuves nécessaires en théorie de l'immortalité. C'est une étude fort étendue que je me borne à indiquer; elle comprend

1, 2, 3, 4, les 4 traités d'analogie, appliquant

les 4 règnes animal, végétal, minéral et aromal, au règne passionnel ou pivotal, règne *hominal*.

5 le traité de l'ambigu, des transitions ;

6 le traité du contact des extrêmes ou diffraction ;

7 le traité du ralliement des extrêmes en hauts degrés.

Enfin l'analogie mathématique. Voyez sur ce sujet (le Traité de l'Association domestique agricole), où j'ai préludé à la théorie de l'immortalité en y appliquant les théorèmes des aires proportionnelles aux temps et des carrés de temps périodiques proportionnels aux cubes des distances.

Tel est le cortége de preuves nécessaires : Faut-il s'étonner que les philosophes n'aient su en donner aucune ? elles sont toutes puisées dans l'analogie dont ils n'ont jamais voulu faire aucune étude.

Un débat récemment élevé dans le monde savant, sur le magnétisme, peut nous servir ici pour aperçu d'une preuve qui se rapporte à la 6e branche du tableau ci-dessus, au contact des extrêmes.

Dieu nous devant sur ce point une preuve *composée*, une preuve matérielle et rationnelle, il faut que certaines démonstrations soient de nature à affecter nos sens, les initier momentanément aux facultés dont l'âme jouit dans une autre vie. Ce serait peu de connaître ces facultés par le raisonnement, il faut des preuves palpables.

Pour les chercher recourons à la boussole de jus-

tesse, à la série progressive : spéculons sur une série de 3 situations de l'âme, savoir : une situation moyenne, et deux extrêmes, qui doivent être en contact.

La situation moyenne sera l'état de VEILLE, l'existence pleine où le corps opère combinément avec l'âme : c'est le mode *composé*.

La situation extrême inférieure sera l'état de SOMMEIL, vie faussée, mode *simple*, état où le corps ne s'associe pas aux volontés de l'âme.

L'extrême supérieur sera la vie ULTRA-MONDAINE, et *surcomposée*, dont il s'agit de déterminer les facultés.

Précisons la différence entre ces 3 situations de l'âme.

État *simple infra-mondain*, le sommeil.

État *composé* ou *mondain*, la veille.

État *surcomposé* ou *supra-mondain*, la vie future, dans laquelle nos âmes prendront des corps plus parfaits. Nos corps actuels sont TERRE-AQUEUX, formés des deux élémens grossiers qu'on nomme terre et eau : les corps de nos âmes dans l'autre vie, seront ÉTHER-AROMAUX, formés des deux élémens subtils, nommés air et arome.

Selon la règle du contact des extrêmes, les deux existences extrêmes dites *infra-mondaine* et *supra-mondaine* doivent être en rapport. La plus basse doit donner des images de la plus élevée ; en effet le sommeil peut, chez certains sujets et dans certains cas, initier l'homme aux facultés sensuelles des supra-

mondains. On en voit la preuve par les somnambules artificiels ou magnétisés, et par les somnambules naturels ; l'un et l'autre état donnent à l'homme des sens ultra-humains, comme la faculté de lire un écrit malgré l'interposition d'un corps opaque, de voir ce qui se passe à de grandes distances, en lieu fermé où l'œil ne pourrait pas atteindre. Ces somnambules ont donc les facultés visuelles des ultramondains ; ils sont en contact avec le terme supérieur de la série d'existence dont ils forment le terme inférieur. Ainsi l'exige la loi de diffraction, étendue à toute la nature.

Pour donner du poids à cette explication, il faudrait que le lecteur connût les contacts d'extrêmes, qu'on trouve par centaines, et dont on n'a jamais fait aucun tableau. J'en ai décrit deux au chap. LV, en traitant du faux sucre et de l'esclavage. Une collection imprimée, d'un millier de ces contacts d'extrêmes, convaincrait que ce contact nommé diffraction est loi fondamentale dans l'ordre de la nature, et qu'elle doit s'appliquer à la théorie de l'immortalité, en former une des branches.

En théorie de l'immortalité, il faut bien parler de la mort qui est le point de passage, et parler des emblèmes de la mort qui sont les plus répugnans de toute l'analogie. Les lecteurs français seraient déraisonnables sur ce point ; ils ne veulent que des tableaux agréables : cela m'oblige à supprimer la plus palpable des preuves de l'immortalité, qu'on

puisse tirer du corps humain et de son mécanisme.

Quant à la preuve citée, celle du magnétisme, on peut trancher sur le débat qui existe à cet égard. Les médecins allemands ont pleinement raison d'y croire, malgré le scepticisme de la faculté de Paris, dont la résistance est dictée par un calcul d'intérêt; qu'elle se rassure : le magnétisme, quoique moyen très-certain et qui sera généralement employé en harmonie, ne peut pas faire de progrès en civilisation; il est trop entravé par des vices matériels inhérens à cette société : j'en cite quatre.

1° On n'a aucune méthode pour discerner les sujets magnétisables; on ne sait pas cultiver en eux cette faculté dès l'enfance, on l'émousse, on la fausse par une éducation compressive de la nature; et au lieu d'avoir option sur les bons, l'on ne rencontre d'ordinaire que les plus imparfaits, stimulés par appât du gain.

2° On ignore et on ne pourrait pas former l'appareil sympathique du magnétisé; il doit se composer de ses deux sympathiques de tempérament, en identité et contraste, et de ses 2 symp : de caractère, en identité et contraste. Comment rassembler cet appareil quand on ne connaît ni l'échelle des tempéramens, ni celle des caractères?

3° On gâte, on use les magnétisés, on les dépravé par des amorces d'intérêt qui, même dans le sommeil de consulte, influent sur leur faculté ultrahumaine, en faussent la vertu, la perspicacité.

4° On les vicie encore par des emplois confus, en les obsédant de consultations hétérogènes avec leur genre d'aptitude qu'on ne sait pas discerner.

D'autres fautes concourent à faire avorter ces opérations, et neutraliser presque tous les fruits qu'on pourrait tirer de ce puissant ressort : il n'est pas fait pour la civilisation. Sur ce point comme sur tant d'autres, elle dépasse la limite de ses attributions. Toujours malencontreuse en génie, elle est adroite à pénétrer sur les points que la nature lui interdit, elle est incapable d'entrer dans les voies de progrès réel où la nature l'appelle.

Les contre-temps que j'ai cités, empêcheront que le magnétisme puisse jamais prendre quelque essor en civilisation ; il prête le flanc aux malins par les vices précités et autres, mais il sera en grande vogue, en pleine utilité dans l'harmonie. A cette époque les médecins seront trop riches pour s'alarmer comme à présent de la découverte des remèdes; leur bénéfice alors s'établira en raison de la santé générale ; ils n'auront plus à redouter mais à désirer l'invention d'antidotes efficaces dont s'effraie la cupidité civilisée.

Je n'ai donné ici sur l'immortalité qu'une preuve du 6e ordre ; on en accumulera de chacun des sept ordres, et rien ne paraîtra plus certain que cette vie future dont nos soi-disant *esprits forts* nous ravissent l'espoir. En reniant l'âme et Dieu, ils ne renient que leur propre science : ils ont supposé, dans leurs

systèmes anciens, un Dieu stupide et méchant ; STUPIDE en ce qu'il aurait créé le monde sans plan, sans moyens d'établir le bonheur de tous ; MÉCHANT, en ce qu'il voudrait nous cacher ses plans s'il en a fait sur les destinées ; et nous condamner à perpétuité aux tortures de l'état civilisé et barbare.

Tout est faux dans ces opinions : Dieu veut nous donner beaucoup plus de lumières et de bien-être que nous n'en désirons, mais sous la condition de chercher ces biens dans l'étude de l'homme, ou de l'attraction, *quærite et invenietis*. Ayant repoussé cette étude et par suite manqué toutes les voies de lumière, nos philosophes ont été secrètement confus de leur doctrine qui, en nous assignant l'état civilisé et barbare pour destinée, transforme Dieu en Créateur sot et méchant, et nos âmes en créatures démoniaques. Pour échapper à ce labyrinthe scientifique, ils ont renié ce Dieu ignare et malfaisant qu'ils avaient imaginé, et l'âme de boue, l'âme civilisée qu'ils avaient formée ; c'est renier leur propre science et leur pauvre génie ; dénoûment digne *d'aveugles qui conduisent des aveugles*, signe évident de la cataracte intellectuelle dont la philosophie enveloppe l'esprit humain.

FIN.

ÉPILOGUE SUR L'ANALOGIE.

Preuve de l'énorme prix de douze mille francs PAR LIGNE.

J'ai prévenu que dans ces estimations qui semblent monstrueuses au 1er coup-d'œil, je cave toujours bien au-dessous de la réalité : on va s'en convaincre.

Il faut préluder à cette démonstration par quelques détails d'analogie. Nos beaux esprits, en faisant du pathos sur le *grand livre de la nature*, sa voix éloquente et ses beautés, ne savent pas nous expliquer une seule ligne de ce GRAND LIVRE ; il n'est pour nous qu'une désolante énigme, sans le calcul de l'analogie qui débrouille tous les mystères impénétrables, et fort plaisamment, car il dévoile toutes les hypocrisies, il arrache tous les masques civilisés, et prouve que nos prétendues vertus sont vices dans l'ordre de la nature : c'est donc à bon droit que Bern. de St.-Pierre les a nommées, *frivoles et comédiennes vertus*.

Venons au grand livre : quelques auteurs ont voulu disserter sur le langage emblématique des fleurs ou des plantes ; comment pourraient-ils interpréter les tableaux de l'harmonie sociétaire qui ne leur est pas connue ? la fleurette qu'on nomme PENSÉE peint les relations des cinq tribus de l'enfance, chérubins, séraphins, lycéens, gymnasiens, jouvenceaux : les 3 cœurs les plus âgés, exercent fonction de pères, et réprimande sur les 2 plus jeunes ; par analogie, la pensée place deux pétales violets sous trois pétales supérieurs joignant le jaune, couleur de paternité, au violet couleur d'amitié, selon la gamme suivante.

X Noir, 1 violet, 2 azur, 3 jaune, 4 rouge.
Égoïsme, amitié, amour, paternité, ambition.
5 indigo, 6 vert, 7 orangé, ✗ blanc.
Cabaliste, papillonne, composite, unitéisme.

Si nos beaux esprits ne veulent pas admettre les gammes, qu'il est pourtant forcé d'admettre en musique, de quelle boussole feront-ils usage pour connaître le langage des couleurs, l'emblème de chacune? Tant qu'on ne veut pas reconnaître de gammes élémentaires en couleurs et en étude des passions, l'on ne peut pas s'initier à l'analogie; mais à l'aide des gammes de couleurs dont le soleil nous donne seulement la première, on a de prime-abord des données sûres pour discerner à quelle passion se rattache un hiéroglyphe animal, végétal, ou minéral : en voyant un serin, oiseau tout vêtu de jaune, on peut dire à coup sûr, cet oiseau représente quelqu'une des relations de paternité; en effet, le serin est le petit enfant gâté, il veut vivre de friandises, de sucreries; les enfans gâtés ont un babil agréable dépeint par le gazouillement du serin; il est impérieux, furibond comme eux; il se fait bien servir et obéir; aussi la nature lui a-t-elle placé la couronne sur la tête, par emblème de l'enfant gâté qui est roi dans le ménage, commandant à père et mère, à sœurs et bonnes : tout fléchit sous sa loi.

Étudions de plus grands mystères à l'aide de la couleur jaune raillée par les plaisans. Observons sur la tête du perroquet kakatoès, une bannière jaune en aigrette. Molière dirait que c'est la bannière du..... mariage, cela est vrai, mais expliquons dans quel sens. Les perroquets sont l'emblème des sophistes, du monde philosophique; par analogie, cet oiseau manie très-bien la parole, mais il n'a que du verbiage sans raison. Tels sont les brillans systèmes de la philosophie, représentés par des variantes contrastées dans la distribution des couleurs dont le perroquet est chamarré. L'un a du jaune en sommet d'aile et du rouge en pointe, l'autre a le rouge en sommité, le jaune en pointe; ainsi le sophistes comme Épicure et Zénon, sont dans leurs dogmes la contre-partie l'un de l'autre : sur quoi reposent tous leurs échaffaudages de systèmes? sur le régime de famille, sur le morcellement par petits ménages conjugaux : toute la philosophie roule sur ce

vicieux pivot qui est l'antipode, du régime sociétaire : il faut par analogie, que le perroquet pivotal qui est le blanc, déploie la bannière jaune emblème du groupe de paternité : ce groupe est la base de tous les systèmes sociaux conçus par la philosophie; aussi le perroquet BANSKRET, le kakatoès est-il baignant dans le jaune qui colore toutes les plumes inférieures de son corps.

Ce serait un sujet féconde en analogies que l'étude du perroquet : négligeons-la puisqu'elle nous dévoilerait tous les côtés faibles des philosophes, qui prêchant la tolérance, et les charmes de la vérité, sont aussi peu enclins à pratiquer la tolérance qu'à entendre la vérité sur leur savoir-faire.

C'est une étrange contradiction chez les sophistes que de poser en principe *l'unité et l'analogie du système de la nature*, (Schelling p. 22 vol. 1er), et vouloir que les fanaux de direction fournis par la nature, comme la gamme septénaire des couleurs primitives, ne soient analogues A RIEN! si l'unité et l'analogie existent réellement, il faut bien que ce fanal primitif soit emblème de quelque chose, de quoi donc, sinon des passions? prétendra-t-on que cette gamme de couleurs primitives ne représente que des harmonies matérielles comme les sept côtes combinées et la clavicule, les sept os du crâne et le frontal, les sept notes musicales prononcées et la 8e d'écho? C'est accumuler contre la philosophie quatre griefs d'ignorance; car si la nature cumule ainsi les analogies en matériel, il faut, selon le principe d'unité, qu'elles se reproduisent en passionnel, et qu'on sache déterminer parmi les passions, une gamme de 7 ressorts primordiaux, non compris les gammes secondaires par 12 en semi-tons, par 24 en majeur et mineur, par 32 en transitions, etc., etc.

Abrégeons sur ces fastidieux principes, revenons à la pratique; reprenons les détails d'analogie des couleurs; et passant du jaune au rouge, mettons en scène un charmant emblème, le chardonneret dont la tête coiffée de rouge, baigne dans le rouge couleur de l'ambition, selon la gamme précé-

dente. Cet oiseau est l'opposé du serin : son plumage grisboueux, mais propre et lustré, indique une pauvreté industrieuse; il dépeint l'enfant issu de parens pauvres, tenu sévèrement, élevé par eux aux idées ambitieuses, à la prétention de s'avancer. Il est préoccupé de cette idée, et par analogie, son cerveau baigne dans le rouge, couleur de l'ambition. Son ramage, emblème de l'esprit cultivé, égale celui du serin qui est le portrait de l'enfant riche et pourvu de bons maîtres. Ainsi l'enfant pauvre et stimulé, s'élèvera au même degré d'éducation et d'instruction que l'enfant opulent; il saura dérober la science qu'on prodigue au riche; et comme il ne parviendra à cette instruction que par les secours de sa famille, la nature a empreint de jaune les pennes de son aile, pour indiquer que son élévation est due au soutien de sa famille, au groupe de paternité figuré par le jaune. Cet enfant pauvre ne s'épouvante pas des ronces de la science; il surmonte les obstacles de l'étude, il deviendra habile jurisconsulte, fameux médecin. Par analogie le chardonneret se plait sur le chardon, plante épineuse et sympathique avec la classe rustique habituée aux épines de l'industrie. C'est pour figurer ces rapports, que la nature met en sympathie sur le chardon deux personnages contrastés, le chardonneret emblème de l'enfant studieux issu du paysan, et l'âne emblème du paysan, de son patois ou braiement risible, de sa nourriture chétive, de sa résignation aux mauvais traitemens, et de sa sotte obstination dans les vicieuses méthodes.

Ici le chardon présente double analogie; une sensuelle, une spirituelle. Le paysan aime les liqueurs fortes, les mets piquans, et les émotions violentes, comme l'aspect des supplices; de là vient que l'âne, emblème du paysan, aime à se nourrir des piquans du chardon, et envisager un précipice effrayant.

C'est ainsi que, par entremise de l'analogie, les êtres les plus dédaignés, l'âne et le chardon inspirent de l'intérêt;

ce que Boileau a dit de la mythologie s'applique mieux encore à l'analogie :

« Là pour nous enchanter, tout est mis en usage
« Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage. »

Sans l'analogie, la nature n'est qu'un vaste champ de ronces, les 73 systèmes de la botanique, ne sont que 73 tiges de chardon. Rousseau les a bien qualifiés de science rebutante, qui vient cracher du grec et du latin au nez des dames. Dites aux dames, pour les intéresser, que tel effet de passions est dépeint dans tel végétal; montrez-leur les variétés de l'amour dans l'iris, la tubéreuse, l'œillet, la hyacinthe, la pêche, l'abricot, le pigeon et le coq, vous les amorcerez mieux à l'étude qu'en leur débitant vos légendes barbares, vos ronces académiques, TRAGOPOGON, HEXEMERYANTHEMUM, TETRANDRIA, RHODODENDRUM. Joli concert pour attirer le beau sexe à l'étude !

Sans recourir aux végétaux brillans, aux bosquets de Cythère, on peut dans les plantes les plus bourgeoises, dans le chou et l'oignon, expliquer des analogies très-gracieuses; essayons.

Le chou est emblême de l'amour mystérieux, de ses intrigues secrètes masquées par centuple ruse, pour échapper aux argus et aux obstacles. De même, le chou cache sa fleur sous les voiles de cent feuilles emboîtées. Ces feuilles bouillonnées et ondoyantes figurent les efforts astucieux d'amans obligés de cacher leur lien ; elles sont plutôt bleues que vertes, parce que l'azur est la couleur de l'amour; l'azur domine dans la feuille de l'œillet qui peint la jeune fille fatiguée par réplétion d'amour, privation d'amant.

Le chou-fleur qui est contre-partie du chou, dépeint la situation opposée, l'amour sans obstacle ni mystère, les ébats de la jeunesse libre qui voltige de plaisir en plaisir : aussi le chou-fleur est-il un océan de fleurs, image des charmes du bel âge : sa feuille n'est ni azurée ni bouillonnée, parce que la jeunesse libre, formant des orgies, est peu amoureuse, n'a

pas besoin de recourir aux astuces, comme la jeunesse entravée dont le chou est symbolique.

Le chou-fleur a comme certains végétaux un vice de fétidité; il infecte l'eau et le local où il cuit; l'artichaut infecte la main qui le cueille, et l'asperge infecte les urines. Dans ce vice commun aux 3 plantes, la nature dépeint différens désordres de l'amour libre: observons ce tableau dans le chou-fleur emblème du jeune homme à bonnes fortunes, du séducteur en vogue, de l'homme pour qui les amours sont un océan de fleurs. Un tel homme sème le trouble dans les familles, il n'est bruit que de femmes et filles séduites par lui: de là les caquets, les querelles domestiques, les incidens fâcheux; et par emblème le chou-fleur infecte l'élément symbolique de la famille, selon ce tableau :

Terre,	Air,	Arome,	Eau,	✂ Feu,
Amitié,	Ambition,	Amour,	Famille,	Unité.

On explique de même par analogie aux désordres d'amour, les deux infections que produisent l'asperge et l'artichaut; mais ces sujets seraient trop obscènes: la tendre et simple nature est parfois *trop simple*, trop amie de l'auguste vérité: parmi ses tableaux, il en est beaucoup qui ne sont pas admissibles en bonne compagnie; et je ne pourrais guères expliquer par écrit, les emblèmes que fournissent l'asperge et l'artichaut, tous deux hiéroglyphes de scandales amoureux qui sont très-bien dépeints dans leurs feuilles, leurs fruits et toutes leurs habitudes. On ne peut les expliquer qu'en comité d'hommes, tant le tableau est fidèle, surtout en y joignant les contre-parties, comme le cardon qui est l'opposé de l'artichaut; l'un représente la fille d'honneur, et l'autre la libertine.

Toutefois les vérités crues de l'analogie sont bien admissibles sur ce qui touche aux classes et caractères subalternes. Qu'on explique dans la chèvre et le bouc, un tableau des mœurs vénales du peuple, en amour, cela n'offensera que des gens qui ne savent pas lire: quant aux avares sordides, on ne craindra pas de leur présenter un miroir dans le pourceau et

le chêne, deux portraits d'avarice qui doivent se convenir et s'assembler, car ils sont le même tableau en diverses nuances; aussi le fruit du chêne, le gland, n'est-il en affinité qu'avec le cochon.

L'analogie dissipera nos préjugés en politique, ainsi qu'en morale. Deux analyses de la ruche et du guêpier réduiront à leur juste valeur, nos préjugés sur les libertés administratives et les garanties; l'unité d'action est moulée dans la ruche, la duplicité dans le guêpier, ce sont deux analogies magnifiques.

Un vice des beaux esprits civilisés, vice qui les a égarés dans l'étude de la nature, est de ne pas rapporter tout aux convenances de l'homme. Selon ce principe, quels que soient les tableaux fournis par l'abeille et la guêpe, l'une dépeint le bien puisqu'elle nous donne richesse composée, par le miel et la cire; l'autre dépeint le mal, puisqu'elle donne pauvreté composée, par son carton inutile et ses ravages. Telle est aussi l'araignée, image du commerce mensonger, du piége de libre concurrence.

Les analogies sont déjà très-séduisantes isolément, par la fidélité du pinceau de la nature; on vante le tableau du tartufe peint par Molière; la fleur dite Amarante et le reptile nommé Caméléon sont des tableaux de l'hypocrisie plus parfaits encore. Pour en juger il faudrait une longue description de toutes les parties de ces deux moules.

Les analogies redoublent de charme quand elles sont présentées en contraste et en graduation. L'aigle et le vautour nous peignent deux autorités qui s'élèvent de fait au rang suprême, qui savent régner; mais il est des princes qui se traînent, et sont incapables de régner; ils ont pour emblèmes l'autruche ou pauvre d'esprit, grands corps sans tête; et le dronte, image du sot orgueilleux, tête ignoble dont le cerveau ne produit qu'une crête ridicule et inutile à l'homme, ainsi que tout le corps de l'oiseau.

Pour faciliter l'étude de l'analogie, il faut assembler des galeries de portraits sur un même sujet: s'agit-il de l'auguste

vérité, il faut étudier combinément les emblèmes de vérité; tels sont le cygne, la giraffe, le cerf, le sapin, le cèdre, le lys, tous hiéroglyphes des différens emplois de cette vérité si ingrate pour ceux qui la pratiquent. En voyant son triste sort dépeint dans ces divers animaux et végétaux, aucun civilisé ne sera tenté de pratiquer la vérité, quoiqu'en disent nos philosophes qui, cherchant à nous duper, ne veulent pas qu'on connaisse le sort fâcheux réservé aux amans de la vérité.

Les tableaux de nos passions deviennent très-gracieux lorsqu'on les étudie en détails comparatifs, comme serait une échelle des degrés de sottise, de bel esprit et de bon esprit, représentés par les coiffures d'oiseaux : leurs huppes, crêtes, appendices, aigrettes, colliers, excroissances et ornemens de tête ; l'oiseau étant l'être qui s'élève au-dessus des autres, c'est sur sa tête que la nature a placé les portraits des sortes d'esprits dont les têtes humaines sont meublées ; aigle, vautour, paon, dronte, perroquet, faisan, coq, pigeon, cygne, canard, oie, dinde, pintade, serin, chardonneret, etc., sont, quant à l'extérieur des têtes, le portrait de l'intérieur des nôtres. L'analyse comparative de leurs coiffures fournit une galerie amusante, un tableau des divers genres d'esprit ou de sottise, dévolus à chacun des personnages dont ces oiseaux sont l'emblème.

L'aigle, image des rois, n'a qu'une huppe chétive et fuyante en signe de la crainte qui agite l'esprit des monarques, obligés de s'entourer de gardes, et entourer leurs sujets d'espions pour échapper aux complots. Le faisan peint le mari jaloux tout préoccupé des risques d'infidélité, et pour s'en garantir épuisant les ressorts de son esprit. Aussi voit-on, du cerveau d'un faisan, jaillir en tout sens des plumes fuyantes. (Le genre fuyant est symbole de crainte). On voit une direction contraire dans la huppe du pigeon, relevée audacieusement, peignant l'amant sûr d'être aimé, et dont l'esprit est libre d'inquiétude, fier du succès.

Parmi les coiffures d'oiseau, la plus digne d'étude est celle

du coq, emblème de l'homme du grand monde, l'homme à bonnes fortunes; mais comme les analogies ne sont intéressantes que par opposition des contrastes, il faut, à côté du coq, décrire son moule opposé, le canard, emblème du mari ensorcelé qui ne voit que par les yeux de sa femme. La nature en affligeant le canard mâle d'une extinction de voix, représente ces maris dociles qui n'ont pas le droit de répliquer quand leur femme a parlé : aussi le canard, lorsqu'il veut courtiser sa criarde femelle, se présente-t-il humblement, faisant des inflexions de tête et de genoux, comme un mari soumis, mais heureux, bercé d'illusions; en signe de quoi la tête du canard baigne dans le vert chatoyant, couleur de l'illusion.

Le coq dépeint le caractère opposé, l'homme courtois qui sans maîtriser les femmes, sait tenir son rang avec elles; c'est l'homme de *bon esprit;* aussi la nature fait-elle jaillir de son cerveau la plus belle et la plus précieuse des coiffures, une SÉRIE de chair *belle et bonne;* autant que celle du dronte est déplaisante et inutile, comme le sot orgueilleux qu'elle représente. Mais laissons ce joli sujet qui nous conduirait trop loin.

J'en ai dit assez pour démontrer que le grimoire de l'analogie est enfin surpris, que la théorie de l'analogie et *des causes en création* va être pleinement dévoilée, sauf études : *quærite et invenietis.*

Quant aux naturalistes actuels bornés à observer *des effets,* lorsqu'ils chantent les beautés du grand livre de la nature, ne ressemblent-ils pas au sénateur aveugle qui fit l'amusement de la cour de Domitien ? Dans le conseil sur l'apprêt du fameux turbot, ce sénateur avait le dos tourné au poisson, et ne le voyant pas, il s'extasiait sur sa beauté. Tels sont nos écrivains prônant les beautés du grand livre dont ils ne comprennent pas une ligne, pas même les hiéroglyphes les plus intelligibles, comme la chenille, emblème dégoûtant des 4 sociétés odieuses qui acheminent au mécanisme sociétaire;

elles sont représentées par les 4 sommeils de la chenille, à laquelle succèdent la chrysalide, emblème de l'état mixte ou garantisme, et le papillon emblème de l'harmonie sociétaire.

Si l'on échoue sur des tableaux si frappans, comment en expliquerait-on de plus difficiles, tels que le haricot et le pois représentant les Petites Hordes et les Petites Bandes (Chap. XXI et XXII), corporations bien inconnues de nos naturalistes! s'ils veulent enfin s'initier au grimoire de la nature il faut faire trêve d'orgueil académique, et se résoudre à l'étude facile des passions et de l'analogie; le premier qui suivra cette marche entraînera tout. Quel affront pour ces savans d'être réduits à prêcher l'obscurantisme, comme Cicéron, *latent ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris*, etc., et de ne rien comprendre aux tableaux de choses dont ils s'occupent chaque jour, pas même aux portraits de *leur cheval de bataille, de leur auguste vérité*, peinte dans le cygne et la giraffe qui figurent la vérité inutile, dont on n'emploie que l'enveloppe; et dans le cerf figurant la vérité poursuivie par les grands et l'administration. (par l'homme et le chien).

Pour essayer de rallier un noyau de savans à l'étude de la nature et des CAUSES en création, je publierai prochainement un volume d'initiative, intitulé PREMIÈRE CENTAINE D'ANALOGIES, que je choisirai parmi les plus amusantes, les plus propres à faire goûter cette nouvelle science, qui seule peut répandre du charme sur l'étude de la nature, donner à chaque animal ou végétal ou minéral, *un corps, une âme, un esprit, un visage*.

Venons au bout de cet article, au débit qu'obtiendront les feuilles abréviatives des analogies découvertes; lorsque la science aura été exposée dans un bon traité, appuyé d'un millier de tableaux intéressans par des descriptions complètes, et non par des croquis parcellaires, comme j'en ai donné sur la rave et le perroquet. La vente des feuilles, à 5 sous y compris le sou de bénéfice alloué, sera au moins de MILLE par phalange, enfans non comptés, car on ne les initiera pas à l'analogie; le produit de cette vente 50 fr., multiplié par

500,000 phalanges, donne 25 millions de fr.; or je n'ai tablé que sur 8 millions de bénéfice, et non pas sur 25 millions. J'ai donc supposé la vente réduite à 520 feuilles par phalange, au lieu de 1000. C'est caver beaucoup trop bas; vu l'avidité qui existera pour cette lecture.

Le principal motif d'empressement pour la feuille apportant 30 ou 40 analogies nouvelles, c'est que chacun espérera y participer *en continuation :* je m'explique.

Un hiéroglyphe, tel que chien ou chat, peut présenter jusqu'à cent tableaux de passions, surtout dans sa conformation intérieure qui n'est pas visible : ajoutons que dans les parties visibles, on est longtemps à deviner les nombreuses énigmes; je connaissais depuis dix ans les analogies principales de l'éléphant, avant d'avoir pu expliquer les deux allégories de ses yeux ridicules par petitesse et disproportion, et de ses oreilles choquantes par énormité et applatissement. Ainsi l'un des étudians expliquera ce que l'autre aura manqué. Chacun se hâtera de consigner, dans la feuille du jury abréviatif, le peu qu'il aura découvert sur un hiéroglyphe; chacun craindra d'être dévancé par un autre interprète qui obtiendrait priorité ou partage, selon les dates et les circonstances; on se hâtera donc de livrer au jury chaque solution partielle de problèmes : X présente sur la perdrix une traduction qui n'est admise que pour *cinq lignes;* c'est toujours soixante mille francs de gagnés sans préjudice du surplus; cela n'empêchera pas qu'il n'obtienne peut-être 120,000 fr. la semaine suivante, s'il peut présenter sur le même sujet une traduction d'autres détails, admise pour dix lignes. Après lui divers collaborateurs pourront obtenir le prix de *douze mille francs par ligne*, s'ils ajoutent des détails reconnus exacts quant à l'analogie. On verra souvent une douzaine d'interprètes, fournir successivement des articles sur un même hiéroglyphe; dès-lors le premier qui aura ouvert la voie, en indiquant le caractère principal de la perdrix (ou autre moule), servira utilement tous les explorateurs; ils trouveront après lui

beaucoup à moissonner, ils ne seront pas *glaneurs*, car ils recueilleront peut-être plus que celui qui aura pris l'initiative; c'est par cette raison que les feuilles d'abrégé sur l'analogie, seront accueillies comme une mine d'or, par toute la classe des continuateurs; classe bien nombreuse, car sur cent personnes il en est 99 qui sont comme les Français, habiles à perfectionner, et inhabiles à inventer. Les femmes auront une grande aptitude à ce genre de travail.

Ainsi la feuille d'analogie sera *décorée* chaque fois qu'elle paraîtra. Tout homme ou femme riche, en prendra une demi-douzaine, pour en placer une à sa collection, une ou deux à sa poche pour le travail, et en donner 2 ou 3 à ses amis pauvres, à ses collègues industriels : on peut donc estimer la vente à *mille* par phalange; or je n'ai table que sur 320, nombre qui réduit la récompense à 12,000 fr. par ligne; je pratique partout cette réduction estimative, quiconque voudra prendre la plume et vérifier arithmétiquement, verra que je suis toujours bien en dessous de la somme réelle; beau sujet de réflexions pour les savans, sur l'immense fortune dont ma découverte leur ouvre la voie! l'article suivant va leur prouver qu'ils pourront, dans l'état sociétaire, gagner des millions, bien plus aisément que ne le font aujourd'hui ces agioteurs aux pieds de qui la philosophie moderne est sottement prosternée.

POSTFACE.

SUR LA CATARACTE INTELLECTUELLE.

Duperie du monde savant et des partis politiques.

C'en est fait des voiles d'airain; adieu l'excuse de l'indolence académique : plus de mystères de la nature, elle a capitulé, nous tenons la clé de son grimoire, en dépit de certains anges de ténèbres.

Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense ;
a dit notre fabuliste; et de même, le plus obscurant des trois, (noblesse, clergé, philosophes), n'est pas celui qu'on pense : écoutons les vrais obscurans se dénonçant eux-mêmes.

« Souvenez-vous, ô mon fils, que la nature est couverte d'un voile d'airain que tous les efforts des siècles ne sauraient percer. BARTHELEMY VOYAGE D'ANACHARSIS. »

C'était un prestige bien commode que ce voile d'airain, pour les monopoleurs de génie, qui ne voulant pas se donner la peine d'inventer, aimant mieux fabriquer des systèmes à la toise, prétendent *que l'esprit humain doit s'arrêter à tel point;* qu'il ne faut ni étudier les sciences intactes, ni continuer l'exploration des sciences ébauchées, comme l'attraction dont Newton a fait le calcul en matériel seulement, et non en passionnel.

Ce travail est achevé : je me suis attaché à l'étayer de preuves redoublées sur les points principaux, tels sont :

Les ressorts des Séries passionnées : Chap. V et VI.

Les ressorts d'attraction indirecte : Chap. XXI et XXII.

Les ressorts de répartition équilibrée : Chap. XXXIV et XXXV.

J'ai fourni partout les preuves en mode composé et non pas simple: toujours la preuve et la contre-preuve, comme en mathématiques; on ne prétextera pas d'insuffisance en démonstration.

Il manque ici un aperçu sur les Séries Mesurées, mais c'est un genre d'accords trop vastes et trop magnifiques pour des commençans; il leur suffit de connaître les Séries Libres.

Grâces à cette découverte, le monde va être délivré des commotions anarchiques et des querelles de partis. Je vais lui présenter un tableau des degrés de restauration, les spéculateurs pourront aviser aux choix : opter sur 15 phases de progrès réel, dont 14 placées entre la 5e de civilisation où nous languissons, et la 1re phase d'harmonisme où nous pouvons passer immédiatement :

Échelle des 15 phases de progrès réel, à option.

1.	3e phase. 9.	*Ambigu* de gar. et Soc.		
2. CIVILISATION.	4e phase. 10.			1e phase
3. *Ambigu* de civil. et Gar. 11.				2e phase
4.	1e phase. 12.		SOCIANTISME	APOGÉE
5.	2e phase. 13.			3e phase
6. GARANTISME	APOGÉE. 14.			4e phase
7.	3e phase. 15.	*Ambigu* de soc. et harm.		
8.	4e phase. 16.		HARMONISME	1e phase.

Plus le choix se rapprochera du n° 1, plus l'opération sera lente : il en serait de même des bénéfices et du bien-être, *faibles* au n° 2 qu'on organiserait lentement, *immenses* au n° 16 qu'on peut organiser avec la rapidité de l'éclair. Il est, dans la recherche des fondateurs et actionnaires, beaucoup de précautions à prendre ; je vais les indiquer en 3 petits articles qui serviront d'instruction aux négociateurs, et qui définiront exactement la cataracte intellectuelle et les causes qui l'ont produite.

1e CANDIDATURE SPÉCULATIVE.

Il faut se garder de compter pour cette fondation sur aucun des partis politiques ; libéraux, absolutistes, et mixtes seraient de mauvais juges ; tout absorbés dans la polémique et les intrigues électorales, si on les sort de cette controverse banale, ils sont ébaubis comme un achat dépaysé, changé de logis.

Les libéraux qui ne tiennent qu'aux mots et non aux choses, suspecteraient la théorie pour l'honneur D'UN MOT. Ils exigeraient que les 15 phases de progrès réel fussent nommées *civilisation perfectible*, nom qui ne convient qu'aux phases où règnent la fourberie commerciale et le morcellement agricole.

Les absolutistes ont pour caractère *l'effarouchement*, ils poussent la crainte de révolution jusqu'à la déraison, semblables à Pourceaugnac effarouché par les apothicaires, et croyant voir partout des lavemens ; ainsi les absolutistes qui ne rêvent que répression, s'effarouchent à l'idée de métamor-

phose universelle et subite, quelque heureuse qu'elle puisse être.

Il faut donc se garder de spécoler sur des partis. On doit s'adresser à un de ces hommes qui ont de grands moyens en fortune ou en influence, et qui ayant manqué un ministère, seront flattés de s'élever subitement à un poste bien supérieur, tout en faisant d'énormes bénéfices. Quant aux partis, ils peuvent voir au chap. L et LI., que même en se bornant à organiser la 5e phase du tableau précédent, en créant dans les campagnes la *ferme fiscale garante*, et dans les villes l'*entrepôt trinaire concurrent*, on obtiendrait déjà dix fois plus d'améliorations que le libéralisme et la philosophie n'osent en rêver; on verrait cesser en moins de 5 ans la mendicité, l'indigence, les fourberies, les brigandages, les extorsions fiscales, etc.; les gouvernemens y gagneraient, grandes propriétés, grands revenus, moyens d'extinction des dettes, et stabilité sans inquiétude.

Une classe vivement intéressée à cette heureuse innovation, est celle des journalistes de Paris, tous assis sur un volcan. Si l'absolutisme triomphe comme tout l'annonce, il leur donnera à tous un congé de réforme, sans distinction de partis, et ne conservera qu'une seule gazette assoupissante, comme à Vienne ou Madrid. D'autre part si on procède à sortir de la civilisation, les journaux obtiennent le lendemain triple nombre d'abonnés, cours en tous pays, et main-levée du baillon, parce que les querelles politiques seront oubliées à l'instant.

Ce changement importe surtout au parti libéral, très-chancelant; s'il regagnait du terrain, une ordonnance ou un coup d'état, en ferait raison. Il oublie que l'opinion est peu de chose, qu'en civilisation le 8e oppresseur l'emporte sur les 7/8 résistans, et qu'en lutte politique, il faut des moyens neufs et non des discours. Il faut que les deux partis soit bien aveuglés pour ne pas reconnaître que l'unique voie de salut est de s'élever plus haut que la civilisation, et non pas de rétrograder comme ils le font tous deux. Quoi qu'en disent les libéraux,

c'est rétrograder que d'organiser la discorde permanente entre les princes et les peuples, tandis que les opérations de garantisme, telles que la ferme fiscale et l'entrepôt concurrent, établiraient la concorde, l'unité de vues, d'intérêts et d'action entre toutes les classes. Alors les obsolutistes comprendraient qu'il leur convient de tendre au progrès réel, et non pas de retourner au 10e siècle; mais ils s'obstineront nécessairement dans les voies obscurantes, si on persiste à leur tendre le piége du faux libéralisme, vraie cataracte intellectuelle, puisqu'il repose sur quadruple cécité du monde savant.

1° Cécité des économistes qui pour nous enrichir emploient la plus petite et la plus coûteuse réunion, celle de famille; et la plus grande fourberie possible ou concurrence anarchique des marchands. 2° Cécité des moralistes qui veulent donner à l'homme des vertus avant de lui donner du pain, veulent armer l'homme contre ses passions, vantent la vérité et l'amour du trafic ou mensonge. 3° Cécité des politiques, organisant la ruine du peuple par la baisse du salaire, par l'exubérance de population et cent autres monstruosités. 4° Cécité des métaphysiciens qui prétendent que Dieu a créé les passions au hasard, ou sans révéler à l'homme les lois de leur harmonie; et qui croient étudier l'homme, sans étudier l'attraction moteur de l'homme.

On remplirait des pages sur les absurdités de chacune de ces 4 sciences, dont le quadrille forme la cataracte intellectuelle, servant de guide à l'esprit libéral. Faut-il s'étonner qu'il ne sache que perpétuer le mal, et que ses antagonistes le repoussent comme une coupe empoisonnée! Lequel des deux partis est le plus obscurant, ou de celui qui rétrograde franchement, ou de celui qui promettant le progrès social, est de fait *immobiliste*, ne voulant pas que l'esprit humain avance au-delà du bourbier civilisé, s'efforçant de nous ramener à la 2e phase de civilisation, aux commotions démocratiques, et poussant l'autre parti à la rétrogradation par les craintes qu'il lui inspire.

Lorsqu'enfin le remède à cette anarchie est découvert, chacun sentira combien il est fâcheux de manquer d'un ressort d'opposition aux vandales, d'un jury examinateur des inventions, obligé de poser, en séance publique et en présence de l'inventeur, des questions dont la première serait celle-ci : est-il certain que l'auteur ait continué la théorie commencée par Newton, l'étude de l'attraction, qu'il l'ait étendue du matériel au passionnel? Ensuite de la décision affirmative, d'autres questions succéderaient et le débat réduirait au silence la détraction qui a tout pouvoir tant qu'on ne lui oppose pas un contre-poids, tant qu'il n'existe dans le monde savant comme dans le monde commercial, qu'une concurrence de fraude, sous le masque de vérité et de liberté.

Prenons en flagrant délit cet obscurantisme scientifique. Dernièrement un physicien de France, M. Arago, démontrait (Annuaire du bureau des longitudes, 1829), que l'invention du mécanisme à vapeur est due à Papin, français natif de Blois : molesté d'abord par l'Académie des sciences de Paris, Papin fut accueilli en 1681 par la société royale de Londres; et 80 ans plus tard, en 1764, Watt se fit passer pour inventeur de ce mécanisme qu'il avait un peu travesti, selon l'usage des plagiaires. Ainsi la France revendique après coup toutes les découvertes, même les minuties comme la *soupe Rumford*. Pourquoi donc est-elle si vandale envers les inventeurs, qu'aucun d'eux ne peut, DE SON VIVANT, trouver accès et examen méthodique en France? elle prétend aujourd'hui :

Que la vaccine attribuée à Jenner, est du français Rabaud;

Que l'enseignement mutuel, attribué à l'école de Lancastre, est du français Saint-Paulet;

Que l'arbre encyclopédique attribué à Bacon, est du sieur Savigny de Rethel;

Que le bateau à vapeur n'est point de Fulton, mais du comte de Jouffroy, (Version de 1822);

Que le dit bateau n'est ni de Jouffroy ni de Watt, mais de Papin mort il y a un siècle, (Version de 1829);

Il faut donc qu'un inventeur soit trépassé depuis longtemps pour trouver grâce aux yeux des académiciens français! Là-dessus M. Arago nous dit :

L'homme de génie est toujours méconnu quand il dénonce son siècle dans quelque genre que ce soit.

C'est la faute de ces corps savans que Thomas a dénoncés avant M. Arago, en disant : « Le dernier des crimes qu'on pardonne est celui d'annoncer des vérités nouvelles. » Consentiront-ils à être justes dans cette circonstance, à faire examiner le calcul de l'attraction; ou bien suivront-ils leur méthode usitée, diffamer un inventeur dans les journaux et faire refuser l'insertion de sa réplique? On ne voit autre chose en France que détraction dans le monde savant, fourberie dans le monde mercantile, et calomnie dans le monde électoral. Tels sont les trophées de la belle France régénérée par le commerce et la philosophie.

Aucune classe n'est plus dupe de ces travers que les philosophes et les savans. Chacun d'entre eux pourra en harmonie se former un revenu bien supérieur au médiocre budget de 400,000 fr., qu'ils se partagent dans Paris. J'ai indiqué dans l'épilogue un de ces moyens de fortune colossale, j'en ajoute quatre.

2°. Les récompenses unitaires. Qu'un ouvrage couronné obtienne 1 franc, par vote moyen des phalanges, c'est 500,000 fr.

3°. La vente directe. Si l'ouvrage est bon, la consommation de 7 à 8 exemplaires par phalange, fait 4 millions d'exemplaires avec profit estimé cinq sous, c'est pour l'auteur deux millions de francs.

Quel coup de fortune pour ces écrivains qui aujourd'hui se plaignent que tout le bénéfice est pour les libraires! Quel motif pour ceux de Paris de prendre leurs mesures pour que la langue française soit adoptée comme langue unitaire provisoire, pendant le premier siècle d'harmonie! Cette affaire importe, surtout aux journalistes de Paris, qui dans ce cas

auraient subitement cours partout le globe; et qui verraient tripler le nombre de leurs abonnés, du moment où la fondation d'une phalange d'essai près Paris, exciterait une curiosité ardente, et ferait oublier les vieilles disputes politiques, pour ne s'occuper que des approches du bonheur général.

4e. Autre amorce pour les écrivains : ils se plaignent tous de manquer de sujet; ils en sont réellement dépourvus. Ils auront, outre l'analogie, beaucoup de sujets excessivement féconds, neufs et faciles, entre autres la glose critique des 4 sciences philosophiques. On en réimprimera tous les ouvrages notables, avec la glose en regard : (voyez-en deux exemples sur le *Télémaque* et sur *l'homme des champs*, Traité de l'Association domestique-agricole). Ce seul sujet pourra, pendant plus de vingt ans, entretenir de nombreux écrivains, avec débit à 20 par phalange, dix millions d'exemplaires.

Enfin l'enseignement sera une autre mine d'or pour les savans artistes et lettrés. Les sciences et les arts devenant productifs dans l'harmonie, il faudra que tout le peuple reçoive la haute instruction; mais on n'aura pas le vingt-millième des instituteurs nécessaires : on se les disputera pour former des écoles normales de canton, pour inspecter des provinces, des districts; les moindres savans de nos cités obtiendront de forts dividendes sur plusieurs cantons, et par cette seule branche de travail, ils jouiront des bénéfices et du lustre dont jouit en France un grand maître de l'université.

C'est donc à eux un acte de démence que de contre-carrer l'examen et l'essai de la théorie d'attraction industrielle. Duperie d'autant plus grande, que depuis vingt ans ils protégent une secte d'association fausse, dirigée par M. Owen; secte qui n'a aucun moyen neuf. Il faut, à ce sujet conclure sur ce qui a été dit aux pages 6,255 vol. 1er, et dessiller les yeux sur le compte de ces *loups couverts de peaux de brebis*. La crédulité qu'ils ont obtenue est un des indices les plus frap-

pans de la *cataracte intellectuelle* qui offusque notre siècle.

2e RÉFUTATION DES OWÉNISTES.

Depuis vingt ans environ, l'opinion est circonvenue par ces sycophantes de la secte OWEN, gens très-dangereux, non par le mal qu'ils font, mais par le bien qu'ils empêchent; car en persuadant que leur chef est un homme intelligent en mécanisme sociétaire, ils ont tellement fasciné l'opinion, que chacun croit le problème entièrement résolu par la sagacité de M. Owen qui, loin d'avoir en association la moindre connaissance, est précisément à l'opposé des méthodes naturelles, dans sa bizarre doctrine, réduite à trois thèses des plus saugrenues que j'examinerai à quelques lignes d'ici.

On assure que la société qui le soutient a dépensé depuis vingt ans des sommes énormes, pour faire retentir les journaux des vertus de ce régénérateur présomptif, et le faire présenter au congrès de Vienne et à divers souverains. D'autres disent que c'est lui-même qui a fourni à tous ces frais, à l'aide de sa grande fortune; en ce cas, il est bien maladroit, car avec le quart des dépenses qu'il a faites pour être CANONISÉ TOUT VIVANT, il aurait pu fonder la véritable association, et s'élever au plus haut degré de fortune, à une gloire durable, méritée.

Le public débonnaire, habitué depuis longues années à un chorus d'apologies sur ce nouveau thaumaturge, pense qu'on est un blasphémateur, si on ne considère pas M. Owen comme un saint; et qu'on est sacrilége, si on prétend donner sur l'association, des lumières plus certaines, que ses diatribes contre la propriété, la religion et le mariage.

Son plan de communauté a eu d'abord quelque vogue, parce que c'était un masque d'esprit de parti, un voile du plan secret qui tend à détruire les prêtres et le culte. Cette perspective rallia au prédicant Owen toute la coterie de l'athéisme : quant à ses deux autres dogmes, celui de communauté des biens est si pitoyable qu'il ne mérite pas de réfutation; celui de suppression subite du mariage est encore une monstruosité. Voyez p. 256 vol. 1er.

La vraie association suivra les 3 routes opposées, 1° elle sera religieuse par passion, par conviction de la haute sagesse de Dieu dont elle recueillera à chaque instant les bienfaits. Le culte public sera pour elle un besoin : le moindre vicaire y jouira du sort actuel des évêques, et on sera obligé en France de créer par ordination accélérée, au moins trente mille prêtres, afin que chaque phalange en ait un nombre suffisant pour exercer en relais, sans assujétissement journalier à leurs fonctions. 2° En opposition à l'esprit de communauté, on excitera l'esprit de propriété par des coupons d'action, et des *votes économiques*, accordés aux prolétaires qui, par des économies assidues, auront accumulé le 12e du capital donnant vote en aréopage : on l'accordera aussi à beaucoup d'autres titres, afin de ne pas imiter les civilisés qui, dans leur système représentatif, n'estiment le mérite qu'au marc d'argent. 3° Quant au mariage, on a vu, p. 256 vol. 1er, qu'il sera *avec le temps* modifié, gradué et non pas supprimé; et l'on n'y touchera que par degrés dans la génération prochaine, lorsque les modifications auront été votées par 4 classes réunies, gouvernement, sacerdoce, pères et maris.

Toutefois c'est bien une preuve de la cataracte intellectuelle du siècle, que de s'être laissé abuser sur l'objet le plus important au monde social, sur le mécanisme sociétaire, par un prédicant qui n'a ni doctrines neuves ni dogmes précis. Son plan de destruction des prêtres est un résidu de révolution : si on supprimait toutes les classes qui abusent de leurs fonctions, je ne sais quelle classe de civilisés pourrait être conservée. Son dogme de communauté est un réchauffé de Sparte et Rome; celui de libre amour est de même un plagiat sur divers peuples, entr'autres les Népaulicns, les Otahitiens, etc.

Le côté remarquable dans ces dogmes c'est l'ambiguité, les réserves d'escobarderie, les moyens de remanier le système selon les événemens. Ainsi en affaires de religion, Rob Owen ne renie pas positivement Dieu, il le condamne seulement à

garder l'*incognito* sans prêtres ni culte, jusqu'à ce qu'on ait statué sur le rôle qui lui sera assigné; rôle variable selon les progrès de la secte qui, dans le cas d'échec, lui accorderait une ombre de culte; et dans le cas de succès, pourrait bien donner congé absolu à Dieu comme au sacerdoce; car qui congédie l'un est suspect de vouloir congédier l'autre.

Les dispositions de M. Owen sur l'amour tombent également dans le vague, l'ambigu et l'anarchie : on voit que ce novateur a voulu, sur chaque dogme, se ménager des faux-fuyans, afin de pouvoir modifier ses méthodes selon les circonstances. On le voit surtout dans sa doctrine de communauté des biens; elle ne s'étend pas à toutes les classes de sociétaires; il en dispense les actionnaires, prévoyant bien qu'ils n'auront pas assez de philantropie pour renoncer à l'agio de leurs capitaux.

Dans ses lubies morales, il veut persuader aux cénobites de New Lanark (pauvres tisserands allant nu-pieds en pays très-froid), qu'ils vont entraîner le monde entier à l'imitation, qu'ils vont *convertir tous les voisins*. Ces pauvres gens dépendant de lui pour la subsistance, n'ont garde de contredire ses sermons; mais on n'a pas vu depuis vingt ans, que leurs voisins, le duc d'Hamilton et les riches négocians de Glasgow aient renoncé à tenir bonne cuisine et bonne cave, qu'ils aient opiné à boire de l'eau claire et aller nu-pieds, pour s'élever à la hauteur de la philantropie owéniste.

Il faut toute la bonhommie de notre siècle pour avoir admis comme voie d'association, ce réchauffé de lieux communs philantropiques, ce ramas de paradoxes baroques, tel que celui qui prétend que les trois sources de mal en politique, sont la religion, la propriété et le mariage, et que leur suppression va nous élever au superlatif de la sagesse: *risum teneatis!* mais le prédicant qui débite ces faulaises, promet d'anéantir tous les prêtres; dès-lors c'est un colosse de vertu, au dire de quelques biographies; c'est un thaumaturge en régénération, c'est un astre moral devant qui pâlissent tous les flambeaux de vertu présens et passés.

Je m'abstiendrais de réfuter cette chimère si elle n'eût mis en scène que des bizarreries sans conséquence, comme celle de son modèle W. Penn, qui défend de mettre des boutons aux habits, et ne veut d'autre couleur que du gris. Ces niaiseries morales ne causeront aucun préjudice au genre humain; mais la secte Owen a jeté les modernes dans un égarement funeste, en leur donnant le change sur l'important problème de l'association, en persuadant que tout est fait en ce genre d'étude, et que toute recherche serait inutile après M. Owen, génie sans pareil, foudre de philantropie, à qui on doit croire aveuglément sans aucun examen de ses moyens, sans tenir compte de l'expérience qui le confond depuis vingt ans, par le refus d'adhésion des sauvages et des civilisées voisins, en Ecosse et en Amérique.

L'influence de ce sophiste, la confiance qu'il a usurpée, étant le principal obstacle à l'essai du régime sociétaire naturel, il importe de le réfuter exactement. Je résume par deux argumens sur la déraison et les escobarderies de sa doctrine.

Il veut retrancher 3 parties d'un tout *collectivement vicieux*, retrancher du régime civilisé, le sacerdoce, la propriété et le mariage. Le restant vaudra-t-il mieux après cette suppression? jugeons-en par un parallèle : qu'un homme soit atteint d'une contagion, peste ou fièvre jaune, sera-ce un moyen curatif que de lui couper un pied, une main et une oreille, parce que ces parties sont infectées du virus? Chacun répond qu'il faut traiter le corps entier au lieu de faire une amputation de trois parties qui n'aboutirait qu'à tuer le malade. Il en est ainsi de la civilisation; c'est dans son entier qu'elle est gangrenée, et non pas dans telles parties exclusivement; les autres portions, le commerce, la finance, la judicature, la police, la diplomatie, et même la Cour, ne sont-elles pas encroûtées de vices comme les 3 que proscrit M. Owen? Il faut donc purger l'ensemble au lieu d'en amputer trois portions. Si vous coupez quelques branches de l'euphorbe ou du mancenillier, l'arbre n'en sera pas moins vénéneux; il faut le rem-

placer par un autre d'espèce salubre. Voilà ce que ne peut promettre M. Owen : il ne connait pas les sociétés supérieures à la civilisation XI. Il voit que le siècle raisonne confusément d'association, et il bâtit sur ce mot une chimère sociétaire, un régime tout monastique, étayé de quelques diatribes morales.

Un siècle judicieux lui aurait dit, vous voulez comme les agitateurs de 89, débuter par détruire nos coutumes, quelle garantie donnez-vous de les remplacer utilement? vous parlez d'association, en avez-vous résolu les problèmes; et d'abord les deux principaux, ceux d'attraction industrielle et de répartition proportionnelle aux 3 facultés, capital, travail et talent?

C'est ici qu'on reconnait son plan d'escobarderie : quant à l'attraction, il répond ON TACHERA de rendre les fonctions attrayantes autant que possible; mais tâcher n'est pas effectuer; il y a 3000 ans qu'on TACHE de rendre les hommes vertueux, et l'on est moins avancé qu'au premier jour; il faut des moyens absolument neufs et plus sûrs qu'une promesse de TACHER. Voyez ces ressorts aux chap. V et VI, (Les 3 passions mécanisantes, appliquées à des séries échelonnées en double sens).

En se bornant à *tâcher*, sans aucun moyen fixe, M. Owen a-t-il réussi à préserver ses disciples des vices généraux, tels que le grivelage? non, car ses établissemens sont spoliés à tel point, qu'on ne dit mot du bénéfice, et que beaucoup d'actionnaires en retirent leurs fonds. Cependant le profit et les économies devraient être copieux dans des réunions excédant mille personnes; mais il parait que dans ces *communautés morales*, il se trouve parmi les gérans quelques philantropes *un peu trop amis du bien commun*, et mettant le bénéfice du côté de l'épée. Faut-il s'en étonner? toute grande réunion industrielle qui n'est pas distribuée en Séries passionnées, est sujette à deux vices radicaux.

Médiocrité de produit, faute d'attraction industrielle;
Gaspillage, faute de garantie sur la gestion.

De là vient que les Owénistes ne font pas mention des béné-

fices, ni des dividendes annuels, première chose dont ils devraient parler. Ils s'en tiennent à vanter les charmes de la philantropie, le bonheur d'être utile à la communauté dont quelques aigrefins soutirent les profits.

Reconnaissons enfin que pour associer, il fallait découvrir une théorie régulière, mathématiquement exacte, et qu'on devait imposer des conditions; à défaut on verra vingt sophistes se flatter, comme M. Owen, qu'ils ont résolu le problème, et qu'on doit se fier aveuglément à leurs illusions philantropiques. Il n'en est rien : j'ai prouvé que la vraie science, en mécanique sociétaire, est partout d'une exactitude mathématique; notamment sur le problème principal, celui de la répartition, chap. 34 et 35 dont les Owénistes esquivent savamment la solution, au moyen de leurs dogmes de COMMUNAUTÉ.

Je pourrais ajouter beaucoup de preuves de leur impéritie et de leurs intentions suspectes; mais je crois avoir suffisamment désabusé cette multitude crédule qui, lorsqu'on parle d'association, répond : *Eh! c'est M. Owen qui fait l'association, il faut lui parler de cela.* On peut voir maintenant quel rôle il joue en ce genre, le même rôle qu'ont joué les alchimistes avant la naissance de la chimie expérimentale, ou les magiciens avant la naissance de la médecine. Toute science, dans son origine, est la proie des intrigans, jusqu'à ce qu'on ait substitué une théorie exacte aux charlataneries. Faut-il s'étonner que la théorie sociétaire dont on ne s'occupe que depuis très-peu d'années, ait été, comme toutes les sciences, profanée dans sa naissance par les charlataneries!

3. DU SIMPLISME OU CAUSE DE LA CATARACTE.

Ce reproche de cataracte intellectuelle, adressé à un siècle savant sur divers points, pourrait sembler indécent si je ne l'étayais de preuves très-palpables. Je serai bref sur ce sujet peu flatteur; il va débrouiller une vieille querelle qui s'élève entre chaque siècle et ses inventeurs. Tout siècle se hâte de dire que les inventeurs ont perdu la raison, parce qu'ils ne sont pas d'accord avec le préjugé d'impossibilité; mais d'or-

dinaire, c'est le siècle entier qui, comme au temps de Colomb, manque de raison.

La cause de ces bévues générales, de ces faux jugemens de la multitude, naît d'un vice que j'ai nommé SIMPLISME ou manie d'envisager en mode simple tout le système de la nature. Ce travers suffit à fausser les plus beaux génies; c'est le *péché originel* de l'esprit humain.

Par exemple, nos philosophes prétendent étudier l'homme, l'univers et Dieu, et ils font de Dieu une âme sans corps; de l'homme, un corps sans âme; et de l'univers, un vaisseau sans pilote, sans moteur, sans chef. Ainsi, l'homme, l'univers et Dieu seraient trois corps simples. Aujourd'hui les philosophes, par crainte de l'autorité, ont modifié ces doctrines; ils les désavouent au besoin, mais on sait quelles ont été leurs opinions dans les temps où régnait sur ce point une pleine liberté, à l'époque du matérialisme et des dictionnaires d'athées; on n'admettait pas même un Dieu *simple*, esprit sans corps; encore moins un Dieu de nature composée, ayant âme et corps. (Son corps est le feu).

Même simplisme dans les détails : ceux qui admettent l'âme, ne lui attribuent qu'une destinée simple en ce monde, ils la condamnent à végéter sans retour dans l'état subversif, chaos civilisé et barbare. En étude de l'univers, ils admettent l'analogie nominalement, et ne l'admettent pas réellement, car ils contestent que le monde social ait, comme le monde sidéral, deux destinées figurées par les planètes et comètes. (Harmonie et subversion). Ils nient aussi PAR LE FAIT, que l'analogie s'étende aux substances dont notre globe est meublé, et quelles soient miroir des passions parce qu'ils ne savent pas expliquer ce miroir dans chaque animal, végétal et minéral.

Leur intelligence est donc tout-à-fait faussée par la manie des jugemens simples qui ne savent pas assembler une conséquence avec un principe, et qui prônent tel ressort, commerce ou autre, sans tenir compte de ses résultats vicieux, comme fausseté universelle, etc., etc.

C'est sur ce travers de jugemens simples que reposent les 4 sciences philosophiques; elles tomberaient du moment où on les soumettrait au jugement composé, exigeant le scean de l'expérience, conformément à l'avis de Jésus-Christ et de Descartes; elle frapperait de nullité toute science, morale, économisme, donnant des résultats contraires à ses promesses.

On remplirait cent pages si l'on voulait donner un tableau de nos jugemens et méthodes SIMPLISTES, comme d'établir des garanties pour la classe riche, sans en établir pour la classe pauvre qui n'a pas même celle de travail et subsistance; des garanties pour le sexe masculin, et non pour le féminin; accueillir des théories d'industrie qui repoussent toute étude sur l'attraction industrielle; des perspectives de bonheur applicable aux civilisés et non aux barbares et sauvages; des systèmes de mœurs qui veulent faire aimer la vertu simple, sans l'étayer du bénéfice et du plaisir, associer l'industrie sans associer les passions, établir le libéralisme et n'admettre pour base d'éligibilité que le marc d'argent; chercher des lumières, et n'estimer les écrits que selon le style.

C'est par cette habitude de faux jugemens, que l'esprit humain s'est engouffré dans tous les ridicules, et dans un abîme intellectuel qui est la DUPLICITÉ D'ACTION. Il serait trop long de la définir; j'en signale seulement les effets principaux, tels que contrariété de l'intérêt collectif avec l'individuel, haine réciproque des trois classes qui composent le corps social; dissidence entre les gouvernemens et les peuples; dissidence entre les sexes, dont l'un ne cherche qu'à opprimer le faible, et l'autre qu'à tromper l'oppresseur; dissidence de l'homme avec lui-même, par opposition de la raison au vœu des passions; dissidence de la science avec elle-même, par recherche de la vérité, et apologie du trafic ou mensonge; études pour le bonheur du peuple, et apologie de la civilisation qui ne donne pas même du pain au peuple. On n'en finirait pas du tableau de ces duplicités d'action; c'est à tel

point que dans une famille réunie on trouvera au moins douze duplicités, comme discord de la belle-mère avec la belle-fille, et discords de goûts en toutes choses, en éducation, comestibles, degré de chaleur des appartemens, occupations, délassemens, animaux, etc.

La création a bien dépeint ce destin des sociétés actuelles; elle a soumis par analogie tout le mobilier du globe à la duplicité de système, et d'abord le matériel de l'homme qui tombe en duplicité par la double couleur des races *blanche*, *noire* et mixte; par sa discordance avec les eaux de mer dont il ne peut pas s'abreuver, et avec les eaux douces qu'il ne peut parcourir faute d'amphibéité: (elle ne tient qu'à l'ouverture de la cloison du cœur: c'est une des facultés dont jouira la race régénérée après douze générations passées en harmonie).

Il sera curieux de rechercher la source de ces jugemens simples qui nous abusent sur le faussement évident du mécanisme des passions et des sociétés, sur le MONDE A REBOURS que le peuple entrevoit confusément, selon l'adage, *un mal ne va pas sans un autre*, *Abyssus abyssum invocat*. La philosophie, au contraire, loin de s'apercevoir que l'homme est fait pour un sort composé, bonheur ou malheur composé, et jamais simple, persiste à nous vanter la simple nature qui est l'antipode de notre destinée.

J'en ai dit assez pour convaincre que le reproche de cataracte intellectuelle n'est pas une facétie critique; l'infirmité est bien régulière dans ses causes, ses développemens et ses résultats; car la civilisation et la philosophie seraient confondues dès le moment où on voudrait passer des jugemens simples aux composés, consulter l'expérience, mettre en parallèle, théories et résultats de nos sciences, dont l'une prêche la vérité et rend les nations de plus en plus fourbes, l'autre promet aux nations des richesses, et ne fait qu'augmenter le nombre de leurs indigens. Il y a certainement croûte de ténèbres sur les esprits d'un siècle qui ne s'aperçoit pas de

cette subversion sociale; et l'honneur de dégager l'entendement humain de ce crétinisme scientifique, de lui lever la cataracte du SIMPLISME, est une des palmes à faire briller aux yeux d'un fondateur.

4. DÉMONSTRATIONS FAMILIÈRES DE LA CATARACTE.

J'ai abrégé sur la partie aride, sur l'analyse de la cause, dite SIMPLISME; on sera mieux convaincu par quelques tableaux des effets: je vais les observer dans diverses branches de nos connaissances, en choisissant les ridicules à portée de tout le monde.

Dénûment matériel. On nous vante la richesse des nations, le lustre des sciences, et pourtant les grandes capitales, Paris et Londres, n'ont pas même de livres élémentaires pour l'étude de la nature. Il faudrait un ouvrage contenant cent mille planches enluminées, comme celle du cerveau, par Vicq d'Azyr, et représentant tous les animaux, végétaux et minéraux, dans les diverses phases de leur carrière; plus, les explications annexées aux 100,000 planches. L'ouvrage contiendrait au moins mille volumes in-4.°: il en faudrait 2 ou 3 exempl. dans chacune des 500,000 phalanges du globe; ce sera un des premiers travaux de l'harmonie, travail bien impossible en civilisation; elle ne pourrait pas, avec toutes ses perfectibilités, subvenir au quart des frais qu'exige un tel ouvrage. Ces frais seront une bagatelle pour l'harmonie sociétaire, qui aura sur la seule branche des *colonisations attrayantes*, un bénéfice de quatre mille milliards, somme inconcevable; mais on a vu, que dans les estimations, je cave toujours à demi, ou tiers, ou quart en dessous de la réalité.

Dénûment intellectuel. On voit de bons écrivains se tourmenter toute leur vie à chercher un sujet, sans le trouver; être réduits à des commentaires, des travaux de compilation, etc. On badinait les défunts Auger, Aignan et autres, sur ce que leur génie ne s'élevait pas plus haut que la notice: forcés de se rabattre sur les carrières épuisées, et voulant y paraître neufs, ils tombent dans les paradoxes les plus cho-

quans : dernièrement un journal de Paris vantait un auteur dont je n'ai pas lu l'ouvrage, mais sur une citation d'une demi-page que donnait ce journal, je recueillis douze monstruosités très-applaudies des Parisiens, dont la première était celle-ci.

Il y a en effet unité dans la civilisation des divers états de l'Europe. Unité vraiment plaisante ! Chacun de ses états diffère en langage, en codes, en monnaies et mesures, en coutumes et en tout. Dans la seule France, on compte seize langues différentes : l'antipathie européenne pour l'unité est telle, que les Allemands qui occupent le centre, et qui sont réputés gens de bons sens, ne veulent pas adopter l'écriture romaine, généralement répandue dans l'Ouest et l'Amérique ; et pourtant, ils se disent continuateurs de l'empire romain. Ainsi, l'unité sur le seul point où elle ait fait *par hasard* quelque progrès, est repoussée par la nation qu'on croirait la plus sensée ; qu'est-ce donc des autres qui ne veulent pas même adopter certaines unités justes comme celle du méridien de l'île de Fer ?

Je ne cite là qu'une des douze absurdités recueillies dans une page de citations, combien en trouverais-je dans l'ouvrage que je n'ai pas lu ; cette page était pourtant des meilleures, car un journal apologétique choisit ce qu'il y a de mieux.

Il est plaisant de voir l'avidité des Parisiens pour ces discussions parasites qui ne roulent que sur des faussetés ou des riens fastueusement présentés comme thèses transcendantes, quand il ne faut qu'une légère dose de sens commun pour y répondre ; jugeons-en par quelques assertions faisant suite à celle-ci.

La civilisation est un fait général, complexe, difficile à décrire. Non, rien n'est moins difficile, on vient d'en voir une description très-exacte aux neuf chap. XLI à XLIX. Supposez cette matière étendue dans 1, 2, 3 volumes, ce qui serait très-facile, vous aurez une description précise de cette

civilisation que je n'ai pu, faute d'espace, définir ici qu'en sommaire des sujets à traiter.

La civilisation est-elle un bien, est-elle un mal, est-elle universelle, s'étend-elle au genre humain? Questions oiseuses, vrai sujet de facéties et non de discussions.

Il est clair qu'elle est limitée au 6e du genre humain. Les paysans russes et polonais travaillant à coups de fouet, ne sont pas civilisés. *Est-elle un bien?* oui pour quelques riches : *est-elle un mal?* oui pour l'immense majorité qui voit le bien-être dont elle est privée. La civilisation n'est un bien sur chaque globe, qu'autant qu'elle y dure peu, et qu'on atteint vite au 6e échelon, Garantisme XI, à l'aide des sciences et arts qu'elle crée; mais si elle se prolonge 25 siècles de trop, elle devient un fléau terrible, par les misères croissantes du peuple; par l'industrialisme qui opère la baisse du salaire, le retour à l'esclavage en bagnes mercantiles et agricoles; par la destruction des forêts, pentes, sources et climatures. Qu'on ose, après cela, mettre en problème si elle est un bien ou un mal!

Tel est l'usage des philosophes, élever des controverses académiques sur de graves riens, et négliger toutes les études utiles; aussi n'a-t-on pas même déterminé l'ALPHABET NATUREL, encore pleinement inconnu. (Voyez note (1) ci-contre). Nous avons pourtant des virtuoses en GRAMMAIRE GÉNÉRALE.

Cette omission est un des indices les plus plaisans de la cataracte intellectuelle dont le monde savant est affligé. Que n'oubliera-t-il pas s'il oublie l'alphabet en grammaire, et l'attraction en étude de l'homme? Veut-il donc en toute science prendre le roman par la queue, terminer par où il faudrait commencer?

Cette cataracte, cet instinct du faux qui domine dans le monde savant, me justifie assez du reproche d'irrévérence

(1) En harmonie l'une des premières opérations, sera de rassembler un congrès de grammairiens et naturalistes, pour composer une langue

pour lui : dois-je féliciter un aveugle sur ce qu'il marche vers un précipice, et qu'il veut y entraîner avec lui d'autres

---

unitaire, dont le système sera réglé sur l'onologie avec les cris des animaux, et autres documens naturels. Ce travail sera à peine fini au bout d'un siècle ; et pour l'achever, on aura *une boussole certaine qu'il n'est pas encore temps de faire connaître*. Bornons-nous ici à disserter sur le cadre de l'alphabet, base des études qui doivent concourir à la formation d'une langue générale.

CADRE FIGURATIF DES LETTRES.

Pour l'alphabet général à 48 signes.

Forcées majeures.	F	F		F	F
Consonnes maj.	CC	CCR		CCCC	CCC
Ambiguës maj.	A				A
VOYELLES maj.		VV		VV	
PIVOTALES.			PP		
VOYELLES min.		AA	dd	AA	
Ambiguës min.	V				V
Consonnes min.	cc	cc		cccc	ccc
Forcées mineures.	*f*	*f*		*f*	*f*

Dans ce tableau, je n'ai pas désigné les lettres, mais seulement le cadre des genres et espèces. Les grammairiens pourront controverser sur l'emplacement de quelques lettres, d'après les doutes que je vais exprimer.

Pivotales, *ä, a, o, ö*, sont les plus éclatans en long et en bref.

Voyelles maj. *é, è, eu, ou.* } toute autre voyelle usitée, *è* ai,
» min. *et, i, e, u.* } rentre dans l'une de ces douze.

Consonnes maj. *zzo, ze, b, d,* R maigre, } *que, gue, je, ve, le, me, re, queu, guie che, fe, lle, ne, gne.*
» min. *zzo, se, p, t,* R gras.

Ambiguës majeures, ACH, HRA, mineures OGE, AN

aveugles? mais il faudrait, dit-on, prendre des formes académiques; eh! si j'avais le bel esprit des académiciens, je ne saurais fournir comme eux qu'un tribot de belles paroles et non

---

Chacune des 4 ambiguës comprend tous les sons qu'on peut former en son genre; ainsi AN comprend les nasales, *an, en, in, on, un*. Il en est de même des sons *oue, eue, ie, ée, ue, aie*, etc., variétés du OUE, et des sons tels que *ohe, hohen*, qui sont variétés des ambiguës UNA et ACH.

Les huit TONÉES en majeur et mineur comprendront les sons bizarres, glossements et autres que forment les sauvages, les Arabes, etc.

Les diphthongues ou voyelles combinées, n'ont pas place dans l'alphabet. Chacune des 12 voyelles peut former 22 diphthongues avec les 11 autres, et beaucoup encore par amalgame avec les ambiguës.

Nous n'avons pas de signe indiquant le son bleesé, 1re consonne; je l'ai figuré par une lettre redoublée, zzz, zzo.

Les consonnes et voyelles doivent être dualisées, assemblées par paires identiques, en son fort et faible comme b, p.

Je désigne par ll, le l mouillé des mots paille, treille.

Quieu et *guieu* ne sont pas les sons de Montesquieu et Périgueux qui emploient la voyelle u; ceux-ci emploient un bref, comme *leur* gueule.

Ye est loye des russes, dans l'interjection ale, le mot rayon.

Je n'ai pas admis en paire de consonnes les tch et dg des Italiens; ce sont des consonnes redoublées, et non pas des sons purs. D'autres pourront opiner différemment; c'est là-dessus que s'établira la controverse. Je déclare moi-même que je ne soutiens pas cet alphabet, mais seulement le cadre auquel je l'applique, et auquel devra se conformer tout grammairien qui voudra modifier mon aperçu d'alphabet. Les sons de la parole sont une série mercurée de 3e degré, et distribuée en deux grammes et 4 sous-grammes, comme les 32 chœurs de phalange, et comme les 32 planètes sur leur pivot ou soleil. Je dis 32 planètes, parce qu'il en reste 4 à découvrir, (Traité de l'Association domestique-agricole), et que la lune Phœbé, astre mort, n'est plus à compter, son remplaçant VESTA étant déjà entré en plan, pour venir avec Mercure, Cérès, Junon et Pallas, se conjuguer sur notre globe, dès qu'il sera parvenu à l'harmonie. Les 4 planètes inconnues sont, deux satellites d'Herschel, et les deux ambiguës de Saturne et Herschel.

Outre l'alphabet des lettres, il faudra créer celui de la ponctuation qui doit contenir même nombre de signes; il est inconnu à tel point

de bonnes découvertes. Obligé de blâmer toutes les classes de savans, même les géomètres sur leur tolérance pour les 4 sciences trompeuses, je serais réduit à torturer chacune de

---

que les Français n'ont que sept signes ponctuans, savoir, ; : . ! ?). Le crochet n'est plus en usage; c'était le 8e, quant aux accens é ó è ê, ils sont signes des voyelles différentes, et non de ponctuation. Il en est de même de l'apostrophe qui exigerait un signe spécial et non une virgule exhaussée. Notre langue est si pauvre en ce genre, qu'on est obligé d'employer ou le point ou les deux points; ce qui cause une confusion.

J'avais commencé un travail sur la gamme de ponctuation, je l'avais poussé à 25 signes, appuyés d'exemples dénotant le ridicule et l'ambiguité de nos signes actuels : j'ai perdu ce travail avant qu'il fût achevé et je ne l'ai pas recommencé depuis. Observons à ce sujet que le premier de nos signes, le plus bas nommé *virgule*, doit être différencié au moins en quadruple forme, pour faire apprécier les différentes portées de la virgule, ses acceptions qui varient à l'infini, sont exprimées confusément par un seul signe : c'est le comble du désordre. Il en est de même des autres signes, ils cumulent 3 ou 4 sens : la ponctuation civilisée est un vrai chaos, comme l'orthographe, qui varie dans chacune des imprimeries de Paris. L'Académie avec son principe obscurant de ne permettre aucune correction des vices les plus saillans, a révolté les esprits à tel point qu'il en est résulté une rébellion générale, une anarchie universelle en grammaire.

L'antipathie académique pour toute nouveauté utile, est au point de maintenir tous les usages ennemis des arts, comme l'emploi de huit clés en musique, méthode si complicative qu'elle rebute les 9|10 des élèves.

Cette confusion ne tient qu'à la vicieuse coutume de noter sur onze lignes au lieu de douze, dont deux seraient intermédiaires et espacées, entre les basses et les dessus. On n'aurait alors qu'une clé, en plaçant celle de SOL en 1re ligne où elle sera beaucoup mieux qu'en 2e, car aujourd'hui les modulations sont bien plus élevées qu'autrefois, surtout depuis l'usage des pianos à six octaves. Voici un exemple de cette annotation où les deux portées de basse et dessus sont les mêmes pour l'œil et la note.

1, 2, 3, 4, 5... 6, 7... 8, 9, 10, 11, 12.

mes phrases, si je voulais user de ménagemens outrés ; j'en ai gardé beaucoup, en négligeant quantité de parallèles que j'aurais pu donner sur des philosophes existans qui, en écrits

---

Clé de FA en 5e, clé de SOL en 8e ligne. Les parties mixtes, ALTO, etc. notées ou sur 3, 4, 5. . .6, 7 ; ou sur 6, 7. . . 8, 9, 10.

Ici la méthode arrive à l'unité, parce qu'on emploie la gamme douzainale, selon le vœu de la nature. Je m'étonne que nos savans si ennemis des gammes et séries, n'aient pas envoyé au Soleil un huissier, pour lui signifier qu'il ait à devenir philosophe, et qu'il cesse de nous déployer dans ses rayons une gamme élémentaire de 7 couleurs, les gammes étant réprouvées par les vrais philosophes.

L'instinct du faux éclate dans toutes les habitudes civilisées comme dans la numération DIZAINALE. (Je ne dis pas DÉCIMALE parce qu'on attache à ce mot un sens puissanciel.) La division dizainale est contraire à la nature et à l'économie, puisque douze est le nombre qui, en basse catégorie, contient la plus grande somme de diviseurs communs dans la moindre somme d'unités. Leur instinct pour le faux s'étend aux minuties de nul intérêt ; ils ont choisi pour côté d'honneur la droite, quoique le viscère d'honneur, le cœur soit à gauche, et que la planète présente la gauche au soleil.

Le génie civilisé toujours malencontreux en tous genres d'étude, même en mathématiques où une étourderie l'empêche de résoudre au-delà du 4e degré, devient hésitant et pusillanime lorsqu'un coup de hasard l'entraîne dans la bonne route, dans l'attaque du préjugé : en voici un exemple récent.

Janvier 1829. L'un des journaux de Paris, la Quotidienne, a osé soutenir une thèse des plus vraies, (qu'elle a pu lire dans mon traité de 1822), c'est que *toute concurrence illimitée en commerce, n'est autre chose qu'un piége*. C'était choisir un thème brillant qui suffirait à confondre notre mécanisme commercial et industriel, notre MONDE A RESOURS : le journal qui abordait un si beau sujet, a semblé douter de sa force, et craindre le reproche d'hérésie philosophique ; il a gâté sa thèse en y insérant des diatribes contre les machines fort innocentes des travers de nos sciences économiques ; il a fait comme feu Geoffroy, qui émit un jour une opinion fort juste, savoir : *que le commerce est l'art de vendre six francs ce qui en coûte trois*. (Art de tous les accapareurs qui sont les seuls admirés, et titrés d'*habile garçon*, *bonne tête* ;

invoquent les lumières, les découvertes, et qui, en actions sont des obscurans éhontés ; j'aime à présumer qu'il se trouvera parmi eux quelque juge équitable ; j'en ai déjà rencontré un seul dans Paris. Cette faible exception confirme la règle, et j'invite les savans, *pour leur intérêt*, à revenir de cette manie d'obscurantisme, dénoncée récemment par l'un d'entre eux, en ces mots : *L'homme de génie est toujours méconnu quand il décance son siècle dans quelque genre que ce soit;* mais les autres hommes de génie n'ouvraient pas à tous les savans et littérateurs les chances de fortune colossale, et les carrières de gloire que leur ouvre ma découverte : avis à eux de faire, pour leur propre intérêt, une exception à la coutume de zoïlisme qui, dans cette conjoncture, serait pour eux l'excès de duperie.

5. CANDIDATURE INDIVIDUELLE.

C'est ici un appel à ceux qui veulent, SANS DÉLAI, obtenir la fortune et la gloire. J'ai dit que pour fonder l'association sur le globe entier, par une phalange d'essai, il faut le concours de quatre individus : 1° le fondateur ou chef de compagnie, 2° le négociateur, 3° l'orateur, (un homme peut cumuler deux de ces rôles), 4° l'inventeur, pour garantir l'établissement, des fautes de mécanisme, et de l'esprit philosophique ou action simple et fausse.

Le négociateur est le premier qui doit opérer ; il faut pour

---

ert de tous les marchands de liquides, qui fabriquant du vin avec quelques drogues et de l'eau exempte d'octroi, disent très-véridiquement, *j'ai dans ma cour une pompe qui me rend dix mille francs par an*). Geoffroy ne sut pas soutenir son opinion ; il se laissa battre par ses adversaires qui ne donnaient pas une raison valable. Ainsi la Quotidienne se laissera battre sur la thèse la plus régulière, la plus évidente.

ce rôle un homme en rapport avec les grands et les capitalistes, ou bien un homme investi de la confiance générale, comme le docteur Eynard, philantrope *en actions* et non *en paroles*.

On a vu que le capital doit être de quinze millions, mais il suffira bien du tiers pour commencer à fonder; car dès qu'on aura mis la main à l'œuvre, les actions doubleront de prix; la fougue s'y mettra, et la compagnie vendra aisément au prix de VINGT MILLIONS sa réserve des deux tiers : ce sera dix millions de bénéfice, indépendamment des autres profits : jusque-là elle trouvera des fonds à 5 0/0, si elle opère de manière à ne laisser aucun doute sur le succès, aucun soupçon d'esprit philosophique ou action simple, dans le mécanisme de la phalange d'essai.

Le négociateur devra former d'abord une petite société d'adeptes, comme on en voit tant à Paris. Dans toutes les sociétés existantes, on pourra trouver facilement des prosélytes; car elles sont toutes en fausse position, par la découverte du mécanisme d'attraction industrielle : citons-en seulement trois.

1°. La société de MORALE CHRÉTIENNE OU ABOLITION DE LA TRAITE, est convaincue par expérience, que son plan est illusoire, que son entremise n'aboutit qu'à redoubler les horreurs de la traite, ajouter celle des blancs à celle des noirs. On vend à la Martinique des femmes de couleur, quoique libres. Il est donc évident que cette société est SIMPLISTE en méthode, qu'elle prend les intentions pour des moyens; et qu'il n'y a plus d'autre voie pour aller au but, que la théorie d'attraction industrielle et de quadruple produit, entraînant les maîtres mêmes à proposer l'affranchissement.

2°. La société D'ENCOURAGEMENT DE L'INDUSTRIE, est de même SIMPLISTE en méthode, n'encourageant que le matériel, que les machines dont les progrès redoublent la misère des prolétaires. (Voyez l'Angleterre p. 49 vol. 1er). Il faut un

moyen d'établir EN TOUS PAYS la hausse du salaire; et l'on a vu que cet effet ne peut naître que de l'attraction industrielle.

3°. La société de GÉOGRAPHIE : Elle voit périr misérablement tous les voyageurs, les MUNGO PARCK, les CLAPPERTON, etc., etc. Il faut, pour garantir leur sûreté et les progrès de la science, policer subitement les barbares et sauvages de l'intérieur des continens africain et autres; le moyen ne peut être que le mécanisme d'attraction industrielle : en repoussant cette méthode, la société géographique tomberait, comme celle de morale chrétienne, dans le simplisme, ou illusion de tendre au bien par de stériles discours, sans méthode efficace.

Les autres sociétés seront également convaincues de simplisme, et la société d'essai, se peuplera de leurs scissionnaires (car les masses ne se convertissent pas). Celle d'agriculture en fournira sans doute bon nombre. D'après la théorie publiée, il est évident que le mode actuel, en agriculture, est l'absence de toute économie et de toute raison, absence de moyens et de connaissances : la banlieue de Paris ne sait pas cultiver les pommes de terre.

La réunion à former devra prendre le titre de société de RÉFORME INDUSTRIELLE, tendant à corriger le système morcelé et mensonger qui règne dans toutes les branches d'industrie. Elle devra se pourvoir d'un journal qui sera bientôt le plus recherché, par la facilité qu'offre la doctrine sociétaire, de frapper de ridicule toutes les opérations et opinions tenant au système philosophique, au morcellement domestique et agricole, au trafic mensonger, et à la manie d'irriter les partis politiques, sans jamais les concilier.

Le négociateur, dans ses propositions aux personnages compétens, devra faire valoir d'abord l'importance d'une innovation qui seule, pouvant concilier les intérêts des gouvernemens et des peuples, s'établira par tout le globe avec la rapidité de l'éclair; et le PIS-ALLER qui, dans le cas de fausseté du calcul de l'attraction, serait de doubler, dès la première année, capital et revenu; CAPITAL, par le tribut des curieux

payans qu'amènerait le spectacle du concert des passions avec l'industrie; et REVENU, par les bénéfices matériels du régime des Séries, tout-à-fait inconnu en civilisation. En supposant donc le calcul faux, sous le rapport des effets d'attraction, il resterait juste, quant au mécanisme sériaire, et il élèverait le produit de la France, de six milliards à douze. BEAU PIS-ALLER.

Quels que soient les hommes et les classes à qui s'adressera le négociateur, il pourra toucher au côté faible de chacun. Parlant à un prince, il lui représente l'éclat de la récompense: devenir empereur des empereurs, César ou Auguste; à un ministre, il présente la perspective d'obtenir sous 2 ans un empire ou un césarat héréditaire : à un financier, l'honneur d'éteindre subitement toutes les dettes des nations, et de gagner une fortune proportionnée au service: à un banquier, tant de bénéfices, que j'emploierais une page à en donner la liste; à un philantrope voulant extirper l'indigence, on dépeint l'honneur de bannir à jamais ce fléau du globe entier, de l'anéantir dès la première année, ainsi que l'esclavage et tant d'autres écueils du pauvre génie philosophique; à un prélat, l'honneur d'anéantir sans retour l'athéisme et le matérialisme; à un ambitieux qui convoite un ministère, le charme de voir sous quelques mois tous les monarques et les ministres, l'accabler de décorations et de récompenses; à un philosophe, l'honneur de former école en un mois, entraîner tout, et prouver que cette philosophie moderne qui se dit ÉCLECTIQUE, n'est que SIMPLISTE, n'observant que les effets, que la superficie en mouvement social, sans étudier *les causes;* analysant les idées, au lieu d'analyser l'attraction moteur de l'homme; étudiant l'attraction en mode simple, en matériel, au lieu de l'étudier en matériel et en passionnel.

Le négociateur aura quelques sophismes à réfuter; tels sont les trois suivans, très-familiers aux Français.

1° *L'exception prise pour règle*, c'est l'usage de tout

ergoteur : l'exception confirme la règle, et n'établit pas une règle.

2° *L'insuffisance des ressources connues :* On doit spéculer ici sur les ressources que fournit la Série Passionnée, moyen très-inconnu, et non sur les faibles ressorts de civilisation.

3° *Le défaut de fonds :* Ils abondent quand on propose un placement sans hypothèque, tel que l'emprunt d'Espagne. Plus la chance est dangereuse, mieux les Parisiens y topent, même à des folies de 100 millions comme la rue Impériale du Louvre à la Bastille, même à des folies de 3 et 400 millions, pour la gloriole d'amener les grands vaisseaux à Paris, quand il suffirait de les amener à Rouen, de canaliser la barre de Quillebœuf, et couper quelques isthmes. En affaires particulières, ils sont de même aventureux pour des entreprises sans gloire ou sans bénéfice majeur. (Voyez p. 19 et 20 vol. 1er, les brasseries et la société commanditaire). En duperies individuelles, on a vu récemment un pair colloqué pour 3 millions dans une affaire d'agiotage d'où il ne retirera peut-être pas le dixième. Ce ne sont donc pas les fonds qui manquent, mais le discernement en emplois : on n'incline que pour ce qui est dangereux.

Par indication du genre de candidats à rechercher, je vais citer quelques défunts. En Angleterre, lord Byron eût convenu pour orateur; il méprisait la civilisation. Quant au fondateur, le feu duc de Bedford, par sa fortune et ses inclinations vraiment libérales, eût été le mieux disposé. En France, le feu duc de la Rochefoucault pour fondateur, et le général Foy pour orateur, auraient entraîné la confiance, et décidé d'emblée la souscription.

Il faut de ces hommes qui ont l'estime de tous les partis : j'en pourrais citer bon nombre parmi les vivans. Comme orateur, M. de Chateaubriand, par ses précédens, est l'apôtre naturel de la théorie sociétaire qui foudroie l'athéisme, et qui, en mécanique sociale, établit la suprématie de Dieu et l'incompétence de la raison humaine. S'il épousait cette noble

thèse, il serait assuré du même succès, qu'obtint Saint-Augustin contre les faux dieux. Elle conviendrait de même à ceux qui se disent philosophes ÉCLECTIQUES; s'ils veulent *choisir et assembler* les bons ressorts, ils doivent, *en attraction*, assembler le passionnel avec le matériel; et *en industrie*, combiner l'économie sociétaire avec la mécanique matérielle, seule branche cultivée par nos industrialistes.

On voit des Anglais DÉPENSER en frais d'élection 600,000 fr. en faisant l'AVANCE de 600,000 sur hypothèque, un d'eux formerait la compagnie, fonderait la phalange d'essai, et obtiendrait le sceptre omniarchal et héréditaire du globe; poste un peu supérieur à celui de député. Je désigne entre autres sir F. Burdett.

Un moyen décisif serait de persuader un prince de haute influence; pour peu qu'il prît la première action, les autres seraient placées le lendemain. (On n'en devra livrer que le tiers). Parmi les monarques, l'opinion désigne le roi de Bavière. Je nommerais aussi les princes français, si quelqu'un pouvait leur faire savoir que la théorie du mécanisme sociétaire garantit la chute des systèmes philosophiques et des esprits de parti. Tous les monarques ont le même intérêt à cette métamorphose, depuis le plus grand, celui de Russie, pour peupler et tempérer ses vastes états, jusqu'au plus petit, celui de Saxe, pour recouvrer plus qu'il n'a perdu, obtenir le sceptre omniarchal.

Les plus opulens, comme celui de France, manquent du nécessaire en impôt : la belle France, avec 1500 millions d'impôt, dont 1000 *intra* et 500 *extra*-budget, n'a pas de quoi payer les militaires; car on demande à ceux en activité, un abandon partiel de solde pour soutenir les retraités bien diminués par les décès : quant aux soldats, ils n'ont pas de feu dans leurs casernes pendant les plus grands froids; on ne leur donne qu'un peu de charbon pour cuire la soupe, et passé ce temps, la chambrée est sans feu, ce qui cause beaucoup de maladies et de morts : s'ils se plaignent, on les

met en prison, ou bien en Angleterre, on les accable de coups. Sir R. Fergusson a présenté en vain au parlement un tableau effrayant des tortures qu'on fait éprouver au soldat. Voilà le fruit des garanties du système représentatif; il fait le bien du peuple en paroles, et le mal en réalité. En dépit de nos illusions de garantie, le mal fait dix pas en avant quand le bien en fait un.

Combien les souverains si gênés auraient-ils besoin du régime sociétaire qui leur garantit le doublement de l'impôt effectif! Les partis politiques sont encore plus intéressés à un changement. Les libéraux sont sur un baril de poudre; menacés comme les petits enfans, d'un ogre qui arrivera de Londres ou de Capharnaüm pour les dévorer. Tout régime contre lequel on peut machiner impunément, sera tôt ou tard anéanti : un ordre si précaire est indigne de confiance, il faut un régime fondé sur l'intérêt et l'adhésion passionnée des Cours : tout autre finira comme la charte de Portugal, ou comme les stupides Cortès qui, au lieu d'armées, n'opposaient à leurs ennemis que les discours d'Arguelles.

Le libéralisme travaille, dit-il, pour le peuple, et il aboutit à maintenir l'impôt des droits réunis qui fait peser sur la classe pauvre tout le fardeau fiscal et tout le préjudice d'altération des comestibles et liquides. Plus on perfectionne le libéralisme, plus on voit s'accroître le gaspillage. La France dépense à l'entretien de 200,000 soldats le double de ce que coûte à la Prusse l'entretien de 500,000. Si les libéraux ignorent ce désordre, à quoi sert leur surveillance; et s'ils ne peuvent pas y remédier, à quoi sert leur faconde, leur pléthore de bel esprit dénué de génie inventif, ne sachant pas même inventer la 4e phase de civ.? Chap. XLIX.

Aux jours de leur influence, ils n'ont su pourvoir à aucun des besoins de la France, tels que division régulière et équitable du territoire, en remplacement des circonscriptions ridicules et gênantes qu'ont établies les constituans; reboisement des pentes et landes, par engagement solidaire des

communes environnantes ; code d'architecture pourvoyant à la salubrité, à l'embellissement et aux garanties réciproques (Traité de l'Association domestique-agricole). Ils ne savent qu'irriter les maîtres, et faire peser leur colère sur quelques villes non protégées, dont le précédent ministère a détruit les fabriques et les établissemens. Bref, c'est un parti perdu par sa manie d'employer des philippiques là où il faudrait des inventions. En outre ils sont en mauvaise veine, échouant partout malgré quelques lueurs de retour ; ils conduisent la France au sort de la péninsule, faute de savoir inventer les moyens de rallier l'intérêt du peuple à celui de la cour. (Chap. 49 et 50). D'ailleurs la tactique a passé du côté de leurs rivaux qui sont bien plus intelligens en fabrique de conspirations, en tocsin d'alarme, en diffamations, etc. Ce n'est pas avec de la justice ni de la raison, qu'on triomphe en civilisation : Canning le disait au parlement anglais.

Cette situation critique des libéraux devrait en convertir quelques-uns, les convaincre de la nécessité de sortir de l'abîme civilisé, de fonder une des phases du tableau 379 v. 1er.

Quant au parti opposé, il est comme ses rivaux assis sur un volcan. J'ai prouvé que son système d'obscurantisme et de rétrogradation ne le conduirait pas où il pense; diverses causes et surtout la complication financière, tendent à replonger l'Europe dans les révolutions, si on ne se hâte pas d'avancer en échelle. La vile politique anglaise attiserait tous ces fermens de trouble, pour favoriser la vente de ses calicots, en replongeant le continent dans la demi-barbarie de la péninsule. Elle aurait pu, par emploi du monopole composé, ou système des libertés fédérales et de la réduction d'impôt, faire la conquête du globe presque sans combat. Les modernes ont manqué cette invention, en choisissant pour guides l'athéisme et le trafic, au lieu de choisir Dieu et l'honneur, de spéculer sur la recherche du code divin et la répression de la fourberie mercantile. Combien l'un et l'autre parti, libéraux et absolutistes, avaient besoin qu'une découverte leur offrit le moyen

d'échapper à eux-mêmes, à leur propre impéritie; qu'ils sont bien dignes tous deux du titre que leur donne l'Évangile, *aveugles qui conduisent des aveugles!*

Ramenons-les en peu de mots dans la droite voie: que cherchent-ils l'un et l'autre? des richesses, du pouvoir, des dignités. J'ai démontré qu'ils seront pleinement satisfaits dans le régime d'attraction industrielle.

Mais on redoute les illusions, parce que le siècle a été mystifié depuis 20 ans par Rob Owen, sur l'association: c'est la faute du siècle. Il a mérité sa duperie et n'imposant aucune condition, en se déclarant pour l'homme, et non pour la chose, comme l'a fait la société coopérative de Londres: la voilà plaisamment désappointée maintenant que son patron est convaincu d'ignorance en association, et que ses vingt établissemens n'ont pu séduire aucune horde sauvage, aucune province de civilisés!

En terminant, rappelons aux savans, artistes, littérateurs, instituteurs, que c'est ici un coup de haute fortune pour chacun d'entre eux. Le ressort nommé Séries Passionnées créera DU PREMIER JET, EN 2 MOIS D'EXERCICE, le mécanisme sociétaire que les Owénistes n'ont pas su créer en vingt années de tâtonnemens: ils nous ont payés en fausse monnaie philantropique.

Cette duperie n'est pas un motif de se rebuter, mais de mieux s'orienter: toute science n'a-t-elle pas été dans ses débuts en proie à la charlatanerie? Enfin l'on tient en association la théorie régulière, diamétralement opposée aux utopies, et jongleries philantropiques des Owénistes. Il s'agit de réparer au plus vite le tort d'une folle confiance; et puisqu'on a facilité aux charlatans sociétaires la fondation de VINGT établissemens en méthode fausse et répugnante, qu'on en essaie au moins UN en méthode attrayante ou Séries passionnées; l'on en obtiendra aussitôt tous les bienfaits annoncés au frontispice et dans le cours de cet ouvrage.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

SECTION IV. MÉCANISME DE L'ATTRACTION.

VII NOTICE. *Engrenage des attractions industrielles.*

Chap. XXV. Initiative en attraction industrielle 1
XXVI. Engrenage des séries par la gastronomie. 14
XXVII. De la gastrosophie ou sagesse harmonienne 25
XXVIII. Du germe de discorde ou lien de famille. 35

VIII NOTICE. *Accords intentionnels en répartition.*

Chap. XXIX. Accords par les jouissances matérielles. . 44
XXX. Accord affectueux par fusion des 3 classes. 55
XXXI. Accord par le charme du mécanisme . . 65
XXXII. Accord par les trois unités 74
Résumé sur l'application 84

SECTION V. EQUILIBRE GÉNÉRAL DES PASSIONS.

IX. NOTICE. *Accords et équilibres en répartition.*

Chap. XXXIII. De la classification des séries. 100
XXXIV. Accord direct par cupidité. 109

XXXV. Accord inverse par générosité. 125
XXXVI. Ralliement des seize antipathies. 134

Complément. L'équilibre de population. 158

X. NOTICE. *Étude en mécanisme des passions.*

Chap. XXXVII. Échelle des caractères et tempéramens. 167
XXXVIII. Groupes d'équilibre compensatif. . . 175
XXXIX. Du vrai bonheur. 181
XL. Boussole en étude des passions. 187

CONFIRMATION tirée des SS. Évangiles. 196
Erreurs en interprétation des saintes Écritures. . 199
Impéritie en application des préceptes. 215

Fondations approximatives en essai sociétaire. . 236

SECTION VI. ANALYSE DE LA CIVILISATION.

XI NOTICE. *Caractères de base et de lien.*

Chap. XLI. Caractères successifs de 4 phases. 245
XLII. Caractères permanens de la période . . . 250
XLIII. Caractères du commerce, en genres. . . 254
XLIV. Caractères du commerce, en espèces. . . 262

XII NOTICE. *Caractères de fanal et d'écart.*

Chap. XLV. Caractères de répercussion harmonique. . 273
XLVI. Caractères de répercussion subversive . . 284
XLVII. Caractères de rétrogradation greffée. . . 292
XLVIII. Caractères de dégénération de la troisième phase 298

Résumé sur la 6e section 308

SECTION VII SYNTHÈSE GÉNÉRALE DU MOUVEMENT.

XIII NOTICE. *Premier âge du monde social.*

Chap. XLIX. Construction de la 4e phase civilisée. . . 514
L. Construction partielle de la 6e. période. Gar. 521
LI. Construction intégrale de la 6e. période, Gar. 529
LII. Construction des 4 périodes infra-civilisées. 534

Intermède. ISSUES DU CHAOS SOCIAL. 539

XIV NOTICE. *Partie transcendante du mouvement.*

Chap. LIII. Détermination du plan de Dieu. 545
LIV. Analogies générales du mouvement. 546
LV. Analogies spéciales du mouvement. 552
LVI. Immortalité de l'âme. 559

ÉPILOGUE sur l'analogie et le prix de 12000 fr. par ligne. 566

POSTFACE *sur la cataracte intellectuelle.*

Duperie du monde savant et des partis politiques. 577

1° Candidature spéculative 579
2° Réfutation de la secte Owen. 585
3° Du Simplisme cause de la cataracte. 590
4° Démonstrations familières de la cataracte. 594
5° CANDIDATURE INDIVIDUELLE. 401

FIN DE LA TABLE.

G 1539
BP 128 12